



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



NOTES

SUR

ROME ET L'ITALIE

NOTES
SUR
ROME ET L'ITALIE

PAR
LOUIS TESTE

PARIS
ÉMILE VATON, LIBRAIRE-ÉDITEUR
BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 77

1873

Tous droits réservés.

LOAN STACK

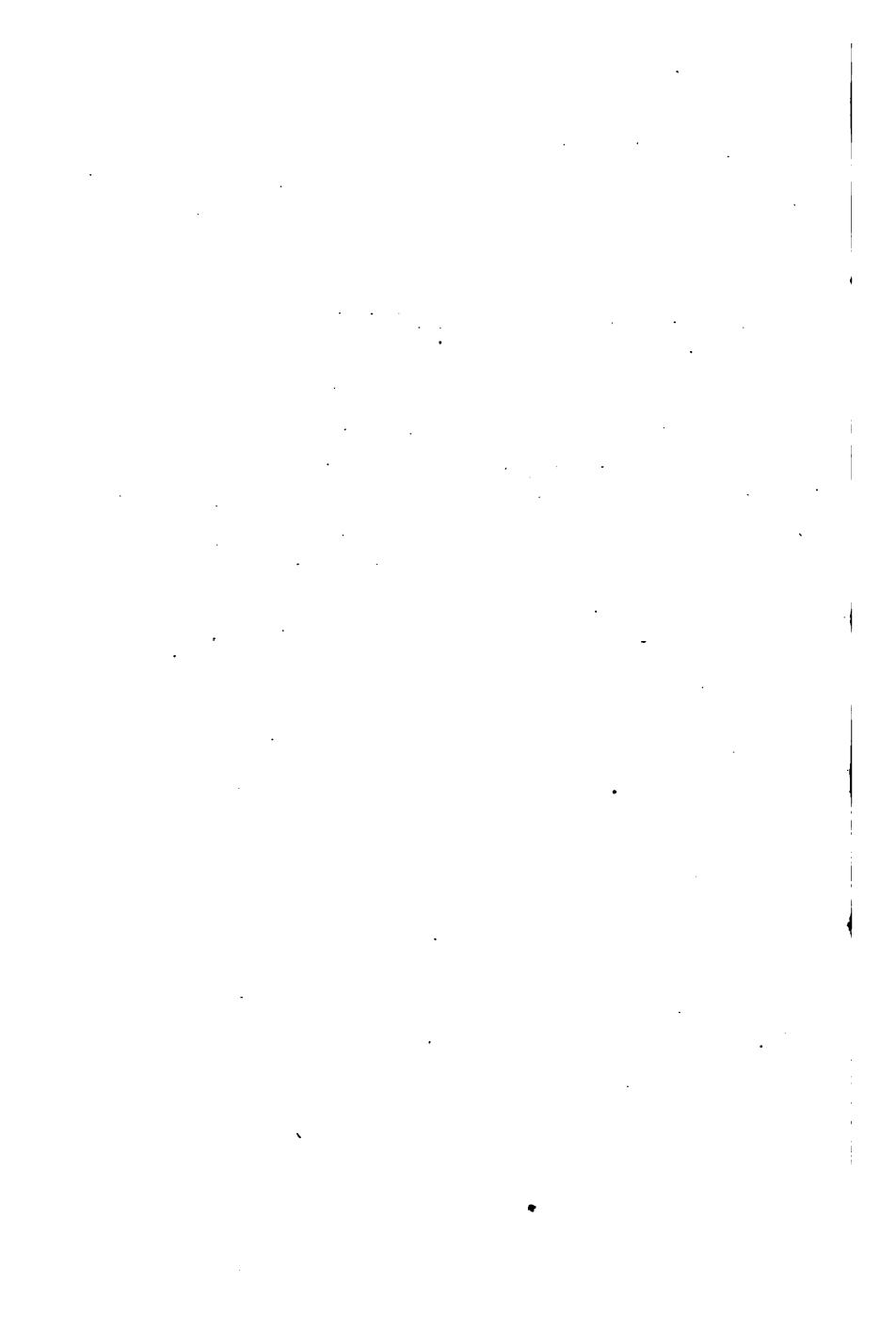
DG427
T48

A MONSIEUR LÉONCE DUMONT

J'ai été, monsieur, votre premier collaborateur à la REVUE DE FRANCE, que vous avez fondée après les tristes événements de la guerre franco-prussienne. Grâce à la bienveillance et à la délicatesse de votre esprit, ma collaboration s'est changée bientôt en une amitié vraie. Aussi, je vous demande la permission de vous offrir affectueusement ces NOTES, que j'ai adressées d'Italie à M. Édouard Hervé, directeur du JOURNAL DE PARIS. Elles ont été recueillies en quelques semaines et n'ont d'autre prétention que d'être sincères.

LOUIS TESTE.

Paris, 1^{er} février 1873.



NOTES

SUR

ROME ET L'ITALIE

CHAPITRE PREMIER

LE MONT-CENIS

Collegno, 14 novembre 1872.

En sortant de Saint-Jean-de-Maurienne, où Humbert I^{er} forma le berceau de la maison royale de Savoie et reçut le surnom de comte aux blanches mains, parce qu'il était le seul habitant de la bourgade, qui ne ramonât pas les cheminées, le voyageur suit lentement une gorge sauvage, dont les courbes tortueuses s'enfoncent à travers le massif le plus épais des Alpes. La voie, la route et l'Arc ont de la peine à s'y frayer un passage, tant elle est resserrée. Des montagnes rocheuses, taillées en mille formes

fantastiques, la pressent, lui disputent son lit et tentent parfois d'enlacer au-dessus d'elle leurs têtes couronnées de sapins noirs, qui ploient sous la neige. Cette chevelure végétale des sommets extrêmes plonge ses racines dans les crevasses et les moindres fissures du roc vif, offrant au passant étonné l'énigme des sources où elle puise sa vie. Si, du bassin étroit où l'on marche et où le soleil timide de novembre n'ose descendre, on élève le regard vers ces hauteurs, qui baignent dans un éther pur, on est ébloui par les reflets des glaciers et le jeu des rayons solaires, que tamisent les forêts sombres, desquelles cent ruisseaux écumeux se précipitent en cascades rapides dans les eaux bleues du torrent de l'Arc.

Ce paysage se déroule en lacet uniforme jusqu'à Modane, au pied du Mont-Cenis. Saint-Michel, bourg assez pittoresque, est le seul point de la route qui tranche sur la monotonie de la Haute-Maurienne. On ne rencontre pas d'autre village. Çà et là, une cabane aux ardoises inégales est accrochée au flanc des rochers, qui bordent le défilé. Une langue de terre, protégée contre les avalanches par un mur de soutènement en pierres sèches, l'entoure. C'est le pauvre patrimoine où végètent péniblement le seigle et le maïs, avec lesquels se nourrissent le montagnard sobre et sa femme rabougrie. Généra-

lement, celle-ci est affligée d'un goître, qui s'allonge sur ses hardes, parallèlement aux seins. Cette difformité lui prête une ressemblance vague, lorsqu'elle est accompagnée de sa progéniture, avec le pélican couvant ses petits. Cependant, on voit cheminer sur la route un gars robuste, aux épaules trapues, chargé d'un faisceau de parapluies en cotonnade ou d'un rouleau de toile. C'est le marchand ambulant, qui rentre au pays, rapportant joyeusement une escarcelle en cuir, pleine d'écus. Il vient revoir la chaumière, sa vieille mère, le coin où il est né. L'homme des montagnes aime le sol natal plus tendrement que le naturel des plaines. Plus l'horizon où il a ouvert les yeux est borné, plus il y a fixé son âme. Le commencement de sa vie a été moins dispersé. Cette terre ingrate a été toute foulée par ses pas chancelants et remuée par sa jeune main. Cette pierre a été arrosée par ses premières larmes. Dans cette aridité, la fleur de son cœur s'est épanouie.

A Modane, on a la satisfaction de s'asseoir à table et de tromper ses dents aiguisées par l'air montagnoux. Mais les mets y sont détestables et chers. Le vin de Bourgogne, qui gerce les lèvres, est simplement un claret de Sainte-Hélène du Lac, dont l'âpreté n'inspire pas la honte au buffetier. Ce consciencieux industriel orne ses bouteilles de l'éti-

quette pompeuse : Bourgogne ! et les prix sont au tarif des Bourgogne. La spéculation s'est glissée jusques en ce désert, chez ces goitreux. Il n'y a plus d'enfants !

Une escouade de maçons piémontais, ouvriers laborieux, mais au caractère peu commode, envahit le train, qui va reprendre sa marche ascensionnelle. Les voitures de première classe sont élégamment disposées. Des jetées au crochet immaculées sont épinglées en festons aux dossiers. La locomotive se met en branle et, prenant par le bout du val, elle gravit à pas de loup l'escarpement où l'on aperçoit l'orifice de la percée. Elle suit ce détour avec la précaution que l'on met à aborder un danger trop redoutable, pour qu'on l'affronte en ligne droite. Nous pénétrons dans un tunnel. Le voilà ! s'écrient à la fois tous les hôtes du wagon. Une minute après, le jour reparaît. Ce n'est pas encore le Mont-Cenis. Trois fausses alertes, trois petits tunnels ! Enfin, à l'entrée d'une voûte, une vigie en faction, le drapeau au bras, nous indique que le moment est venu.

Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate !

murmure mon voisin, qui voudrait passer pour avoir lu Dante. La machine s'engouffre silencieusement et à tours comptés ; le sifflet reste muet, pour ne

pas augmenter par ses cris la terreur du voyageur. Terreur ! c'est dire beaucoup peut-être, mais une sorte de recueillement se remarque chez tout le monde, les conversations se ralentissent, la gravité succède aux rires, chacun se dit à part soi que rien n'est plus sûr que le plancher des vaches. De loin en loin, des fallots jettent contre les portières une gerbe de lumière fumeuse, qui ressemble à une lueur de volcan et qu'on dirait sortir des entrailles de la terre. L'air est plus chaud. Le ronflement des roues est étouffé. Les têtes s'appesantissent, clochant à droite, puis à gauche. Cet assoupissement dure quelques instants. Tout à coup, une secousse fait heurter les tampons, la locomotive accélère sa vitesse, afin de marquer la joie qu'elle éprouve à se sentir bientôt hors de cet enfer. Des sifflements répétés se répercutent avec la sonorité d'une fanfare de victoire. Les dormeurs se détachent des coussins où ils s'étaient tapis, se remettent sur leur séant et consultent leur chronomètre. En même temps, la gaieté reflurit sur les visages, les poumons se dilatent, les langues se délient.

Bardonnecchia ! hurle un employé de la voie, de ce ton strident qui caractérise l'idiome barbare que l'on parle en Piémont. Trente minutes ! et ce trou de douze kilomètres, œuvre gigantesque, conçue par l'ingénieur Sommeiller, est franchi. En une

demi-heure de sommeil, le premier imbécile venu se transporte d'un versant à l'autre de ce mont qu'Annibal et Napoléon traversaient à force de génie.

Le jour baisse. Les pics neigeux resplendissent sous le soleil couchant, qui leur donne une teinte violacée, comme s'ils étaient couverts d'un voile rose ou comme si des génies y avaient effeuillé des feuilles diamantées. Les pointes plus élevées, plus lointaines, planent déjà dans la nuit et semblent servir de piédestal aux étoiles. On les prendrait pour des nuages maculant le bleu pâle, mais serein du firmament, si le feu de ces astres nocturnes ne s'y réfléchissait avec l'éclat dur d'une lampe devant un miroir. Du fond des précipices, des brouillards humides montent, comme soulevés par le dos de quelque démon, et se suspendent aux branches des arbres tout pailletés de givre. Susa, Beaulard, Oulx, Salbertrand, Chiomonte et Meana abritent leurs toits ardoisés dans un creux, à couvert des tempêtes terribles qui se déchaînent sur ces croupes énormes, voisines de la foudre, suivant l'expression des anciens. Des maisonnettes, dispersées dans le fouillis des sapinières et des rochers, laissent entrevoir par les fenêtres la veilleuse vacillante, autour de laquelle se groupe la famille, et dont le foyer est réduit, par l'éloignement, aux proportions d'un ver luisant, ca-

ché sous l'herbe. Des êtres humains vivent sous ce climat inclément, aiment, haïssent, partagent nos passions et ne tirent pas même de leur condition misérable ni du sein de ces sites infertiles l'ignorance du mal.

Nous continuons à descendre entre les montagnes, qui s'écartent assez pour former un vallon où serpente la Doria Riparia, qu'alimentent les réservoirs du Genève et du Tabor. Les villages de Bus-soleno, de Borgone, de Sant'Antonino et de Con-dove s'échelonnent sur la rivière. Le couvent de Sagra di San Michele surmonte le mont Picchiriano, à moitié chemin du Chiusa à Sant'Ambrogio.

A Avigliana et à Rosta, les bras du géant alpin se desserrent. Le froid se filtre avec moins de gémissements par les fentes de la voiture. On est dégagé de la chaîne, et l'œil, se promenant dans la plaine que les eaux du Pô fertilisent, va de Rivoli, où Bonaparte battit les Autrichiens, à Alpignano et à Collegno, qui est à la porte de Turin.

CHAPITRE II

TURIN

Turin, 15 novembre.

Depuis que Victor-Emmanuel a quitté Turin, la capitale du Piémont est silencieuse comme un cloître. Encore, au temps où le roi résidait à Florence, partageait-il ses soins entre les deux cités, en passant six mois dans chacune d'elles. La cour ramenait ici un peu de cette animation qui suit le cortège des souverains. Les équipages sortaient de la remise, les bersaglieri secouaient la poussière de la caserne, les curieux se pressaient sur les promenades et la vie circulait intermittente dans les voies turinoises. Mais Rome est à près de quatre cents kilomètres plus loin que Florence, et le sceptre de Savoie, qui commande à la presque île italienne, s'est fait lourd. Aussi, quelque tendresse que le prince conserve à la capitale de son royaume, il ne lui rend plus, à raison de l'éloignement du Quirinal et du

fardeau de la monarchie, que de rares et courtes visites. Il y a séjourné, cette année, pendant vingt jours. Les chasses de la vallée d'Aoste, où il courait le chamois tout le long de la saison giboyeuse, n'ont même plus la vertu de l'attirer dans les parages du Nord. Il renonce, dirait-on, à redevenir roi de Sardaigne.

Ce matin, de mon lit, qui a dû appartenir à quelque Montespan de la cour piémontaise, tant le dais en est capitoné mollement de soie bleue tendre et de dentelles, j'épiais le réveil brumeux de l'antique Taurasia. Mes fenêtres s'ouvrent vis-à-vis l'une des grosses tours crénelées du Palazzo Madama, qui est situé au centre de la ville et de la Piazza Castello, dont le Palazzo Reale occupe un côté. Étendu chaudement sous mon édredon, la tête enfoncée dans mon oreiller, l'œil réjoui par la flamme claire des branches résineuses flambant dans l'âtre, je pouvais compter, immobile, tous les passants qui traversaient la place, que j'embrassais du regard. Si j'avais attendu que cent personnes s'y promènassent à la fois, je risquais de rester couché plusieurs jours.

L'aspect de Turin, sauf les quais du Pô, qui sont riants, et la vue gracieuse de la Superga, présente la même tristesse au promeneur. Ses rues longues, tracées par un jet de flèche, se coupent invariable-

ment à angle droit, et les maisons en style peu dégagé, qui les bordent à perte de vue, paraissent avoir été construites uniformément sur les plans du même architecte. Autrefois, elles montraient leurs briques rouges, lézardées par le temps; mais le choléra ayant sévi, il y a une vingtaine d'années, l'autorité prescrivit de revêtir d'un crépissage toutes les constructions, les monuments exceptés. L'œil n'a rien gagné à cette mesure sanitaire. Au lieu du rouge sombre, terni par la poudre de la rue et la fumée des cheminées, on voit du jaune épais et mort collé aux murailles. Les deux cent mille Turinois continuent d'y respirer l'ennui et de craindre de s'y hasarder. Les rues et les places sont presque désertes. Vingt badauds se chauffent au soleil sur la Piazza San Carlo, devant un pâtre qui commande la manœuvre à deux chats, à un singe et à un coq. On réunirait sur la place des Victoires tous les êtres vivants qui parcourent la Piazza Savoia, la Piazza del Palazzo di Città, la Carlo Felice, la Carignano et la Carlo Alberto. Les indigènes que l'on y rencontre n'ont pas une ligne typique parmi les traits de leur visage, ni une loque de leurs vêtements qui fasse croire à un costume national. Les femmes elles-mêmes, qui, dans tous les pays, déploient plus de goût à se parer, en sont toujours aux modes de Paris d'il y a deux ans. Eussent-elles une toilette,

échappée des mains de la faiseuse la plus habile, je crois que leur miroir désespérerait de reproduire une image agréable de leur figure, tant elles ont le nez fort.

Après avoir constaté la monotonie régulière du plan de Turin, en homme qui abhorre la monotonie, et après avoir cherché vainement à découvrir une tête originale ou jolie ou belle ; je me souvins du proverbe : « Ventre affamé n'a pas d'oreilles. » J'allai déjeuner au plus vite ou plus tôt dîner, car l'heure s'avavançait, afin de vaquer librement à mes visites et à mes affaires. On sert à Turin du pain cuit en baguettes aussi minces que le tuyau d'un porte-plume et d'une digestion aussi facile que la panure. Le bottega dispose, à côté du couvert, un petit fagot de ces grissini, qui ont l'apparence des racines râpées que les sauvages mâchent à leurs collations. J'en broyai une soixantaine de mètres. Un Auvergnat en consommerait, sans inconvénient, une lieue ou une lieue et demie. Puis, je sortis, accompagné d'un cameriere, dont le dandysme intervertissait les rôles.

La façade que Juvara juxtaposa, il y a un siècle et demi, au Palazzo Madama, devant lequel nous passons pour aller à l'ancienne demeure du roi, ressemble, ainsi accolée à un palais en briques du quinzième siècle, à ces collets et parements en

velours que les tailleurs en vieux ajustent aux par-dessus pour les rafraîchir. La retraite de Madame, duchesse de Nemours, ne renferme aujourd'hui rien qui mérite l'attention. Mais, si bizarre qu'elle paraisse, on la prend au moins pour un palais délabré et réparé tant bien que mal, tandis que l'on prend pour un lycée le Palazzo Reale. La décoration intérieure de ce dernier rachète un peu la pauvreté de son aspect extérieur. Les salons sont ornementés richement et les parquets sont superbes. Quelques poteries étrusques, des vases d'Égypte, de Chine et du Japon s'y remarquent à côté des toiles de Massimo d'Azeglio. L'Armeria Reale y est attenante, et de la salle des gardes, où aboutit l'escalier d'honneur en marbre blanc, qui a été aménagé depuis le départ de la cour, on accède à la Capilla del S. S. Sudario, toute revêtue, en rotonde, de marbre noir et environnée de colonnes groupées. Cet oratoire royal est d'un effet particulier et peut être considéré comme le monument religieux de Turin le plus remarquable.

D'ailleurs, les monuments n'abondent pas à Turin, et le ciel piémontais n'est pas clément aux arts. On ne va à l'église di Santi Martiri que pour saluer la tombe du comte de Maistre, à la Gran Madre di Dio que pour mesurer les proportions du dessin de ce temple. Pas une de ces églises, ni San Francesco

di Paola, ni San Domenico, ni San Lorenzo, ne satisfait le touriste tant soit peu soucieux de la correction du style architectural et d'une décoration convenable.

A la Regia Pinacoteca, ou galerie des tableaux, qui a été appropriée dans les salles exigües de l'Accademia delle Scienze, située à deux pas du grotesque Palazzo Carignano du père Guarini, au cerveau fêlé, on peut noter un certain nombre de bonnes toiles. Mais je n'ai apporté qu'une contemplation abrégée dans l'examen de la Pinacoteca. Ce n'est pas à Turin que je vais fatiguer mon ardeur admirative, devant quelque perle oubliée dans cette ville peu artistique. Un Van Dyck et un Rubens m'ont frappé trop vivement toutefois, pour que je n'en marque pas le souvenir. Le premier représente le portrait des trois enfants de Charles I^{er}, dont l'aînée atteint à peine ses quatre printemps. Celle-ci est en robe rose de bébé. La cadette est en gris-perle. Le poupon, qui essaye timidement son premier pas, est en satin bleu. Il est si frais, si mignon, si souriant, ses yeux ont une expression si étonnée, lorsqu'il s'aperçoit qu'il marche sans sa layette, que l'on tend involontairement les bras pour le recevoir, de peur qu'il tombe. Le second figure une Sainte Famille. L'Enfant Jésus est debout sur les bras de Marie, la main gauche au cou maternel, la droite

appuyée sur le sein droit de la Vierge. La jeune mère est absorbée dans la béatitude amoureuse de la maternité. La joie donne à ses traits une fixité ineffable et gonfle sa poitrine. Un rayonnement interne rend ses chairs diaphanes.

De la Pinacoteca, je suis allé jeter un coup d'œil sur la vaste synagogue que les Juifs d'Italie font élever, et sur les démolitions du Giardino pubblico dei Zipari que l'on nivelle au ras du boulevard d'enceinte, impatient de partir d'une ville, qui n'est pas plus une ville italienne que Barcelone n'est une ville espagnole, que Marseille, même avec sa Canebière, n'est un petit Paris.

CHAPITRE III

DE TURIN A PARME

Parme, 16 novembre.

Qui est-ce qui, en France, n'a pas reçu ce conseil : « Vous allez en Italie ? Il convient que vous attendiez les froids. L'hiver y est la saison des voyages. » Voilà une bêtise toute pure. Ou celui qui vous donne cet avis n'a jamais mis les pieds en Italie, ou bien il l'a parcourue en voyageur à qui la nature a refusé l'instinct du beau. Votre ami, pour vous faire admirer une Vénus, vous la montrerait au repos, au lieu de la découvrir à votre contemplation, quand la vie circule dans ses membres, alors que les feux de son âme rayonnent dans son regard. Comme cette femme est faite pour la vie, l'Italie est une terre créée pour les ardeurs et les splendeurs de l'été, mais non pour un manteau de vent, de froidure et de pluie.

Cette vérité climatologique ne m'avait jamais

frappé autant qu'à mon départ de Turin. Le jour ne perceait pas encore le brouillard. La via del Pô, toute humide et toute mouchetée de givre, reluisait sous la comète des lanternes. A son extrémité, la gare splendide apparaissait couverte de neige. Des flocons blancs, ténus et comme honteux de tomber de ce ciel méridional, s'accrochaient aux habits de mon cameriere, qui se tenait debout à la portière de la voiture. Palazzo di Cavour ! me dit-il vivement tout à coup, en m'indiquant du doigt, à l'angle d'une rue latérale, l'hôtel vert-pomme où ce grand homme d'État a rendu le dernier soupir. Ce pays est plein du souvenir de Cavour. Vingt fois par jour, on surprend son nom sur les lèvres des passants. Cavour ! c'est le Piémont allant à Florence, à Naples, à Rome, en Espagne ! c'est l'inspirateur de la grandeur nouvelle de l'Italie, grandeur qui peut crouler avant d'être bien assise, mais qui peut s'asseoir ! Cavour ! c'est le Bismark d'Italie, un Bismark qui n'a pas joui de son triomphe !

La plaine immense dans laquelle on s'engage, au sortir de Turin, était revêtue d'une couche neigeuse de l'épaisseur de deux doigts, qui s'augmentait sans cesse. Nous avions un temps affreux. Les gracieuses collines qui baignent leurs pieds dans le Pô, la pyramide plus lointaine du Viso, le palais de Moncalieri, les bourgs de Truffarello, de Cambiano,

de Villanuova, de Villafranca et de San-Damiano se réveillaient à peine. Quelques laboureurs piémontais entre-bâillaient la porte de la métairie, en consultant, avec un hochement d'épaules, l'horizon chargé de nuages.

A Asti, où le buffet est garni de bouteilles de toutes grandeurs des vins du cru, un jour pâle se levait. Un mélange de neige et de pluie mouillait l'air; deux traînées de brume marquaient les lits du Borbore et du Tanaro, qui inondait récemment la vallée où il serpente et où viennent mourir les dernières ondulations des Apennins. Mais vers Solero, et surtout après Alessandria della Paglia, dont les vastes fortifications et les ouvrages avancés sont entourés de champs plantés de choux, l'atmosphère était assez claire pour embrasser la plaine et s'assurer qu'il y pousse d'autres graines alimentaires que ce crucifère fadasse.

Les champs sont bien labourés; les semées drues, vertes et égales. Mais les eaux étant trop abondantes, et la canalisation des torrents nombreux, qui sillonnent la campagne, étant insuffisante, le paysan pratique la culture par rigoles. Il récolte du maïs, dont il se nourrit de préférence, du blé et du riz qu'il exporte en quantités considérables. Dans les districts d'Alessandria, de Casale, d'Asti, de Voghera, le sol produit d'assez bon vin, bien qu'il ait une

saveur un peu terreuse. L'élevage du ver à soie y est aussi une branche importante de l'agriculture. Les mûriers y croissent en files interminables. Ils me paraissent un peu petits de taille et d'ombrellé.

En une saison moins rigoureuse, ce paysage n'est pas désagréable. On peut lui reprocher d'être dénudé et plat; mais il est fertile, verdoyant au printemps, jauni par les moissons dans la saison chaude; il est bien arrosé et cultivé soigneusement. Au point de novembre où nous sommes, il est à demi caché sous la neige et pas une étincelle de soleil ne l'anime. Avec ce temps gris, est-il rien de plus ridicule que cette villa jaune d'ocre, qui ouvre ses deux ailes au bout d'une allée de peupliers, entre lesquels s'étend une prairie verte? Est-il rien de plus bête que cette ferme rouge sang de bœuf avec ses volets cacatois et ses acacias parasol, au milieu d'une terre labourée que détrempent des vapeurs noirâtres, comme dans un comté de l'Angleterre ou quelque province flamande? Ah! dissipez ces nuages, séchez ce labour, éclairez cette plaine des rayons ardents du soleil de l'Italie, que les brises alpines tempèrent doucement, et villa et ferme vont resplendir en harmonie avec la nature! Ce fermier n'a pas le goût délicat, soit! Il a une imagination docile et il puise ce qu'il sait et ce qu'il fait dans le spectacle de la nature. Il a barbouillé sa maisonnette des couleurs de

l'astre éclatant qui féconde son travail, et la maisonnette ainsi barbouillée n'est à sa place harmonique que sous l'éclat de cet astre. Voilà pourquoi un voyage d'hiver en Italie est une absurdité.

Lorsqu'on a franchi la Bormida, en laissant à gauche le champ de bataille de Marengo, on traverse plusieurs torrents, dont les dépôts pierreux et sablonneux encombrent le voisinage du cours, ainsi que différentes bourgades assez pauvrement construites et qui ne présentent rien de particulier à l'œil interrogateur du touriste. Ce sont les rivières de la Scrivia, du Curone, de la Staffora, du Coppa, de la Bardonezza, du Tidone et de la Trebbia, tous noms qui ne sont pas allés en Chine sur les ailes de la renommée, mais que l'habitant connaît bien et qu'il redoute pour son aire. Tortona, Pontecurone et Voghera sont les dernières villes du Piémont, dans la direction de Plaisance, à laquelle on arrive par Casteggio, Santa Giuletta, Broni, Stradella et Arena-Pò, Castel San Giovanni et Sarmato, Rottofreno, San Nicolo.

Je n'ai eu que le temps d'entrevoir Plaisance et je l'ai vu trop peu pour vous parler des impressions que j'y ai à peine ébauchées. S'il me fallait visiter minutieusement chaque ville, contempler chaque monument, braquer mes yeux sur chaque fresque, je ne reviendrais probablement pas d'Italie, ce dont

je me consolerais, à la rigueur. Plaisance n'a pas d'ailleurs une physionomie très-engageante; ses remparts ruinés, ses palais et ses églises en briques sales, ses maisons délabrées, ses voies désertes, bien que ce soit aujourd'hui jour de marché, m'ont fait prendre la fuite aussi vite que mes occupations l'exigeaient.

Il n'y avait plus de neige dans les champs, même avant Plaisance. La pluie avait cessé en même temps; et, soit satisfaction de ne plus me croire au Groënland, soit que la campagne fût plus belle, j'y promenais ma lorgnette avec un plus vif intérêt. Au surplus, l'arrivée approchait. Le Pò, Pontenure, Fiorenzuola, Alseno, Borgo San Donnino passèrent comme des ombres. Castel Guelfo, dont le vieux château appartient aux Teste, de Bologne, et aujourd'hui, je crois, à celui d'entre eux, le baron Joseph, qui a représenté le roi Victor-Emmanuel auprès de l'Autriche-Hongrie, Castel n'est qu'à quelques kilomètres de Parme, où je suis descendu seulement pour passer la nuit.

CHAPITRE IV

DE PARME A BOLOGNE

San Michele in Bosco, 17 novembre.

Une dame de Paris me mandait de lui envoyer un bouquet de violettes de Parme, où j'étais avant midi. Je confesse que je n'ai pu commettre la galanterie de satisfaire à son désir. Arrivé dans la capitale de l'ancien duché, hier à la nuit tombante, j'en suis parti ce matin à onze heures. Mon séjour a été si court, qu'il m'a été possible seulement de m'orienter tout au plus ! Je dois avouer un second motif. Je ne nie pas qu'il n'y ait à Parme des violettes merveilleuses. Je veux croire même qu'elles fleurissent parfumées au cœur de l'hiver, sans le stimulant d'une serre chaude ; mais je n'en ai pas vu une. Si j'avais été forcé par quelque devoir impérieux d'expédier ce bouquet, j'aurais simplement télégraphié à Alphonse Karr, à Saint-Raphaël (Maison-Close) de vouloir bien cueillir l'hommage dans

ses plates-bandes, et l'adresser à l'exigeante, sous une étiquette plus ou moins parmesane.

Je n'ai donc pas envoyé à Paris des violettes que je n'avais pas, et comme le hasard accroche quelquefois à la journée d'un homme plusieurs aventures féminines, je vous en narrerai une autre tout à l'heure.

Parme est assis sur les deux rives de la Parma. Ce torrent large, souvent à sec, a charrié des îlots de graviers et s'est divisé en plusieurs bras, qui lui prêtent un faux air de fleuve. Trois ponts, jetés par-dessus son lit, relient les quartiers de la ville. Cette situation est moins riante qu'on l'imagine. Si les ruines des murailles de l'enceinte et les échoppes malpropres, qui longent la Parma, se marient au désordre de la rivière, elles ne donnent pas à ce nid de violettes un profil élégant. Le plan intérieur plaît davantage. Sa Strada maestra di San Michele est fort belle. Mais Parme est incarné dans le Correggio. Qui a vu le Correggio a vu Parme. Il est, comme le fils de Cornélie, le plus bel ornement de sa mère adoptive. Son Assomption, peinte sous la coupole du dôme; ses fresques de San Giovanni Evangelista, représentant la vision du disciple bien-aimé; son Triomphe de Diane, dans le parloir de l'abbesse des bénédictines de San Paolo; les débris de son Annonciation à la Santa Annunziata; le San Girolamo et quan-

tité de toiles et fragments de fresques, dus à son pinceau, sont conservés dans les sanctuaires et à l'Accademia delle belle arti. Correggio ! La grâce et les contours moelleux du dessin, l'éclat du ton, la transparence des ombres, les gradations du clair-obscur, les couleurs fondues et brillantes !

Je m'arrachais à regret de la contemplation où m'avaient jeté toutes ces œuvres du Correggio et la gracieuse Santa Caterina du Parmesan. La vie est ainsi faite qu'à peine l'âme a entr'ouvert un rêve, les portes se referment, et il faut cheminer de nouveau dans l'ornière banale !

Philosophant ainsi, je montai sans préméditation dans un wagon, où m'avait précédé une jeune femme d'une figure assez agréable. Elle cherchait à expliquer en langue française à un facchino, ignorant de notre idiome, qu'elle avait égaré une sacoche en faisant enregistrer ses bagages. Le facchino l'aurait comprise sans doute, si elle s'était exprimée en auvergnat ou même en bas-breton, car les employés des hôtels et des chemins de fer d'Italie savent tous un peu de français. Mais elle parlait un jargon teutonesque si incompréhensible que le pauvre commissionnaire était ahuri. Malgré l'envie que j'avais de rire, je gardais ma gravité et savourais en silence l'embarras de cette Allemande. Patauge, blonde fille de la Germanie ! Patauge, ma

filles ! et que le diable m'emporte si je viens à ton aide. Facchino et Berlinoise eurent beau m'adresser trois regards suppliants, dans l'espérance que je traduirais à l'Émilien les paroles de la Prussienne, je restai muet comme un timbre-poste.

Ma voisine me tint tout au moins pour maussade, car elle enfonça ses yeux dans un gros livre allemand qu'elle ne me pria pas de lui interpréter, suivant le conseil que Heine donnait à ses compatriotes de lire leurs auteurs dans les traductions françaises, et je ne revis plus son visage.

Je ne souffris pas trop de cette privation, grâce au goût que la nature m'a accordé pour les méditations champêtres. Les environs de Parme ont çà et là des coins bocagers d'un effet charmant, lorsque l'œil, rasant la plaine, les voit en relief sur la chaîne bleuâtre des Apennins. La campagne parmesane est fertile et présente la même culture que le bas Piémont. Seulement les mûriers sont hauts et forts ; la vigne y est élevée différemment. Chaque mûrier sert d'appui à un gros cep qui pousse jusqu'aux branchages. A ce point, le vigneron lui courbe la tête et la lie avec la tête du cep voisin, ce qui fait qu'une rangée de mûriers décrit un feston de pampres, semblable aux guirlandes de lierre que l'on voit suspendues aux platanes de la fontaine de Médicis au Luxembourg. Ces cépages onduleux paraissent

préparés pour une fête et revêtent les fermages d'un aspect mythologique. Hélas ! on n'attend plus le passage du dieu Bacchus ni du char des vendanges ; le pampre n'est plus qu'un sarment, les fusées des mûriers sont des lattes de bois mort, les lianes des haies vives ont perdu leur verdure, et les gros bœufs de l'Émilie, à la robe grise, aux cornes effilées, traînent en s'épaulant, au lieu des cuves rougissantes, la litière souillée de l'étable. L'attelage de ces ruminants ne ressemble pas à celui de leurs pareils de l'autre côté des Alpes. Le joug n'est pas fixé par des coussinets ni des lanières sur le front et à la naissance des cornes. Une simple corde, enroulée aux cornes, s'accroche à une barre de bois dur qui repose sur la nuque. Tout l'effort du tirage se produit ainsi dans les cornes de l'animal, jusqu'à les déraciner de son front puissant.

Ce serait une erreur de croire que la chaleur soit accablante à cette saison et que le soleil pompe l'humidité des terres ducales. Il aurait fort à faire à les dessécher, toutes pénétrées qu'elles sont par cent torrents capricieux : l'Enza, le Crostolo, qui précède la ville forte de Reggio, dont la citadelle domine la Madonna della Ghiara, le Duomo et San Prospero ; la Secchia, qui suit la redoute de Rubiera, près de la voie Émilienne des Romains, non loin de Modène. Bien avant d'entrer dans les murs où régna, le

dernier, l'archiduc François V d'Autriche-Este, prince royal de Hongrie et de Bohême, la Ghirlandina, qu'a chantée le Tassoni, scintille sous sa chemise de marbre blanc, brodée d'une grecque en bronze, et semble faire des signaux à quelque chevalier amoureux, égaré dans la plaine et que la comtesse Mathilde attend au milieu des soupirs.

Castel Franco et Samoggia, entourés de villas et de mamelons, sont les seuls bourgs que l'on rencontre sur la route de Modène à Bologne.

Je descendis à Bologne à l'ancien palais Malvasia, où l'on m'offrit le pain et le sel du voyageur, sous la forme de douze tranches triangulaires de mortadella et d'un carafon de Bologna scelto liquoreux. Après m'être réconforté, suivant l'usage du pays, j'allai rejoindre mes bagages et mon appartement, afin de m'apprêter à une excursion en dehors de la porte Mamolo, au monastère de San Michele in Bosco, d'où l'on surplombe la cité. En ouvrant ma valise, je jetai les yeux sur un gros meuble carré, posé au chevet du lit. Sa corpulence m'intrigua. Ça n'avait pas la physionomie d'une commode, c'était tout à fait impropre à servir de bureau, ça avait cinq ou six fois l'étoffe d'une table de nuit. Quel nom lui donner? et quelle destination avait-il? Comme il était garni, sur le devant, de tiroirs à boutons, j'essayai de les ouvrir. Deux boutons me restèrent dans

la main. Enfin, je soulevai la tablette, sans le vouloir, ainsi qu'ont été faites toutes les grandes découvertes, et tout le meuble s'ouvrit par enchantement, étalant une chaise percée, agrémentée de ses accessoires. Cet outil de cul-de-jatte me déplut ; je sonnai un cameriere. « Mon ami, auriez-vous l'obligeance de débarrasser ma chambre de cet ornement d'infirmerie ? Je vous assure que ma santé est excellente, je vais même gravir d'un trait, sans embarras gastrique, la colline de San Michele. »

CHAPITRE V

BOLOGNE

Bologne, 18 novembre.

Bologne serait un décor d'opéra parfait s'il n'était éclairé par des becs de gaz et si ses habitants accusaient un type ou un costume. Il pourrait servir à la représentation de quelque-une de ces tragédies sanglantes qui marquèrent ses querelles avec les républiques gibelines, alors qu'il avait embrassé la défense du parti guelfe. Ou bien, l'impresario mettrait en scène, dans ce cadre où l'histoire revit, le trafic de la cité malheureuse, vendue tour à tour par les Pepoli à Giovanni Visconti, archevêque, duc de Milan, et par Oleggio au pontife de Rome. La conspiration de Bentivoglio contre le légat du pape et la colère que Jules II ressentit à la nouvelle que les mains populaires avaient brisé la statue papale modelée par Michel-Ange, fourniraient au poète des

épisodes également dramatiques qui se dérouleraient, comme de sombres réalités, dans les palais et les voies de Bologne, où l'empreinte du moyen âge est respectée jusqu'en ce temps.

La Piazza Maggiore antique a changé de nom seulement, pour devenir la Piazza Vittorio-Emanuele. Mais son pavage à bandes alternées de cailloux pointus et de dalles polies par les roues des vetturini, est le même qu'ont foulé les processions monacales sous le gouvernement pacifique du légat Albornoz, et qu'avait rougi auparavant le sang des Bolonais insurgés contre le prélat milanais. Les sirènes de la Fontana di Nettuno, que Giovanni Bologna dessina, pressent toujours leurs mamelles pour en faire jaillir l'onde du Reno, qui retombe en perles brillantes dans les bassins de Laretti. San Petronio montre ses vastes membres inachevés, tel que le laissèrent les riformatori du quatorzième siècle; et le Palazzo del Podesta reçoit encore la lumière par les fenêtres grillagées de Bartolomeo Fioravanti, sous lesquelles la douce Lucia Vendagoli venait verser des larmes pour adoucir la captivité du roi Ensius. Là, sur ce forum, se pressent les mêmes échoppes abritées par des nattes de jonc; là se réunissent, comme autrefois, le marchand forain, l'agitateur en plein vent, le pauvre qui n'a de spectacle que la rue, le curieux qu'attire la foule,

la courtisane qui cherche au soleil la proie qu'elle dévorera dans l'ombre.

De la Maggiore s'irradient, ainsi que les fils d'une toile d'araignée, des voies tortueuses qui coupent d'autres voies, aboutissent à des places nouvelles et mènent à des édifices. Elles sont bordées de portiques à colonnes de marbre aux chapiteaux sculptés de bêtes, de fruits et de légendes. Le portique n'est plus dans les quartiers misérables qu'une galerie couverte, soutenue par des piliers en bois. Mais des cabanes du mur d'enceinte aux riches maisons de la Vetturini ou de la Strada San Donato et aux palais Sampieri, Zambeccari, Albergati, Malvezzi, Campeggi, Bevilacqua, Marescalchi, les façades et les portiques sont peints avec soin en jaune foncé ou en rouge mat. Le patio espagnol donne aux habitations la disposition intérieure que l'on remarque à Séville. Comme dans les casas de l'Andalousie, le bassin à jet d'eau, les fleurs exotiques, les colonnettes des vestibules, les mosaïques et les bancs de marbre ornent la demeure à ciel ouvert que protègent, contre l'œil du passant, deux grilles successives discrètement closes.

Les églises, de même que dans tout le nord de l'Italie, sont construites en briques, ce qui supprime la sculpture extérieure et enlève aux monuments toute majesté. Mais plusieurs renferment des nefs

admirables et des toiles magnifiques, ou possèdent des œuvres d'art dignes de l'attention du touriste. La seule porte de San Petronio, sur laquelle Jacopo della Quercia a buriné des scènes de la Genèse, mérite qu'on aille visiter l'œuvre d'Antonio Vincenzi, si l'on n'avait encore à s'y arrêter devant les bas-reliefs de Lombardi, la colonnade marmoréenne de Vignole et les quelques ébauches de la romanesque Properzia de' Rossi, qui ne put fixer le cœur du voyage Galeazzo di Napoleone Malvasia. A San Domenico, la chapelle consacrée au saint, sous l'invocation duquel le sanctuaire est placé, offre la fleur de onze artistes. Fra Terribilia en fut l'architecte. Les fresques sont dues au pinceau de Mastelletta, de Mario Righetti, de Guido Reni, de Lionello Spada, de Tiarini. Le ciseau de Nicolas de Pisa et celui de Gugliano Agnelli tirèrent du bloc le splendide tombeau du Prêcheur, que, plus tard, Niccolo dell' Arca, Alfonso Lombardi et Michel-Ange embellirent. On ne saurait oublier non plus les fresques peintes à la Santa Caterina par Luigi Carrache, le maître infatigable d'Agostino et d'Annibale, qui le surpassa. Le San Francesco en prière, du Guercino, vous emplit l'âme d'onction, à San Giovanni in Monte. Un Jésus, aux yeux mouillés de pleurs, que l'Albane exécuta pour la Madonna di Galeria, est d'une expression attendrissante. Et la Nativité de Tiarini au Santis-

simo Salvatore ! L'Annonciation d'Innocenzo da Imola à Santa Maria dei Servi ! et ces nombreuses fresques ou ces retables enfouis dans des coins ou perdus dans les ombres, et dont les églises bolonaises enrichiraient tant de musées !

En laissant sur la droite la Torre Garisenda, tout entourée de baraques, et la Torre degli Asinelli, deux tours penchées en briques, dont la deuxième ou l'Asinella ressemble à une cheminée d'usine, on rase la maison du maestro Rossini et l'on pénètre, à la jonction de la San Donato et de la Borgo della Paglia, dans l'Accademia delle belle Arti, où l'on conserve les toiles des peintres de l'école Bolonaise, depuis Francia, le peintre de madones, qui personnifie la première manière de l'école, jusqu'à Carlo Cignani, en qui s'incarne la dernière révolution qui s'y produisit. Les trois Carrache, Domenico Zampieri, Guido Reni, Albane, Primaticcio, Pellegrino Pellegrino, le Guercino, Giovanni Lanfranco y sont représentés par de nombreuses toiles, bien que le musée de peinture de Bologne ne soit pas encombré de tableaux. La Madonna della Pieta de Guido Reni, la Santa Cecilia de Raphaël et le Martyre de Santa Agnesa du Domenico sont des merveilles qui captivent le visiteur.

Cependant, malgré toutes ses richesses artistiques, qui devraient raviver le goût des Bolonais pour

le chevalet et qui attirent dans leurs murs une foule d'étrangers, la mort intellectuelle a frappé cette ville, jadis si active, et le silence règne dans ses voies comme en un cloître. Quelques ombres seulement se glissent sous les portiques, sauf à la Maggiore, qui est habituellement vivante, où quelque vetturino à la coque rouge résonne sur les dalles, entraîné rapidement par un petit cheval sanglé d'une selle à cornes et à clous en cuivre, qui secoue avec grâce une plume d'aigle que son maître élégant a fixée à sa crinière.

Le costume national a disparu à peu près ; il n'en reste quelque trace que dans le populaire, qui est le dernier à quitter ses coutumes. Les femmes du peuple épinglent à leur coiffure un petit châle de couleur ordinaire, noir souvent, qui n'imité que de bien loin la mantille. Les hommes portent un sac robe de chambre à collet et à parements en fourrure de renard gris. Ces deux vêtements, réservés pour la saison froide, survivent seuls aux modes pittoresques du temps passé. Ainsi que le costume, le type s'est effacé. On a peine à reconnaître une Italienne sous l'accoutrement vulgaire de la Bolonaise ; elle pourrait tout aussi bien se promener à Bordeaux ou à Lille, sans que l'on remarquât ses traits ni que l'on se doutât que du sang italien coule dans ses veines. Les lignes originelles persistent davan-

tage dans la classe aristocratique, et j'ai remarqué qu'elles étaient plus vivaces chez les brunes, qui reproduisent un peu le masque populaire, que chez les blondes, qui ont la coupe fine et aérienne de quelques Anglaises ou des Espagnoles de la Havane et des Républiques américaines. Mais elles ont presque toutes le nez fort des Turinoises, et je n'ai pu m'expliquer l'accentuation de cet appendice, bien que j'aie questionné plusieurs dames d'une famille où je suis reçu et où je pouvais, sans indiscretion, engager l'entretien sur ce sujet, mes hôtes étant renommées dans Bologne pour le caractère romain de leur figure. Je me permettrai encore une critique ou plutôt une remarque. L'usage qu'elles ont adopté des coiffures relevées en arrière et surmontées d'un chapeau à plumes en panache leur prête à distance l'aspect d'un pompier habillé en femme, qui ne s'harmonise guère avec les portiques et le bon moyen âge de la ville.

Si les habitants exhumaient de l'armoire le costume antique, presque rien ne manquerait à Bologne, où l'on conserve encore le respect de tant de traditions : la veilleuse brûlant aux pieds des images de la Vierge, enfermées dans les niches au coin des rues ; les ex-voto peints sur toile et appendus extérieurement à la muraille de Santa Maria Magdalena, qui compte, vu le nombre de ces supplications allé-

goriques, toute une cour de clientes; l'ouvrier travaillant sur le pas de l'atelier, l'établi orné d'une madone; les étudiants de l'Université chantant des chœurs semi-religieux, la nuit, près de l'ancien palais du cardinal Poggi; les fillettes offrant une fleur jaune aux passants et l'accompagnant d'un regard si suave que l'aumône tombe toujours dans leur petite main; les discoureurs répandant leur verve dans la boutique du barbier, où la coutume se perpétue depuis Figaro, de venir pérorer le soir; enfin, tradition plus extraordinaire, puisse-t-elle être longtemps respectée! au café, la tasse de moka et le cigare coûtent vingt-cinq centimes, et si l'on y ajoute deux sous de pourboire, le bottega vous remercie de votre bon cœur.

CHAPITRE VI

DE BOLOGNE A FLORENCE

Florence, 19 novembre.

Nous ne marchons plus, nous nageons ! La voûte céleste prend plaisir à pomper et à repomper toutes les aquosités du globe, pour en arroser les Piémontais, les Toscans et les Lombards. Si ce déluge continue, et je ne vois pas de colombe qui porte à son bec un rameau d'olivier ! je ne vois même pas d'olivier ! si ce déluge continue, je ne désespère pas de me réfugier dans l'arche de quelque Noé florentin et d'aborder un jour sur le mont Ararat, en compagnie de tout le règne végétal et de tout le règne animal du grand-duché de Toscane. Ce moyen de transport me sourit à demi, bien qu'il soit original. Pour le présent, j'aimerais mieux un clair soleil, ou, si c'est trop d'exigence de désirer un clair soleil en la saison où nous sommes, je demanderais tout au moins le déchaînement, puisqu'il

est de bon ton depuis deux ans que tout soit déchainé, le déchainement d'un élément quelconque, autre que la pluie liquide ou congelée :

*Jam satis terris nivis atque diræ
Grandinis misit Pater.*

Ce qui assombrit mon humeur, c'est que la pluie ne se contente pas de tomber drue comme grêle, la cruelle nous nargue ! Toujours une éclaircie bleue apparaît sur l'horizon méridional, mais nous avons beau nous enfoncer dans les régions du Midi, nous ne parvenons pas à l'atteindre. A Turin, je la contemplais comme l'arc-en-ciel, signe du beau temps. Certainement, me disais-je, cette éclaircie plane au-dessus d'Alexandrie ou de Plaisance, au pis-aller. A Alexandrie, il n'y avait pas d'Iris. Elle arrondissait son écharpe dans la pénombre de Plaisance. Arrivé à Plaisance, Iris et l'écharpe se jouaient à Parme et s'enfuirent, à notre approche, dans la direction de Bologne. Aujourd'hui, dans la campagne bolonaise, je les vois du côté de Florence. Il n'y a pas de raison pour que la maligne déesse ne poursuive son jeu moqueur jusqu'en Arménie, où elle arrivera probablement avant mon arche.

Un peu de lumière, cependant, aurait éclairé si agréablement le bassin gracieux du Reno, qui boucle au-dessous de Bologne ses deux chaînettes

de collines ! On voit se presser dans cette terre fertile les mûriers et la vigne, qui n'est plus disposée en feston, mais tressée en treillis, en rideau jeté d'un arbre à l'autre. C'est à peine si l'on peut apercevoir, à travers la campagne touffue, les villas des seigneurs bolonais, les clochers aux cadrans polychromes du Borgo Panigale et du Casalecchio, ou les ruines de quelques castels démantelés. La pluie couvre tous les plans de ce tableau d'un voile de tristesse, qui s'épaissit encore au delà de Sasso.

A ce point, en effet, la route côtoie le Reno, dont le cours sinueux se plie et se replie dans une forêt de coteaux de schiste argileux et de macigno, la plupart dépourvus de végétation et sans caractère. Leurs flancs mal pétris, dénudés, sont ravinés par les eaux diluviennes, qui redoublent d'ardeur et fouettent l'air avec furie, comme pour achever d'enlaidir ce paysage et d'exaspérer le voyageur. Marzabotto, Vergato, Riola assoient leurs habitations parmi les éboulis de calcaire et ne méritent pas un regard, par ce temps indigne.

La vue d'un paysan parcourant sa châtaigneraie, abrité sous la cappa à doublure verte et le parapluie de même couleur en usage chez les villageois d'Italie, attira mon attention sur le système ingénieux que les habitants de ces montagnes emploient pour tirer un peu de blé des hauteurs de la Poggio della

Rocchetta, du sein desquelles coulent les eaux sulfureuses, iodo-bromurées, hydro-carburées et autres appellations chimiques, qui alimentent les bains de la Porretta. Ils ont imaginé de tracer un chemin, qui serpente par anneaux serrés, du bas de la montagne à la crête, et qui forme une terrasse en lacet que retient un soutènement en fragments de roc. Le chemin est ensemencé et ces pauvres gens y coupent leur maigre récolte. La nécessité, mère de l'esprit, leur a fait piocher ce nid d'aigles et cultiver des lieux à peine accessibles.

Nous sommes cahotés dans cet encaissement pierreux, mouillé et boueux, qui devient plus sauvage à la Venturina et qui n'est égayé, l'espace de cinq cents mètres, que par la verte Pracchia, jusqu'à la vallée de l'Ombrone et au val di Brana, d'où l'œil doit s'étendre complaisamment, en un jour plus clément, sur les abords de Pistoja et la plaine toscane. Mais une atmosphère de brume et de pluie n'est pas favorable à la contemplation de ce panorama, dont on vante la beauté. N'ayant pu le découvrir que par des parcelles bornées, je n'ai pu en saisir l'ensemble, dans lequel se fondent tous les coins brillants qu'il m'a été permis de voir.

Pistoja, qui suit Piteccio, offre un aspect assez pittoresque avec les bastions de ses remparts et les dômes de ses églises, du moins si l'on en juge par

le peu que l'on entrevoit de la route, dans l'ombre pluvieuse du jour qui meurt.

De Pistoja à Florence, qui d'ailleurs n'est pas éloigné, nous avons marché en pleine nuit, ou plutôt en un jour au déclin, jour noir, fangeux, affreux. Je n'ai vu ni Prato, ni Calenzano, ni Sesto, ni Castello, ni Rifredi. Ce jardin superbe était invisible. Je dardais en vain toutes mes facultés visuelles sur ses bois et ses allées, mon œil rencontrait partout comme un mur.

D'autres déceptions m'attendaient à mon arrivée dans la cité florentine, que je m'étais apprêté, durant la dernière demi-heure de mon triste voyage, à aborder en amoureux, drapé dans son manteau aux plis romanesques, qui va soupirer le soir, au milieu des fleurs, sous les fenêtres du palais enchanté où dort la belle.

CHAPITRE VII

FLORENCE

Florence, 20 novembre.

Je n'ai pas eu à me recueillir bien longuement pour ressentir l'émotion qu'inspirent les grands esprits qui rayonnèrent à Florence : les Médicis, Dante, Michel-Ange, Machiavel, Savonarole, Benvenuto Cellini, Giotto, Galileo, Andrea del Sarto, Guicciardini ! Absorbé par ces souvenirs et tout ému de fouler cette terre artistique, je passai inconsciemment du wagon dans une voiture, que je quittai à Santa Maria Novella, afin de rêver plus librement dans le silence de la nuit, en m'acheminant par la via dei Fossi vers les quais de l'Arno, dont les eaux grossies roulent avec des grondements. Au bout d'un quart d'heure, le froid qui venait du fleuve m'avertit que Dante ne me préserverait pas d'une fluxion de poitrine et qu'il était prudent de cher-

cher une température plus saine. Il suffit d'un air un peu frais pour refroidir les élans de la pensée et les bouillonnements de l'imagination, tant la machine humaine est débile ! J'entrai donc dans un de ces cafés misérables des villes italiennes, laissant ma rêverie dévider doucement son peloton dans mon cerveau calmé, quand un marchand vint m'offrir une paire de caleçons. Si j'étais brutal, je l'aurais jeté volontiers par la fenêtre, car ses caleçons empoisonnaient ma soirée, en me rappelant aux détails les plus privés de la vie réelle. Je payai ma consommation, dans le dessein de rentrer à mon appartement, ce que je fis sitôt que le bottega m'eut compté ma monnaie. Le louis d'or fait deux francs de prime en billets de banque de dix sous ! Où êtes-vous, opulents gonfaloniers ? banquiers enrichis par l'arte del cambio, par les laines et par la soie ? Médicis ? et vous, Peruzzi ? vous aussi, Caroccio degli Alberti ?

Reposé par un bon sommeil, j'ai engagé dès le matin, pour la journée, un nègre superbe, qui ressemble trait pour trait à feu l'Africain Ira Aldridge, le Manitou ait son âme ! à qui j'ai vu jouer, je ne sais plus sur quelle scène, l'*Othello* de Shakspeare. Mon nègre, assis en valet de pied sur mon équipage d'emprunt, m'ouvre le marchepied et porte ma carte avec une solennité admirable. Nous voilà au grand

trot dans les rues de Florence, fournissant quinze courses, allant du comte de Résie au peintre Gordigiani, du romancier Marchese à la marquise Alfieri, la nièce de Cavour, ou à la comtesse de Larderel.

Madame de Larderel arrivait de Pise, où elle avait accompagné sa fille Blanche, mariée, il y a huit jours, au comte Vittorio-Emanuele de Mirafiori, fils du roi Victor-Emmanuel et de la comtesse Rosine de Mirafiori. Les jeunes époux étaient allés passer la première semaine de leurs noces dans les magnifiques chasses royales, qui s'étendent des monts Pisans aux rivages de la mer. La pluie, plus fréquente dans cette partie de la Toscane que nulle part en Italie, a abrégé leur séjour. Ils sont revenus à Florence, d'où ils partiront demain pour Naples, le comte allant y présenter sa jeune femme au roi. Nous avons déjeuné ensemble dans le charmant palais Larderel, construit, dit-on, par Michel-Ange. Le comte de Mirafiori est un grand jeune homme de vingt-trois ans, à la taille ferme et flexible comme une tige de coudrier, à la tournure souple et élégante. La figure est sèche, colorée, fine, mobile. L'œil est vif. Le nez est bourbonnien, mais aminci. Les lèvres sont un peu pincées, sans que la physionomie ait une expression hautaine. Les cheveux bruns, taillés en brosse, ont des mèches rebelles. La barbe est naissante, en style de passe-port. L'en-

semble est agréable et respire cet air de joyeux cavalier du Victor-Emmanuel d'il y a dix ans. Le visage s'anime, la voix a des éclats de bonne humeur et tout le personnage est plein d'entrain, quand la conversation vient à tomber sur le turf, les chevaux, les équipages, les chiens et la chasse. Sa femme, la comtesse Blanche, est une délicate blonde aux yeux bleus extrêmement doux, comme on en voit dans les portraits du Correggio.

Je retrouvai mon nègre, à la porte du palais Larderel, dans la pose sculpturale qu'il avait prise à mon entrée, trois heures auparavant. Il n'avait pas bougé d'une ligne. Je crois même qu'il n'avait pas échangé un mot avec le cocher. Suivi de ce laquais modèle, je continuai mes visites, m'arrêtant tantôt dans une église et tantôt dans un palais.

On a écrit tant de beaux livres sur l'Italie que j'éprouve quelque honte, même à vous retracer mes impressions de voyage. Il semble qu'il soit impossible de recueillir des émotions nouvelles après des voyageurs tels que Michel de Montaigne, le président de Brosses, Théophile Gautier ou M. Taine, comme il paraît téméraire de parler des monuments de Rome après M. Francis Wey. Aussi, je ne songe point à vous donner mon sentiment sur l'art florentin, qui a enfanté le style de la Renaissance, ni à vous parler de ces sculpteurs, de ces peintres, de

ces savants, de ces écrivains, de ces hommes d'État dont s'enorgueillit Florence.

Ils ont plus ou moins d'immortalité, et mon avis n'en retrancherait ni ne lui ajouterait un jour. Au surplus, je tiens à vous rappeler que je suis un promeneur sans prétention et que je n'ai pas plus le dessein de vous faire connaître l'Italie que je n'ai l'espoir de la connaître moi-même, après plusieurs voyages.

Cependant, comme il n'est personne qui n'ait vu en image les monuments et les œuvres d'art que l'on rencontre à chaque pas en Italie, et qui n'ait lu plusieurs descriptions minutieuses du moindre édifice, de la statue la plus cassée, du tableau le plus inconnu vous me permettrez de ne m'y arrêter que légèrement soit à Florence, soit dans les villes que je parcourrai, afin de ne pas m'exposer à vous traduire imparfaitement des impressions artistiques, la plupart uniformes dans l'esprit des hommes qui ont un peu de goût, impressions rendues excellemment, bien avant moi. Je préfère vous entretenir le plus souvent de questions moins classiques, vous priant de ne pas me tenir pour un Welche si, à tous les pots étrusques que l'on scrute à la loupe depuis trois cents ans, je ne crie pas :

Miracle ! voici la reine des tortues !

Comme tous les passants, j'ai admiré ce que ren-

ferme d'admirable l'Athènes de l'Italie : la coupole un peu nue, mais hardie pour l'époque, de Filippo di ser Brunellesco Lappi, à Santa Maria del Fiore; le Ponte alle Grazie, tout chargé d'échoppes qui paraissent suspendues sur l'Arno; le Palazzo della Signoria, dont les tempêtes populaires battirent plus d'une fois les murailles massives; la Visitation de Jacopo da Pontormo, à la Santa Annunziata, contrastant par sa majesté avec la grâce de la Nais-sance de Marie, qu'Andrea del Sarto peignit sous les traits de la perfide Lucrezia del Fede; les fresques de la chapelle des Brancacci, à l'église del Carmine, dues à Masaccio, l'un des pères de la peinture moderne; les statues de Laurent et de Julien de Médicis, sculptées sur l'ordre du grand protecteur des arts, Léon X, par le fier ciseau de Michel-Ange; la Cappella dei Principi, où M. Émile Ollivier a placé le théâtre de son dialogue sur les puissants et les charmeurs, sur Michel-Ange et Raphaël, étude qui révèle un vif sentiment de l'art; les fresques grandioses de Domenico Ghirlandajo et le Palazzo Riccardi de Cosme l'Ancien.

J'ai visité avec une égale émotion les galeries des Uffizi, en m'arrêtant avec plus d'attention dans les salons de l'école italienne. La Vierge priant Jésus de bénir les mains secourables, peinture un peu mignarde, mais d'un beau coloris, est de Federico

Barocci. Le Massacre des Innocents, de Daniele de Volterra, est d'un dessin parfait. Un groupe représentant la Vierge, l'Enfant Jésus, Saint Jean l'Évangéliste et Saint François, est d'une exécution remplie de grâce. L'adorable Vénus couchée, du Titien ; la Fornarina aux chairs palpitantes, de Raphaël ; la gracieuse et simple Madonna del Cardellino, du peintre d'Urbino ; la sauvage Judith d'Artemisia Lomi ; la Madonna ineffable della Seggiola, de Raphaël ; sa Santa Famiglia dell'Impannata ; la Vénus sortant du bain, un peu boulevardière, de Canova ; le Jugement dernier, de Fra Angelica da Fiesole, brillent parmi les plus belles toiles des Uffizi et du Palazzo Pitti.

Mais il faudrait, pour être exact, citer tout un catalogue de tableaux et, pour en parler d'une manière intéressante, être plus compétent que je ne suis et consacrer plusieurs années et plusieurs volumes à l'étude de tant de maîtres. Je ne saurais y réussir et ne veux point l'entreprendre. Je vous ai promis d'ailleurs de cueillir moins laborieusement mes impressions et de les chercher dans un ordre d'idées plus personnel, dans les observations que le hasard me conduit à faire et dans l'imprévu que l'on heurte sur son chemin.

Je pourrais vous entretenir de la politique florentine et vous raconter les légendes, qui se sont formées déjà sur le séjour du roi Victor-Emmanuel à

Florence. Je vous dirais, par exemple, que le prince redoutait de coucher au Palazzo Pitti; que des fantômes hantaient la nuit son esprit inquiet, et que les ombres du duc Alexandre, de Lorenzino, du duc François et de Bianca Capello lui présageaient une mort violente. Ou bien, plus ami des champs et du laboureur que versé dans l'art de l'agriculture, je vous dirais que si la récolte de l'olive a été abondante, l'automne dernier, dans le pays toscan, que si l'huile qu'on y presse sera onctueuse et parfumée, les javelles de blé ont été maigres, les grappes de raisins rares et desséchées. Aucun cru n'a prodigué du vin généreux, ni le Montisone, ni le Montepulciano, ni le Pomino, ni le Chianti, ni le San Martino, ni le Carmignano, ni le Villamagna. Lè Florentin ne pourra pas fêter le vin nouveau. S'il noue sa chevelure avec du lierre et s'il se couronne d'ache, qu'il tire de sa cave un vin d'Albe vieilli, la vigne de Toscane a été stérile. Mais je réserve la politique pour la Ville-Éternelle et ne promènerai pas la charrue, ni le hoyau, ni le pressoir dans Florence : je veux vous communiquer une observation qui m'a frappé.

CHAPITRE VIII

L'ESPRIT FLORENTIN

Florence, 21 novembre.

Un des plaisirs du voyageur est d'étudier le caractère des populations au milieu desquelles il passe. J'ajouterai que lorsqu'il a surpris, par des efforts attentifs ou par une sorte d'intuition, le trait dominant de leur esprit, il possède l'alphabet qui lui permet de lire, en pleine lumière, le pays qu'il visite.

En me promenant hier dans Florence, j'ai remarqué, sans me l'expliquer d'abord, le contraste architectural des monuments avec les habitations. Ceux-là, et parmi eux les églises Santa Maria del Fiore, Santa Maria Novella, sont revêtus extérieurement de toutes les richesses et de toutes les élégances des marbres précieux ; tandis que les demeures les plus somptueuses sont construites en blocs, taillés à bossages, tels que les employait l'an-

cienne Étrurie. En y réfléchissant, il m'a paru que ce peuple, chez qui la pratique du négoce n'a jamais avili le goût des arts, avait élevé ses édifices pour être à la fois l'honneur de la cité et le spectacle durable offert aux yeux des Florentins, également amoureux de l'éclat de la forme, quelles que fussent les querelles de la république. Ce peuple, au contraire, avait bâti ses maisons comme des forteresses, où il se retranchait aux heures de la guerre civile, qui se prolongea longtemps après le bannissement des Gibelins. Si les Blancs prenaient les armes, les Noirs se défendaient derrière les murs épais et les portes en chêne lamées de fer, à travers les grilles fortement forgées et inébranlablement scellées aux fenêtres de leurs palais. Si la rivalité, survenue entre les Ricci et les Albizzi, allumait une lutte au sein de la ville ; si les *ciompi* convoitaient l'or des marchands de soie ou de laine et des banquiers, comptant l'Europe pour tributaire, les rivaux cachaient leurs trésors dans leurs maisons-fortes et l'aristocratie financière s'y retirait à l'abri des corps de métiers. C'est ainsi que Florence a été bâti par un peuple joignant au culte de la forme la prudence des temps agités. Son marbre et son granit expriment simplement ce double trait de ses mœurs.

Je me suis confirmé dans cette remarque, grâce

au temps qui s'est éclairci, en parcourant les collines de Fiesole et les jardins du Poggio di Monte Ughi, d'où l'on découvre, dans un cadre net, la perspective de Florence. J'ai fouillé mieux encore, de la tour de la vieille église de San Miniato, les lignes et les détours des rues, les contours des coupoles et les pavillons des palais. Du milieu de la cité florentine, le Duomo de Santa Maria del Fiore, dont on réédifie la façade, resplendit sous son manteau marmoréen aux cent couleurs et domine les églises ses sœurs, comme Laurent le Magnifique dominait les Médicis. Tout autour s'étendent nonchalamment les maisons de pierres alourdies, coupées par l'Arno et semées du campanile dentelé et tout jauni de Giotto, de la tour svelte du Palazzo Vecchio et des dômes plus humbles des chapelles. Sous un ciel d'un bleu que le regard ne peut contempler sans vertige, ce tableau a je ne sais quoi d'attique et de ferme, de brillant et de solide, qui fait comprendre le génie florentin.

Sans doute ce génie ne répand plus le même lustre, puisque le Mécène de Florence s'appelle aujourd'hui Gino Capponi et que le sculpteur Dupré tient le ciseau de Michel-Ange. Sans doute les lettres y sont en décadence, puisque les aigles de son Accademia della Crusca, qui régent la grammaire et le beau langage en Italie, portent les noms de To-

maseo, de Lambruschini, de Cesar Cantu, de Goasti et que ce dernier est le seul qui ait écrit un livre selon les pures traditions, une traduction italienne de l'Imitation de Jésus-Christ. Mais le feu du sentiment artistique brûle encore, si la fécondité de l'esprit s'est assoupie; on admire les œuvres de ceux qui brillèrent à une époque plus heureuse, et le curieux, éveillé par ce signe de vie, peut suivre, parmi les Florentins, les traces de leur goût persistant pour l'éclat de la forme, pour la correction et la couleur de la beauté.

Il n'y a qu'un instant, je sortais des bureaux du *Journal de Florence*, organe français du Vatican et du grand-duc Ferdinand IV. Je suivais tranquillement, les mains derrière le dos, la via Valfonda, lorsqu'une marchande de légumes et de fruits me tira de la distraction vague de mon esprit, par l'art avec lequel elle modulait les intonations de sa cantate à inviter les passants. Vous croyez peut-être que, pour offrir ses oranges, elle vantait leur maturité, leur qualité dulcoreuse, leur bonté? Achetez les bonnes Valence à bon marché! Vous croyez aussi qu'elle se souciait que ses salades fussent tendres, allons donc! C'est à Paris que le cresson de fontaine est la santé du corps. La Florentine ne voyait et ne chantait que l'écorce ensoleillée de ses oranges, que les frisures coquettes de ses laitues :

Arancie bella! orange belle! che colori! quelles couleurs! insalada bella! salade belle! ricciutella! frisée! Ne riez pas, je vous en prie. Orange belle et orange bonne peuvent bien être la même orange; mais l'intelligence qui met la beauté d'une orange avant sa valeur vraie, la bonté, est une intelligence essentiellement amoureuse de la forme et de l'éclat.

Dans la matinée, je longuais les arcades de la loggia d'Orcagna, et je m'arrêtai devant un enfant enguenillé, qui regardait de tous ses yeux le groupe de Giambologna, l'enlèvement de la Sabine. Certes, il était incapable de saisir la pensée du maître et de juger si elle était sortie, dans toute sa vérité, du bloc de marbre. Cependant la hardiesse du groupe, les traits musculeux des figures avaient, par une lumière soudaine, entr'ouvert sa jeune imagination. Cet enfant possédait le germe de l'amour de la forme.

J'ai recueilli des observations analogues dans le dialecte florentin ou plutôt dans la prononciation des Florentins, car s'ils prononcent l'italien moins purement que les habitants de Sienne, la terre du beau parler, la pâte de leur phrase est aussi classique. Mais à Florence, la langue se plie aux lois de la grammaire, si la grammaire ménage assez doucement les oreilles délicates et musicales; autrement la langue réforme la grammaire. Casa porte à leur

ouïe un son trop dur; que font les Florentins? Ils aspirent le c et prononcent hasa. La délicatesse de la forme!

J'ai pris à dessein ces exemples populaires, parce qu'ils sont aussi frappants qu'il serait extraordinaire que les Florentins aisés eussent perdu le sentiment de l'art. Il est tout naturel que le marquis Spinola ou le commandeur Peruzzi admirent le revêtement en marbre de Santa Maria et que leur sang où se meuvent des globules étrusques et même asiatiques leur fasse préférer ce style fin, éclatant et un peu mou, aux terreurs et aux sublimes anxiétés de l'art gothique.

Si le peuple florentin conserve le culte de l'éclat de la forme, il n'a pas effacé davantage le second trait de son caractère, à savoir : la souple prudence à laquelle il s'est formé, au milieu des orages de son histoire.

Il est un homme qui personnifie remarquablement la période contemporaine de cette souplesse traditionnelle de l'esprit florentin. Il descend d'un personnage que Dante a mis en scène dans un chant de sa *Divine Comédie*. Il possède une fortune princière et jouit à Florence d'une immense popularité. J'ai prononcé son nom tout à l'heure. C'est le syndic de la cité, le commandeur Ubaldino Peruzzi. Un fait vous le fera connaître et vous peindra du même

coup les procédés de l'esprit florentin. M. Peruzzi préside une giunta municipale qui, de toutes les juntas de l'Italie, où la vie municipale est très-autonome, est peut-être la plus jalouse de son indépendance. Elle se souvient à peine du grand-duc qui compte encore des amis, elle a peu de tendresse pour le roi Victor-Emmanuel et pour les princes en général. Elle se rappelle, je crois, que Florence a vécu en république, et ce souvenir doit éveiller en elle une espérance. M. Peruzzi est dans ce courant d'opinions. Il y a quelque temps, la giunta décréta la laïcité de l'enseignement, car elle est hostile au catholicisme, et motiva son vote sur ce que la commune doit seulement l'instruction à ses administrés et que l'éducation ni la moralisation ne sont de son ressort. M. Peruzzi est catholique, pour avoir reçu le baptême. Mais ses fonctions de syndic lui prescrivant de maintenir la paix dans Florence et de ménager les susceptibilités de tous les Florentins, tout en faisant exécuter les arrêtés de la giunta, M. Peruzzi imagina de se rendre auprès de l'archevêque, M. Limberti. « Monseigneur, lui dit-il, je propose à Votre Grandeur de consulter tous les parents, pour savoir quels sont ceux qui désirent faire donner à leurs enfants l'instruction religieuse et qui demandent que les écoles de la ville soient ouvertes, une fois par semaine, à votre clergé. » L'archevêque re-

mercia M. Peruzzi de son esprit de conciliation, mais il refusa sa proposition, en alléguant que si, pendant six jours, les professeurs laïques enseignaient aux élèves que l'homme descend du singe, il était bien inutile que, le septième, les prêtres allassent semer le bon grain des vérités chrétiennes sur un terrain ainsi préparé. L'interrogatoire n'en eut pas moins lieu par les soins du syndic, et vingt-sept pères de famille, sur plusieurs milliers, déclarèrent qu'ils voulaient élever leurs fils dans l'athéisme.

Les goûts de brillant, de nonchalance élégante n'appellent-ils pas la souplesse des moyens et l'urbanité des manières, comme la brutalité des Romagnoles vient de la rusticité de leur esprit?

CHAPITRE IX

LES APENNINS TOSCANS

Rome, 12 novembre.

A mon départ de Florence, je rencontrai le comte et la comtesse de Mirafiori, qui partaient pour Naples. Le comte vint à moi, dès qu'il m'aperçut, et me tendit la main.

— Nous allons à Naples, la comtesse et moi, me dit-il ; la comtesse est désolée, car elle ne connaît pas le pays napolitain, et Sa Majesté m'écrit qu'il y règne un temps in diavolato.

— Espérez un beau soleil, madame ! lui répondis-je en m'adressant à la comtesse. J'ai consulté ce matin le baromètre : il monte. Et puis, vous avez bien lu dans les romans que les nuages sont de passage seulement, sous le ciel des jeunes époux.

— Vous connaissez donc le fils du roi et de Rosine ? me demanda, lorsque j'eus présenté mes hom-

mages à mes hôtes de la veille, le gendre d'un ancien préfet de la province de Turin, qui m'accompagnait.

— Je lui ai été présenté par sa belle-mère.

— Eh bien ! comme le train de Rome ne part que dans vingt minutes, j'ai le temps de vous raconter une petite scène qui s'est passée, il y a vingt ans, entre la comtesse Rosine, son fils Vittorio, à qui vous venez de serrer la main, et moi. Elle vous montrera la franchise d'humeur de Rosine, puisque l'usage s'est établi d'appeler par ce nom familier la châtelaine qui habite la Mandria.

Après avoir écouté le récit promis, je donnai une poignée de main à mon chroniqueur, qui a étudié sur le vif la cour de Charles-Albert et l'entourage de Victor-Emmanuel. J'aurais eu plaisir à écouter plus longtemps ce Saint-Simon inédit du palais royal de Turin ; mais le moment du départ sonnait.

Le ciel, s'éclaircissant à vue d'œil, présageait une journée riante. Enfin, je ne sentais plus de pomme d'arrosoir sur ma tête ! Je m'approchai de la comtesse Blanche de Mirafiori :

— Vous voyez, madame, que, pour n'être pas d'un professeur à l'Observatoire, mon pronostic n'en est pas moins vrai.

Le jour versa peu à peu sur notre route toutes

ses clartés. Oh ! comme je respirais à pleins poumons au milieu de ces beaux Apennins toscans ! combien je remerciais l'ingénieur, que je ne connais pas, d'avoir tracé le chemin qui suit pas à pas les vallées de la chaîne, enjambe les monticules et se déroule à travers une contrée admirable de pittoresque, de fertilité, de culture, de population ! Cette Toscane montueuse, plus gracieuse qu'imposante, est formée de hautes collines plutôt que de montagnes basses. Les plus élevées sont revêtues d'une robe d'oliviers, l'arbre des élégances sobres et délicates. Leur couronne est de touffes de sapins bleus et d'un semis d'ifs droits et noirs, qui ressemblent à des jets d'encre. Les plus humbles sont mises à la mode des filles de l'Étrurie, cotillon simple en oliviers ; elles ne portent ni corsage ni coiffure. Leur chef est frappé de calvitie solaire, semblable à la nuque épilée et rôtie d'une Mauresque. Quelques-uns, parmi ces doux coteaux et ces monts peu périlleux, se tournent prétentieusement en cônes et se donnent des airs de pics. Mais le passant promène son regard le long des flancs de ces nains pleins de jactance, mesure leur taille, et aperçoit sur leur tête, au lieu des blancs glaciers, qui font frémir, et de la barbe neigeuse des rocs vénérables des Alpes, une sorte de chapeau chinois, un pin parasol, que l'on prendrait pour l'ombrelle d'un

Chactas indien, s'enivrant au spectacle de la nature.

Entre ces ondulations moyennes, teintées d'un gris bleu jusqu'aux seins, sombres ou dorées au sommet, toutes pénétrées de lumière, dorment en arc des plis de terrain gras, jauni et humide, à demi cachés sous les pâturages, où vivent des moutons à longue laine et des bœufs tout blancs. Des ceps aux feuilles empourprées et des mûriers couleur d'ocre fournissent une végétation serrée, presque en pleine verdure, malgré l'hiver.

A l'entrée du parcours, vers Florence, les bourgs se pressent nombreux, comme pour porter le tribut de leur Flore opulente aux grandes dames florentines. Ce ne sont que villas entourées de jardins en corbeilles, coupées d'allées, que bordent des haies de rosiers. Ce ne sont que bourgs bâtis avec les démolis des villes étrusques ou des forteresses romaines. Ce ne sont que métairies peuplant les combes reculées ou les hauteurs d'arrière-plan. Il n'est pas un seuil dont la pierre n'ait été polie par la sandale des primitifs indigènes. Il n'est pas une église dont la façade ne conserve, enchâssée au-dessus du porche, quelque frise antique ou quelque tablette de marbre au relief fruste. Il n'est pas une margelle de puits qui n'ait été lavée à l'éponge par l'esclave d'un patricien, ni une borne de fontaine dont le Faune, aux pieds de chèvre, n'ait orné la grotte

discrète où la matrone allait invoquer Diane, qui, trois fois appelée, exauçait la jeune épouse dans les douleurs de l'enfantement, ou Vénus, qui touchait de son fouet jusqu'à l'orgueilleuse Chloé. Ce musée va de Vallombrosa à la vallée de la Chiana ; et, sur ces ruines tant de fois renaissantes, le Toscan contemporain ouvre et remue l'humus trente fois séculaire. C'est là que Pontassieve, Incisa et San Giovanni s'assoient, avec des villages moindres, sur les rives de l'Arno, avant Arezzo, patrie de Mécène ! leur vice-reine, qui, de sa colline, semble recevoir les hommages des hameaux inférieurs, comme autrefois le favori d'Auguste respirait l'encens des poètes :

*Mæcnas, atavis edite regibus,
O et præsidium et dulce decus meum !*

Après Arezzo, les habitations sont plus clair-semées, le paysage a moins d'apprêt. Les villas ne sont plus des palais, mais des ermitages. Les plantations d'oliviers s'étendent jusque dans la plaine, et des vergers d'arbres fruitiers succèdent aux pelouses. Quelques castels ruinés, Castiglione-Fiorentino, Montecchio Visponi, projettent leur ombre attristée sur ce site plus agreste.

Un marché appelle sans doute à Cortona les paysans d'alentour ; car, de tous les chemins, dé-

bouchent des bouviers conduisant par la lanière, vers la côte où la mélancolique Corytum sommeille, dans la ceinture de remparts dont lui firent présent les maîtres de l'Etrurie, des génisses immaculées, aux cornes, au fanon, à la croupe et à la queue enjolivés de rubans roses. C'est ainsi que le sacrificateur entourait la victime de bandelettes sacrées, avant de l'immoler aux Dieux. Le laboureur toscan ne décime plus son étable en l'honneur de Jupiter; mais il livre à un nouveau maître sa génisse trop faible encore pour supporter le joug, et il la pare comme pour le sacrifice. De Cortona on découvre la première baie du lac de Trasimeno, que l'on atteint bientôt et dont la route frise parfois la frange liquide, qui clapote sur le rivage marécageux.

Des collines boisées de saules, de peupliers, d'oliviers, de châtaigniers, de sapins et de chênes, lui ont creusé un bassin en forme de coupe dentelée. Les eaux sont vertes et transparentes, comme celles du Bourget ou du Léman, à la hauteur de Morges. Une dizaine de barques de pêcheurs en troublent seules la surface. Les bords frais et poétiques n'en sont guère hantés que par des porcs au ventre bouffi. On dirait qu'Annibal, en y taillant en pièces les légions du consul Flaminius, en ait fait un lieu de terreur, où le ruisseau de Sanguinetto charrie toujours le sang des Romains. On s'éloigne du lac

à la Torretta et l'on monte vers Pérouse, dans un pays forestier un peu désert.

Je ne fus pas fâché d'arriver à Pérouse. Il était deux heures de l'après-midi et je n'avais déjeuné que par les yeux, ce qui n'est pas pour l'estomac un déjeuner bien solide. Mon jeûne un peu prolongé avait ouvert à mon appétit un vaste horizon. Je m'approvisionnai de vin, de pain, de côtelettes de mouton, de pommes, de poires et de raisins à grappes aussi grosses que les raisins de Chanaan. Mes voisins durent me prendre pour un insulaire du Royaume-Uni. Des marchands vendent à la gare du vin de Pérouse, enfermé dans une bulle de verre blanc si mince que, pour la protéger, on lui a tressé une petite cotte en jonc, armée d'une anse. Il n'y a pas d'intermédiaire entre l'outre et le consommateur, qui boit au goulot, en évitant les glou-glous trop grotesques.

Comme Arezzo et Cortona, Pérouse est bâtie en pierres grises. Ce sont les premières villes de la Péninsule où la brique disparaît. Elle est étagée sur une colline bleuâtre, à peu près nue. Ses hauts remparts, ses dômes, ses clochers, les substructions de sa double citadelle se détachent sur un ciel étincelant, avec des éclats d'armures bruniées et sévères.

Nous sommes entrés dans l'Ombrie. Jusqu'à

Terni la campagne perd de son pittoresque et de sa fertilité. Il n'est guère que l'aspect de la forteresse étrusque de Todi, qui intéresse le regard. Mais à Terni, qui est à la tête de la vallée de la Nera, le paysage reprend sa coquetterie. Plus loin, Narni est à cheval sur une crête, au bas de laquelle coule la Nera, couleur de savon. On travaille à l'endiguer. Des Ombriennes charrient sur leur tête des pierres pesantes, que les Ombriens, leurs maris, échafaudent le long du torrent. Orte et Borghetto, accrochés aux ravins, offrent encore des coins de tableau. Puis, au delà de Montorso et de Passo di Corese, s'étend lamentablement la campagne romaine, morte, lépreuse, bouleversée, rougie par le souffle brûlant du sirocco, squelette dans un tombeau dévasté. On dirait que Rome, pareil à un chêne puissant qui devait couvrir l'univers, a ramassé dans son sein toute la vie d'alentour.

CHAPITRE X

AU COLYSÉE

Rome, 23 novembre.

L'état mental par lequel on passe en entrant dans Rome ne saurait se comparer à aucune impression de voyage. Je dis à tort : par lequel on passe. Il est présomptueux de prêter aux autres ce qui, peut-être, vous est propre. Je devrais dire que mon émotion, en posant le pied sur le Viminal, d'où je suis descendu vers la ville aux sept collines, a été toute différente de celle que j'éprouve en d'autres lieux, qui éveillent également l'âme à des souvenirs émouvants. Ma tête n'était nullement en feu ni mes membres en tremblement. Je crois même que si je m'étais tâté le pouls, je n'aurais pas compté huit ou dix pulsations anormales, qui pouvaient s'attribuer, d'ailleurs, au léger mouvement fébrile provenant du cahotement de la voiture. Jamais le calme n'avait

régné en moi avec plus de sérénité. Était-ce l'effet de la prostration des sens et du tassement intellectuel qui, en vertu d'un phénomène psychologique fréquent, se produisent à la présence de l'objet duquel l'imagination, échauffée par le labeur de l'attente, espérait une sensation aiguë? ou bien était-ce le rayonnement doux d'un sentiment qui avait pris trop pleinement possession de mon être pour se manifester par les signes ordinaires, et dont je ne devais me rendre compte qu'au fur et à mesure qu'il se fractionnerait?

Toujours est-il qu'en franchissant le seuil de Rome je ne me suis pas précipité dans la poussière et que je ne me suis pas écrié, les mains levées vers le ciel, après avoir frappé trois fois de mon front ce sol tout pétri de l'histoire du monde : « Salut, ô Rome, ville éternelle ! qui as vu fleurir deux religions et passer vingt empires... » Ces mouvements oratoires ne me sont pas familiers et ne répondaient pas à ma disposition intellectuelle. Je me contentai d'errer, en désœuvré au cœur plein de paix, à travers ces lieux dont les noms se sont mêlés à mes plus jeunes pensées. Il me semblait n'être pas étranger à ces rues, avoir passé ma vie dans ces murs, respirer comme un air natal. Je flanaï ainsi quelques bonnes heures, sans m'inquiéter de rien regarder ni de rien voir, tournant à

gauche, puis à droite, gravissant les voies tortueuses ou me heurtant à quelque borne.

J'arrivai par hasard au Colysée. Ces gigantesques pans de murailles circulaires me tentèrent; je ne pus résister à la fantaisie d'y monter. Le custode m'ouvre la claie en bois de l'escalier dur et sombre qui conduit au premier étage. Je fais halte sur ce palier. On y découvre presque à fleur les gradins verdis par la mousse et la flore des ruines, et les voûtes des galeries rongées par le temps ou trouées par la chute des constructions supérieures. Un silence sépulcral y règne. On dirait que les stations du chemin de la Croix, que Pie IX a fait ériger autour de l'arène, marquent autant de pierres tumulaires. Un léger frisson court dans mes veines. Une rampe droite, fixée comme une échelle contre les deuxièmes arcades, m'invite à me hisser plus haut. Au milieu des marches, je me retourne. Le mur d'appui du premier palier semble avoir disparu et les pieds de la rampe posés sur le vide. Je hâte le pas et me sens, avec une certaine satisfaction, au deuxième étage. Les arcs sont ouverts et les têtes accessibles au vertige ne sont pas même protégées par une barre. Les voûtes sonnent creux. De loin en loin, quelque gros trou, où ont glissé pêle-mêle les briques, le ciment et la poussière apportée par la tramontana, s'élargit devant moi et s'enfonce, je ne

sais où, dans les travées inférieures. Je monte encore un étage, par des escaliers étroits, collés aux pilastres, pareils à des perchoirs, et je me trouve enfin sur la plate-forme où se rangeaient les esclaves, les jours de fête.

Cette plate-forme est presque entièrement détruite : il n'en reste qu'un fragment de quelques mètres, adossé au mur d'enceinte et qui domine superbement l'amphithéâtre de Flavien. A l'exception du chevet, tous les côtés sont à pic sur les galeries, ce qui en fait un observatoire isolé un peu terrible. Je ne puis rester debout que quelques minutes. J'éprouve, en plongeant mes regards dans le fond du cirque, une sorte d'envie irrésistible de me jeter la tête en bas dans ce précipice. La fascination est telle que, plus je vois le péril, plus je me sens attiré vers lui. Je m'assieds sur l'échancrure du perchoir, pour ne pas jouer avec ce jeu dangereux.

Les sommets du Colysée, dont les pierres et les briques sont brunies par les ardeurs de la lumière, reflètent en éclats rouges les rayons du soleil couchant, tandis que les arcades des étages inférieurs et l'arène humide sont déjà dans l'ombre. Une volée de corbeaux tournoie, en planant, au-dessus du cirque. Ils jettent un cri rauque, comme s'ils venaient d'entendre l'*Ave! Cæsar, morituri te salutant!* présage de leur pâture humaine. Un tressaille-

ment involontaire me prend à ce funèbre souvenir. C'est donc là que ce peuple romain se repaissait des spectacles favoris qu'il exigeait de ses maîtres ! c'est donc là que les gladiateurs se donnaient la mort, pour le divertissement de cent mille spectateurs, ivres de sang ! Titus, qui ne perdait pas ses journées, y faisait s'entre-tuer dix mille captifs et cinq mille fauves. Oh ! comme cette populace s'amusait ! comme elle avait raison d'applaudir aux tortures des chrétiens, qui y reçurent le martyre pour avoir enseigné à cette Rome civilisée le respect de la liberté humaine et l'amour de ses semblables ! J'ai le cœur sur les lèvres, devant cette arène dont le sol doit s'être agglutiné sous les infiltrations sanguinolentes et d'où semblent s'échapper encore des émanations putrides de carnage. Je détourne mes yeux de ce spectacle plein d'évocations néfastes, de ce sable qui suinte le crime bête.

Par-dessus l'enceinte d'en face, dans la campagne des villas, se dressent les grandes ombres des thermes de Caracalla, les tours crénelées de la porte de San Sebastiano, le palais de San Giovanni in Laterano, San Gregorio, une forêt de ruines. Ces ruines, disséminées au milieu des monuments debout, ne puent pas la mort, comme le Colysée. Elles paraissent vivantes sous ce beau ciel ; elles ont je ne sais quoi de fier et de résistant, qui les fait res-

sembler à des vieillards cassés, mais non à des squelettes privés d'âme. Plus à droite, à travers les arcs du second étage, on voit se dérouler le panorama incomparable de Rome, avec ses centaines de dômes noyés dans les flots d'une atmosphère voisine de la brume et qui est lamée d'or et de vapeurs blanches. Je m'immobilisais, les bras pendants, émerveillé d'une telle splendeur, songeant à Néron, qui contemplait jadis, non loin de là, l'incendie de la ville qu'il avait allumé, lorsque j'entendis derrière moi un : Aoh ! grave, bientôt suivi d'un Aoh ! aigu, puis de trois Aoh ! aigres. C'était une famille anglaise, qui poussait ces Aoh ! en signe d'admiration pour le tableau devant lequel je m'étais arrêté. Le lord ou le sir exprimait son émotion par un Aoh ! la lady donnait à la sienne la même expression et les trois miss admiraient également en Aoh ! Eh bien ! me dis-je, ils n'ont pas l'admiration variée en Angleterre. Si, en présence d'une telle splendeur, ils ne trouvent qu'un mot à se dire, Aoh ! je ne suis pas étonné qu'il n'y ait jamais de révolution dans leur île. Aoh ! les met d'accord. Ce Aoh ! me fit danser tous les nerfs. Je descendis, aussi vite qu'un chat, les six ou sept perchoirs, la rampe, l'escalier : je glissai dans la main du custode un billet de banque... de dix sous et disparus d'un trait sous l'arc de Constantin.

Cet arc porte au fronton la formule : *Senatus Populusque Romanus*. Les sculptures en sont grossières. J'entrai dans les jardins Farnèse, je parcourus les voûtes, assombries par le déclin du jour, du palais des Césars, de la Maison-d'Or et du palais de Tibère. Les jardins et les décombres sont admirablement propres. Rome possède les meilleurs conservateurs de musées qu'il y ait au monde. Puis, je traversai le Forum romanum, tout jonché des colonnes, des chapiteaux, des mosaïques, des fragments de statues, des frises, des portiques, des arcs de Septime Sévère, du temple de Vespasien, des rostres, du temple de la Concorde, de la colonne de Phocas, de la basilique de Julia, du temple de Faustine, du Tabularium, qui se pressaient dans un espace grand comme la place de la Concorde.

La nuit était tombée. Je pris, par une petite ruelle, le chemin de la Minerva, les oreilles me bourdonnant du bruit imaginaire des discours de l'orateur antique, des chars de triomphe, des agitations du Forum. Des moines à la figure grave côtoyaient les maisons sordides et rentraient à leur couvent. J'en rencontrai jusqu'à ma porte. Tous respiraient un air pensif et n'auraient pas paru plus en deuil avec la cendre sur la tête.

CHAPITRE XI

LA POLITIQUE EN ITALIE

Rome, 29 novembre.

Vous vous étonnerez peut-être qu'en vous entretenant des affaires d'Italie, je me taise sur le fond même de la double question qui se présente d'abord à l'esprit, lorsqu'on s'occupe de la politique péninsulaire : la Papauté et l'Unité italienne. Mon silence n'est pas de l'indifférence. Je ne suis pas indifférent au sort de la religion catholique. Mais la sagesse conseille d'aborder les questions en leur temps. Or, les événements, qui ont modifié dernièrement la carte d'Europe, ont imprimé une direction nouvelle à nos préoccupations publiques. La reconstitution intérieure du pays est l'aliment actuel de l'opinion française et la meilleure politique extérieure que nous puissions suivre présentement. Aussi, réserverai-je ce terrain du pouvoir pontifical et de la péninsule unifiée, terrain semé de périls,

qui nourrit peut-être dans son sein une tempête européenne; mais où le moment de s'engager, même platoniquement, n'est pas venu. J'examinerai seulement la situation respective de la Papauté et de la Monarchie de Savoie en Italie.

I

Il serait superflu de vous rappeler longuement comment l'unité de l'Italie s'est accomplie. Vous n'avez pas perdu la mémoire des événements qui ont amené la réunion de la Romagne, de la Lombardie et de la Vénétie à la couronne de Piémont-Sardaigne, le 18 mars 1859; du grand-duché de Toscane, des duchés de Parme et de Modène, de l'Ombrie et des Marches, en 1860; du royaume de Naples, en 1861. Vous vous souvenez également des attaques essayées successivement par le domaine de Saint Pierre, qui ne comprenait plus, depuis le 17 décembre 1860, que les provinces de Rome, de Civita-Vecchia, de Frosinone, de Velletri, de la Comarca et de Viterbe. Enfin, la dépossession totale du Saint-Siège par l'entrée du roi Victor-Emmanuel II, le 20 septembre 1870, dans Rome, capitale de l'Italie une, est un fait assez proche pour qu'il soit à peine nécessaire de le mentionner. J'ai voulu simplement, en groupant vos souvenirs en quelques

lignes, attirer votre attention sur un point important, qui n'a pas dû échapper à vos réflexions et que je vous prie de retenir. Le voici. Il n'est pas une des annexions que je viens d'énumérer qui n'ait été opérée par la triple entente, plus ou moins ouverte, du roi Victor-Emmanuel, des sociétés révolutionnaires secrètes d'Italie et de l'empereur Napoléon III.

La Cour de Turin a constamment suscité des troubles, par la main de Mazzini, de Garibaldi, des carbonari, dans les petits États de la Péninsule. Je citerai notamment, à titre d'exemple, les menées du gouvernement piémontais dans la révolte des Siciliens en 1861, pour ne pas insister plus que de raison sur une vérité reconnue. M. le comte de Cavour, qui cependant savait dissimuler, laissa percer alors les perplexités qui l'agitaient. Placé dans l'alternative de voir diminuer sa popularité, ébranlée déjà par le traité de Nice, en répondant à l'appel de M. Manna et du baron de Winspeare, plénipotentiaires de la Cour de Naples, ou de démasquer ses projets ambitieux, de découvrir ses trames souterraines, en refusant l'alliance que le roi François II sollicitait, M. de Cavour montra clairement aux hommes les moins perspicaces que l'expédition de Garibaldi à Marsala et à Palerme était vue favorablement en Piémont.

Si le Piémont fomentait des embarras dans le Napolitain et les duchés, si les sectes révolutionnaires étaient ses complices, sinon des instruments à sa solde, dans la perpétration des soulèvements populaires, l'empereur Napoléon ne craignait pas d'affaiblir l'Autriche, pour agrandir le Piémont, par la paix de Villafranca, ou bien il assurait, par son patronage tacite, l'œuvre sourde du carbonarisme. Ainsi, le roi voulait, le ministre préparait, les sociétés secrètes exécutaient, l'empereur garantissait, et le Piémont envahissait l'Italie. Tel est l'historique, dépouillé d'artifices, de l'unification italienne. J'ajoute que, sans le consentement des Tuileries, le roi n'aurait pas osé et les sectes n'auraient pas pu. Vous ne lirez pas l'aveu de cette omnipotence de l'empire sur les affaires d'Italie dans les journaux italiens. Vous ne l'entendrez pas circuler publiquement dans les régions officielles ou dans les cercles diplomatiques d'ici, ni sortir de la bouche d'un orateur au parlement de Rome. Une franchise aussi nue n'est pas d'usage dans ce pays. Mais personne, dans la Péninsule, ne se fait illusion sur l'origine vraie de l'unité, et chacun pourrait témoigner de la justesse de ces mots, que j'ai surpris sur les lèvres d'un Italien distingué : « Il n'est pas un Italien contemporain qui ait mieux servi que Napoléon III les intérêts de l'Italie. »

Vous comprenez que la fusion de dix États en un, opérée par la triple action d'un prince entreprenant, d'éléments révolutionnaires, dont ce prince se servait en même temps qu'ils se servaient de lui, et d'un monarque prépotent en Europe, qui approuvait prince et agitateurs, n'est pas une fusion d'une cohésion bien serrée : la lave en est liquide. La définition que donnait un jour M. le prince de Metternich : « L'Italie n'est qu'une expression géographique, » est encore vraie à un certain point. Car cette unification a été moins un rapprochement spontané des provinces de langue italienne qu'une invasion du Piémont sur ces provinces. Les Piémontais ont joué et jouent en Italie le même rôle que la Prusse a joué et joue dans l'Allemagne du Nord. Ils ont été les conquérants et restent les maîtres. Ils sont partout, dans toutes les fonctions publiques, d'un bout à l'autre de la Péninsule. Pour ne parler que du ministère : M. Lanza, président du conseil, est Piémontais ; M. Sella, ministre des finances, est Piémontais ; le général Ricotti, ministre de la guerre, est Piémontais ; l'amiral Ribotty, ministre de la marine, est Piémontais ; M. Castagnola, ministre du commerce, est Piémontais. En somme, le roi agit bien en conservant la plus large part à l'élément piémontais. L'homme du Piémont est moins vif, moins brillant d'intelligence, moins sou-

ple que le Toscan, le Romain ou le Napolitain ; mais il est incomparablement plus laborieux, plus ferme, plus sûr.

Toutefois, sa prépondérance politique excite contre lui une jalousie ardente, outre qu'il existe une antipathie d'humeur naturelle entre les divers peuples de l'Italie, et des différences de mœurs notables entre les méridionaux et les septentrionaux. En France, un Breton et un Provençal courent bien le risque de ne pas se comprendre, si celui-là parle à celui-ci l'idiome de Quimper et celui-ci à celui-là le patois de Carpentras. Mais il n'y a pas de haine de Nantais à Marseillais. Tous les deux sont Français et ont reçu, du temps et des mélanges, de nombreuses lignes de ressemblance. En Italie, le Napolitain ne connaît que le dialecte napolitain, sensiblement différent du dialecte piémontais. Il ne parle que le napolitain et tient pour barbare quiconque ne parle pas le napolitain, en tronquant les syllabes, élidant l'i au commencement des mots, redoublant les consonnes au milieu, observant l'élimination de l'e final, changeant le *p* en *ch* et employant l's comme préfixe. Le culte de sa langue remonte loin. Au temps de la domination espagnole, le roi Alphonse d'Aragon décréta que le napolitain serait employé dans les actes publics, à l'exclusion du toscan, « langue étrangère ! » L'ordonnance royale,

bien qu'abrogée depuis longtemps, continue à subsister dans les mœurs. Si, en se promenant dans la via di Toledo, on converse en piémontais, en génois, en milanais, en bergamasque, en frioulien, en toscan, en romain, en bolonais, en vénitien, en padouan, en sarde ou en lombard : *Esto un Piemontese!* dit dédaigneusement le *lazzarone*. Il souffre à peine le Sicilien ou le Calabrais. Et non-seulement ce Grec dégénéré a de la pitié pour l'accent de l'homme du Nord, son vainqueur : il le hait et le méprise, ce que le vainqueur lui rend bien, moins injustement peut-être.

Un autre motif du peu de cohésion politique de ces États juxtaposés, plutôt que fusionnés, est tiré du caractère de l'unification. Le roi de Piémont a conduit habilement, avec un bonheur rare, la conquête de l'Italie. Il l'a menée à bonne fin... jusqu'à présent. Il a renversé, fait renverser ou laissé renverser plusieurs gouvernements monarchiques, dont quelques-uns étaient bien arriérés ou bien inhabiles. Le gouvernement napolitain ne voulait pas de chemins de fer dans le Royaume. Le gouvernement pontifical était direct et absolu. Sa police était quelquefois un peu inquisitoriale. L'étranger était soumis à des mesures tracassières, lorsqu'il passait d'un duché dans l'autre. La liberté, les relations et les échanges étaient gênés dans leurs entourures. Victor-Emma-

nuel a substitué à ces rouages vieilliss un régime monarchique parlementaire. L'Italie une possède un Parlement, qui discute souverainement, au grand jour, les affaires de l'État; et si elle ne peut pas comparer son système constitutionnel nouveau, incomplet, au parlementarisme bien équilibré de l'Angleterre ou de la Belgique, elle peut dire cependant que beaucoup d'États en Europe ont un outil gouvernemental inférieur au sien.

Il en est résulté un état de choses qui donne, en définitive, une satisfaction médiocre aux provinces annexées. Les classes moyennes ont gagné à l'unité de l'Italie. Le gouvernement de discussion, importé du Piémont, leur fait une place plus considérable dans les affaires publiques. L'industrie et le commerce ont plus de liberté. Cela est vrai. L'Unité a profité, par la même raison, aux grandes villes, pas à toutes, à ce que l'on assure. Ainsi, les Romains se plaignent du renchérissement de la vie, qui s'est produit à Rome depuis deux ans. Ils se plaignent de ce que les riches étrangers, Russes, Américains, Anglais, ne soient plus attirés dans leurs murs par les magnifiques solennités de Saint-Pierre, suspendues aujourd'hui. Ils se plaignent enfin de ce que les quarante mille habitants, venus à la suite de la Cour, aient été suivis par une foule de marchands et florentins, y compris les joailliers, or

extraordinaires de la Couronne ou des personnes en faveur au Quirinal, qui ont ouvert au Corso des magasins superbes et accaparé, au détriment des indigènes, la circulation commerciale.

Mais l'Unité a frappé les deux classes extrêmes de la nation italienne : celle d'en haut, l'aristocratie nobiliaire, qui était l'un des bras de la Monarchie en Italie ; celle d'en bas, les masses populaires, qui ne sont pas ici dans l'aisance et dont la situation est devenue plus précaire. L'aristocratie n'aperçoit peut-être pas le coup qui lui a été porté par l'affaiblissement des influences locales, devenues d'une importance moindre, depuis que la Maison royale de Savoie a centralisé dans ses mains les vingt-six millions d'hommes de langue italienne. La Monarchie s'est démocratisée et l'aristocratie a été affaiblie en proportion : elle le reconnaîtra plus tard. Le peuple a souffert et souffre de l'unité. La raison en est simple. Qu'est-ce que la politique pour le paysan, propriétaire ou fermier, métayer, ouvrier agricole, qui forment la majeure population de la Péninsule ? La politique se réduit, pour lui, à deux termes : le tribut du sang et l'impôt. Il est indifférent aux gouvernants, parce qu'il se sait instinctivement ignorant des choses d'État et qu'il tient de l'expérience que, quel que soit le gouvernant, il a toujours la même peine à arracher son pain de la

terre. Aussi l'on a vu récemment, dans plusieurs collèges électoraux, jusqu'aux trois quarts des électeurs inscrits s'abstenir de voter. Au contraire, le service militaire l'atteint directement et l'impôt est prélevé sur son travail.

Le meilleur gouvernement est donc, à ses yeux, celui qui lui demande le service militaire le plus léger et dont le fisc le pressure le moins possible. Or un grand État, comme l'est maintenant l'Italie, est obligé à entretenir une armée forte et à s'équiper sur le pied d'une puissance militaire de premier ordre. Son effectif de 169,000 hommes ne lui suffit plus, en présence des armements de tous les États du continent. Elle va s'organiser sur le modèle de l'armée allemande. Sa nouvelle organisation pèsera aussi durement sur les populations italiennes que le militarisme prussien pèse sur l'Allemagne. L'Italie unifiée a également des charges financières en rapport avec la position qu'elle s'est créée dans le jeu des nations. Les budgets additionnés des anciens petits États, qui la composaient, n'égalertaient pas son budget actuel ; sans parler de l'amortissement des dettes énormes, contractées pour ou par suite des annexions, amortissement qui ne se fait pas ; sans parler non plus des emprunts, qui seront nécessaires à la réorganisation de l'armée. Il n'en était pas ainsi dans les anciens petits États. Le Roi de Naples, le

Grand-duc de Toscane, les Ducs de Parme et de Modène n'avaient que des troupes insignifiantes. Il en était de même du Souverain Pontife. L'impôt du sang n'existait à peu près pas dans leurs États. L'impôt d'argent était léger. Une Principauté n'a pas de budget. Elle n'a d'entretien que celui d'un Prince sans Cour, qui loge dans un palais et se sert d'un mobilier datant du Moyen Âge. Il est vrai que ces roitelets étaient bien endormis. Ils n'auraient pas fait un pas pour ouvrir la porte de leurs domaines aux idées modernes. Mais cela importait assez peu à leurs sujets, qui n'avaient pas à endosser la giberne ni à remplir le Trésor. On parlait de la corruption des Bourbons de Naples; apparemment cela voulait dire que le Piémont avait un Prince, qui offrirait aux Napolitains l'exemple de toutes les vertus.

Une question se pose naturellement à cette place. Si les habitants des États de l'Église, du Royaume de Naples, du Grand-duché de Toscane, des Duchés de Parme et de Modène, ne comparent pas, à l'avantage du gouvernement nouveau, les institutions d'économie, dont ils jouissaient sous Pie IX, sous François II de Bourbon, sous François V d'Autriche-Este, sous Robert I^{er}, infant de Bourbon d'Espagne, et sous Ferdinand IV de Lorraine, comment n'ont-ils pas gardé leurs Princes? D'abord, il

arrive souvent qu'on ne réfléchit à une faute qu'après l'avoir commise. Ensuite, comme il est dit plus haut, ils n'ont pas été les instigateurs de la chute de ces souverains. Puis, s'ils ont ratifié leur annexion à la Couronne de Savoie, par un vote, on sait ce que sont les scrutins en réponse aux interrogations d'un gouvernement ou d'un vainqueur. Le fait est qu'un assez grand nombre de Napolitains et de Toscans, — je ne parle pas des Florentins, dont les tendances sont plutôt républicaines, — estiment qu'ils étaient autrefois maîtres chez eux et que leurs charges étaient moins lourdes.

Jé dois dire que ces regrets ne sont pas bien cuisants et n'éclatent pas en émeute, soit parce que la partie de la population, chez laquelle ils existent, est très-indifférente en politique, si indifférente, qu'il est dans la Calabre des gens ignorant encore que Rome est capitale ; soit parce que les masses rurales sont, en Italie comme partout, les dernières à se plaindre. Il faut même constater, pour être tout à fait exact, que, en dépit des comparaisons fâcheuses, que les populations peuvent faire, sous le double rapport du service militaire et des redevances d'argent, que, en dépit du peu de tendresse inspirée par les Piémontais et des dissemblances de mœurs, qui existent entre les provinces du Nord et celles du Midi, on remarque une disposition générale à l'Unité.

Du moins, les classes moyennes, qui ont bénéficié de l'Unité, manifestent hautement leur satisfaction. Généralisant leur sentiment, elles sont disposées à le prêter à tous les Italiens, sauf aux cléricaux, qu'elles détestent ; et, prenant leur désir pour la réalité, elles affirment que l'Unité est impérissable. Il convient de rabattre quelque chose de ces deux exagérations. Ce qui est vrai, c'est que l'Unité rallie beaucoup de partisans, comme tous les faits accomplis. Ce qui est vrai, c'est qu'au fond elle flatte le sens italien, vaniteux et dominateur. Ce qui est vrai encore, c'est qu'elle est la première expression d'une idée politique sérieuse : la restauration de la grandeur de l'Italie.

Les Italiens, qui ne voient dans l'Unité que l'aggravation de leur condition privée, ceux qui ont gardé fidélité aux anciens gouvernements et ceux qui placent, avant tout, l'influence de la Religion Catholique, ceux-là ont réuni leurs drapeaux derrière le Saint-Siège. Un Parmesan ne pourrait pas songer à renverser Victor-Emmanuel, Roi d'Italie, au cri de : « Viva Roberto, duc de Parme ! » L'opposition religieuse, au contraire, est une arme puissante.

Tel est le terrain sur lequel Pie IX et Victor-Emmanuel se trouvent en présence.

II

La politique du Vatican n'est pas compliquée. Le Vatican tient pour nul et non avenu tout ce qui s'est fait en Italie depuis 1859. Il considère justement, il faut le reconnaître, Victor-Emmanuel, comme son spoliateur et ne veut pas entendre parler d'arrangement. « Je suis, dit à peu près le Saint-Père, prisonnier au Vatican, — ce qui, au fond, n'est pas une figure de rhétorique, — et il ne me convient pas de débattre avec mon geôlier le règlement de ma prison. » Cette réserve est digne. Je ne crois pas qu'elle soit seulement l'effet d'un premier mouvement. On la dit calculée. Le Saint-Père paraît bien résolu à en faire la règle de sa conduite.

Pour le moment, le Saint-Siège reste dans l'inaction, comme y reste un parti vaincu au lendemain de sa défaite. Les catholiques s'abstiennent de prendre part aux élections politiques. Il y a quelques mois seulement, sur le conseil de Pie IX, ils sont allés au scrutin des Municipales. A Naples, où le cardinal Riario Sforza a de l'influence, leur liste a triomphé. A Rome, il a fallu, pour les faire échouer, l'armée des fonctionnaires. A Bologne et sur divers points de l'Italie, ils ont obtenu une assez bonne minorité. Ce qui en est résulté de plus clair pour

eux, c'est la démonstration que le pouvoir pontifical conservait, même en pleine crise, une influence considérable. Il est des hommes qui prétendent que la Religion Catholique est morte en Italie. Ces hommes parlent avec passion. Un pays, où les églises regorgent de fidèles, n'est pas un pays indifférent en matière de religion. Le Pape y exerce une autorité naturelle. Les Italiens ont un autre motif de subir la suprématie papale. Le siège de la grande Religion Catholique à Rome donne à l'Italie un relief important et constitue à son profit une source de revenus. Je crois qu'ils seraient très-affligés de voir la Chaire de Saint-Pierre se transporter à Malte ou au château de Pau. En ce qui concerne particulièrement Pie IX, ce Pontife est universellement respecté. Si ce vieillard vénérable, triste et fatigué, qui ne sort plus du Vatican, se montrait au Corso, au Pincio ou à la villa Borghèse, le peuple jetterait des fleurs sur son passage. Ce bruit, qui court les rues, indique bien que les Romains ne sont pas des libres-penseurs bien avancés.

La réserve du Saint-Siège n'est pas de la résignation. Il a l'espoir et la volonté de se relever. Il considère l'acte du 20 septembre; comme un épisode des épreuves de l'Eglise. Il a foi en la Providence, foi respectable, que je n'ai pas à examiner dans une analyse politique. Il compte sur l'imprévu, dont la

main se fait sentir dans la direction des affaires humaines : l'imprévu ne tombe pas sous la discussion. Mais il ignore également la forme et le moyen de sa restauration. J'en parlais à un homme de mérite, bien vu au Vatican, ami personnel du Grand-Duc Ferdinand IV et qui n'est rien moins que sympathique au Roi Victor : « Voyons ! lui disais-je, si le trône de Sardaigne s'écroulait, quelle situation la Papauté chercherait-elle à conquérir en Italie ? » Je n'ai pu obtenir un éclaircissement. D'où je conclus que le Saint-Siège se tait sur l'Unité, en vue de quelque-une de ces éventualités possibles, dont un Jules II ou un Sixte V profiterait. Cela appartient au domaine, obscur et illusoire, des possibilités. On ne connaît pas davantage, au Vatican, la voie de la restauration.

Je ne crois pas que le premier moyen espéré soit une intervention française. La Cour papale ne manque pas de clairvoyance, surtout dans les affaires qui ne sont pas de sa dépendance directe. Elle voit bien que notre pays ne peut rien, dans l'état où il est. Elle comprend bien que la France a des préoccupations plus pressantes que celles qui viennent d'Italie. Elle le sent si bien, que le cardinal Antonelli, que le cardinal Berardi, qui a de l'influence dans les conseils de la tiare, n'ont pas jugé bien opportun l'engagement généreux, pris par

M. le comte de Chambord, de restaurer le pouvoir temporel si la France lui rendait la couronne de saint Louis.

Non. Je ne crois pas que ce soit vers la France que le Saint-Siège tourne présentement ses espérances. Elles lui viennent d'Espagne où les fédéraux se sont joints aux carlistes, pour combattre don Amédée et où la situation paraît plus critique que jamais, pour le Prince italien. Si le trône de paille, sur lequel l'a assis le maréchal Prim, est dispersé par le vent, le Saint-Siège estime que la Péninsule Ibérique pourra bien essuyer quelques jours d'orage, mais qu'elle rappellera l'un des princes de sa Maison de Bourbon, don Alphonse ou don Carlos, supplantés par le fils du Roi d'Italie, et que le jeune souverain ne gouvernera pas en rompant en visière aux idées religieuses, en dehors desquelles il est bien difficile de gouverner l'Espagne. Sans doute ce résultat n'amènerait pas la restauration de la Papauté : ce ne serait qu'un acheminement. Le Vatican aurait une puissance catholique amie, qui viendrait de faire échec au Roi d'Italie, son rival ; sans compter le contre-coup, très-considérable, qui atteindrait la Monarchie italienne, non-seulement en Europe, mais en Italie, au cœur de Rome. Croyez-le bien : personne ne peut calculer les conséquences de la chute, insignifiante en apparence,

du Roi impuissant de l'Espagne. Le Roi Victor-Emmanuel le sait bien ! Cette perspective le charge de graves inquiétudes. Il n'est pas sans y avoir songé et sans s'être pris à réfléchir qu'il aurait mieux valu accepter la couronne de la Reine Isabelle pour le jeune duc de Gênes ; qu'une régence et un mariage espagnol auraient rendu plus facile l'implantation d'une dynastie étrangère et, qu'en cas d'insuccès, le discrédit aurait été moindre. Aussi, à mesure que l'espoir du Vatican s'éclaircit de ce côté, le Quirinal s'assombrit.

A la Cour du Pontife, on a également les yeux sur la Russie. Vous savez que le Tzar n'a pas, au Vatican, un représentant officiel, comme en ont la France, l'Autriche, la Belgique, l'Espagne, — la place existe, il n'y a pas de titulaire, — le Portugal et quelques autres États, principalement les Républiques de l'Amérique du Sud ; mais il a un représentant officieux auprès de Pie IX. On remarque, depuis quelque temps, les relations fréquentes du gouvernement russe avec le Pape et l'on pense que leurs échanges diplomatiques ont quelque motif. On suppose, et cette supposition se fait dans l'entourage même du Pontife, que le Tzar solliciterait une intervention de Pie IX dans les affaires de Pologne ; qu'un mot du Saint-Père serait efficace à rallier les Polonais ; que le Siège Apostolique acquerrait ainsi

des droits à la reconnaissance de la Cour de Pétersbourg, bien que la reconnaissance ne soit pas une vertu politique. On suppose enfin, ce qui, à mes yeux, est moins probable, que la Russie étant amenée, dans un avenir plus ou moins prochain, par l'extension de sa force et la crainte d'une prépondérance allemande trop absolue, à défaire l'œuvre de Napoléon III, c'est-à-dire l'unité de l'Allemagne et l'unité de son alliée l'Italie, relèverait en Occident, avec la Chaire pontificale, le principe d'autorité.

Il y a, dans ces espérances, des illusions, même lointaines, c'est mon avis. Mais ce n'est pas moi, qui rêve ces hypothèses, je ne fais que les consigner.

La Papauté a d'autres voies que ces voies extérieures, pour rentrer dans son rôle temporel. Vous les verrez, quand je parlerai tout à l'heure des éléments d'opposition, que le Roi Victor-Emmanuel rencontrera, croissant chaque jour, dans l'Italie une.

III

Vous mesurez déjà le gros vice, le vice originel de la Monarchie de Savoie. C'est une Monarchie irrégulière et qui restera irrégulière, même à son

corps défendant, parce qu'elle s'est faite, pièce par pièce, contre la Papauté, parce que, aujourd'hui qu'elle est formée, la Papauté la repousse et que, pour rester dans la pensée de ses fondateurs, elle devra continuer à être hostile à la Papauté. Or, la Monarchie irrégulière est un peu comme la République conservatrice, un être bossu et cagneux, qui n'est guère viable. Cet antagonisme entre la Papauté et la Monarchie a, en outre, pour conséquence, de miner la société italienne, au profit des idées subversives. Il déconsidère la religion et l'autorité. Le Roi sait le vice de son gouvernement et voudrait, je crois, le guérir. Mais vouloir et pouvoir ne sont pas la même chose.

On a dit beaucoup de choses sur Victor-Emmanuel. C'est un Roi, qui a plus de valeur qu'on ne lui en reconnaît généralement. Sa vie au Quirinal est singulière. Il se lève à quatre heures du matin, prend une tasse de café noir, allume un cigare de la Havane, descend au jour dans les jardins, à moins qu'il n'aille à la chasse au renard dans l'Agro-Romano, cause avec les jardiniers, visite leurs travaux, rentre dans ses appartements, vers huit heures, travaille avec les ministres, donne des signatures, accorde des audiences. A deux heures, il fait une légère collation. Son seul repas est à onze heures du soir et, bien qu'il ait passé presque à

jeun toute la journée, il se montre très-sobre. Il se couche à minuit et ne dort que quatre heures. Il a peu d'amis : le général Menabrea et M. Rattazzi sont à peu près les seuls personnages qui aient su entrer dans son amitié. Il vit à la Cour sous l'influence de sa femme, Rosine, dont il préfère les enfants à ceux de l'archiduchesse d'Autriche. Le comte Vittorio-Emanuele de Mirafiori est son Benjamin. Mais l'influence de Rosine est contrariée par l'influence de la princesse Marguerite de Piémont, blonde ravissante, adorée et populaire, femme du prince héritier Humbert, prince peu gracieux, roide et peu aimé. De la rivalité de la femme et de la belle-fille du Roi naissent souvent des orages, qui rendent le palais inhabitable. Aussi, le Roi a de la peine à composer sa maison. Son premier aide de camp, le général De Sonnaz, tout Savoyard et tout militaire qu'il est, a jugé la place intenable : il a donné sa démission. Le Roi ne lui a pas encore donné de successeur : la charge est peu enviée. Il aime peu d'ailleurs la compagnie des hommes du monde et, pour marquer l'aversion que lui inspire l'étiquette, il donne, rarement et à regret, des dîners de restaurant et des bals de sous-préfecture. Faux Louis XI, il préfère s'entourer de petites gens. Son valet de chambre est devenu son confident, ce qui le dispense de s'observer, puisqu'il n'est pas de

grand homme, pour les valets de chambre. Il a pris pour familier le commandeur Aghemo, secrétaire de son cabinet, qui a débuté par la ferblanterie et qui est arrivé à la Cour, à la suite du tambour-major, père de Rosine, son parent : casant ainsi un cousin de sa femme et débitant ses grivoiseries en famille.

Son goût pour les hommes inférieurs s'étend, sur une plus large échelle, aux femmes inférieures. A lui, les amours faciles ! Il n'est pas Roi, comme son père, Charles-Albert, à filer le parfait amour aux pieds d'une marquise, en lisant un chapitre de l'Imitation de Jésus-Christ. La première venue fait bien mieux son affaire. Ce prince galantuomo passerait à Saint-Jean-de-Maurienne pour un Henri IV : à Turin, à Florence, à Rome, il n'est qu'un brigadier de bersaglieri. Comme il est avec le Ciel des accommodements, il allie ces mœurs faciles à la Religion, s'il est permis de donner ce nom aux vapeurs superstitieuses de l'esprit, qui viennent de la peur, plutôt que de la foi en la Divinité. « Dans tout ça, il y a quelque chose de vrai, » répète-t-il souvent, en parlant du Catholicisme. Mais il n'affecte pas des pratiques ni des sentiments irréligieux. Son aumônerie compte cinq ou six prêtres. On répand que, par leur intermédiaire, il correspond secrètement avec Pie IX. On désirerait bien au Quirinal que le

fait fût vrai, car il préparerait admirablement l'albergo di dolore où entrera probablement la Monarchie. Toutefois, j'en doute jusqu'à preuve.

Le dimanche, le Roi entend la messe, que lui dit son chapelain. Voltaire en faisait autant. Tout récemment, se promenant dans Naples, l'équipage royal rencontra un prêtre qui portait le viatique : le Roi fit arrêter les chevaux, descendit du carrosse et s'agenouilla sur le pavé. Pareille rencontre arriva au philosophe de Ferney. Comme il devisait avec un ami, qui l'était venu voir à son ermitage, le long de l'allée de tilleuls, par où l'on va de l'habitation au chemin, aujourd'hui la route de Genève à Gex, sur laquelle chevauche le village de Ferney, il croisa un prêtre, qui allait administrer un mourant. Voltaire se découvrit devant la croix : « Tiens ! lui dit l'ami, je vous croyais brouillés. — Euh ! nous nous saluons, mais nous ne nous parlons pas. » Le roi Victor est dans ce cas.

C'est de cette vie privée que vit le Roi d'Italie. Elle plaît à son esprit qui manque d'élévation et de délicatesse. Cependant, je crois qu'il exagère à dessein ses airs de soudard, qui servent sa brusquerie de roué compère et sa finesse à rude écorce de montagnard de la Maurienne. En somme, c'est lui qui conduit la barque. Il laisse bien à ses ministres le soin de pourvoir aux fonctions publiques et à l'ad-

ministration des détails ; mais il dirige, au fond, la vraie politique. Si ses ministres sont des auxiliaires constitutionnels et responsables, il n'est pas un Roi fainéant et les tient toujours en bride, pour employer une de ses expressions. M. de Cavour lui-même subissait quelquefois sa volonté : « Cavour, disait-il, est un cheval anglais ! Je suis obligé d'avoir les yeux fixés entre ses deux oreilles ; il me fait des écarts. »

On a répété cent fois que tout ce qui s'est fait en Italie, par l'instigation du Piémont, s'y est fait contrairement à la pensée du Prince. Cette assertion paraît bien extraordinaire, à moins que l'on prenne, pour de l'opposition à ce qui s'est fait, le plaisir que le Roi avait à habiter Turin et les appréhensions qu'il éprouvait à voir l'Italie s'unifier, sous son sceptre, par la main des sociétés secrètes. Mais, en réalité, le roi rêvait la domination de l'Italie, parce qu'il a le sang et le tempérament des princes de la Maison de Savoie, les plus grands revendicateurs d'entre les Princes, les revendicateurs de la Couronne Impériale de Constantinople, des Royaumes de Chypre, de Jérusalem, d'Arménie, de la Morée, de la moitié de l'Europe. Il la rêvait, parce que l'Italie est un beau Royaume, sinon bien assis. Il est difficilement croyable, en effet, qu'un prince, qui a su marier une fille au Roi de Portugal, placer un fils

sur le trône d'Espagne, qui, en 1862, avant Aspromonte, donnait un million à Garibaldi pour révolutionner la Grèce, en faveur de son fils, le duc de Montferrat, le malheureux et infirme Othon, n'ait pas songé à fortifier l'arbre de Savoie, alors qu'il savait si bien en diriger les branches. Je tiens donc pour constant que le Roi désirait personnellement l'unité de l'Italie.

Quoi qu'il en soit, l'Unité est faite et le Roi est résolu à la maintenir. « Signori Senatori! Signori Diputati! » apprend-on au petit prince de Naples, charmant enfant de la charmante princesse Marguerite : « l'opera a cui consacrammo la nostra vita é compiuta! Noi siamo venuti a Roma et ci resteremo! » Nous sommes venus à Rome, et nous y resterons!

Mais le Roi se rend compte des difficultés, qui naissent à Rome, et des difficultés qui peuvent naître du dehors. Laissons ces dernières : elles ne sont pas nées. Celles de Rome existent. Victor-Emmanuel sent qu'il est plus le Roi des Piémontais que le Roi des Italiens, et qu'il faut un bon siècle pour que conquérants et conquis soient mêlés. Il voit bien qu'il est pris entre deux feux : la Papauté et ses anciens amis des sociétés secrètes; et que, pour lutter contre l'une et jeter aux autres une pâture, il n'a plus l'amorce de l'Unité. L'Unité est

faite, c'est une chose digérée. Son prestige est réduit des trois quarts. Il faut trouver du nouveau. Ah ! il faut changer souvent de décors, pour amuser la Révolution. Entre ces deux ennemis, le Roi ferait volontiers des avances à celui, qui a été dépouillé et contre lequel l'autre l'excite encore. Mais il n'est pas commode d'aller demander leur amitié à des gens que l'on a mis sur la paille. Les flatteurs exposent bien, dans les vitrines, des photographies, qui représentent le Pape et le Roi causant bras dessus bras dessous. Ce ne sont que des images. Le Vatican paraît bien décidé à ne pas se laisser entamer moralement. Le Roi espère toujours que le temps adoucira les aigreurs présentes. Et puis, il réfléchit que Pie IX a quatre-vingts ans passés, que son successeur sera peut-être moins inaccessible à un arrangement, ce qui est, je crois, une illusion. En tout cas, il calcule que s'il n'a plus pour appui l'Empereur Napoléon, qui lui inspirait assez d'amitié, plus que son gendre le prince Napoléon, le mari de l'intéressante princesse Clotilde, il calcule qu'une autre alliance lui prêterait assez de force pour dominer la situation.

Veillez remarquer ici que je me borne strictement à vous exposer ce que l'on dit et ce que l'on pense, dans le monde politique de Rome, et qu'il ne s'agit pas de mes vues personnelles. Eh bien, je

dois vous dire, malgré toute la gravité et à cause de la gravité de la question, que l'opinion en Italie, surtout parmi les hommes politiques, n'est pas favorable à la France. Je ne dis pas que tous les Italiens nous voient d'un mauvais œil. Mais l'opinion générale n'est pas sympathique à notre pays, je le crains. Elle est moins hostile au gouvernement de M. Thiers, en ce sens qu'avec le gouvernement de M. Thiers, le plus merveilleux résultat que nous puissions atteindre, c'est de ne pas nous battre dans la rue. Au point de vue de la politique extérieure, ce régime nous casse bras et jambes. Les Italiens, qui ont beaucoup de finesse, ne sont pas sans le savoir.

Cependant ils appréhendent certaines éventualités, contre lesquelles ils redoutent de n'être pas préparés, militairement, d'une manière suffisante. Nous ne songeons pas à faire la guerre à l'Italie : elle a donc tort de nous tenir en suspicion. Il n'en est pas moins vrai que ces appréhensions existent et qu'elles donnent à l'Italie, dans toutes les affaires de France où son nom est prononcé, une sensibilité de sensitive. Vous avez pu en juger lorsqu'elle a soulevé les deux questions minuscules des chambres de mines du Fréjus et de la présence du Père Secchi à la Commission Internationale du mètre à Paris.

Le gouvernement français et la presse française s'évertueraient à affirmer tous les jours que notre pays a besoin de la paix, qu'il veut la paix, qu'il n'est pas en état de former un projet de guerre, que la guerre, dans les circonstances actuelles, serait une entreprise insensée, le Cabinet de Versailles et la Presse ne persuaderaient pas les Italiens d'une vérité aussi évidente.

Peu s'en faut qu'au lever de chaque matin, la vigie de la citadelle de Bramante n'aperçoive, dans son trouble, la flotte française en vue de Civita-Vecchia. Ces dispositions vous indiquent que l'Italie a peu de goût pour une alliance française. Le Roi connaît mieux, sans doute, la loyauté de nos intentions. Il éprouve une certaine sympathie pour la France; il n'a pas perdu la mémoire de tous les services, que nos armées et que la politique impériale lui ont rendus. Mais le Roi est un homme politique, qui contracte des alliances, si ces alliances servent ses intérêts. J'avoue que je n'entends rien à la politique de sentiment et que je comprends parfaitement la conduite du Roi. Eh bien, le Roi se dit :

« Les embarras intérieurs de mon gouvernement m'imposent de conclure une puissante alliance, afin de me donner à la fois du relief au dehors et d'intimider les ennemis du dedans, par la crainte d'une intervention. J'irais bien demander ce petit service

à la France. Malheureusement, la France a, comme l'on dit, de la besogne taillée pour son compte. Je ne vois que l'Empire d'Allemagne en état de m'aider. Précisément, l'Allemagne a besoin de moi, en ce qui regarde l'Autriche. Rien ne me divisera de longtemps avec la Cour de Berlin. Nous avons même un trait d'union religieux ou antireligieux ; car si je fais la guerre au Pape, M. de Bismark la fait à la monnaie du Pape, aux Evêques et aux Catholiques, il expulse les Jésuites. »

Ce raisonnement est sensé. Je ne fais pas une découverte en vous rapportant que si l'instrument du traité, qui en est résulté, n'est pas exposé au public sur les tables du Capitole, c'est que l'usage ne s'est pas encore établi d'apprendre *urbi et orbi* les conventions diplomatiques. La presse parisienne, qui a parlé de l'accord du Roi Victor-Emmanuel et de l'Empereur Guillaume, a ajouté, en commentaires, que déjà des officiers d'état-major allemands avaient été envoyés en Italie par M. le comte de Moltke, afin d'y préparer la défense de la Péninsule. Je n'ai rien appris de semblable. Ce qui est possible, c'est que des officiers allemands soient venus étudier les places fortes de l'Italie, comme ils viennent visiter les nôtres, comme je pourrais moi-même examiner les fortifications de Rome, si cela me faisait plaisir ou si je voulais vous renseigner sur leur état.

IV

Vous voyez maintenant, je pense, quels sont les deux points de résistance principaux, que possède le Roi : le fait accompli de l'Unité et l'Alliance allemande. C'est considérable.

Il faut convenir que la machine gouvernementale a besoin de ce double secours, parce que si quelques-unes de ses parties sont de bonne construction, elle en a d'autres bien faibles et on l'emploie dans un lieu dangereux. Vous savez que sa pièce la plus importante est un Parlement à deux Chambres, qui n'en compte qu'une, en réalité. Le Sénat, en effet, est moins une Assemblée politique qu'une Chambre d'enregistrement. Il n'est pas composé, à l'exemple de l'ancien Sénat de Piémont, de l'aristocratie terrienne. Le Roi y nomme les fonctionnaires, officiers supérieurs, magistrats, conseillers à la Cour des comptes, préfets, même en activité, qu'il veut honorer particulièrement, honneur purement gratuit, assimilé à quelque décoration et qui est viager. Il en résulte que ce corps, honorable, éclairé, est composé, en majorité, d'hommes qui ont rendu des services, mais qui sont inconnus et, par suite, sans influence. Dernièrement, sur une

promotion de seize sénateurs, douze sortaient on ne sait d'où. Cette Chambre haute est de quelque utilité, en ce qu'elle comprend des spécialistes distingués et qu'elle rectifie avantageusement parfois la rédaction des lois. Mais le Sénat n'existe pas, comme corps politique. C'est une cinquième roue au char de l'État. Il a pour Président le marquis de Torre, Sicilien estimé, que remplace au fauteuil, dans la session courante, le Procureur général piémontais Vigliani.

Il en est tout autrement de la Chambre des députés, qui est une Assemblée politique sérieuse. Vous n'ignorez pas que le suffrage universel n'existe pas en Italie. Les hommes, qui ont présidé à l'unification, ont pensé que leur œuvre ne résisterait pas à une institution aussi mobile que le suffrage universel, aussi accessible à la vénalité et aux passions démagogiques dans un pays où les classes inférieures sont pauvres et d'une ignorance absolue. Ils ont adopté le suffrage censitaire, basé sur quarante francs d'impôts directs dans les grandes villes et vingt francs dans les autres localités. Ils ont joint aux électeurs censitaires une liste très-large des capacités. Ce système les met à l'abri des entraînements populaires en masse. Il ne les garantit pas cependant de l'agitation électorale, qui trouble si fâcheusement les États de suffrage universel, bien

qu'il ait eu la précaution de décréter la gratuité du mandat de député. Dans chaque collège vacant, on compte toujours beaucoup de candidatures. Il arrive que l'avantage reste quelquefois à un candidat sans ressources, qui, n'ayant que son permis de circulation sur les chemins de fer, pour acheter des gants et ne trouvant pas à emprunter quarante francs, ainsi que tel député des provinces méridionales que je pourrais nommer, demeure en fourrière dans son domicile. Les infortunés, qui parviennent à Rome mettent en coupe réglée ceux de leurs 510 collègues, qui ont quelque bien et vivent en empruntant dix francs à gauche et dix francs à droite. Même à dix francs par tête, un pauvre diable intelligent peut s'arranger une petite existence heureuse. Mais cette gratuité a deux inconvénients. Un député qui n'a pas cent sous pour dîner n'a guère plus de considération. Et puis, l'Assemblée n'est jamais au complet, à peine est-elle en nombre. Les cent députés, qui habitent la capitale, en forment le noyau le plus gros. Il est impossible de réunir les autres, qui fuient la vie de Rome, devenue horriblement dispendieuse.

La Chambre actuelle est une Chambre dynastique. A part un petit groupe de députés de l'extrême gauche, où siègent les membres républicains Bertani, Billia, Cairolì, Ferrari ; à part une trentaine de

députés dévoués au Saint-Siège, toute l'Assemblée est dynastique. Encore, il convient de donner une explication sur ces deux groupes opposants. Le parti républicain n'est pas constitué en Italie, même dans le Parlement. L'honorable Ferrari, pour employer le langage parlementaire du Monte Citorio, philosophe de mérite, en est l'homme le plus remarquable. C'est un savant, devenu riche par l'épargne, et qui n'est pas plus partageux que M. Victor Hugo. Mais ses théories républicaines sont, comme il arrive aux savants, très-confuses. Il rêve une sorte de fédération des Communes. Ses amis et lui ne jouent qu'un rôle effacé à la Chambre. Quant aux députés dévoués au Saint Siège, ils dissimulent leur opinion véritable et votent avec le gouvernement. Il ne faut pas chercher des finesses. Je dis donc que la Chambre est dans la main du Roi. Il y a bien des bancs placés à droite, d'autres placés à gauche et des députés assis dessus ; mais il faut regarder ces honorables au microscope, pour apercevoir leurs dissentiments politiques. En réalité, il n'y a que des questions de personnes. Les amis de M. Rattazzi veulent M. Rattazzi, les amis de M. Sella veulent M. Sella, tous veulent le Roi et ont la même politique.

A droite, on remarque M. Minghetti, ancien ministre du Pape et de Victor-Emmanuel. Il avait le

portefeuille de l'intérieur, dans le ministère pontifical, lors de l'assassinat de Rossi. C'est un homme de talent, mais timide. Le professeur Berti, Piémontais, siège à l'extrême droite, il a siégé sur la limite de l'extrême gauche, il professe la philosophie de l'histoire à l'Université romaine. Le professeur Bonghi, Napolitain, écrivain distingué; le commandeur Peruzzi, syndic de Florence; le baron Ricasoli, grand seigneur libéral, sont les principaux membres de la droite.

A gauche, domine M. Rattazzi, homme rompu aux luttes parlementaires, à qui, selon l'expression de l'honorable Ferrari, « la nomination d'un huissier pourrait suffire pour renverser un gouvernement, » et qui, malgré une pointe trop démocratique de son esprit, est encore l'homme politique d'Italie, qui a le plus de relief. Il a été cinq fois ministre et a donné plus de cinq fois des preuves de dévouement au Roi. Comme on l'a appelé aux affaires dans des circonstances critiques, on dit qu'il a la jettatura et la partie modérée, la consorteria, qui nourrit contre lui une antipathie, remontant aux premiers temps où le déluge piémontais se déversa sur l'Italie, la consorteria n'entend pas favorablement prononcer le nom du Piémontais pur sang d'Alexandrie. Le jurisconsulte Mancini, avocat merveilleusement fécond, qualité, qui se rencontre au

barreau ; le député Oliva, le député Laporta et l'avocat Crispi, l'ancien compagnon de Garibaldi dans l'expédition de Sicile, sont les auxiliaires de M. Rattazzi. Ce qui différencie le plus la gauche de la droite, c'est une hostilité plus marquée contre le Clergé.

Le ministère appartient aux celtres. Il a succédé, il y a trois ans, au ministère Cambrai-Digny. Il ne devait jamais venir à Rome, du moins il en avait donné sa parole à la tribune, à Florence, au mois d'août 1870. Le ministre de l'intérieur, Président du Conseil, docteur Lanza, n'est ni un orateur ni un homme d'État. Il est arrivé à sa haute situation par cette fatalité ; qui élève les parlementaires, dont les idées et la conduite ont une certaine correction. Collègue de Cavour dans le Cabinet piémontais, ce souvenir lui a été utile. Mais s'il est premier ministre, il n'est pas la cheville ouvrière du ministère. C'est M. Sella, ministre des finances.

M. Sella est ingénieur des mines. On le dit brusque et matérialiste. Il est laborieux, intelligent. Son esprit a des ressources. Il sait prendre part à une discussion, répondre à une interruption, se défendre. Tout cela est bien. Mais un ministre des finances, sans finances, est un général sans canons. L'état obéré de l'Italie rend la situation du ministre très-difficile, outre que son système d'impôts est mauvais.

Trois impôts surtout jouissent d'une impopularité complète : le droit de mouture, l'impôt sur la richesse mobilière, le cours forcé du papier-monnaie. Le droit de mouture constitue les meuniers, agents de perception et pèse durement, ainsi que la gabelle, qui est exorbitante, sur le petit peuple des campagnes. L'impôt sur la richesse mobilière se perçoit difficilement, vexatoirement et ne rend pas ce qu'il devrait rendre. La retenue sur la rente monte au taux énorme de 13,20 0/0. Il n'est pas un pays en Europe où la rente soit atteinte aussi cruellement. Il n'en est même pas où l'ensemble des impôts soit aussi lourd. Mais on accepte la retenue, parce qu'elle a une assiette toute faite ; tandis que l'impôt sur les revenus donne lieu à toute espèce de fraudes et épuise plutôt les petites bourses. En effet, le minimum imposable pour les revenus, produits par le travail, ne s'élève qu'à 640 fr. : c'est frapper la misère elle-même. Les revenus considérables prêtent plus facilement à une fausse déclaration et permettent, à ceux qui en jouissent, de corrompre les agents du fisc : ce qui se fait dans de vastes proportions, la camorra existant pour l'income-tax, comme pour la douane. Il faut ajouter que les arriérés de cet impôt étaient, au commencement de l'année, de cent millions et que M. Sella ayant tenté de faire opérer leur recouvrement, bien des mécontentements s'en sont sui-

vis. Le cours forcé du papier-monnaie est fabuleux. Depuis que je suis en Italie, je n'ai pas vu encore une pièce d'or ou d'argent et, en tirant de ma poche la monnaie en coupures, que l'on m'a rendue ce matin sur un billet de vingt francs, je trouve des émissions de cinq banques : Banca popolare di Roma, Banca nazionale, Banca del popolo, Banca del Stato Pontificio, Il Banco di Napoli. M. Sella découpera bientôt des sous dans du papier à chandelles. Ouvrez maintenant votre porte-monnaie, vous verrez huit pièces de cinquante centimes sur dix à l'effigie de Victor-Emmanuel. Tant que le change n'a pas dépassé 4 0/0, on n'a rien dit ; mais à présent, il est régulièrement coté 11,26 à la Bourse. On vous achète une pièce d'or de vingt francs, au prix de 22 fr. 25. Les conséquences de cette dépréciation du papier sont considérables : on les sent partout, dans l'État et dans les ménages.

L'État établit son budget en lire italiennes. Or, la lire est censée valoir cent centimes et elle n'en vaut, en réalité, que 87. Comment équilibrera-t-on ce budget ? Exemple, en ce qui concerne les particuliers : Un employé de l'État a 2,000 francs d'appointements. Qu'est-ce que vous croyez qu'il encaisse ? On lui fait subir une retenue de 6 50 0/0 d'impôt sur la richesse mobilière et on le paye en papier, qui perd environ 12 0/0 : total, 18 50 0/0 ou

370 fr. Il reçoit net 1,630 fr. M. Sella vient de présenter une loi, en vertu de laquelle, les coupures devront être retirées successivement, ce qui fait voir que les services, que le papier a pu rendre, tournent en ruine. Je ne m'arrêterai pas sur le système déplorable du gouvernement de traîner tous les paiements en longueur. Le duc de San-Donato reprochait récemment au ministère de n'avoir pas encore soldé les frais de l'Exposition de Naples d'il y a deux ans, qui sont de six cent et quelques mille francs. On ne peut même pas retirer l'argent déposé à la Caisse des dépôts et consignations. Les finances de l'Italie sont presque *ex æquo* avec les finances de l'Espagne.

Il n'est pas sans intérêt d'indiquer ici la situation des établissements de crédit, qui vivent en Italie sous l'influence de cette situation. Il existe aujourd'hui, 29 novembre 1872, en Italie, 100 sociétés de crédit et 79 banques populaires, en tout 179, réparties de la manière suivante :

Alexandrie... 10	Caserte..... 1	Lucques..... 1
Amône..... 2	Catane..... 1	Macerata..... 2
Arezzo..... 1	Chieti..... 1	Mantoue..... 1
Ascoli..... 1	Côme..... 4	Massa..... 1
Bari..... 2	Crémone..... 3	Messine..... 1
Bergame..... 1	Cuneo..... 7	Milan..... 10
Bologne..... 6	Florence..... 18	Modène..... 1
Brescia..... 8	Forli..... 4	Naples..... 6
Cagliari..... 1	Gênes..... 30	Novare..... 3

Padoue.....	4	Pise.....	1	Sondrio.....	1
Palerme.....	1	Port Maurice.	1	Turin.....	4
Parme.....	1	Ravenne.....	2	Trévise.....	4
Pavie.....	3	Reggio.....	1	Venise.....	5
Pérouse.....	1	Rome.....	11	Vérone.....	2
Pesaro.....	2	Sienna.....	5	Vicence.....	1
Plaisance....	1	Syracuse.....	1	Total.....	179

On voit que 56 de ces établissements appartiennent aux anciennes provinces de la couronne de Piémont - Sardaigne, 30 à la Lombardie, 26 à la Toscane, 25 à l'Émilie, aux Marches et à l'Ombrie, 17 à la Vénétie, 11 à Rome, 10 aux Provinces napolitaines, 4 à la Sicile.

Ces sociétés de crédit ont, à ce jour, un capital social nominal de 670,080,753 fr. Le capital effectivement versé s'élève à 293,391,629 fr. et les opérations à 1,060,453,094 fr. Le capital social des Banques populaires est de 24,657,511 fr.; le capital effectivement versé est de 21,767,828 fr. et les opérations atteignent 133,499,574 fr. A ces capitaux sociaux, il faut ajouter 69,250,000 fr. pour les Sociétés de crédit et 210,400 fr. pour les Banques populaires, qui n'ont pas encore commencé leurs opérations. On obtient ainsi un chiffre de 764,198,664 fr., capital nominal des Sociétés de Crédit et Banques populaires d'Italie.

On compte dans le royaume 10 Sociétés de Crédit agricole :

Banque agricole nationale de Florence;
Banque agricole italienne de Florence;
Banque mutuelle agricole de Padoue;
Crédit agricole de la Caisse d'épargne de Sienne;
Banque agricole sarde;
Crédit agricole de la Banque d'épargne de Bologne;
Banque agricole commerciale de Mantoue;
Banque agricole industrielle d'Alexandrie;
Banque agricole Artigiana;
Banque de Sassasi (qui n'a pas commencé ses opérations).

La situation de ces établissements se résume dans un actif et un passif de 31,247,816 fr.

Il y a 7 établissements de Crédit foncier :

Œuvre Saint-Paul de Turin;
Caisse d'épargne de Milan;
Mont dei Paschi de Sienne;
Banque de Naples;
Banque de Sicile;
Caisse de Cagliari (qui n'a pas commencé ses opérations).

Leur actif est de 70,160,884 fr.

8 Caisses d'Épargne :

Bologne,	Parme,
Florence,	Plaisance,
Gênes,	Rome,
Milan,	Siennec,

Avec un actif de 266,834,375 fr.

6 Banques d'Émission, dont les bilans donnent, à ce jour, les résultats suivants :

Banque nationale	2,133,083,156 f.
Banque romaine.	82,277,126
Banque de Naples.....	276,392,084
Banque nationale toscane.....	88,712,221
Banque toscane de crédit pour l'indus- trie et le commerce.....	27,140,661
Banque de Sicile.....	67,157,860
Total.....	<u>2,674,763,108</u>

En additionnant les chiffres de l'actif des banques et autres établissements de crédit, on trouve :

Pour les Banques de crédit et les Ban- ques populaires.....	764,198,664 f.
Pour les Sociétés de crédit agricole....	31,247,816
Pour les Sociétés de crédit foncier.....	70,160,884
Pour les Caisses d'épargne.....	266,834,375
Pour les Banques d'émission	<u>2,674,764,488</u>
Total.....	3,807,206,227

Mais, revenons au ministère.

M. Visconti-Venosta, Milanais, ministre des affaires étrangères, est, après M. Sella, le membre le plus distingué du cabinet, peut-être celui de tous, qui a l'esprit le plus souple, le plus fin, le plus politique. Il est un peu indolent et amoureux des distractions mondaines. Mais, comme il est aimable,

de tournure élégante, de mise recherchée, il se sert peut-être de ces avantages pour le plus grand bien de la politique italienne. M. Visconti-Venosta tend, je crois, à maintenir l'équilibre actuel pour gagner du temps ; à bien s'assurer, par-dessous la table, de l'alliance de l'Allemagne ; à dire à l'Europe qu'il veut être l'ami de tout le monde, parce que l'Italie ne veut pas la guerre, une guerre surtout où elle pourrait laisser sa toge romaine, sa botte de Naples et l'étrier de la Sicile.

Le ministre de la justice et des cultes, le jurisconsulte napolitain de Falco, n'est pas un homme politique. Je vous parlerai moins de lui que du projet de loi, qu'il a présenté à la Chambre des députés, concernant l'extension à la province de Rome des lois du 7 juillet 1866 sur les Corporations religieuses et sur la conversion des biens immeubles des Corps moraux ecclésiastiques ; du 15 août 1867, sur la liquidation du domaine ecclésiastique ; du 29 juillet 1868, sur les pensions et les allocations aux membres des Corporations religieuses supprimées ; du 11 août 1870, sur la conversion des biens des Fabriques. Son projet pose, au milieu de considérants et d'articles embrouillés, deux exceptions à l'application de ces diverses lois :

1° La conservation des Maisons Généralices des divers Ordres supprimés ;

2° L'abandon de l'incamération des biens desdits Ordres.

Il conviendrait peut-être d'attendre la discussion. Au fond, c'est la dépossession totale du clergé, que l'on poursuit, et si le gouvernement n'a pas osé confisquer purement et simplement les biens ecclésiastiques, ce n'est pas l'envie qui lui en manque. Je vous dirai même, sans la moindre passion, que la maxime de Cavour : *Libera Chiesa in libero Stato*, est pour certains hommes politiques d'ici une simple persécution à outrance contre l'Église. M. le garde des sceaux affirme que la loi du 13 mai 1871 sur les garanties n'est pas entamée. Je me demande quelles garanties possède l'Église ? Le Pape est certainement moins libre que moi dans Rome, et cependant je ne vois pas comment je pourrais y exercer les fonctions pontificales, si l'on m'enlevait mes biens, si l'on saisissait mes journaux, comme cela est arrivé pour l'*Osservatore* et la *Voce*, et si ma correspondance passait par les mains du gouvernement. Aussi, beaucoup d'Italiens déplorent que le ministère ait cédé à la pression d'un parti trop passionné contre l'Église. On dit que le Roi voudrait lui-même enterrer ce projet et ne pas jeter de l'huile sur le feu des haines religieuses, tandis que d'autres trouvent le projet de Falco trop modéré. Il est possible que l'influence, qui cherche à apaiser les discordes et à

réconcilier le Vatican avec le Quirinal, dans le but de se servir plus tard de l'influence pontificale, ce qui serait fort habile de la part de l'Italie, principalement en ce qui concerne la Péninsule Italique et la Péninsule Ibérique, et fort dangereux pour les Puissances catholiques, il est possible, dis-je, que cette influence réussisse à faire ajourner ces débats imprudents.

Je n'ai rien à vous dire de M. Castagnola, ministre du commerce et de l'agriculture, ni de M. Vincenzi, Napolitain, ministre des travaux publics, sinon qu'ils doivent être étonnés de se voir au Ministère. L'amiral Riboty, ministre de la marine, est un vieux loup de mer. Le général Ricotti, ministre de la guerre, a bien un peu les allures rodomondes du général Cialdini, mais avec plus de valeur. C'est un beau diseur. On l'appelle le Trochu de l'Italie. Il est avec le général du génie Menabrea, le général Pianelli, ancien ministre de la guerre de François II, et même le général de La Marmora, parmi les bons généraux de l'armée italienne, qui est assez bien disciplinée. Enfin, le ministre de l'instruction publique, M. Scialoja, Napolitain, est un économiste un peu nuageux, qui n'en est pas moins un esprit fin.

Ce ministère, vieux de trois ans, est aujourd'hui assez attaqué. On a cru voir l'affaiblissement de

son influence dans les élections récentes à la Vice-Présidence de la Chambre des députés. M. Pirolì, candidat ministériel, n'a réuni que 130 voix sur 255 votants. La question de Cabinet sera posée, dit-on, soit dans la discussion du budget, soit dans la discussion de la loi sur les Corporations religieuses. Si la gauche parvient à soulever une crise partielle, M. Lanza céderait, dit-on, la Présidence à M. Sella, qui appellerait M. Minghetti dans le Cabinet. Si la crise renverse tout le Ministère, le Roi chargera probablement M. Rattazzi de constituer un Ministère. Ce qui est plus certain, c'est que M. Rattazzi est résolu à livrer bataille à M. Lanza, soit à propos du budget, soit à propos des Corporations. S'il reste maître du champ, quelle sera la politique de M. Rattazzi? La même que celle de M. Lanza, sans doute : « Nous jouerons le même air, mais nous le jouerons mieux ! »

Le jouer mieux, c'est possible. La situation extérieure ni la situation intérieure n'en seront pas changées. M. Rattazzi rencontrera les mêmes difficultés et marchera entre les deux mêmes files d'ennemis : le Clergé et la Révolution.

« Vous voyez, dira le Clergé aux Romains, l'étranger ne vient plus à Rome. Au lieu des riches Américains, le Corso n'est plus fréquenté, de la place San Carlo à la place Colonna, que par des employés,

bien pommadés, il est vrai, mais qui déjeunent au café Césano à cinquante centimes, et ne laissent pas au commerce un argent qu'ils n'ont pas. Vous, Napolitains, Toscans, Modenais, Parmesans, vous êtes écrasés d'impôts et vous devez le service militaire, grâce à l'Unité. Vous, provinces lombardo-vénitiennes, aux plaines grasses et fertiles, livrées au Piémont par le traité de Villafranca, vous allez engraisser de vos richesses le Sud de l'Italie : un gouvernement indépendant ferait mieux votre affaire ; vous n'avez fait que tomber de la domination autrichienne sous la domination piémontaise. Vous, Siciliens, qui avez des tendances à l'autonomie, avec tous les habitants des îles, on ne fait rien pour vous et l'Italie vous demande des sacrifices. Ah ! les anciens gouvernants ne demandaient pas tant d'argent au pauvre peuple ! »

Les révolutionnaires iront plus loin, naturellement. Je vous ai dit que le parti républicain n'était pas organisé en Italie. En dehors des quelques députés de cette opinion, on ne voit guère, comme chefs, que le Génois Campanella, ami de Mazzini, vieilli sous le harnais du conspirateur, le jeune Napoleone Parboni, que l'on signale comme un tempérament, et Garibaldi, qui vient d'écrire au *Presente* de Parme que la « République doit être le but de tout honnête homme, qui ne veut pas plier le genou

devant le despotisme et le mensonge. » Avant l'entrée du Roi à Rome, Garibaldi écrivait la même phrase contre le Pape. Les idées font du progrès. Mais si le parti républicain est à peine constitué, les éléments ne lui manquent pas en Italie. Il est même à remarquer que bien des hommes, dans la Romagne notamment, soulevés contre la Papauté par la Monarchie, ne sont pas allés à la Monarchie, mais dans le parti des mécontents, des agitateurs. Et les agitateurs sont nombreux en Italie, la patrie des déclassés. Dans le seul troisième trimestre de cette année, les carabinieri royaux ont opéré 17,017 arrestations. On parle de créer dans l'Italie méridionale un commandement de troupes, pour la répression du brigandage, à la tête duquel serait placé le général Pallavicini, qui aurait sous sa dépendance toutes les troupes cantonnées dans les provinces de Salerne, d'Avellino, de Potenza, de Catanzaro et de Cosenza. Les révolutionnaires ont des soldats innombrables en Italie ; il ne s'agit que de les enrôler, et les enrôlements commencent. Les séances du théâtre Argentina et le meeting du Colisée, avorté grâce à la force armée, les sociétés secrètes de Parme, de Milan et d'autres villes qui affichent des prétentions républicaines, sont au moins des symptômes, s'ils ne sont pas des faits bien redoutables.

Victor-Emmanuel ne pourra plus amuser avec le mot d'Unité italienne tous ces conspirateurs. Les lâcher sur Trieste ? Le moment n'est pas encore venu, et la proie leur paraîtrait petite. Sur Nice ? Nice n'est pas un but : c'est un coin de terre. Sans doute l'Italie reprendrait le comté, si l'occasion se présentait. Mais le Niçois Garibaldi et les journaux qui, pour plaire à leur cinquante abonnés niçois, parlent de conquérir notre province, sont seuls à faire du bruit autour de cette question secondaire. Sur Monaco ? L'antique domination des Grimaldi ne les mettrait pas à l'abri de l'avidité piémontaise, si la proie était plus importante. Sur la Savoie ? Le roi verrait avec plaisir la Savoie, le berceau de sa famille, rentrer sous son sceptre. Mais les Piémontais de son entourage redoutent trop à la Cour l'influence des Savoyards, pour ne pas préférer, dans le cas où quelque événement la rendrait à l'Italie, gratifier la Suisse du pays savoisien. Leur frontière serait ainsi, sur ce point, protégée par la neutralité. Il ne reste rien pour occuper la Révolution. On ne peut même pas persécuter trop le Clergé ; car ce serait rouvrir l'ère des martyrs et relever la Papauté.

Il ne reste rien, et les révolutionnaires italiens, surtout si la France reste en République, vont saper le trône de Victor-Emmanuel, aussi gaiement qu'ils

ont sapé la chaire de Pie IX. Il peut même arriver, c'est une hypothèse que j'ai entendu soutenir sérieusement que, sur les débris de la Monarchie, on établisse une République fédérative, où la Papauté aurait un rôle. Car, disent certains personnages du Vatican, si les couronnes abandonnent la tiare, la tiare s'unira au peuple contre les couronnes. L'indifférence en matière de religion, qui caractérise notre temps, permettrait-elle cette alliance ? Il est inutile de vous prévenir que je ne suis qu'un écho, et que je vous ai rapporté fidèlement tout ce qui se dit, ou tout ce qui est projeté au sujet de la politique, en Italie, du moins tout ce que j'ai appris.

CHAPITRE XII

LES JOURNAUX ROMAINS

Rome, 3 décembre.

La presse politique quotidienne n'existe réellement à Rome que depuis le transfert de la Monarchie de Savoie au Quirinal. Sous la domination pontificale, on ne pouvait rien publier sans avoir obtenu l'*imprimatur* préalable du Maître du Sacré-Palais. Ce dignitaire était toujours choisi parmi les Frères Prêcheurs de l'Ordre de Saint-Dominique. L'obligation où l'on était de soumettre chaque numéro de journal, en manuscrit, en épreuves ou en *morasses*, au père Mariano Spada, le dernier titulaire de la charge de censeur, mort il y a quinze jours, rendait impossible toute discussion politique. Il n'y avait donc à Rome, avant le 20 septembre 1870, que des organes du Vatican. Il n'y avait pas de presse libre.

Un de ces organes pontificaux vit encore. C'est

l'Osservatore romano, la seule feuille romaine qui date d'avant la dépossession complète du Saint-Siège. Sa création remonte à douze ans. Le marquis di Baviera, garde noble, l'a fondé et le dirige encore. Ce n'est pas une gazette officielle du Pape. Avant l'entrée du Roi, le gouvernement pontifical avait un moniteur des nominations, décrets et avis, le *Giornale di Roma*. Ce moniteur a cessé de paraître le 20 septembre, et n'a pas été remplacé. Mais le journal du marquis di Baviera, récemment promu à la commanderie de Saint-Grégoire-le-Grand, pour son zèle catholique, a toujours professé le dévouement le plus absolu à la Papauté. Aussi, le Vatican lui envoie le plus souvent les communications, rectifications ou démentis, qui intéressent le gouvernement de l'Église. L'*Osservatore* est considéré comme traduisant, de la manière la plus orthodoxe, la pensée pontificale, au moins dans les parcelles qui sont distribuées au public. Les deux neveux du commandeur Visconti, commissaire des fouilles sous le règne de Pie IX, écrivent dans ce journal : l'un, des articles politiques ; l'autre, des dissertations archéologiques en réponse aux études de M. Rosa, le successeur de M. Visconti. Cet écrivain archéologue collabore également à la *Voce della Verità*, fondée, il y a deux ans, par le Père Curci, l'un des membres les plus distingués de la Compagnie de Jésus. On se

souvent de la polémique que le Père Curci soutint, il y a quelques années, contre l'abbé Gioberti, l'auteur du *Primato*, qui enivra les Italiens. La *Voce* est plus militante que l'*Osservatore*. Elle est inspirée par diverses congrégations qui se sont formées, postérieurement à l'annexion, pour la défense des intérêts catholiques. Elle est donc l'expression d'une partie influente de l'entourage pontifical. Monsignor Nardi, ancien professeur de droit à Padoue, aujourd'hui auditeur de Rote pour l'Autriche et journaliste volontaire du Vatican, y écrit régulièrement. L'usage des journalistes italiens n'étant pas de signer leurs articles, monsignor Nardi marque son linge par un X. C'est le signe de sa plume, d'ailleurs reconnaissable à ses pennes dégagées et agressives. L'*Osservatore* et la *Voce* portent en épigraphe :

*Oremus pro Pontifice nostro Pio.
Dominus conservet eum et vivificet eum,
et beatum faciat eum in terra
et non tradat eum in animam inimicorum ejus.*

Puisque je vous parle des organes du Vatican, il convient d'en citer deux, qui n'appartiennent pas, à la vérité, à la presse romaine, mais qui ont une importance particulière, parce que la Cour Papale ou ceux qui y ont langue leur adressent quelquefois une communication directe, suivant qu'il est à

propos de lancer une nouvelle à Turin ou à Florence, plus tôt qu'à Rome. J'ai nommé l'*Unità cattolica* de Turin et le *Journal de Florence*. Le premier est un organe qui a obtenu un grand succès sous la direction de l'abbé Margotti, collaborateur du marquis de Cavour à l'*Armonia*. M. Margotti a créé l'*Unità*, il y a de longues années, et la rédige encore. Le second est écrit en français et paraît depuis deux ans dans la cité florentine. Il est partisan des anciens petits États de l'Italie et de M. le comte de Chambord en France. Il combat le roi Victor-Emmanuel et le président Thiers. Son directeur est M. Marchese, qui a publié dans la *Revue contemporaine*, de M. Alphonse de Calonne, une étude sur Silvio Pellico, son ami. Ce littérateur génois a fait paraître, il y a seize ans, un roman qu'il a retiré du commerce, comme un péché de jeunesse, péché bien innocent, cependant, et qui contient un portrait fort curieux du roi Charles-Albert. L'auteur a bien voulu m'offrir un exemplaire de ce fruit défendu. Le correspondant romain du *Journal de Florence* est celui de l'*Univers*, M. Henri de Maguelonne. Il se publie à Florence une Revue de quinzaine, la *Civiltà cattolica* que je ne puis passer sous silence. Elle est dirigée par les jésuites et discute, au point de vue doctrinal, les questions politiques ou juridiques qui s'élèvent entre le Vatican et le Quirinal. Elle a eu

pour fondateurs et elle a pour rédacteurs principaux : le P. Curci, déjà nommé; le P. Liberatore, philosophe; le P. Bresciani, romancier, auteur du *Juif de Vérone*, traduit en français, livre que, de mon temps, on donnait en prix au collège; le P. Tapparelli d'Azeglio, qui a publié plusieurs ouvrages sur le droit politique. Le P. d'Azeglio est un de ces exemples curieux qu'offrent les familles italiennes, où l'on voit deux frères marcher en sens contraire : l'un est jésuite et l'autre est garibaldien, l'aîné gibelin, le cadet guelfe. Le frère du colonel Ponza di San Martino, qui a présenté à Pie IX l'ultimatum de Victor-Emmanuel, est recteur du collège des jésuites de Mondragone, à Frascati; la sœur de Mazzini est carmélite à Gênes; le frère du P. d'Azeglio est M. Massimo d'Azeglio, l'un des plus ardents promoteurs de l'Unité.

Trois autres petits journaux servent à Rome le parti pontifical : la *Frusta*, *Cassandrino* et la *Lima*. Ce sont des chanoines d'humeur joyeuse. La *Frusta* porte un fouet, entortillé au titre avec des bandelettes, sur lesquelles on lit : Ladri, Atei, Finti, Usurai, Truffatori, Asini; ce qui veut dire que le fouet cinglera les côtes de tous ces maraudeurs de voleurs, d'athées et d'Arcadiens qui emplissent Rome. Il faudra mettre souvent des pointes à ce fouet-là. Le fouetteur en met. On le nomme

Marini, avocat. La « rousse » a beau casser son fouet, il le raccommode crânement et le fait claquer par la ville. *Cassandrino* est fils de Marco Pepe, dans la légende de Rome, comme Fazoulen est fils du dottore Balanzone, dans la légende de Bologne, le pendant de Pulcinella de Naples, narquois, cousin de Guignol ou bâtard de Polichinelle. La troisième page insère des gravures assez médiocres. Il a été mis au monde, l'an passé, pour dégourdir le bâton du vieux Maccus. L'autre petit journal catholique, la *Lima*, est également illustré. Il est tombé récemment sous la saisie administrative, pour avoir imaginé de limer les dents du serpent piémontais, en un article, dont le texte offre un double sens, selon qu'on le lit régulièrement ou en passant de la première ligne à la troisième, à la cinquième, etc. Ainsi :

— *Tu sai come a noi non si permetta parlare del più e del meno, perciò non posso le tue brame soddisfare, nè mi è concesso fare allusioni sulla nuova o vecchia disposizione qualunque poichè non s'ignora che ha per suo compagno il damo fischio ogni nostra mite idea, per cui ci si va piano : ma però alla barba del fischio diremo quel che potremo. Io credo averti oramai scritto — tanto che basta : per cui stai bene e credimi.*

Il tuo

CECCO SONA.

Il est aisé de voir que les lignes qui précèdent ont deux sens.

Si on les lit régulièrement :

Tu sais qu'il ne nous est pas permis de parler du plus ou du moins ; c'est pourquoi je ne puis satisfaire tes désirs, etc.

Si on les lit, en passant de la première ligne à la troisième, à la cinquième :

Tu sais qu'il ne nous est point permis de parler du Roi, ni de faire allusion à la bru, qui a, pour l'accompagner, le fin chevalier servant ; mais cependant, nous dirons, à la barbe du fisc, autant qu'il peut suffire, etc.

Le fisc a découvert le *velame dei versi strani* et n'a pas laissé la *Lima* parler librement à sa barbe. Il l'a saisie tout simplement chez les libraires.

Avant de vous dire un mot de la presse romaine qui ne sert pas la politique pontificale, j'ai à vous avertir d'un piège auquel les lecteurs étrangers de la presse italienne ne manquent pas de se prendre. Il a dû vous arriver, en lisant un journal de Rome, de Florence, de Turin, de Milan, d'une langue et d'une politique modérées, de vous étonner de ses attaques violentes contre la religion catholique et le Vatican. Vous vous êtes demandé comment sa modération politique ne s'étendait pas à la tolérance religieuse. Je vais vous en indiquer la raison,

au moins pour la plupart de ces journaux. Beaucoup de fort riches banquiers des plus grandes villes d'Italie appartiennent à la loi de Moïse. Ils commanditent des journaux, qui sont utiles à leurs opérations financières. Comme les hommes de finances, en général, soutiennent le fait accompli, parce que les spéculations sont plus aléatoires dans les moments de crise, ces organes d'Israël suivent la ligne moyenne de leurs bailleurs de fonds. Ils en suivent également la haine religieuse, qui est d'autant plus aigre que voilà mil huit cent soixante-douze ans que le chrétien salue le Messie et que l'israélite se morfond à l'attendre. C'est tout le secret des nobles ardeurs des trois quarts des journaux italiens contre la Papauté. Vous êtes suffisamment averti par là que la presse ne reflète ni peu ni prou la pensée des Italiens sur la religion.

On n'est pas empêché par des tracasseries administratives, lorsqu'on veut publier un journal à Rome. Il suffit d'une déclaration, annexée à la justification, par le gérant, de la nationalité italienne. La liberté de jouer des variations sur cet instrument, de fabrication simple, est assez étendue. Le gouvernement exerce rarement des poursuites. Mais il a substitué à l'*imprimatur* du Maître du Sacré Palais le *non publicetur* du Procureur du Roi, qui fait saisir, si bon lui semble, sans autre forme de

procès, les numéros d'un journal. C'est expéditif. Ce procédé enlève à l'écrivain un joli scandale et prive l'avocat de s'écrier devant Messieurs, avec des accents presque sincères, que le Quirinal est une Sixtine où l'on mutile la pensée. La justice répugne à ce procédé sommaire, cependant. J'aurais préféré voir l'*Osservatore* et l'*Unità*, saisis récemment dans les kiosques, être cités en Cour d'assises, jugés à huis clos, séparés du tribunal, suivant la coutume suivie à Sparte, par un voile protecteur de l'intégrité, et condamnés, tout organes qu'ils sont du Vatican et quelque garantie d'indépendance que la fameuse loi du 13 mai assure au Saint-Siège, condamnés comme le Caius en guenilles du Transtévère, ou Titus, ouvrier de voitures à la station de la Piazza Navone. Au moins, ils auraient eu des juges.

La presse politique romaine, antipapale — je laisse de côté la *Gazetta Ufficiale*, que dirige M. Piacentini — se divise en deux catégories : celle qui a suivi la Cour de Turin à Florence, puis à Rome ; celle qui a poussé à l'ombre du Quirinal. Celle-là est la plus nombreuse et la plus importante : ce qui ferait croire que le vieux terroir classique de Rome se refuse à produire le grain maigre de la littérature quotidienne.

L'Opinione, *Il Diritto*, *l'Italie* sont nés à Turin,

il y a quelques vingt-cinq ans pour le premier, dix-neuf pour le deuxième et treize pour la dernière. Ils ont passé par Florence et sont à Rome. L'*Opinione*, si l'on en croit sa réputation, est un des journaux les mieux rédigés de l'Italie. Il est l'organe principal du ministère Lanza. *Il Diritto*, feuille également ministérielle, est atteint d'une gallophobie qui, si la maladie était moins avancée, me donnerait des craintes pour sa raison. J'aime à croire que le cabinet de Rome s'arrête à l'*Opinione* et ne va pas jusqu'au *Diritto*. Le contraire serait désespérant pour nous. L'*Italie* est le journal de feu M. Jaccottet, que signe M. Constant Jaccottet. Elle est écrite en langue française. Son directeur est un Italien, M. Cesana. C'est encore un organe ministériel. Vous voyez que M. Lanza a l'art de se créer une cour officieuse. On disait, avant la chute de l'Empire, que l'*Italie* était en faveur auprès du prince Napoléon. Elle paraît s'être éloignée considérablement de nous, depuis deux ans. On suppose qu'elle se promène plus au Nord. Elle soutient d'ailleurs M. Thiers, à l'exemple de ses confrères ministériels ; mais elle le soutient mollement, comme l'on soutient le gouvernement d'un pays qui ne possède pas, pour le moment, vos sympathies. Une quatrième feuille romaine a vu le jour hors des murs : c'est la *Riforma*, qui a paru à Florence il y

a six ans. Elle reçoit les inspirations de l'avocat Crispi, qui est lié avec M. Rattazzi, mais qui siège un peu plus à gauche, à la Chambre des députés, à mi-chemin de M. Rattazzi à M. Ferrari. La *Riforma* est, des feuilles d'ici, celle qui a le plus grand format.

Parmi les journaux d'origine romaine, le *Journal de Rome* est le premier en date. Il a même été créé à Florence, par M. Erdan, correspondant du *Temps*, sous un autre titre, peu avant le 20 septembre. Il est écrit en français. En Italie, il soutient M. Rattazzi et attaque vivement M. Lanza. En France, il soutient la politique de M. Thiers. Le *Journal de Rome* est un des très-rares journaux de la Péninsule qui défendent notre pays. A part les Italiens avancés, qui ont en estime les folies de nos révolutionnaires; à part les partisans du Siège Apostolique, qui espèrent une restauration par l'intervention française et ont ouvert les yeux sur le but secret que la politique impériale a poursuivi dans les affaires d'Italie, le monde politique et la presse conservent des sympathies à l'Empire, mais bien peu à la France. Le directeur du *Journal de Rome* est M. Granier de Montferrier, bien connu des Parisiens pour les intéressantes correspondances qu'il envoie au *Journal des Débats*. Cet écrivain sait par le menu les hommes et les choses de la politique italienne.

C'est un esprit clair et tolérant, une plume concise et transparente. M. de Solms, fils de M^{me} Rattazzi, jeune homme de vingt ans, à figure ouverte et sympathique, fait ses premières armes littéraires, sous l'œil de M. Granier de Montferrier, dans la critique de théâtre. La chronique du monde romain, qu'y écrit M. Escalle, est spirituellement tournée. M. Erdan continue d'y collaborer. Il signe la revue politique hebdomadaire.

La *Libertà* et la *Capitale* datent de la même époque, l'entrée du Roi. La *Libertà* est un organe de la Consorteria ou parti modérateur, formé autrefois par les Toscans, pour ralentir l'ardeur envahissante de la Permanente de Turin, officine de l'unification italienne par le Piémont.

Il convient de dire particulièrement ce que c'est que la *Capitale*. Au temps où la Lombardie était à l'Autriche, la *Gazetta di Milano*, moniteur du gouvernement autrichien de Milan, était imprimée par le typographe milanais Sonzogno. Le gouverneur, ayant besoin d'un petit secrétaire, en parla à son imprimeur, qui lui offrit son fils, presque un enfant. Le jeune Sonzogno eut l'imprudence, excusable d'ailleurs, vu son âge, de signer des lettres comme en écrit M. Barthélemy Saint-Hilaire, lettres que lui dictait le haut fonctionnaire, pour remercier certains Lombards des services qu'ils rendaient à l'Empe-

reur, et au bas desquelles il n'apposait pas sa griffe à cause de l'insignifiance de la missive. Le jeune Sonzogno devint grand, Dieu lui ayant prêté vie ; les Autrichiens abandonnèrent la Lombardie à Villafraanca, Napoléon III le voulant ; et, les circonstances s'y prêtant, l'ancien petit secrétaire fut sacré homme d'État par ses compatriotes de Milan. Un mandat de député lui ouvrit le Parlement. Il se crut, en y entrant, au palais de M. le gouverneur, et montra la même imprudence. Son premier acte fut de demander la réunion d'une Constituante, qui déciderait de la forme gouvernementale à donner à l'Italie. Il traduisait, il est vrai, le désir de son pays, qui préférerait un gouvernement autonome lombardo-vénitien ; mais le roi Victor-Emmanuel fut blessé vivement par cette proposition. Le ministère, qui avait vent des petites lettres de jadis, les fit rechercher et publier. M. Sonzogno donna sa démission. M. Sonzogno, en homme aigri, fonda un journal, la *Capitale*, où il étancha sa bile, sans ligne précise, exploitant seulement les mécontentements de toutes natures et les passions de toutes sortes, qui grouillent dans ce triste monde. Il a mieux réussi qu'à la Chambre. Son journal obtient à Rome un succès considérable. Il tire à un chiffre plus élevé que trois ou quatre des meilleurs journaux réunis. A la mise en vente sur la voie publique, les porteurs suffisent

à peine à le distribuer et à empêcher le sou qu'il coûte. Je vous ai parlé de M. Sonzogno, pour vous indiquer l'état d'esprit qui a été le point de départ de sa feuille, et aussi pour vous signaler ce fait notable, que le journal qui fait au Roi l'opposition la plus violente est le plus lu par les Romains. La *Capitale* sort peu de Rome, ainsi que, du reste, les autres journaux des villes italiennes. En Italie, la presse est locale. A Turin, on lit les feuilles de Turin ; à Naples, on lit les feuilles de Naples. L'Italien est d'abord de sa province. Il n'y a guère que quatre journaux qui, par leur rédaction et leur importance, soient parvenus à rayonner sur tout le pays : l'*Opinione* et l'*Unità cattolica*, dont j'ai parlé ; la *Perseveranza* de Milan, dont M. Visconti-Venosta est l'un des inspireurs, et la *Nazione* de Florence, du baron Ricasoli. La *Perseveranza* a été le *Journal des Débats* de l'Italie, à l'époque où les gens de goût ne barbotaient pas dans le marais démocratique et prenaient des échasses. M. Sonzogno, pour utiliser les bois de l'imprimerie que son père avait à Milan, publie, en supplément à la *Capitale*, une *Gazetta illustrata di Roma*, dont les gravures ont servi aussi souvent que le serpent de mer du *Constitutionnel*.

Trois autres journaux, de ceux qu'en argot du métier on appelle des feuilles de chou, suivent de

leur mieux, quoique avec un succès moindre, l'exemple de la *Capitale*. Il *Suffragio Universale*, non content d'avoir une garde nationale romaine, destinée à défendre les institutions et au besoin à les combattre, réclame le suffrage universel, afin de clore l'ère des révolutions. C'est un mot que M. Crémieux m'a dit un jour. Le *Suffragio* a beau se réclamer du droit impérissable du plus humble citoyen, comme disent les frères de la confrérie démocratique, à participer au gouvernement du pays; il a beau s'orner de l'enseigne « ufficiale per gli Atti della Commissione promotrice del Comizio al Colosseo, » invoquer le meeting du Colysée, le club Argentina, le vénérable Campanella, le tribun Parboni, le *Suffragio* végète et s'amaigrit : il se draperait dans une ficelle. L'*Amico del Popolo* (ils sont tous amis du peuple, en sous-titre) est un *Journal pour tous* qui publie des reproductions de livres, collana di libri istruttivi, et, pour ses débuts, les *Mystères* d'Eugène Sue. C'est énormément instructif. *Don Pirloncino* instruit le peuple par la caricature et réforme les mœurs en badinant. Comme il est piqué aux vitrines des marchands, le badaud admire les farces à coups de crayon de maître Pirloncino : M. de Bismark balayant les jésuites; M. Thiers en gâteaux coiffé d'un bonnet phrygien; Fra Timoteo embrassant un âne, ce qui est une

plaisanterie toute neuve. La manière d'un autre Pasquin, le *Fanfulla*, a du moins de l'esprit. Le *Fanfulla* est le *Figaro* de Rome. Il a été fondé par un Napolitain, qui a écrit des comédies-proverbes en langue française, s'est marié richement en Égypte, a été capitaine du génie, attaché à la maison du roi, et, finalement, s'est casé dans un canonicat plantureux. M. le baron de Renzis est directeur de la Banca italo-germanica. Son enfant a conservé des relations au Quirinal. Le *Nuovo Giornale illustrato universale*, qui fait de la politique, comme le *Monde illustré* ou l'*Illustration*, en accessoire, a des gravures intéressantes.

Deux journaux français, la *Gazette des Étrangers*, *Rome-Journal* et un journal en anglais américanisé, *The Swiss Times*, insèrent bien dans leurs colonnes quelques bouts de politique ; mais, ils sont plutôt tous trois des feuillets de renseignements utiles aux voyageurs qui visitent Rome que des organes de l'opinion.

Il existe à Rome bien d'autres publications périodiques spéciales, et en Italie une foule de journaux politiques. Ils ont peu d'importance, en général. Ils sortent, d'ailleurs, du très-petit cadre où je me suis placé.

CHAPITRE XIII

UN SERMON AU GESU

Rome, 8 décembre.

M^{me} de Sévigné allait en Bourdaloue : ici, on va en Gallerani, au Gesù. Le P. Gallerani, de la Compagnie de Jésus, est l'orateur habituel de l'église de Vignole, qui sert de chapelle à la Maison générale des jésuites, auxquels commande le P. Beckx, et de rendez-vous religieux à l'aristocratie romaine. Toute une forêt de nobles dames et de princes s'y pressait aujourd'hui pour recueillir le sermon du prédicateur à la mode sur l'Immaculée-Conception : devant moi, la princesse Massimo ; à ma gauche, la princesse Altieri ; à ma droite, le marquis Cavalletti ; derrière ma chaise, le prince Mattei.

Le P. Gallerani est maigre. Sa tête est osseuse et noire, ses traits secs et heurtés. Sa physionomie n'a rien d'imposant. Cependant, elle n'est pas vulgaire. Le regard est froid et fin. L'attitude oratoire

montre une science parfaite de la chaire. A la fois simple et distinguée, elle évite également les poses pontificales et les négligences du sans-façon. Le geste est sobre, juste, noble. La voix est excellente, douce et pleine ; aucune note ne trébuché. Disciple du P. Saigneri, qui a imité Bourdaloue, le P. Gallerani donne à son discours un tissu serré et classiquement orné. Il approprie la manière de notre grand sermonnaire au caractère du temple où il parle. Car, si les périodes sévères s'harmonisent avec les voûtes sombres et la majesté des églises gothiques, les pilastres corinthiens du Gesù, ses stucs dorés, ses marbres étincelants, ses fresques flamboyantes du Baccio encadrent mieux une éloquence cicéronienne. Cette sévérité élégante distingue le P. Gallerani. Ses sermons sont des morceaux de beau langage, de goût exquis, que l'orateur lime et polit pour un auditoire d'élite. Aussi la fine fleur des salons va en Gallerani.

Quelques autres prédicateurs italiens partagent avec le P. Gallerani la faveur des auditoires religieux. Un de ses confrères, de la Compagnie de Jésus, le P. Curci, orateur, écrivain, journaliste, est très-couru. Il n'a pas la correction attique du P. Gallerani, mais il s'abandonne plus volontiers aux saillies de la race napolitaine. Dans les ardeurs de l'improvisation, il trouve des effets pleins d'éclat

et un imprévu pittoresque. Sa nature, éminemment militante, ne peut s'enfermer plus d'un quart d'heure dans les règles calculées de la discipline intellectuelle de son Ordre. Sitôt que sa langue est déliée et que le labeur de la conception a échauffé son cerveau, il sort impétueusement de la roideur scolastique et lâche le frein à son esprit qui, tour à tour, passe de la contemplation des mystères à la polémique politique ou à la critique des mœurs. Alors, il apostrophe le Roi, « capitale ambulante de l'Italie, en étape provisoire à Rome ; » il discute, en simulacre, avec les agents du fisc ; puis il entr'ouvre les portes de l'enfer, prend le diable par les cornes et fait courir la terreur dans l'âme de ses auditeurs amoureux du merveilleux. A la fois théologien, moraliste et tribun, savant, sublime et railleur, il procède de Saint Thomas d'Aquin, de Dante et de Goldoni.

Le P. Franco, de la même Compagnie, n'a pas l'art de bien dire du P. Gallerani ni le tempérament du P. Curci. Mais son talent de dialecticien lui a fait une place importante parmi les orateurs contemporains de la Chaire italienne.

La Compagnie de Saint-Ignace de Loyola et les Frères Prêcheurs de l'Ordre de Saint-Dominique sont les deux Ordres religieux en possession, depuis longtemps, de l'éloquence sacrée en Italie. J'ai cité

les trois jésuites, dont la parole est le plus goûtée en ce moment. Je citerai également quelques-uns des dominicains le plus en renom pour leur mérite de prédicateur. Une partie de ces derniers suit la manière du P. Lacordaire, avec un succès moindre, parce que cette manière emprunte son charme, surtout aux qualités propres et intransmissibles du maître, et que la langue italienne est déjà, par elle-même, trop portée à fleurir le style outre mesure. Les PP. Cocossa et Bauza sont du nombre. Le P. Cocossa appartient tout à fait à l'école romantique. Son langage est étudié, recherché, précieux, abondant en descriptions minutieuses, qui font de ses sermons une tapisserie. Le geste est dramatique et vise à l'effet. Le P. Bauza possède, à un égal degré, le culte de l'amplification. Seulement, il y apporte moins d'apprêt. Ses homélies sont semées de plus de négligences, mais elles gagnent en naturel. Je nommerai encore trois membres de l'Ordre de Saint-Dominique, dont deux ont une réputation de prédicateurs distingués : le P. Zigtiara et le cardinal Guidi. Le troisième est un Français, le P. Jandel, un des premiers disciples de Lacordaire et, dit-on, cardinal in-petto. Il est atteint dangereusement d'une maladie au foie. Le P. Zigtiara est d'origine corse. Il a composé plusieurs ouvrages de philosophie et il professe la dogmatique au Collège de

San Toma à la Minerva, résidence du général de l'Ordre. Le cardinal Guidi, dominicain, a été un brillant prédicateur. L'Empereur d'Autriche lui a offert, il y a quelques années, une chaire à l'Université de Vienne. Pie IX le nomma à l'archevêché de Bologne et lui a ouvert le Sacré-Collège. Il est aujourd'hui cardinal-évêque suburbicaire de Frascati.

A côté de ces deux Ordres formés pour la parole, l'Ordre de Saint-François exerce la prédication, mais en se renfermant dans la prédication populaire, qui était dans la pensée de son fondateur, lorsqu'il parcourait les plaines de l'Ombrie, secourable de sa main et de sa parole aux petites gens. Les capucins ont gardé ce caractère de prêcheurs des pauvres et de serviteurs humbles de l'Eglise. Ainsi, l'usage veut encore que les morts, qui laissent un héritage, soient suivis à leurs funérailles par une procession de capucins. Les héritiers donnent à chaque moine cinquante centimes et une candella. J'ai rencontré tout à l'heure une de ces processions, dont la tête débouchait sur la Minerva quand la queue contournaient encore le Panthéon. Un autre usage continue à subsister au Vatican. Le prédicateur du Palais Apostolique est toujours un moine de Saint-François. Le capucin monte en chaire, la corde serrée autour de sa robe de bure, le plus souvent assez malpropre,

pieds nus, la barbe longue ; et, Massillon dégue-
nillé, il rappelle au Pape et aux cardinaux qu'ils
sont sujets, comme les autres hommes, aux fai-
blesses humaines, et qu'ils ne sont ni plus ni moins
que lui devant Dieu. Quelquefois le pauvre moine
devient cardinal, et s'il cache sous ses haillons une
âme robuste, l'Église, qui ignore la naissance et la
condition, le ceint de la tiare. Un de ces francis-
cains, le cardinal Micaro, dont Lamennais a tracé
un portrait un peu flatté peut-être, parce qu'il l'avait
vu en prière dans sa cellule misérable, le cardinal
capucin Micaro fut menacé d'être Pape, au Conclave
d'où sortit le nom du cardinal Mastai. Comme les
Romains l'acclamaient déjà avant la réunion du
Sacré-Collège et lui jetaient des fleurs sur le pont
Saint-Ange : « Oui, mes bons amis, acclamez-moi !
Si je suis Pape, deux choses ne vous manqueront
pas : il pane è la forca ! » (le pain et la potence).
Ordinairement, les capucins d'intelligence supé-
rieure sont mis en lumière par la chaire de la Cha-
pelle du Pape. L'avant-dernier Prédicateur Aposto-
lique, homme lettré et éloquent, le P. Luigi Pas-
savalli, est aujourd'hui archevêque d'Iconium *in*
partibus infidelium. C'est lui qui, au nom de Pie IX,
a prononcé le discours d'ouverture au Concile œcu-
ménique de Saint-Pierre.

Un rameau des Franciscains, les Conventuels,

compte quelques prédicateurs : le P. Balzofiore et le cardinal Panebianco, par exemple. Le premier est un orateur assez à la mode ; il est très-maniéré et tournerait, au besoin, un madrigal. Le deuxième, qui occupe à la Cour pontificale la charge de Grand Pénitencier, passe pour être un cardinal papable. On en parle même comme d'un Sixte V. Par malheur, les Sixte V ne jettent leurs béquilles qu'au lendemain de l'élection et ne trahissent pas leur joie dès la veille.

Parmi les Oratoriens de Saint-Philippe, le cardinal sicilien Grassellini, qui a brillé une ou deux fois dans sa vie à la chaire, est presque le seul de son Ordre qui ait une renommée de beau parleur. Devenu vieux, le cardinal Grassellini cultive les arts ou plutôt les admire. Il collectionne dans son palais les belles gravures et les Eaux-fortes.

Il existe sans doute, en Italie, d'autres prédicateurs de mérite. J'ai dit un mot seulement des principaux dont je me suis souvenu.

J'avais commencé la journée au Gesù, je l'ai achevée à Saint-Pierre, où l'on célébrait sans pompe la fête de l'Immaculée-Conception. L'immense basilique et la vaste place qu'enserme la colonnade du Bernin étaient jonchées de groupes de visiteurs. Un effet des plus singuliers est celui que produit une masse d'un millier de personnes sur un point du

vaisseau ; d'une extrémité de la basilique on aperçoit ces mille têtes, qui, vu les proportions de l'édifice, ne paraissent être que cinquante. La foule était si considérable, que l'on avait peine à se promener de la porte au chevet. De longues files de Romains se déroulaient, pendant deux ou trois heures, devant la statue de Saint Pierre et lui baissaient le pied.

Le soir, les rues étaient brillamment illuminées, sans l'ordre de M. le président du conseil, ni de M. le préfet Gadda, ni de M. le pro-syndic comte Pianciani. Quelques lanternes vénitiennes étaient ornées, il est vrai, de la croix de Savoie, et devaient appartenir à des propriétaires panachés, mi-papalins mi-royalistes, saluant avec une égale considération le Pontife et le Roi ; mais la plupart étaient marquées aux armes papales ou à l'image de la Vierge. Cependant on assurait qu'il n'y avait pas d'hommes moins religieux ni papalins que les Romains, que quarante-six habitants de la ville seulement avaient voté pour le Pape contre l'annexion de Rome à la couronne de Victor-Emmanuel. Leur sobriquet devait rester fameux dans l'histoire, et sous le chaume bien longtemps on devait railler les Quaranta sei di plebiscito ! Il paraît que les Quaranta sei ont fait des petits.

CHAPITRE XIV

LE CARDINAL ANTONELLI

Rome, 9 décembre.

Monsignor Termoz, protonotaire apostolique, a bien voulu me servir d'introducteur auprès du cardinal Antonelli, qui m'a fait l'honneur de m'accorder aussitôt une audience. Le cardinal m'a reçu dans ses appartements du Vatican, qui sont fort simples. Un vestibule, où se tiennent un gendarme pontifical et deux domestiques en livrée noire, collet rouge, guêtres chamois, donne accès dans une grande salle verte, ornée de gravures médiocres à cadre en bois et meublée de quelques chaises le long des murs, de deux consoles, dont l'une supporte un Crucifix, et d'un guéridon où une écritoire, un presse-papier, un livre de prières et quelques menus objets de bureau sont disposés symétriquement. Une antichambre est attenante. Elle est éclairée par une lampe à huile à deux becs, car la nuit tombe.

Au fond, en soulevant une tapisserie, on pénètre dans un salon étroit, où se trouvent un canapé et des fauteuils. J'étais resté dans la salle verte, pendant que Monsignor Termoz demandait au cardinal la permission de me présenter à lui. Cette faveur me fut accordée à l'instant même. J'entendis un coup de sonnette : un domestique vint me prévenir que Son Éminence m'attendait ; je traversai l'anti-chambre et je passai sur le seuil du petit salon. Le cardinal se leva du canapé, vint à moi, me tendit la main avec une grâce charmante et me fit asseoir auprès de lui.

« Je suis bien aise, monsieur, de causer un peu avec vous.

« — Éminence, je suis confondu de la bienveillance avec laquelle vous daignez m'accueillir, par considération pour mon ami, Monsignor Termoz.

« — Il y a quelque temps que vous êtes arrivé à Rome ; vous passerez bien plusieurs mois parmi nous ?

« — J'en demande pardon à Votre Éminence. A mon grand regret, je ne pourrai passer que quelques semaines à Rome.

« — Vous devez trouver que notre Rome a bien changé ? comme votre pays, du reste. La France est un pays puissant. Elle a beaucoup d'intelligence et d'activité. Elle possède des ressources pour répa-

rer ses désastres. Mais il est un trait de son caractère qui est étonnant : c'est la facilité avec laquelle elle oublie aujourd'hui ses épreuves de la veille. Cette mobilité lui permet de se remettre vite à l'œuvre. Quelquefois aussi, elle l'empêche d'apercevoir les dangers qui la menacent. Je ne serais pas surpris que beaucoup de Français eussent oublié tout à fait que les Allemands sont encore en France. Il est bien regrettable que certains hommes ne réfléchissent pas à la situation périlleuse où l'occupation vous place ; car les Allemands ne demandent pas mieux que de voir l'agitation révolutionnaire s'emparer des esprits. Ils ne seraient pas fâchés que vous vous affaiblissiez davantage et ils se réserveraient d'intervenir, à leur heure. La France n'a qu'une voie à suivre pour éviter ce péril : c'est d'ajourner ses querelles politiques, après l'évacuation du territoire.

« — Ma pensée est exactement celle de Votre Éminence. »

Vous pouvez voir que ce langage n'est pas celui que des journaux parisiens mettent quelquefois dans la bouche du cardinal Antonelli. Car, si je l'ai bien compris, et je crois l'avoir bien compris, le Vatican sait parfaitement que toute perturbation intérieure qui se produirait chez nous et toute entreprise militaire extérieure que nous tenterions, seraient, dans les circonstances actuelles, aussi inopportunes

que dangereuses. Je ne crois pas que le Vatican, sachant cela, songe à déterminer en France une manifestation en faveur de la Papauté, qui aboutirait présentement à une guerre avec l'Italie. Sans doute, la politique pontificale compte la France parmi ses chances de restauration, ainsi que nous faisons foi nous-mêmes sur le sentiment religieux, comme sur un élément de résistance à la barbarie démagogique, qui s'est ruée, la torche à la main, en plein Paris. Mais c'est précisément parce que la politique pontificale voit dans la France un des soutiens possibles de l'indépendance de l'Église, qu'elle ne voudrait pas exposer ce soutien, ébranlé déjà par le fer de l'Allemagne et l'imbécillité de la Révolution, à être brisé par une coalition italo-allemande. Elle comprend, au contraire, toute la nécessité qu'il y a, pour la France et pour elle-même, à ce que la paix intérieure et extérieure favorise notre reconstitution.

Une autre remarque du cardinal m'a frappé. Il m'a répété deux fois, en ralentissant le ton, que M. le prince de Bismark serait bien aise d'avoir une occasion de remettre la main dans nos affaires. Les relations du Vatican avec les catholiques d'Allemagne doivent tenir le premier ministre du Pape au courant de bien des projets élaborés secrètement par la Cour de Berlin, à l'insu des diplomates;

car, ainsi que me le disait un prélat de la Cour pontificale, Mgr de Falloux du Coudray, l'Église a des intelligences même avec le diable. M. le chancelier de l'Allemagne du Nord ayant entrepris d'expulser le catholicisme des terres de l'Empire, l'attention du Vatican doit se porter spécialement sur les agissements de la Confédération. Ses informations doivent être plus précises et puisées à meilleure source que les renseignements, qui se lisent dans les organes officiels de M. Thiers. Pour ma part, je ne mets pas en doute que M. de Bismark n'épie le moment de nous mettre un peu plus à nu qu'il ne l'a fait par le traité de Francfort. J'irai même plus loin. Là, il est bien possible que je dépasse la pensée du cardinal Antonelli : je crois que si les feuilles allemandes adressent des éloges quotidiens à M. Thiers, c'est parce qu'elles espèrent que cette politique énervante, qui roule tout entière sur les qualificatifs à décerner à un vieillard de soixante-seize ans, nous conduira fatalement au radicalisme et à l'ingérence étrangère.

« — Pour nous, continua le cardinal, nous attendons. Nous n'ignorons pas la puissance de la patience, c'est-à-dire de l'opportunité. Et puis, nous prions : nous avons foi en la Providence. »

Il y a un sens profond dans ces mots. Toute la politique religieuse y est contenue. L'Église peut

attendre. Voilà dix-huit siècles que ses racines ont fouillé tout le sol de l'Europe et ce n'est pas en dix ans, ni en vingt, ni en cinquante qu'elles seront frappées de stérilité. L'organisation de l'Eglise lui donne cette immense supériorité sur les gouvernements les plus forts : pouvoir attendre patiemment l'opportunité. Comprenez-vous la force de résistance que la Papauté opposera à la Monarchie de Savoie, en lui refusant son alliance religieuse, en un pays profondément catholique ? Comprenez-vous l'épée terrible qu'elle suspend, par un fil, au-dessus de la tête du roi, en lui disant : « Eh bien ! non, je ne mettrai pas ma main dans la tienne, ni dans la main de ton fils Humbert, ni dans la main de ton petit-fils, le prince de Naples. Je resterai cent ans, s'il le faut, prisonnière au Vatican. S'il le faut encore, je rentrerai dans les catacombes célébrer mes mystères. Mais le monde ne serait plus le monde, s'il se figeait en une statue de sel, si quelque révolution ne minait ton trône, si tu ne perdais ta couronne dans quelque coalition malheureuse, si quelque ennemi ne prenait fantaisie de descendre dans les riches plaines lombardes et de monter au Capitole ! J'attendrai. Et l'occasion fût-elle toujours cette déesse chauve qui n'a qu'une mèche de cheveux, ne lui restât-il même qu'un cheveu, je m'en emparerais au passage ! » Comprenez-vous qu'aucun

gouvernement, qu'aucun roi, qu'aucun tribun ne possède une pareille force d'inertie, de perpétuité et d'espérance ? Reste à savoir si l'Église conserve assez des vertus des premiers siècles pour suivre cette politique pleine d'épreuves et de courage.

Le cardinal Antonelli voulut bien ensuite m'interroger avec bonté sur l'impression, que m'avait produite la situation actuelle de l'Italie, et m'écouter avec l'attention que les intelligences supérieures prêtent à tout ce qu'on leur dit. Puis, jetant un coup d'œil sur l'ensemble de la politique en Europe, le cardinal s'arrêta un instant sur l'Espagne.

Je vous ai dit précédemment que le Vatican espérait que le roi Victor-Emmanuel recevrait en Espagne son premier échec, échec doublement sensible, à cause de sa portée à la fois religieuse et politique. Je vous ai dit que ce calcul du Vatican indiquait un sens politique réel. L'Espagne est le point le plus faible de l'Europe, le plus faible en ce qu'il est le plus troublé par la guerre civile. Si le roi Amédée vient à tomber — et j'ai l'intime conviction qu'il tombera, conviction assise sur ce que j'ai vu en Espagne, — sa chute atteindra au cœur la Monarchie de Savoie. La première défaite est souvent décisive. Victor-Emmanuel perdrait le meilleur de son lustre : la gloire de voir son sang sur un trône étranger. La secousse produite par l'écroulement à Madrid de

la maison de Savoie-Carignan ébranlerait le Quirinal. Les Italiens conquis se demanderaient si le conquérant n'a pas triomphé par surprise. Un rayon d'espoir éclairerait le Vatican; car, un pouvoir ami s'édifierait sans doute dans la Péninsule Ibérique, et un pouvoir qui serait l'ennemi direct et religieux du roi d'Italie. C'est dans cette pensée, j'imagine, que le Secrétaire d'État de Pie IX a insisté sur la situation de l'Espagne.

« — Mon sentiment, m'a-t-il dit, est que la chute du roi Amédée est plus ou moins prochaine, mais certaine, par la triple raison qu'il est un roi de naissance étrangère, que ses partisans sont des hommes d'État médiocres et que la Constitution rend le gouvernement du pays impossible. Je crois que, de tous les partis, celui du prince Alphonse de Bourbon a le plus de chance de lui succéder, à présent surtout que plusieurs des hommes, qui ont contribué plus ou moins au renversement de la reine Isabelle, se sont réconciliés avec elle et que d'autres hommes, qui ont servi le duc d'Aoste, reconnaissent ou sont prêts à reconnaître leurs illusions. Tous ces Espagnols, divisés d'opinions avant 1868, se rapprochant aujourd'hui, formeront les éléments d'une vraie monarchie nationale, qui sera d'une restauration plus facile que l'organisation de la monarchie de don Carlos. Le petit-neveu de Ferdinand VII

n'a pas un parti suffisamment nombreux dans l'armée, qui joue un rôle si important en Espagne, ni dans la noblesse, ni dans le personnel politique, ni même dans le clergé. Car le bas clergé des provinces du Nord et les paysans de ces mêmes provinces sont seuls carlistes. Leur foi s'est même refroidie, parce que don Carlos n'a pas montré assez de hardiesse dans la tentative qu'il a essayée et que son frère, le prince Alphonse de Bourbon d'Este, que nous avons eu ici au Vatican, n'a pas eu la pensée d'aller prendre le commandement des troupes carlistes de la Catalogne, ainsi que les Catalans l'espéraient. »

Le premier changement possible dans l'état européen s'accomplirait en Espagne, si je saisis bien les calculs du cardinal Antonelli. Si je ne me trompe pas davantage sur ses sentiments, qu'il ne m'a pas affirmés, mais qu'il m'a laissé entrevoir assez clairement dans sa conversation, ses préférences sont pour le prince Alphonse. C'est le jeune prince des Asturies qu'il voudrait voir sur le trône de Philippe V. Il m'a paru aussi qu'il envisageait avec satisfaction l'accord établi entre la reine Isabelle et le duc de Montpensier, accord qu'il serait, me dit-il, si désirable de voir se conclure entre les deux branches de la Maison de France. Il m'a été dit par des familiers du Vatican que Pie IX partageait cette

manière de voir les affaires de France et d'Espagne : chez nous, la fusion de la famille de Bourbon et de la famille d'Orléans, la Maison Bonaparte ayant perdu tout crédit à la Cour pontificale ; en Espagne, la restauration du prince Alphonse, telle que la souhaitent les alphonsistes, avec la régence d'Antoine d'Orléans. Mais il est un certain nombre de prélats de l'entourage du Pontife, qui font des vœux pour don Carlos.

Tels sont les points principaux que le cardinal Antonelli a bien voulu aborder, pendant la demi-heure qu'il m'a fait l'honneur de m'entretenir. Je ne cache pas que le cardinal est un homme séduisant. Je m'étais fait de lui un autre portrait. Sa personne respire la simplicité, la clarté et la finesse. La tête est d'une coupe un peu antique. Ses cheveux gris de fer trahissent à peine ses soixante-six ans. L'œil est d'un calme profond, qui paraît terne ; mais il s'en échappe parfois un éclair furtif, qui semble sonder les cœurs et les reins. Ses lèvres, un peu épaisses, tempèrent l'austérité de ce visage ovale aux lignes régulières. Elles donnent à la physionomie une sévérité bienveillante, qui devient de la douceur, lorsque le timbre de la voix, ferme et mat, prend des tons persuasifs et que la main, allongée et aristocratique, s'arrondit au bout du poignet et, d'une inflexion élégante, accompagne la parole.

Le langage est sans prétention et sans exagération. Il est concis et net. La pensée est limpide et la traduction en est franche. L'exposition est mêlée de bon sens, de tact et de perspicacité. Le cardinal parle des hommes et des choses de la politique en homme d'État versé dans les affaires. Cependant il y a, au fond de cet esprit vigoureusement doué, comme une sorte de timidité, qui lui vient de l'habitude de vivre dans l'horizon borné du Vatican. Ce prélat, qui a vu passer l'Europe dans son salon, qui a déployé, depuis vingt-cinq ans, des prodiges de souplesse pour dominer un Pontife essentiellement bon et élevé, mais tout d'impression et de sentiment ; ce prélat, qui lit le germe des pensées de son Souverain, n'ose pas user, au dehors, de ses facultés remarquables. Il éprouve le sentiment de ces hommes qui n'ont jamais quitté le pays natal et qui redoutent de s'engager dans les contrées avoisinantes, bien qu'ils en aient étudié le sol dans la Géographie et qu'ils aient appris, dans l'Histoire, les mœurs des habitants. Il lui fallait un jour sortir des États Pontificaux, aller en nonciature à Paris ou à Vienne, tremper dans l'audace, que l'on acquiert au milieu du tourbillonnement des Cours, l'arme fine et pénétrante de son esprit ; il ne lui fallait que cela pour être l'un des hommes d'État les plus redoutables de ce temps.

Lorsque je me levai, le cardinal daigna m'accompagner jusqu'au milieu de son antichambre ; et comme je le remerciais de la bonté qu'il avait mise à me recevoir, il me pressa vivement les mains de ses doigts nerveux. Je conserverai le souvenir de son aimable simplicité et du charme de sa parole.

CHAPITRE XV

M. URBAIN RATTAZZI

Rome, 10 décembre.

M. Rattazzi a soixante-quatre ans. Il n'en paraît pas plus de cinquante. Ses membres grêles, sa tête fine, ses moustaches en brosse, noircies au pinceau, ses cheveux plats relevés en toupet sur le front lui donnent comme un aspect de vieillard jeune. On ne se douterait pas que le roi Charles-Albert l'appelait, dès 1848, dans les conseils de la couronne.

Il habite à Rome, au Palazzo Santa Croce, vieux palais où l'on peut méditer, sans que le bruit de la rue vous apporte une distraction. Je ne sais pas si le mobilier du chef de l'opposition parlementaire emprunte son air suranné à la négligence d'un homme, amoureux seulement de l'étude, ou s'il indique quelque goût bizarre pour la poussière ; mais le damas rouge terni et les rideaux passés à l'ocre ne sont assurément pas la décoration du logis d'un dandy.

La bibliothèque elle-même a un air fruste et pauvre. Elle est reléguée dans l'antichambre, en deux maigres corps de rayons, qui supportent quelques ouvrages de jurisprudence et une trentaine d'exemplaires d'un in-douze jaune : *Vita de Rattazzi*.

L'abord de l'ancien Président du Conseil est simple et bienveillant, sans chaleur. La parole est nette, bien que réservée. L'œil est froid et interrogateur. Je n'aurai pas la témérité de juger un homme d'État à première vue. S'il m'est permis cependant de traduire une impression, je m'imagine que le caractère de M. Rattazzi doit être aussi sûr qu'il est peu expansif. Ainsi, je suis convaincu que l'attachement qu'il professe pour le roi Victor-Emmanuel est profondément sincère, bien que les tendances démocratiques de son esprit lui inspirent, je le crois, une sympathie secrète pour un système de gouvernement autre que la Monarchie.

M. Rattazzi, comme tous les hommes politiques d'Italie, montre beaucoup de réserve en parlant du gouvernement inoffensif de M. Thiers, dont les puissances étrangères n'ont vraiment rien à craindre. Mais, il m'a paru que s'il faisait en lui-même des vœux pour l'un des nombreux partis qui divisent notre pauvre France, c'était pour la restauration de l'Empire, sinon de l'empereur Napoléon III en personne. Outre que son alliance à la maison Bonaparte

par sa femme, la princesse Marie-Studolmine de Solms, née Wyse Bonaparte, est un lien fort naturel, il considère, à l'exemple de la plupart de ses compatriotes, Napoléon III comme le promoteur et le protecteur de l'unité italienne. Ou je me trompe fort, ou j'ai compris, dans la conversation que j'ai eue avec M. Rattazzi, son désir de voir le régime impérial restauré en France. Ce désir ne me surprend vraiment pas. Le disciple de l'abbé Gioberti ne peut que se montrer reconnaissant pour l'homme qui a fait l'unité de l'Italie.

CHAPITRE XVI

PIE IX

Rome, 11 décembre.

Il Maëstro di Camera di Sua Santità, Mgr Ricci, que j'avais prié de vouloir bien me présenter au Saint-Père, m'a prévenu hier soir, par un billet, que Sa Sainteté daignerait me recevoir aujourd'hui mercredi, à midi. Je me suis donc rendu dès onze heures au Vatican, en compagnie d'un prélat, de mes amis, qui appartient à la Cour. Notre voiture nous a conduits, par derrière le chevet de la Basilique de Saint-Pierre, jusque dans la cour de San Damaso, où nous mettons pied à terre.

Les gendarmes pontificaux, — Pie IX a conservé cent gendarmes et autant de halbardiers, qui, avec vingt soldats du génie transformés en pompiers et soixante gardes nobles, assurent l'indépendance du Saint-Siège ; — les gendarmes, en faction à l'entrée de la cour, nous présentent les armes. Je dis : nous.

C'est au prélat que cet honneur s'adresse. Nous saluons. Un domestique nous ouvre la scala en marbre blanc, dont la rampe douce conduit à l'appartement pontifical. Sur le premier palier, un Suisse en souliers à boucles, en bas à raies longitudinales jaune canari et noires, en justaucorps bigarré de bandes noires, jaunes et rouges, casque en tête, hallebarde à la main, se promène roide à pas comptés. Il aperçoit le manteau violet de mon compagnon, et soudain s'arrête immobile. Un coup de hallebarde retentit sur les dalles. On l'entend se répercuter en ondes majestueuses contre les parois en marbre couleur de brique, et les vitraux en tremblent dans leurs rainures en plomb. Le prélat donne sa bénédiction au factionnaire. Je soulève mon chapeau. Au second palier, autre Suisse, autre pommé de hallebarde qui frappe le marbre, deuxième bénédiction, nouveau salut. Le même cérémonial se répète au troisième palier. Nous entrons dans la salle des gardes. Au fond, en face de la porte, six Suisses sont rangés en ligne. On dirait des valets de carreau tirés de six jeux de cartes. Six hallebardes glissent dans leurs mains et s'abaissent ensemble avec fracas sur la mosaïque, à la vue des insignes de la prélature. Bénédiction et coup de chapeau collectifs. Deux laquais du Saint-Père, en bas rouges, culottes courtes et pourpoint à fausses manches,

en velours cramoisi d'Utrecht, s'inclinent profondément et baisent la main du prélat. Ils ne baisent pas la mienne. Je leur remets mon chapeau. Alors ils nous introduisent dans une vaste antichambre, que nous traversons à leur suite. Ils soulèvent une portière qui ouvre sur le premier salon pontifical, et se retirent à reculons avec force révérences.

Quatre salons se succèdent, déserts. Sur les plafonds, des fresques sont peintes. Les murs sont tendus de tapisseries en laine ou ornés de panneaux et de tympan, qui encadrent des toiles. Quelques-unes de ces fresques, tapisseries et toiles, qui représentent des sujets de la vie du Christ ou de l'histoire de l'Église, sont fort belles. Il n'y a pas d'autre décoration. Un tapis sur le parquet, comme il est d'usage à Rome en hiver, des escabeaux en chêne ciré, un brasero en cuivre, une console dorée à jambes torses et à médaillons, supportant un Crucifix, meublent seuls les salons pontificaux.

La troisième salle, où nous arrivons, est du même style. Seulement, on voit sous un dais un fauteuil en velours rouge, à bois et à franges dorés. C'est le trône du Pontife. Une dizaine de prélats, en manteau violet, causent en groupe, à voix basse. Quatre franciscains, en robe de bure, s'effacent humblement près de la porte aux montants en marbre. Ils croisent les mains dans leurs manches laineuses,

dont les pans cachent à demi un chapelet à gros grains ; leurs yeux baissés méditativement éclairent leur barbe vénérable, qui étale sur la poitrine ses fils argentés ; leurs pieds nus sont rudes et rougis par l'air. Ils paraissent embarrassés de se voir à la Cour. Dans l'embrasure d'une fenêtre, un dominicain blanc, à l'ample cappa noire, lit son bréviaire. Près de lui, l'archevêque-capucin d'Iconium, Mgr Luigi Puecher Passavalli, qui a prononcé le discours d'ouverture au Concile, s'entretient de politique avec trois nobles Romains en frac. C'est un robuste prélat à barbe blanche, à l'œil gris et vif, à la figure ouverte. Sa calotte violette et son manteau en soie feuille morte prêtent à son costume monastique quelque chose de sévèrement théâtral. Un pauvre vieux curé de la Sabine abrite son trouble dans la pénombre de ces princes de l'Église. Ses yeux sont humides. Un frisson fait tressaillir ses épaules cassées, que couvre un manteau d'honneur, sans doute le manteau qu'il a revêtu le jour de son entrée dans les ordres ; l'étoffe en est plus verdie que le chaume du presbytère. Comme le vieillard Siméon était venu saluer l'enfant de Bethléem, il est descendu de sa montagne pour être béni par le Saint-Père.

Par les fenêtres, les collines de Rome apparaissent toutes revêtues de leurs édifices, et s'étendent en

ondulations au pied du Vatican. Les coupoles semblent prosternées devant le palais du Pontife. On dirait tout ce spectacle apprêté pour ses yeux. Non loin, au bout de la galerie couverte de Jean XXIII, la croix de Savoie flotte sur le fort Saint-Ange, à la place du drapeau pourpre et or, or et argent depuis Pie VII, à la place du drapeau de l'Église. Des fanfares piémontaises se font entendre sur la berge des fossés du château et envoient leurs éclats railleurs jusqu'au trône pontifical. Tout à coup le canon tonne. C'est le signal de midi. Les troupes royales ont conservé cet ancien usage.

A ce moment, un cardinal, suivi de deux prélats domestiques, entre et disparaît par une porte qui va dans l'appartement privé du Pape. Son entrée produit un mouvement qui me porte vers l'archevêque d'Iconium. Un prélat me présente à lui. L'archevêque me raconte les impressions qu'il a éprouvées à son premier voyage à Paris, en 1863. Ce qui l'a étonné le plus à Paris, c'est de voir les Parisiens passer aussi aisément de la vie des plaisirs à la vie intellectuelle. Il me fait une peinture très-piquante de sa surprise de moine devant cette agitation des boulevards, qui contrastait avec le calme de sa cellule.

La petite porte, qui s'est ouverte tout à l'heure, se rouvre. Deux officiers de l'ancienne armée ponti-

ficale s'avancent lentement. Ils sont de noble famille, si l'on en juge par la distinction de leur personne. Après eux, deux camériers, portant, l'un le chapeau papal pourpre et glands d'or, l'autre un bréviaire, viennent prendre place sous l'axe de la porte principale.

Le Pape entre dans la salle du trône.

Derrière lui marchent les cardinaux Berardi et Guidi, Mgr Pacca, Mgr Ricci et quelques prélats de sa maison.

Tous les assistants mettent un genou en terre.

Ce vieillard tout vêtu de blanc, aux cheveux blancs, aux rides du visage blanchies, comme si le sang s'en était retiré, vous inspire un respect involontaire. On dirait l'apparition d'un fantôme de neige. Sa ceinture de moire blanche miroite sur le fond mat de sa soutane, semblable à une lame de glace. La chaîne d'or qu'il porte au cou, ses mules rouges et son regard encore vif jettent, sur cette blancheur, un éclat mystérieux. Son corps est resté fort. Il a résisté à ses quatre-vingts hivers. Le pas est facile. La physionomie douce, noble et mobile, a conservé un rayon de jeunesse. Son front est moins chargé de soucis. Dimanche dernier, sa petite-nièce, M^{me} Maria Pia Mastai, des comtes Mastai-Ferretti, a pris le voile des Oblates au couvent de Tor di Specchi. Cette fête religieuse a rajeuni son cœur.

« Pourquoi, disait-il hier à Mgr Stefano Ciccolini, ancien directeur du *Giornale di Roma*, moniteur des États de l'Église, qui reste en charge avec tous les employés du gouvernement que le Vatican continue à entretenir, s'imposant ainsi une charge de plus de six cent mille lire par mois ; pourquoi avez-vous supprimé, dans l'*Annuario pontificio*, les fonctionnaires de l'Église ? Il faudra les inscrire dans l'*Annuario* de l'année prochaine.

— Même les Légations, Très-Saint Père ?

— Les Légations ! vous les inscrirez dans deux ans. »

Vous voyez que le Pontife forme de longs desseins. La mort a frappé à ses côtés trois Maitres du Sacré Palais et quatre vingt-dix-sept cardinaux. Elle en frappera bien d'autres peut-être avant lui. *Vidit annos Petri*, dit-on de lui. Il n'y a pas de raison pour qu'il meure.

La démarche de Pie IX est familière. Sa main gauche froisse une lettre, derrière son dos. Sa main droite bénit les personnes qui se trouvent sur son passage. Il adresse un mot d'abord à un prélat, puis à l'un des trois personnages en frac, puis à l'archevêque d'Iconium, avec qui il s'entretient une demi-minute. J'étais à côté de Mgr Passavalli. Mgr Ricci, qui avait eu l'obligeance de m'annoncer, un peu avant, au Saint Père, me nomme.

« Ah ! c'est vous qui appartenez à la presse de Paris !

— Eh ! oui, Très-Saint Père.

— J'aime beaucoup les Français. Resterez-vous longtemps à Rome ?

— Moins longtemps que je le voudrais, Saint-Père. J'y passerai quelques semaines seulement.

— Il y a cependant beaucoup à étudier pour les hommes qui s'occupent de politique.

— C'est vrai, Saint Père. Mais Votre Sainteté sait bien que l'on ne fait jamais ce que l'on veut, en ce monde.

— Vous avez encore toute votre famille ?

— J'ai ce bonheur, Saint-Père.

— Eh bien, je donne ma bénédiction à toute votre famille. »

Le Pape se penche ensuite vers un prélat qui lui présente une supplique. Le cardinal Berardi pose sur ses épaules un manteau de pourpre tout bordé de drap d'or. Pie IX prend la tête du cortège, en s'arrêtant de temps à autre et disant un mot gracieux. Nous le suivons à travers les quatre salons que nous avons parcourus déjà. Nous coupons en diagonale le vestibule aux laquais cramoisis, et nous pénétrons à sa suite dans un salon superbe, où cinquante personnes sont rangées le long des murs. Les dames sont en noir et fausse mantille.

Le Saint-Père fait le tour du salon, dit un mot à chaque étranger, s'arrête deux minutes auprès d'une vieille dame qui fond en larmes et qui est accroupie par terre, tant son émotion est profonde. Des sanglots étouffent sa voix, elle a peine à se faire entendre. Pie IX la console tout paternellement. Puis il adresse quelques paroles d'une voix ferme aux personnes réunies autour de lui. On met un genou en terre, il donne sa bénédiction et sort par le vestibule, suivi de sa cour, passe par la salle des gardes, où les Suisses lui présentent les armes, agenouillés, et va faire sa promenade dans la bibliothèque, le temps étant trop incertain pour descendre dans les jardins du Vatican.

Cette cérémonie se répète tous les jours.

Pie IX se lève à six heures du matin, seul et sans le secours d'un cameriere, malgré son grand âge. Après avoir fait sa méditation, il sonne le cameriere, qui veille dans une chambre contiguë à la sienne et va dire sa messe dans la Chapelle Pontificale, assisté de son Grand Aumônier, Mgr de Mérode, archevêque de Mitylène, et de son Sacriste, Mgr Marinelli, archevêque de Porphyre. Un quart d'heure après, il fait une légère collation, reçoit le cardinal Antonelli, dépouille son courrier, donne des audiences. A onze heures et demie ou midi, sa promenade commence. A deux heures, il dîne, mange

peu et boit du vin de Bordeaux, que lui envoient les religieuses de Saint-Joseph de Bordeaux. Il se repose jusqu'à quatre heures environ, sur une chaise longue. Puis, il reçoit les Cardinaux, les Congrégations, étudie les affaires qui lui sont soumises. A sept heures, les réceptions officielles sont ouvertes jusqu'à neuf heures. Il se couche à dix heures et demie ou onze heures. Pie IX ne sort plus du Vatican. Ce Pontife impressionnable, qui aimait les acclamations populaires, porte le deuil dans son palais. Il n'y a plus à Rome ni fêtes religieuses ni fêtes pontificales.

On dit le Pape bon et sensible, mais homme d'impression. Rarement il revient sur un premier mouvement. Les hommes ou les choses lui plaisent ou lui déplaisent à première vue et gardent à ses yeux leur physionomie agréable ou désagréable. Cette spontanéité de résolution, qui vient peut-être d'une finesse d'esprit trop facile, le rend peu malléable. Aussi, le grand art du cardinal Antonelli, pour conserver la faveur du Souverain, pendant ce long règne de vingt-sept ans, a été d'épier ses moindres pensées et de s'y conformer.

CHAPITRE XVII.

LE SACRÉ-COLLÈGE

Rome, 13 décembre.

Pie IX étant né le 13 mai 1792, il est assez naturel que l'on se préoccupe de l'éventualité de sa succession. Aussi les Romains supputent-ils en ce moment les mérites et les chances de chaque membre du Sacré-Collège, bien que celui-ci puisse élire à la Papauté un simple moine ou tout autre prêtre non revêtu de la pourpre du cardinalat.

Vous savez que le Sacré-Collège se compose de soixante-dix cardinaux, qui se divisent : hiérarchiquement, en cardinaux de l'Ordre des Evêques, cardinaux de l'Ordre des Prêtres et cardinaux de l'Ordre des Diacres ; politiquement, en cardinaux de Cour et cardinaux de Couronne. Ces distinctions ne signifient pas que les cardinaux de l'Ordre des Evêques sont tous évêques, que les cardinaux de l'Ordre des Prêtres sont tous prêtres, que les cardinaux de

l'Ordre des Diacres sont tous diacres, que les cardinaux de Cour sont des abbés de Cour à barette rouge, petits-neveux des prélats musqués qui hantaient les salons du cardinal Dubois et de M. de Bernis, ni que les cardinaux de Couronne sont princes régnants, comme les évêques-électeurs de l'ancienne Confédération germanique ou les archevêques du vieux Lyon, qui étaient comtes de la ville. Un Franciscain peut être cardinal de l'Ordre des Évêques et un Patriarche cardinal de l'Ordre des Prêtres. Il est même peu de cardinaux qui appartiennent à la classe de leur caractère sacerdotal. On cite, comme un exemple de la pure tradition, le cardinal Antonelli, qui est à la fois diacre, cardinal de l'Ordre des Diacres et Secrétaire d'État, c'est-à-dire prélat s'occupant du temporel, dont l'administration est réservée canoniquement aux diacres. L'Église a voulu seulement conserver par cette hiérarchie, dans le Sacré-Collège, la représentation des trois Ordres de ses serviteurs. Les cardinaux de Cour sont nommés ainsi, parce qu'ils font partie de la Curie romaine, parce qu'ils résident à Rome et forment l'entourage, le conseil immédiat du Pape. Les cardinaux de Couronne, au contraire, sont créés pour l'honneur d'une Église particulière, celle de France ou d'Autriche, avec le consentement de la Couronne de France ou d'Autriche. Le cardinal

Antonelli est cardinal de Cour; le cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, est cardinal de Couronne, bien qu'il n'y ait plus de couronne en France, pour le moment, du moins. Il y a vingt-sept cardinaux de la Curie romaine proprement dite, c'est-à-dire résidant à Rome, dont deux français, les cardinaux Pitra et Bonaparte, et un allemand absent, le cardinal de Hohenlohe. Mais il y a, en Italie, sept autres cardinaux, ceux de Naples, de Venise, de Ferrare, de Bologne, de Pérouse, de Bénévent et d'Ancône, qui ont une position indéfinie, à raison des derniers événements, et que je réunis aux cardinaux de Cour. Ces distinctions n'ont pour vous qu'un intérêt de curiosité, chacun des soixante-dix cardinaux ayant une voix égale dans l'élection du Pape.

Rarement le Sacré-Collège est au complet. Il suffit, du reste, pour la votation, qu'il soit en nombre. Présentement, vingt-cinq chapeaux sont vacants. On assure que Pie IX ne leur donnera pas de titulaires, tant que le Vatican ne sera séparé du Quirinal que par le Tibre. L'Église fait toujours des évêques, parce qu'elle ne peut pas pourvoir à l'administration religieuse sans évêques. Saint Pierre faisait des évêques dans les catacombes, sous le feu des persécutions. Mais le cardinalat étant, dans la pensée des traditions du Catholicisme, la plus haute expression de la splendeur de l'Église, le Siège Apostolique ne

crée pas des cardinaux, c'est-à-dire des princes héritiers de la tiare, dans les temps d'épreuves. Pie VI et Pie VII n'ont pas créé de cardinaux pendant la sujétion de la Papauté. Pie IX ne veut pas d'ailleurs, n'étant pas, en réalité, le seigneur et maître de sa maison, paraître souscrire à l'état de choses actuel, en vaquant, comme auparavant, aux fonctions non indispensables du pouvoir pontifical.

Par conséquent, à moins que le règne de Pie IX ne se prolonge plusieurs années encore et que dix cardinaux ne viennent à mourir, il est peu probable, dit-on, que le Pape crée de nouveaux cardinaux. Les quarante-cinq cardinaux, qui existent, formeront donc l'assemblée qui procédera à l'élection du successeur de Pie IX.

De ces quarante-cinq cardinaux, trois sont de l'Ordre des Évêques : les cardinaux Amat, Patrizi et Camillo di Pietro ; sept de l'Ordre des Diacres : les cardinaux Caterini, Grassellini, Mertel, Antonelli, Consolini, Capalti et Borromeo. Les trente-cinq autres appartiennent à l'Ordre des Prêtres. Trente-cinq aussi sont cardinaux de Cour ou d'Italie, et dix sont cardinaux de Couronne, hors de l'Italie. Ceux-ci sont : les cardinaux Billiet, archevêque de Chambéry ; Donnet, archevêque de Bordeaux ; de Bonnechose, archevêque de Rouen ; Mathieu, archevêque de Besançon ; Rauscher, archevêque de Vienne.

(Autriche); Schwarzenberg, prince-archevêque de Prague; de La Lastra y Cuesta, archevêque de Séville; Garcia Cuesta, archevêque de Compostelle; Moreno, archevêque de Valladolid; Cullen, archevêque de Dublin.

Si l'on additionne l'âge de chacun des quarante-cinq membres du Sacré-Collège, on arrive au total vénérable de trois mille quarante-six années, sans compter les mois d'écarts. Ces quarante-cinq Princes de l'Eglise ont trente siècles et quarante-six ans en chiffres ronds ! Voilà une assemblée mûre pour les délibérations. Deux cardinaux sont plus âgés que Pie IX : ce sont les cardinaux Billiet et de Angelis. Le plus âgé est le cardinal Billiet, 90 ans : le plus jeune est le cardinal Bonaparte, 45 ans. Dix-huit ont dépassé soixante-dix ans : ce sont les cardinaux Billiet, 90 ans; de Angelis, 81 ans; Caterini et Donnet, 78; Grassellini, Mathieu et Amat, 77; Rauscher, 76; Patrizi et Antonucci, 75; de Bonnechose, 73; Trevisanato, Barnabo, Vannicelli Casoni et Barili, 72; Bizzarri, Asquini et Cullen, 71. Trois ont soixante-dix ans : les cardinaux de Silvestri, Garcia Cuesta et de la Lastra. Vingt-quatre n'ont pas soixante-dix ans : les cardinaux Carafa di Traetto, de Luca, Morichini, 68; Mertel, Antonelli et Consolini, 67; di Pietro, 66; Sacconi et Panebianco, 65; Schwarzenberg, 64; Milesi-Ferretti,

Pecci, Ferrieri, Berardi, Sforza, 62 ; Capalti, 61 ; Pitra, 60 ; Guidi, 57 ; Moreno, 56 ; Borromeo, 51 ; de Hohenlohe, 50 ; Bilio, 47 ; Monaco La Valetta, 46 ; Bonaparte, 45.

J'éliminerai les dix cardinaux de Couronne hors d'Italie, que j'ai nommés précédemment. Vous connaissez les quatre cardinaux français. Il vous suffit de savoir les noms des trois cardinaux espagnols, du cardinal d'Irlande, du cardinal d'Autriche et du cardinal de Bohême. Je ne présume pas que le choix du Sacré-Collège se porte sur l'un d'eux, soit à cause des embarras que la présence d'un Pape étranger pourrait créer à la Papauté dans les circonstances présentes, soit parce que le Collège choisit ordinairement le Souverain Pontife en Italie. C'est presque une tradition. Je ne crois pas que, parmi les deux cent cinquante-sept Papes, qui vont de Saint Pierre à Pie IX, on compte plus de trente-cinq Papes non italiens.

Il reste ainsi trente-cinq cardinaux de la Curie romaine ou ayant des charges en Italie.

Six d'entre eux sont atteints d'infirmités qui paralysent leur corps ou leur intelligence, sinon les deux. On ne saurait davantage supposer qu'ils héritent l'un ou l'autre de la tiare. Ce sont les cardinaux Grassellini, Amat, Barili, Bizzarri, Asquini et Milesi-Ferretti. Le cardinal Luigi Amat di San

Filippo é Sorso est vice-chancelier de la Congrégation des Lettres Apostoliques. Le cardinal Barili a été Nonce à Madrid. Le cardinal Bizzarri, fils d'un humble paysan de Paliano, est Préfet de la Congrégation des Evêques et Réguliers. Le cardinal Asquini, Secrétaire des Brefs Apostoliques, est en même temps Grand-Chancelier des Ordres Équestres pontificaux, Ordre du Christ, ruban rouge; Ordre de Saint-Sylvestre, rouge et noir; Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand, jaune et rouge; Ordre de Pie IX, bleu et rouge. L'Ordre du Christ est très-recherché à Paris, parce que le ruban est le même que celui de la Légion d'honneur. Aussi le cardinal Asquini est assiégé par les Français. Le cardinal Milesi-Pironi-Ferretti est parent de Pie IX. Il a été Légat à Bologne, et s'est vu contraint de fuir, en 1848 ou 49, la révolution. C'était un prélat trop timide et trop doux pour ce poste difficile. On l'appelait Mademoiselle Milesi, tant sa douceur était proverbiale à Bologne. Aucun de ces prélats, dont plusieurs ont été des hommes distingués, ne pourrait aujourd'hui porter les clefs de Saint-Pierre.

On parle peu des cardinaux Caterini, Préfet de la Congrégation du Concile; Antonucci, évêque d'Ancône; Patrizi, marquis et patricien de Sienne avec droit de baldaquin, le seul cardinal que Pie IX ait trouvé dans une charge et qu'il ait maintenu.

Il a tenu le Prince, fils de Napoléon III et de l'Impératrice Eugénie, sur les fonts baptismaux, au nom du Pape. C'est un esprit médiocre, ayant moins de valeur que le cardinal Caterini, qui est un canoniste d'assez de mérite. Le cardinal Patrizi a fait ses études en France, au collège de La Flèche. Il fut l'un de ces jeunes gens des familles aristocratiques de l'Italie que Napoléon I^{er} avait attirés dans notre pays, pour les faire élever dans les idées et le respect de sa personne. On ne s'entretient guère davantage des cardinaux Vannicelli Casoni, archevêque de Ferrare; Carafa di Traetto, archevêque de Bénévent; Ferrieri, ancien nonce à Lisbonne; Bilio, Barnabite, dont Pie IX disait, en le dénichant dans son couvent : « Je vais créer un cardinal qui étonnera tout le monde »; Monaco La Valetta, qui a parcouru rapidement sa carrière, grâce à la faveur du cardinal Patrizi.

Les cardinaux de Silvestri, di Pietro, Mertel et Consolini forment la catégorie des cardinaux originaux. Le cardinal de Silvestri, ancien auditeur de Rote et protecteur pour l'Autriche, est le futur Pape des libéraux. Les libéraux ne veulent que Silvestri. On ne sait pas trop pourquoi. Enfin, bon gré mal gré, le cardinal de Silvestri doit être libéral. Avant 1846, on avait fait au cardinal-comte Mastai, depuis Pie IX, la même obligation de libéralisme. « Dans la

maison de Mastai, disait-on, tout le monde est libéral, jusqu'au chat. » On avait fait précédemment la même réputation à Grégoire XVI, qui monta sur le trône l'esprit tout plein de réformes. « Je ne suis qu'un moine, dit-il, le jour de son sacre, au Secrétaire d'État; je n'entends rien de rien à la politique, mais j'entends que mon peuple crie contre les abus; faites qu'il ne crie plus. » Le ministre fit des réformes. Le peuple cria plus fort. Le Pape changea le ministre, et le ministre changea tout. Mais le peuple cria de plus belle. « Ah! c'est comme ça, dit Grégoire XVI, eh bien! je vais gouverner comme au couvent. » Il eut un règne de quinze ans très-paisible.

Le cardinal di Pietro, évêque suburbicaire d'Albano, a été nonce à Lisbonne, où le souvenir de son excentricité se perpétue. Comme la Cour portugaise était généreuse et que le cardinal était bon homme d'affaires, il a su arrondir sa fortune. Il passe son temps à faire lui-même sa cuisine et à acquérir des villas. C'est un emploi de son bien qui n'est pas sot. Il ne doit pas vivre en bonne amitié avec le cardinal de Silvestri, car si les libéraux veulent couronner Silvestri, M. Sonzogno, directeur de la *Capitale*, affreux petit journal, veut saccrer di Pietro. On l'a surnommé, pour cela, le Pape de Sonzogno. Le cardinal Mertel a été avocat, il est

resté jurisconsulte *in utroque jure*, jurisconsulte et parleur. En le voyant sous la pourpre, on est tenté de se demander s'il est devenu conseiller à la Cour d'Appel. Le cardinal Consolini, homme sévère, intègre, est affligé d'un tic nerveux qui le rend insupportable au cardinal Barnabo, son collègue à la Propagande. Comme le cardinal Barnabo est Préfet de la Propagande et que le cardinal Consolini en est l'Économe, il y a conflit aussi souvent qu'il y a rapport. C'est assez que le Préfet demande de l'argent pour que l'Économe le refuse, et la simple vue du tic de Consolini met en fureur Barnabo, qui frappe vainement à la Caisse.

On compte au Sacré-Collège des administrateurs de beaucoup de mérite. On peut citer, au premier rang, le cardinal Riaro Sforza, archevêque de Naples, prélat qui, avec un esprit ordinaire, administre admirablement son diocèse. Si le choléra sévit dans le Napolitain, il est le premier et le dernier à porter secours aux cholériques. Il est plein de dévouement et de courage, un peu obstiné peut-être. C'est, de tous les cardinaux, celui dont on parle le plus pour la succession de Pie IX. Ses vertus apostoliques, sa fermeté, un grand nom qui rend l'obéissance facile, le désignent à l'élection.

Le cardinal Pecci, évêque de Pérouse, ancien nonce à Bruxelles, se distingue par des qualités ana-

logues. Le gouvernement italien s'étant emparé du local de son séminaire, il a ouvert son palais épiscopal aux professeurs et aux élèves, et il vit au milieu d'eux.

Le cardinal Trevisanato, patriarche de Venise, a été, lui, chassé de son palais. Il se contente d'une cellule dans son séminaire. C'est une simple et belle figure. A Bologne, pays à la fois généreux et vindicatif, difficile à administrer, le cardinal Morichini, archevêque, a déployé beaucoup de fermeté et d'intelligence. Les Bolognais ne l'appellent pas Mademoiselle. Il occupe ses rares loisirs à écrire des ouvrages historiques et même à composer des vers latins. Ces quatre cardinaux sont les quatre meilleurs évêques du Collège, en tant qu'administrateurs de diocèse.

Le cardinal marquis Barnabo de Folligno a été élevé avec le cardinal Patrizi, à La Flèche. Il est Préfet de la Propagande, l'une des charges les plus considérables du Saint-Siège. Au temps où l'on pouvait se réjouir, les convives du cardinal-crayonnaient sa charge, après le dessert, sous la forme d'une cariatide qui supporte le monde : allusion à ses fonctions, qui consistent à diriger les missions de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie. C'est un caractère impétueux et très-français. Son petit corps carré, trapu, *ercolino*, est plein de vigueur. Malheureusement, l'excès du travail a affaibli sa vue, au

point que ses amis redoutent de le voir bientôt atteint de cécité. Le cardinal Barnabo est l'homme de Rome qui gaze le moins son langage. M. le duc de Grammont, M. le marquis de Lavalette et M. le comte de Sartiges ont recueilli quelquefois, oreilles surprises et bouche béante, ses tirades diplomatiques ou contre la diplomatie, débitées avec une crudité d'expressions qui aurait fait plaisir à Diogène. Il n'a jamais permis à un peintre ni à un photographe de faire son portrait. Le cardinal Berardi, de plus haute stature que le cardinal Barnabo, est robuste comme un enfant de la Sabine. Leur organisation physique et leur énergie sont les mêmes. Mais le cardinal Berardi a un langage différent ; il a été avocat et marié. Il occupe un appartement dans le palais de son frère, le comte Berardi, et il vit auprès de sa belle-mère. Rien n'est touchant comme le récit, qu'il fait à ses intimes, de la mort de sa petite fille, ravie à son amour, à l'âge de sept ans. C'est un esprit ouvert et fort. J'ai causé longuement avec lui sur les affaires de France et d'Italie ; il m'a intéressé vivement par sa science politique et par le caractère moderne et large de ses idées. « Voyez-vous, disait-il un jour au Pape, les journaux sont devenus nécessaires. Dans un voyage que j'ai fait en Angleterre, j'ai vu, en plein champ, une femme qui, d'une main, sarclait de l'herbe, tandis que de l'autre elle tenait un

journal et le lisait. Quand les choses en sont arrivées à ce point, la presse est passée à l'état de nécessité sociale.» Le cardinal Berardi est l'un des rares Italiens qui m'aient dit du bien de la France et qui ne m'aient pas caché la vérité sur l'Italie. Si vous cherchez un Romain qui n'aime pas l'Unité, qui soit résolu à secouer le joug piémontais, qui ne croie pas au rapprochement vrai et durable des provinces de dialectes italiens, et qui s'en fasse honneur, en voilà un ! Le cardinal est Sous-Secrétaire d'État et avait, avant l'annexion, le portefeuille du commerce. Il a toujours caressé l'espoir, de concert avec le cardinal Antonelli, de nouer des rapports suivis entre le Saint-Siège et la Russie. A une époque où cette politique fut sur le point d'aboutir, Pie IX le nomma nonce à Pétersbourg et le fit archevêque de Nicée. Mais les choses en restèrent là, la Cour moscovite ayant éprouvé un scrupule tardif. Il ne prit pas possession de son poste, par conséquent. Il a l'étoffe d'un Pape, il est papable, *papegiare*, comme on dit ; seulement ses attaches au Pontife actuel seront peut-être une cause d'élimination, un changement de règne étant ordinairement, au Vatican, un changement complet des personnes.

Je ne sais que peu de choses des cardinaux Capalti, Sacconi, Pitra, Guidi, Borromeo et Bonaparte. Le cardinal Capalti, ancien Secrétaire de la Propa-

gande et Préfet des études, passe pour avoir de la roideur. Les évêques gallicans ont eu à se plaindre de ses manières brusques, lors du Concile.

Le cardinal Sacconi a été nonce à Paris. Il est l'ennemi personnel du cardinal Antonelli, à qui il a joué un mauvais tour et qui en a tiré une vengeance très-fine, à la suite de laquelle l'agresseur est tombé en disgrâce auprès du Pape. Le cardinal Pitra, Bénédictin de Solesme et collaborateur de dom Guéranger, a mis de l'ordre dans la Bibliothèque Vaticane, confiée à sa surveillance. Le cardinal Guidi, Dominicain, évêque suburbicaire de Frascati, est un esprit un peu timoré. Le cardinal Borromeo, de la famille de San-Carlo, archiprêtre de la Basilique Vaticane, a montré, au contraire, de l'initiative et de la hardiesse. Il a ouvert ses salons du palais Altieri aux jeunes Romains qui font partie de la Société des Intérêts Catholiques, et tient bureau d'opposition au gouvernement. Le cardinal Lucien Bonaparte est doux et pieux. On avait parlé vaguement de lui, il y a trois ans, comme d'un successeur possible de Pie IX, à cause de ses liens de famille avec l'Empereur Napoléon. Je ne sais pas précisément ce que ce projet contenait de sérieux. En tout cas, il est bien loin aujourd'hui. La position du cardinal Bonaparte est même pénible à la Cour Pontificale, où, sauf le Pape, qui est toujours plein de réserve pour les per-

sonnes et qui ne prononce même jamais le nom de Victor-Emmanuel, on s'exprime assez vertement contre l'Empire et contre l'Empereur. Au Vatican, on est très antibonapartiste.

Il reste quatre cardinaux, dont trois sont catholiquement papables et dont le quatrième ceindrait la tiare si M. le prince de Bismark pouvait la lui donner. Le cardinal de Angelis, archevêque de Fermo, est le Pape du Pape. Au conclave qui se tint après la mort de Grégoire XVI, en 1846, pour l'élection d'un nouveau Pape, le cardinal Mastai lui donna sa voix. Il est fort âgé. Mais comme les longs règnes sont quelquefois préjudiciables aux intérêts de l'Eglise, qui n'est pas une Monarchie ordinaire, et que les 27 années du Pontificat de Pie IX ont un peu endormi l'activité religieuse, il est possible que le choix du Sacré-Collège se porte sur ce vieillard. Ce choix pourrait être déterminé par la jeunesse relative du cardinal Riario Sforza, le candidat le plus notable. Un autre motif de son élection, c'est qu'elle aurait le caractère d'une protestation directe contre le roi d'Italie. Le cardinal de Angelis a été longtemps, en effet, prisonnier du Piémont, après avoir été enlevé de son diocèse par ordre royal. Le cardinal de Luca, Préfet de la Congrégation de l'Index, ancien nonce à Munich et à Vienne, est un esprit clair, studieux, fin. Il m'a entretenu, dans son appar-

tement princier du palais Barberini, d'une foule de détails curieux sur l'Allemagne, qu'il connaît bien. Le cardinal Panebianco, Grand Pénitencier, aura la charge, après la mort de Pie IX, de frapper trois coups de marteau sur le front du cadavre, en lui disant à chaque coup : « Pierre, dors-tu ? » Une prédiction populaire veut que le cardinal Panebianco soit le futur Pape et un Pape aussi grand que Sixte-Quint. Le cardinal Panebianco est un Sixte-Quint, c'est convenu. Il est inutile de demander aux Romains comment ils savent cela. Panebianco est un Sixte-Quint. Macbeth, tu seras roi ! Ils en sont sûrs, comme ils sont sûrs que Mgr Franchi a la jettatura politique, puisque, étant Nonce à Florence, le Grand-Duc est tombé du trône et que, étant Nonce à Madrid, la Reine Isabelle a perdu sa couronne ; comme ils sont sûrs encore que Mgr Prosperi a la jettatura mondaine, qu'un lustre se brise lorsqu'il entre dans un salon ou qu'une bougie s'éteint s'il éternue. Panebianco sera Pape. C'est un grand Sicilien à figure brune, qui a moins haute taille et moins noble tête que le cardinal de Angelis, mais qui ne tremble pas comme son collègue, affaibli par l'âge, et porterait bien la tiare. Ce détail vous paraît puéril. Il ne l'est pas. Un chef d'État n'est respecté que lorsqu'il peut monter à cheval et porter un sabre. Un Pape n'est bien Pape que lorsqu'il n'a

pas l'air ridicule sous ses habits sacerdotaux. Or, la tiare n'a pas la majesté de la couronne, l'éclat guerrier du casque ni la dignité de la mitre. C'est bizarre et d'un port difficile. C'est splendide ou grotesque, suivant la tête. L'enthousiasme des Romains pour leur nouveau Sixte-Quint s'est un peu refroidi, à cause d'une habitude qui sied mal à un prince de l'Église ou à un grand seigneur, l'économie un peu trop serrée.

Quant au Pape que M. le chancelier de l'Allemagne du Nord désire, dit-on, car M. le chancelier désire beaucoup de choses, voici le fait. Un membre de la curie romaine est Allemand : c'est le cardinal de Hohenlohe. Il est d'une famille à qui la terre ne manquera pas. Un de ses frères est Chambellan de l'Empereur François-Joseph. Un autre a occupé une situation importante à la Cour de Munich. Un troisième, qui habite Berlin, fait une sorte d'opposition à M. de Bismark. Le cardinal, enfin, est une créature de M. le chancelier, qui voulait l'envoyer à Rome en qualité de Représentant de la Confédération, et qui, du moins le bruit en court, nourrit la pensée de dresser quelque trame d'où son protégé, jeune et actif, il a cinquante ans, sortirait Pape, pour la gloire du Saint-Siège et le profit des Hohenzollern. Il ne nous manquerait plus que cela. Le fait est que, quelle que soit la valeur de cette supposition, le car-

dinal de Hohenlohe a quitté Rome, malgré le Pape, et qu'il est en rupture avec le Saint-Siège.

Toutefois, le Sacré Collège, où il y a des hommes prudents, n'ignore pas que l'Église se suiciderait le jour où elle accepterait un chef des mains de l'Allemagne ou de Victor-Emmanuel. Je ne vois pas, en l'état, comment l'Allemagne pourrait lui en imposer un directement. Mais elle pourrait exercer une pression par son allié, le Roi d'Italie. Aussi les cardinaux paraissent-ils sagement résolus à ne pas s'aliéner le monde catholique et à sauvegarder l'indépendance de l'Église, en se rendant, sitôt après la mort de Pie IX, dans une ville étrangère, pour vaquer librement à leur conclave. Choisiront-ils le cardinal Riarrio Sforza, ou le cardinal de Angelis, ou le cardinal de Luca, ou le cardinal Panebianco, ou le cardinal Pecci, ou le cardinal Morichini ? Il est impossible de le prévoir. Un moine inconnu sortira peut-être de leur scrutin. Quel que soit l'élu, si j'en crois ce que m'ont dit plusieurs cardinaux et d'autres dignitaires de la Cour Pontificale, la prochaine élection aura le caractère d'une rénovation décentralisatrice, en même temps que d'une hostilité avouée contre Victor-Emmanuel.

CHAPITRE XVIII

UN ANIER ET LA VILLA DE CICÉRON

Tusculum, 15 décembre.

J'ai fait une trouvaille à Tusculum, sur les ruines de la villa de Cicéron. Je n'ai pas découvert un de ces chapiteaux artistement sculptés que l'orateur fit apporter de Grèce pour orner l'ermitage où il écrivit ses charmantes *Tusculanes*, ni quelque inscription en l'honneur d'Atticus ou de Tuliola, *filiola mea* ! J'ai trouvé un homme d'Etat, ni plus ni moins. Mon Cincinnatus ne laboure pas la vigne. Il est ànier, simple ànier.

Voici comment j'ai fait sa rencontre :

Ce matin, voulant passer le dimanche dans les montagnes du Latium, je suis sorti de Rome par le chemin de Frascati. Il y avait foule à la gare. Le Romain va à Frascati, comme le Parisien va à Enghien. Le roi s'y trouvait avec le prince Humbert et

des officiers de sa maison. Il fumait un cigare, pendant qu'on chauffait le train royal, qui devait le conduire à Florence. Victor-Emmanuel est toujours ce soldat massif, à la tête droite, aux yeux bleus ronds à fleur des tempes, au nez retroussé, à la moustache de sergent de ville, que représentent les images qui s'impriment à Epinal. Seulement, ce roi Hun, comme on l'a appelé, tourne un peu au pâtissier. On dirait qu'il va distribuer des tourtes à la foule. Son embonpoint se développe chaque jour, ce qui lui donne des craintes sérieuses d'apoplexie ; et ses cheveux grisonnent, ce qui l'oblige à se teindre, pour tromper la vieillesse et les femmes. Il badi-geonne assez bien, du reste, ses cinquante-deux ans. Son fils cultive aussi la grosse moustache. Mais sa lèvre charnue à l'autrichienne et ses yeux durement fixes lui font une physionomie particulièrement déplaisante. Les personnes, qui étaient sur le quai, les saluèrent à leur passage, sans aucun vivat. Victor-Emmanuel et son fils leur rendirent un salut, sans aucune grâce. Je connais au moins deux douzaines d'Empereurs et d'Impératrices, de Rois et de Reines, de Princes et de Princesses plus ou moins régnants, de Grands-Ducs, dont on a plus ou moins rogné les ailes, et de Grandes-Duchesses plus ou moins sérieuses, je n'en sais pas un qui salue comme les Princes de la Maison de Savoie. Je ne sais même pas

de famille souveraine dont les membres aient adopté un salut uniforme. Il faut que Victor-Emmanuel, le Prince de Piémont et le Roi Amédée aient pris, en famille, des leçons du même maître des cérémonies, qui a dû auparavant enseigner les armes. Rien ne me paraît original comme leur grand coup de chapeau horizontal. C'est un coup de sabre.

Vous ne voyez pas encore mon ânier. Ne soyez pas plus pressés, je vous prie, que les violons. Nous ne sommes pas même arrivés à Frascati.

C'est à travers la campagne romaine que l'on va à Frascati. On suit, sur une bonne partie de la route, les aqueducs de l'Aqua Felice. Leurs ruines sont gigantesques et paraissent sveltes, parce que l'œil découvre, par leurs arcs, les franges verdoyantes du rideau bleu des Apennins. De loin en loin, au milieu des brumes, qui portent la mal'aria, un tombeau, une colonne de temple, un portique de villa sortent de terre, montrant leurs pans décharnés et brunis par le sirocco. La mort a succédé à la splendeur d'autrefois, mais une mort majestueuse, qui se drape fièrement dans la toge antique et jette dans l'âme du passant un respect grand et triste. Quelquefois, des amas de briques rongées par la lèpre du temps, un cyprès s'élève, comme pour marquer le deuil de ces lieux ravagés. Il n'y a que des cyprès dans ce cimetière. Une herbe maigre

et pâle sert de tapis à la terre. Elle ne trouve même plus des sucS nourriciers dans les sépulcres qu'elle couvre. Des moutons l'arrachent avec effort, en fouillant sestouffes de leur museau bombé. Le pâtre, en culottes de peau de chèvre, guarda-machie, le satyre des anciens, salue la locomotive, en agitant, au-dessus de sa tête velue, sa casquette en toison. C'est Jupiter qui passe, avec son tonnerre, et le mortel lui rend hommage. Le désert se meurt au pied des montagnes gracieuses du Latium. Des vals, coupés de ruisseaux, lui succèdent. On y cultive, dans le bas, des roseaux, qui gémissent sous le vent et qui servent à la vigne, que l'on émonde sur le dos des monticules. On lie, par le haut, six de ces joncs; on les écarte, par le pied, comme l'on fait des faisceaux de chanvre, que l'on expose au soleil, au sortir du rouissage; puis on les fiche dans le sol, pour qu'ils résistent à la tempête, qui balaye la plaine, et le cep pousse ses sarments le long de ce sextuple tuteur.

Frascati est bâti en étage sur le premier plan de la chaîne, au milieu de bosquets d'oliviers. Des villas superbes le dominant, comme autant de palais, semblables à ceux dont les patriciens opulents de l'ancienne Rome avaient couronné les hauteurs, qui s'étendent jusqu'à Ostie. L'Aldobrandini, la Mondragone, la Falconieri, la Rufinella montrent,

par-dessus les toits de la ville, leur façade enchâssée dans les bois touffus de leur parc.

Nous gravissons le sentier en lacet qui conduit aux escaliers, d'où l'on accède à la place de Frascati. Les paysans sortent de l'Église et se réunissent en groupes. La veste et les culottes courtes en drap bleu dessinent leur charpente athlétique. Le chapeau, dont le ruban serre une plume de coq ou de faucon, leur donne de la crânerie. J'aime moins la boucle à perles bleues ou vertes qui perce leurs oreilles. Cet ornement est trop napolitain. Il ne sied pas à l'Albain robuste, dont la figure, faite d'un seul trait, est mâle et noble. Des guides et des âniers, flairant une aubaine, se précipitent sur mon compagnon et sur moi, nous offrant toutes les histoires de grand-mère et tous les contes borgnes avec tous les ânes et toutes les mules de Frascati. Nous échappons à ces empressés en leur répondant que nous sommes à jeun, et qu'il n'est légende de haut goût ni mulet au pas sûr qui vaillent un déjeuner pour des estomacs creux.

On nous avait enseigné à Rome une trattoria fréquentée par les amateurs du pittoresque. Nous évitâmes d'entrer dans un des restaurants modernes, que l'odieuse démocratisation de ce temps a fait ouvrir partout. Nous allâmes à la trattoria. Horace n'a jamais diné dans une trattoria plus clas-

sique. Elle est formée de deux salles en équerre. Le sol est pavé de larges dalles inégales, comme l'on en voit encore sur divers points de la voie Appienne. Le plafond est une voûte grossière, aux arcs bruts, blanchie au balai. La fumée lui a donné des teintes brunes ou dorées. La première salle sert de cuisine. En face de la porte, une lampe brûle aux pieds d'une Madone. Dans le fond, deux ou trois cuisiniers enfoncent leur pic dans un vaste fourneau, ou remuent les sauces. Une cheminée à manteau colossal couvre à la fois le fourneau, les cuisiniers et deux ou trois tables. Dans la salle d'honneur, qu'éclaire une fenêtre qui prend jour à fleur des voûtes, deux rangées de petites tables sont alignées contre les murs. Elles sont bleuies au pinceau. Une nappe de lin bien blanche les recouvre. De larges chaises invitent le convive. Enfin, au milieu de la salle, adossée à la muraille, se dresse une console en sapin, qui supporte une psyché de 3 fr. 25, ornée de chaque côté d'une corne de bœuf longue comme le bras. La pointe de ces appendices de ruminants se recourbe au-dessus du miroir. Est-ce une image des dépouilles opimes remportées par le maître de la trattoria sur quelque client infortuné ? Est-ce un emblème philosophique destiné à rappeler aux jeunes couples la fragilité des choses humaines ? J'en demandai l'explication à l'hôtesse.

Elle me répondit que ces cornes conjuraient la jettatura ou mauvais sort qu'un méchant démon jette parfois aux maris. On n'a qu'à déposer sur quelque meuble de sa chambre à coucher une corne montée sur un pied en marbre, et la jettatura est conjurée. Ce n'est pas plus difficile que cela. Le fait est que ces cornes abondent dans le pays romain, On en voit dans tous les ménages. J'en ai même vu une paire au chevet du lit d'un brave homme, entre son bénitier et son crucifix. On m'a dit qu'il n'avait pas eu la prudence de s'en pourvoir assez tôt.

Pendant qu'on nous servait du vin blanc de Tuseulum, une poule bouillie aux choux et des côtelettes de pore, amincies au battoir, nageant dans un plat copieux de pommes de terre, des touristes arrivaient à la trattoria. Un paysan, taillé en Hercule, traite d'un marché avec un compère. Un employé à quinze cents lire, le carreau dans l'œil, trempe une brioche dans une tasse de café noir. Après ce repas un peu maigre, il serre de deux ou trois crans sa ceinture. Mais il a un carreau dans l'œil, une taille de guêpe, des cheveux pommadés à l'instar d'une courtisane ; il se met du rouge ; il gante six trois quarts et pose pour le torse au café de Rome. Il fait le beau et meurt de faim. Comme il sortait après avoir pris sa collation, paraissant surpris que des gens, vêtus simplement comme nous l'étions et sans carreau dans

l'œil, mangeassent une poule bouillie aux choux et bussent du vin scelto à discrétion, une jeune femme entra au bras d'un homme mûr, même très-mûr, que j'aurais cru être son père, si je ne l'avais vu s'approcher de la psyché, pour refaire le nœud de sa cravate, et pâlir tout à coup en apercevant les amulettes cornues encadrer son crâne chauve.

— Serait-ce encore une victime de la jettatura conjugale ? me dit mon compagnon.

Notre estomac bien lesté et notre café bien dégusté, on nous apporta l'addition, une addition imprimée ! juste ciel ! comme à Paris. Pour 5 f. 15 c. nous avions déjeuné à deux, bu et mangé, tout à notre aise, tout ce qu'il y avait de meilleur dans la trattoria. Le prix n'était pas comme à Paris. Cela me consola à demi. Mais cette note imprimée, à Frascati, au cœur des monts Albains, chez des hommes qui portent des petites pierres à leurs oreilles et croient à la jettatura !

L'hôte alla nous quérir des ânes et un ânier, pour visiter Tusculum et Grotta Ferrata, que nous voulions atteindre en plein midi, Notre promenade était aussi un bon moyen de gagner, pour le soir, un appétit que nous pouvions rendre féroce sans nous gêner, puisque nous n'avons pas de carreau dans l'œil. Il revint après cinq minutes, suivi d'un guide et de deux ânes solides. Nous enfourchâmes les

baudets, qui gémirent quelque peu et prirent le chemin de la villa de Cicéron, en secouant leurs longues oreilles et baissant la tête. J'en avais un, qui est bien l'animal le plus mal élevé que je connaisse. Comme nous cheminions par un chemin en berceau, qui serpente dans une forêt de chênes verts et de lauriers, le milieu de la route, creusé par les piétons, était un peu humide. Le rustre, faisant la demoiselle, marchait délicatement comme sur des œufs, rechignait à la moindre feuille mouillée et trouva fort intelligent de se hisser sur le talus, au risque de me faire déchirer la figure par les viornes et d'accrocher mes habits, lambeaux par lambeaux, aux ronces des buissons. L'ânier lui administra une verte volée de trique, dans l'espoir du pourboire ; mais le roussin n'eut pas trop l'air d'y être sensible et se borna à serrer la queue. J'entendis le craquement d'une étoffe, qui se déchire. Je me retournai. La moitié de la doublure de mon pardessus était suspendue à une épine. Je la contemplai avec la mélancolie d'un propriétaire exproprié. Seulement, comme je ne voulais pas rentrer tout nu dans Rome, ce qui aurait pu m'exposer à coucher à la questure, je résolus de tirer vengeance de ma monture. Je saisis vigoureusement la bride et lui soulevai la mâchoire, par côté, à gauche, de façon à ce que les ronces et ses naseaux se râclassent. La bête

comprit ou plutôt sentit, ce qui est la meilleure manière de comprendre et, lançant une ruade, redescendit dans le chemin.

Nous étions arrivés à l'extrémité du mur qui entoure le parc de la villa Torlonia, et notre ânier n'avait donné aucun signe propre à nous révéler qu'un homme d'État se cachait sous sa rude écorce d'ânier, lorsque je lus, en riant, écrit sur le mur à la craie rouge : *Viva la Republica italiana !...*

« Vous voulez donc la République dans ce pays ? demandai-je à l'ânier.

— Oh ! signor, c'est quelque mécontent.

— Il y a donc des mécontents chez vous ? Je croyais que vous aviez renversé le Pape et que vous étiez tous contents d'avoir le Roi.

— Ce n'est pas nous qui avons renversé le Pape. Ce sont les Piémontais. Le 21 septembre, lorsqu'ils sont entrés dans Rome, j'allai à la ville pour voir. Tout le monde criait au Corso : *Viva Vittorio-Emanuele !* Il semblait qu'il ne manquait plus rien à personne. Aujourd'hui, on ne crie plus : « *Viva Vittorio !* » Il faut payer. Les impôts sont chers, nous sommes tous soldats. C'était moins dur sous le Pape.

— Oui ; mais vous êtes maintenant un grand pays.

— Euh ! signor, nous n'en savons rien. Nous

sérions un grand pays que cela ne fait pas grand'chose au pauvre peuple. Nous savons bien que nous ne serons jamais ni empereurs ni rois. Ça nous suffit de manger. Nous sommes pour celui qui nous laisse tranquilles et qui nous fait travailler,

— Vous ne travaillez donc pas sous le Roi ?

— Pas guère. J'ai conduit, il y a quelque temps, à Tusculum, la princesse Marguerite ; son intendant m'a donné deux lire et demie. Je ne dois que ça au nouveau gouvernement.

— En effet, si vous ne lui êtes attaché que pour deux lire et demie, il ne peut pas compter sur vous.

— Signor, me dit-il, vous avez la République en France.

— Oui, mon ami, pour nos péchés.

— Le signor aime-t-il mieux la République ou le gouvernement régulier (governament regolare) ?

— Regolare, mon ami, regolare ! regolare ! Et vous ?

— Si, si, regolare ! Je conduis souvent des Français, ajouta-t-il, qui se plaignent de la République. Dernièrement, je conduisais un général qui avait été fait prisonnier à Sedan, et qui racontait aux personnes de sa suite, qu'il avait vendu tous ses biens après la guerre, qu'il avait quitté la France et qu'il voyageait à l'étranger, en attendant sa fin, tant

il avait de colère contre l'Empereur et de mépris pour la République. Je ne raconte cela au signor que pour lui montrer que tous les hommes se plaignent des gouvernements. Autrefois, sous le Pape, il y avait à Frascati des voisins qui étaient mécontents du Pape. Ce sont ceux qui se plaignent le plus du Roi. Ils auraient la République, ils s'en plaindraient. Tous les forestieri, les étrangers qui vont à Tusculum ou à Grotta Ferrata, et que je conduis, sont mécontents et disent du mal de leur gouvernement : les Français, les Allemands, les Espagnols, les Autrichiens. Il n'y a que les Anglais qui ne se plaignent pas.

— Parce qu'ils ont un bon gouvernement et que seuls ils font comme vous, mon ami : ils ne comptent que sur leur travail.

— Voyez-vous, signor, je ne suis qu'un anier, mais je demande seulement qu'on me laisse gagner mon pain : et il me semble que si tout le monde restait à sa place et ne songeait qu'à vivre en travaillant, ça irait mieux partout.

— Certainement, mon ami. Vous avez bien raison. Comment vous appelez-vous ?

— Giuseppe Sarbelloni, signor. »

Nos ânes étaient au bord de la descente, qui précède Grotta Ferrata. Une velléité de prendre la clé des champs ou quelque malignité les lança brusque-

ment au triple galop, par la pente rapide. Mon chapeau resta entre deux rameaux d'olivier. Si les branches avaient été d'un chêne, j'étais pendu comme Absalon. Mon compagnon alla s'allonger sur l'herbe du fossé, par-dessus le col de l'âne, qui s'évertuait en inconvenantes pétarades. Giuseppe Sarbelloni, qui est un guide aussi serviable qu'un philosophe sensé, décrocha mon chapeau, penché comme la tour de Pise, courut après ses ânes, les caressa de son gourdin, pour les rappeler au sentiment du devoir, et nous pénétrâmes, tout essoufflés de notre course folle, dans la cour de l'abbaye de Saint-Basile, qui s'élève sur les ruines de la villa de Cicéron. Ce cloître est habité par des moines grecs. Il est assez délabré et fait de constructions de plusieurs styles.

Nous confiâmes nos ânes et nos pardessus à Giuseppe Sarbelloni, qui s'assit sur le mur de la terrasse de la cour et plongea ses yeux dans un des journaux que j'avais apportés de Rome. Puis nous entrâmes dans la chapelle où l'on chantait les vêpres. De jeunes enfants de chœur psalmodiaient les psaumes, en langue grecque. Je ne sais rien d'aussi suave que le grec mis en musique. L'office était avancé. Nous n'entendîmes que deux morceaux du dialecte athénien. Le *Tantum ergo* fut chanté en latin par toutes les femmes et tous les hommes de Grotta Ferrata.

Ce chant, un peu tumultueux, ne manque pas de caractère, d'autant que la population du village est fort belle et très-religieuse. Les femmes, la tête enveloppée dans un châle, ressemblent à des madones. Leur figure est régulière et leurs grands yeux noirs se lèvent si doucement vers le ciel, que l'on se sent pris de recueillement. Elles ont une voix pure qui s'harmonise avec la régularité de leurs traits.

Les vêpres chantées, nous visitâmes la chapelle. Un moine nous fit voir les colonnes et les bas-reliefs, que l'on dit avoir appartenu à la villa de Cicéron, ainsi que les fresques : un jeune démoniaque guéri par l'attouchement de l'huile bénite et l'entrevue de saint Nil avec Othon III, peints par le Dominiquin, qui ayant tué un de ses camarades à la suite d'une querelle, vint chercher un asile chez les moines de Saint-Basile et décora leur église en expiation de son crime. Il nous expliqua ensuite que la villa de Cicéron devait s'élever sur cet emplacement, suivant le sentiment du cardinal de Retz, et non sur un point de l'antique ville pélagique de Tusculum, à cause de certaines raisons topographiques et de la facilité des communications, ainsi qu'à raison des fouilles, qui ont amené la découverte des sculptures de marbre, que l'on voit dans la chapelle. Je ne fis pas d'objection au moine et n'ai pas sujet de croire

qu'il n'est pas dans le vrai. Nous le remerciâmes de son obligeance et remontâmes sur nos coursiers, qui hâtèrent le pas, comme leurs pareils font au retour, pour gagner l'écurie.

Le jour baissait. Les Apennins devenaient d'un bleu plus brumeux. Les monts Albains et les monts du Latium s'enveloppaient d'une teinte grise, que lamait de rayons roses le soleil se couchant dans un lit de pourpre, là-bas, vers la mer. Une ligne de feu marquait le point où il s'éteignait dans l'onde, au delà d'Ostie. A nos pieds, s'étendait la campagne romaine. Vue de haut, elle perd son aspect désolé. Elle est pleine de grandiose et de tristesse. Comme je la contemplais en silence et tout absorbé dans mes méditations :

« La campagne est belle, n'est-ce pas, signor ? » me dit Giuseppe Sarbelloni en me tirant de ma rêverie. Elle est triste et grande.

Cet ânier ignorant avait compris la beauté de la campagne romaine, comme il avait compris le secret du gouvernement des peuples. Je descendis à Frascati, en devisant avec ce Latin, qui conserve la saine raison par laquelle a fleuri l'ancienne Rome, et j'admire tout ce qu'il y avait de sens, d'élévation et de positif dans cette intelligence inculte. M. Thiers cherchait un Cincinnatus. En voilà un !

CHAPITRE XIX

LA LOI SUR LES GARANTIES

Rome, 18 décembre.

On ne connaît pas, pour ainsi dire, en France, la loi sur les garanties octroyées au Saint-Siège par le gouvernement italien ; car elle a été présentée à la Chambre des députés, le 9 décembre 1870, au cœur du siège de Paris, et votée, le 13 mai 1871, au cœur de la Commune. Victor-Emmanuel est entré dans Rome à la faveur de la guerre franco-allemande. A la faveur de la même guerre et du mouvement socialiste qui l'a suivie, il a délivré à la Papauté, non acceptante, une Charte où l'indépendance pontificale est inscrite en apparence plus qu'en réalité. Elle était destinée, dans sa pensée, à prévenir les réclamations que la conquête subreptice du 20 septembre pourrait soulever légitimement parmi les puissances européennes, qui professent la religion catholique et qui ont un intérêt

non moins politique que religieux à ce que le chef de leur Église ne soit pas à la merci de la couronne d'Italie. Les circonstances, au milieu desquelles elle est intervenue, expliquent tout naturellement comment elle est passée inaperçue dans notre pays, qui, à ce moment, se trouvait en présence de dangers plus directs. Mais il importe de ne pas perdre de vue l'époque, habilement choisie, de la confection de la loi sur les garanties, pour en comprendre l'économie véritable. Je l'exposerai brièvement.

Sans retracer l'historique des phases que cette loi a parcourues, de sa présentation à sa votation, il est utile de rappeler que, le 9 décembre 1870, le ministère Lanza présentait au Parlement un projet de loi ayant pour titre : « Garanties de l'indépendance du Souverain Pontife et du libre exercice de l'autorité spirituelle du Saint-Siège¹, » et qu'il disait, dans son exposé des motifs, à l'étonnement des hommes qui, sept semaines auparavant, l'avaient vu ouvrir la brèche, à coups de canons, à la Porta Pia : « Nous voulons faire en sorte que le Souverain Pontife se trouve dans une situation si élevée et tellement indépendante de toute souveraineté humaine, que la seule chose qui puisse lui faire sentir

1. Voir aux documents la traduction du projet de loi, tel qu'il a été présenté par M. Lanza au Parlement.

le changement de sa condition politique dans le monde soit de se voir délivré des embarras d'une charge tout à fait étrangère à son ministère sacré. » Au fond de ce langage respectueux, il y avait surtout deux sentiments vrais : la peur de perdre Rome, trop facilement conquise ; et le désir de convaincre l'Europe que la cour italienne nourrissait les meilleures intentions pour le Saint-Siège.

M. Lanza fit voter son projet, après quelques modifications que le Sénat crut devoir y introduire. C'est du texte même de la loi, ainsi amendée et adoptée le 13 mai 1871, que je veux exprimer la substance.

La loi du 13 mai sur les garanties comprend deux titres :

I. Prérogatives du Souverain Pontife et du Saint-Siège, en 13 articles.

II. Relations de l'Église avec l'État, en 6 articles.

Les prérogatives du Souverain Pontife se résument comme il suit :

« La personne du Souverain Pontife est sacrée et inviolable, art. 1^{er} ; — on punit l'attentat contre sa personne par la même peine que l'attentat contre le Roi, art. 2 ; — on lui conserve les honneurs souverains, ainsi que le nombre ordinaire des gardes attachés à sa personne et à la surveillance de ses

palais, art. 3 ; — on lui assure une dotation annuelle de 3 225 000 lire, inscrite sur le grand-livre de la dette publique, en forme de rente perpétuelle et inaliénable, art. 4 ; — il continue à jouir des palais apostoliques du Vatican et de Latran, ainsi que du château de Castel-Gandolpho, lesdits palais, château et dépendances inaliénables, inexpropriables et exempts d'impôts, art. 5 ; — les lieux où il lui plait de fixer son séjour, même provisoirement, bénéficient de l'immunité, art. 7 ; — il est libre de remplir toutes les fonctions de son ministère spirituel et de faire afficher aux portes des basiliques et des églises de Rome tous les actes inhérents à l'exercice de ce ministère, art. 9 ; — il peut entretenir des représentants à l'étranger et garder auprès de sa personne les ambassadeurs des cours étrangères, art. 11 ; — il a la faculté de correspondre avec l'épiscopat et le monde catholique, sans le moindre contrôle du gouvernement italien ; à cette fin, on lui permet d'établir, dans le Vatican ou dans quelque autre de ses résidences, des bureaux de poste et des services télégraphiques, art 12. »

Les prérogatives du Saint-Siège sont :

« Défense de procéder à des visites, perquisitions ou séquestrations de papiers, documents, livres ou registres, dans les bureaux appartenant aux congrégations pontificales, revêtues d'attribu-

tions purement spirituelles, art. 8 ; — les ecclésiastiques qui prennent part à l'exercice du ministère spirituel du Saint-Siège, à Rome, ne sont pour cela sujets à aucun contrôle de la part de l'autorité publique. Toute personne étrangère revêtue de fonctions ecclésiastiques à Rome jouit des garanties personnelles que les lois accordent à tout sujet italien, art. 10 ; — les séminaires, académies, collèges et autres instituts catholiques fondés à Rome et dans les diocèses suburbicaires, pour l'éducation des ecclésiastiques, continueront à dépendre exclusivement du Saint-Siège, art. 13 ; — les sièges suburbicaires pourront être concédés même à des étrangers, art. 15. »

Les relations de l'Église avec l'État sont déterminées ainsi :

« La discussion sur les matières religieuses est entièrement libre, art. 2 ; — toute restriction spéciale à l'exercice du droit de réunion pour les membres du clergé est abolie, art. 14 ; — la couronne renonce à son droit de légation en Sicile et de proposition aux bénéfices majeurs et mineurs, qui ne pourront être conférés qu'à des sujets du royaume. Les évêques sont dispensés de prêter serment au Roi, art. 15 ; — l'exequatur et le placet royal pour la publication et la mise à exécution des actes des diverses autorités ecclésiastiques sont abolis, sauf,

jusqu'à nouvel ordre, pour les actes d'autorité ecclésiastique regardant la distinction des biens de l'Église et la nomination aux bénéfices majeurs et mineurs, art. 16; — en matière spirituelle et disciplinaire, on n'admet ni réclamation ni appel contre les actes des autorités ecclésiastiques. La connaissance des effets juridiques accompagnant ces actes appartient à la juridiction civile. D'ailleurs, ces actes sont de nul effet s'ils sont contraires aux lois de l'État ou de nature à troubler l'ordre public, et s'ils lèsent les droits des particuliers. Ils sont sujets aux lois pénales, et ils constituent un délit, art. 17; — une loi ultérieure pourvoira à la réorganisation des propriétés ecclésiastiques, art. 18. »

La loi du 13 mai contient, dans ses articles 6 et 7, une quatrième espèce de dispositions; car les articles ne correspondent pas exactement avec le titre. C'est ainsi qu'un paragraphe de l'article 15, inscrit au titre des relations de l'Église avec l'État, appartient réellement au titre des privilèges du Souverain-Pontife et du Saint-Siège et spécialement aux privilèges du Saint-Siège : la collation aux étrangers des sièges suburbicaires. M. de Falco, garde des sceaux, qui est un jurisconsulte de mérite, aurait dû classer les articles 6 et 7 dans un troisième titre, parce qu'ils s'occupent de questions qui n'ont trait particulièrement ni au Souverain-

Pontife, ni au Saint-Siège, ni aux rapports de l'Eglise avec l'Etat. Il s'agit des Conclaves et des Conciles œcuméniques, qui forment le réservoir de la doctrine et la source de la Papauté. Les articles 6 et 7 portent :

« Durant la vacance du Siège Pontifical, aucune autorité judiciaire ou politique ne pourra entraver la liberté personnelle des cardinaux. Le gouvernement veille à ce que les réunions du conclave et des conciles œcuméniques ne soient troublées par aucune violence extérieure, art. 6; — aucun agent de la force ne peut pénétrer dans les lieux où se trouve réuni un conclave ou un concile œcuménique, si ce n'est avec l'autorisation du conclave ou du concile, art. 7. »

Telle est, point par point, la situation que le Roi Victor-Emmanuel a faite à la Papauté et au Saint-Siège, par la loi du 13 mai 1871, qui figure seulement, jusqu'à ce jour, dans la constitution du royaume d'Italie, le Saint-Siège ayant refusé d'y souscrire, et les puissances catholiques, absorbées dans des préoccupations plus personnelles, ayant laissé le gouvernement italien agir sous sa propre, pleine et périlleuse responsabilité.

On pourrait, en entrant dans le vif du sujet, dire que le Roi Victor-Emmanuel n'a songé qu'à annexer Rome à ses États, à enfermer la Papauté dans son

royaume, pour la dompter par degrés, s'en rendre maître et s'en forger une arme politique. On pourrait, en rappelant les solennelles déclarations dont le ministère Lanza accompagnait le projet du 9 décembre 1870 : « Nous voulons enfin créer à la Papauté en Italie une position juridique et économique tellement exceptionnelle, que tous les bons catholiques, en l'examinant sans passion ni préjugé, puissent se convaincre que non-seulement le Pape et le Saint-Siège ne perdront rien en dignité, en respect et en indépendance, mais même que dans l'ordre religieux ils acquerront d'autant plus de liberté et d'autorité, qu'ils ne seront plus distraits par le soin à donner aux choses mondaines et terrestres; » on pourrait dire à ce ministère que la loyale observance qu'il a faite du serment prêté par son chef à la tribune du parlement de Florence, au mois d'août 1870, de ne jamais entrer dans Rome, serment qu'il a respecté en montant au Capitole, le 20 septembre suivant, est un sûr garant de la sincérité de sa parole.

On pourrait dire également, en touchant du doigt le point vraiment sensible de la question romaine, que les deux ou trois cents millions de catholiques qui vivent par le monde, avaient à Rome, le centre, le siège, le chef, les administrations de leur Église; que Rome leur appartenait, au même titre qu'une

chapelle paroissiale appartient aux catholiques de la paroisse, non au curé ni à l'État; que cette propriété, dont le Pape avait la jouissance, était seule conforme à la dignité du Souverain-Pontife, et assurait seule son indépendance, qu'il importait de bien garantir, par ces trois motifs : le Saint-Siège doit, pour administrer honorablement et sagement les intérêts du catholicisme, jouir d'une liberté absolue dans un cercle déterminé, dont il a le plein usufruit, et que protège collectivement tout le monde catholique, qui possède le *plenum dominium* des États de l'Église; le Saint-Siège ne doit pas s'exposer à être asservi à l'Italie, ou à la France, ou à l'Autriche, ou à l'Espagne, ou à l'Amérique, de crainte que les églises particulières n'en prennent grief et ne se séparent de la mère-Église; le Saint-Siège, étant sous la dépendance directe d'un État, deviendra par la force des choses un instrument politique, dont cet État se servira pour sa grandeur particulière. On pourrait ajouter que ces conditions d'existence pour la Papauté constituent la vraie séparation de la tête de l'Église et de l'État, de la religion et de la politique. Mais, je me suis promis de ne pas mettre le pied sur ce volcan et de n'en pas tisonner le cratère.

Je veux bien admettre que Victor-Emmanuel « a délivré l'Église des embarras du pouvoir temporel,

source de tant de maux pour la chrétienté, » que M. Lanza ne se parjurera plus, que le gouvernement italien ne persécutera pas le Saint-Siège, au détriment de la liberté religieuse, et ne le séduira pas à son profit, du moins qu'il a cette double intention. Je sais que l'enfer est pavé de bonnes intentions. Donc, je n'examine pas quel est le meilleur *modus vivendi* pour le Saint-Siège : si c'est de vivre en usufruitier dans une province qui appartient à tous les catholiques de toutes les nations, ou de loger en garni chez un conquérant et d'être à sa solde. Je ne récrimine pas contre les faits accomplis; je ne reproche pas à Victor-Emmanuel de s'être emparé de Rome, à un moment où elle était sans défense et où il suffisait, pour toute bravoure, de forfaire à la foi jurée. Je ne suspecte même pas les intentions. J'oublie le passé et les origines. J'admets que Victor-Emmanuel s'appelle Saint Louis, et que M. Lanza est le plus pur des ministres.

Eh bien, avec les hommes d'État les plus dévoués à la doctrine de l'Église libre, avec le plus catholique des rois, qu'est-ce que vaut la loi du 13 mai 1871 sur les garanties assurées par l'Italie au Saint-Siège?

Politiquement, la loi du 13 mai 1871 sur les garanties est sans valeur; car il n'y a garantie, en politique, que là où il y a contrat et sanction. Or, la

loi du 13 mai ne résulte pas d'un contrat. Le Saint-Siège n'y figure pas comme partie contractante, ni adhérente, ni approuvante; aucune puissance catholique n'y est même mentionnée comme stipulant pour le Saint-Siège, ou n'a ratifié expressément la condition nouvelle faite à la Papauté. En un mot, ni le Saint-Siège, ni les puissances catholiques, ni le droit international n'ont concouru à la dépossession du Saint-Siège. Partant, il n'y a pas de sanction, puisqu'il n'y a sanction que là où les parties contractantes ont la faculté par elles-mêmes ou par leurs cautions de faire respecter les clauses du contrat. La loi du 13 mai est purement et simplement un règlement imposé par Victor-Emmanuel à Pie IX à la faveur des circonstances que l'on sait. Ce règlement vaudra ce que Victor-Emmanuel voudra qu'il vaille; il durera ce qu'il lui plaira qu'il dure. Il variera d'application ou se modifiera au fond, suivant les ministres. Qu'on ne dise pas que le Roi et le parlement d'Italie ont juré à la face du monde qu'ils respecteront la loi du 13 mai 1871! Je ne répondrai pas qu'ils avaient protesté, en prenant à témoin le ciel et la terre, qu'ils n'entreraient jamais dans Rome. Je demanderai où sont les canons, les armées et la flotte, qui obligeront Victor-Emmanuel à tenir sa parole? Car, pour ma part, je ne crois à la foi des traités qu'autant que chaque signature re-

présente une force matérielle. Un traité sans canons est une bourre de fusil sans plomb ni balle, ni plus ni moins.

La loi sur les garanties ayant ce caractère bien avéré de dépendre, dans son origine, dans son exécution, dans sa durée, de dépendre du gouvernement italien, je me demande s'il est possible humainement qu'un gouvernement qui a, dans sa main, un élément aussi puissant que la religion catholique, ne cherche pas à l'étouffer ou à s'en servir? Je ne m'arrêterai pas sur ce qu'il y a d'impraticable à ce que deux rois vivent dans la même ville, entourés des honneurs souverains; à ce qu'il y a d'humiliant pour l'un à recevoir de l'autre un traitement de 3 225 000 lire; — Pie IX l'a noblement refusé, et il m'a été dit que jamais le denier de Saint-Pierre n'avait atteint les proportions d'aujourd'hui. — Je ne ferai pas ressortir les contradictions ou les sous-entendus dangereux que contiennent plusieurs des dix-neuf articles de la loi. Je ne dirai pas, par exemple, que l'article 8 permet de procéder aux visites, perquisitions ou séquestrations qu'il interdit dans les bureaux appartenant aux congrégations pontificales revêtues d'attributions purement spirituelles, parce qu'il sera toujours loisible au procureur du roi de contester aux congrégations leurs attributions spirituelles, que le mot *pure-*

ment, entre autres, est parfaitement jésuitique. Je ne rappellerai pas que déjà le gouvernement italien a violé ouvertement la loi sur les garanties, dans plusieurs occasions, notamment en séquestrant l'encyclique *Respicientes*, et que, pour preuve de la protection qu'il accorde au Pontife, je viens d'acheter, à deux pas du Vatican, une caricature inconvenante, qui représente Pie IX en soutane de bébé et en bonnet de coton, tandis que la police saisit l'*Osservatore*, organe du Vatican, si ce journal se permet de discuter un peu vivement la politique royale. Je ne veux pas examiner la loi, sur l'application qui en a été faite, en procureur. Je me demande seulement si, étant donnés deux pouvoirs, dont l'un est placé par la loi du 13 mai dans la sujétion de l'autre, le plus fort ne cherchera pas à écraser ou à capter le plus faible.

Je ne crois pas que Victor-Emmanuel veuille écraser la Papauté. D'abord, ce n'est pas aussi facile que cela en a l'air; et puis, c'est la meilleure raison, il n'a pas intérêt à le faire. Mais, procédant progressivement contre le Saint-Siège, comme il a procédé contre l'Italie, il le dépouillera peu à peu, lambeau par lambeau, des privilèges qui lui assurent encore quelque indépendance. Lorsqu'il l'aura amené par ce moyen à sa complète merci, il lui sera facile de séduire un à un les membres du Sacré-Collège, las-

sés de la lutte, habitués tant bien que mal à l'italianisation de la Papauté, et de les décider à introduire sur la chaire de Saint-Pierre un Pape dévoué au Quirinal. Déjà même les agents de la cour tournent autour de certains cardinaux, plus italiens que cardinaux, leur disant que les colères s'apaiseront ; que l'entente se fera ; que le Roi ne veut que la grandeur de l'Église ; que, s'il en était maître, ce n'est pas vingt mille lire de dotation que l'on servirait aux cardinaux, mais cinquante et plus ; qu'on ne saurait dorer assez la situation de ces princes de l'Église, qui sont ses cousins. Aussi le monde catholique est perplexe. L'âge de Pie IX, la torpeur qui marque la fin des longs règnes pontificaux ne permettent pas au Vatican de suivre, contre le Quirinal, une politique active. D'un autre côté, quand Pie IX mourra, le conclave sera-t-il libre ? le Pape sera-t-il le chef de l'Église ou l'aumônier de Victor-Emmanuel ? La question est là. Victor-Emmanuel vise à dompter successivement et sans éclats la Papauté, à en faire sa créature. S'il réussit, grâce à la politique insensée que l'Empire et le gouvernement du 4 Septembre, bien fait pour lui succéder, ont suivie en Italie, il n'y aura plus ce jour-là, dans Rome, une Église catholique, il n'y aura qu'une Église romaine ; il n'y aura plus de Pape, il y aura au Vatican un chanoine du Quirinal : et Victor-Emma-

nuel, roi d'Italie, seigneur et maître de la Papauté, pourra poursuivre ses desseins ambitieux et conquérir la domination du sud de l'Europe, qu'il rêve à Rome, comme il rêvait à Turin la conquête de l'Italie.

CHAPITRE XX

UN AVOCAT CONSISTORIAL

Rome, 19 décembre.

Représentez-vous maître Laurier à soixante-dix ans, avec des souliers à boucles, des bas noirs, des culottes courtes, un gilet noir boutonné jusqu'au menton, la chaîne de montre pendant en breloque, une redingote droite battant les mollets, le tricorne classique, une tabatière en corne à la main gauche, une canne ornée d'une tête de caniche en cuivre à la main droite : vous avez le portrait du commandeur Morsilli, avocat consistorial, charge qui diffère quelque peu de la profession d'avocat à la cour de Paris. L'avocat consistorial ne plaide pas, devant Messieurs, que si son client a été pris à la chasse en temps prohibé, c'est le lapin qui a commencé. Il prononce les discours importants dans les consistoires, il présente les évêques au pallium, il instruit les procès en canonisation ou en béatification, et

remplit d'autres fonctions considérables en cour de Rome. Le collège des avocats consistoriaux ne compte pas non plus sept ou huit cents membres, comme le barreau de Paris, pépinière de quelques grands hommes et de beaucoup de déclassés. Il comprend quinze méditatifs, dont plusieurs sont des savants de premier ordre et qui ont tous, comme l'on dit, la langue bien pendue et du bien au soleil. Le commandeur Morsilli est, parmi eux, le troisième en dignité et le premier en modestie. Il est un des plus instruits, ce qui ne le rend pas pédant, et l'un des plus spirituels, ce qui n'enlève rien à sa bonhomie. Sa langue est caustique, autant que son âme est bonne. Il a le pétilllement d'expressions du pays napolitain, où il est né, avec le bon sens de Rome, où il a vécu. Sa parole est tour à tour gaie et sensible, rabelaisienne et élevée. Elle est variée comme celle d'un vieillard plein de verdure, qui a sondé chaque mot des épîtres de saint Paul, sait par cœur les lettres à Atticus, discute avec l'Ange de l'école les dogmes religieux et rit d'un franc rire, en aspirant une prise de tabac, à quelque grivoiserie du chantage de Tibur. Joignez à cela un peu d'entêtement, l'amour du vigneronnage et la haine du Piémont; vous voyez à peu près mon commandeur.

Le commandeur a une vigne hors de la porte de San Pancrazio, au delà de la villa Panfilii Doria. C'est

là un trait des mœurs romaines, qui demande une explication. La vigna diffère de la villa, en ce que celle-ci est, plus ou moins, un palais bâti en quelque frais paysage, tandis que celle-là est une vraie vigne à ceps et à treilles, avec une maison de campagne plus ou moins simple. On va à la villa en équipage, on va à la vigna la canne à la main. Faire una vignata, c'est faire une promenade à sa vigne ou à la vigne des autres.

Monsignor Termoz, prélat d'un esprit fin, M. Henri de Maguelonne, conteur agréable, qui connaît toutes les anecdotes piquantes de la Rome contemporaine, et moi avons fait aujourd'hui una vignata chez le commandeur Morsilli. J'avais rencontré le commandeur, avant-hier, au Janicule, dans les jardins qui précèdent la Fontana Paolina, où un fleuve se précipite dans Rome par un arc de triomphe. Il m'avait invité à l'entendre dire un peu de mal des Piémontais, ce que j'acceptai volontiers, car j'apprends toujours avec plaisir ce que les Italiens pensent les uns des autres.

Comme nous franchissions la porte San Pancrazio, une vingtaine de soldats faisaient l'exercice dans le chemin de ronde. Nous causions en français. Notre langue vint à leurs oreilles. A peine étions-nous éloignés de cent pas, que le clairon se campa à la tête de la via Aurelia et sonna dans notre direction,

aux rires moqueurs de ses camarades, une fanfare française. Nous nous retournâmes en deux temps, et peu s'en fallut, si le drôle, comprenant sans doute sa lâche sottise, n'avait arrêté sa sonnerie, que nous ne nous lancions tous les trois, au pas de course, à la charge de ces buzzurri, de ces marchands de châtaignes, ainsi que les Italiens appellent leurs ennemis les Piémontais. J'aurais boxé délicieusement ce clairon subalpin, qui se faisait le bruyant porte-voix des sentiments de ses compatriotes pour notre nation, à l'égard de laquelle ils devraient montrer moins de jactance.

Un peu plus loin, en suivant les sentiers creux qui longent les coteaux plantés de pins parasols, à l'ombre séculaire desquels sommeille la villa silencieuse de l'amoureuse Olimpia — car la campagne romaine, unie, vue d'ensemble, est ravinée lorsqu'on la parcourt, un autre incident nous arrêta quelques instants. Une vieille — elle semblait avoir cent ans — sortait d'une maisonnette à moitié effondrée au milieu des roseaux. Quelques cheveux blancs, mats comme ceux d'une morte, erraient, agités par l'air, sur son crâne jauni. Son visage recroquevillé avait ces teintes marmoréennes et veinées, qui sont particulières aux Italiennes et aux Espagnoles décrépites par l'âge. Une dent tremblante et sépulcrale vacillait sur ses gencives, au passage de sa respiration

oppressée. Ses mains affaiblies portaient une amphore à demi emplie d'un vin trouble. Elle marchait d'un pas incertain, semblable à un cadavre sorti des catacombes, entre ses deux filles. L'une d'elles, forte femme de vingt-cinq ans, à l'œil vif, aux joues potelées, s'avancait gaillardement, un sac de pois chiches en équilibre sur la tête et un enfant accroché à ses jupes. L'autre, jeune fille de seize ans, à figure régulière, était extrêmement pâle. Ses grands yeux noirs, doux comme du velours, se réfugiaient timidement sous ses longues paupières, dont les cils projetaient une ombre pudiquement voluptueuse sur ses joues.

Le groupe hâta le pas, en nous apercevant. La mère déposa son sac, prit par la main sa fillette et, allant précipitamment de l'un à l'autre de nous, les mains jointes, la voix et le regard suppliants : *Monsignor mio !* répétait-elle pour nous attendrir. La vieille nous énuméra les misères de ses enfants. La jeune fille rougissait un peu, en levant de temps en temps ses beaux grands yeux purs. C'était sa manière à elle de demander. Il y a une époque de sa jeunesse où la fille du peuple ne tend pas la main. Alors, elle n'a plus la hardiesse de l'enfance, et la nature lui fait sentir que sa vertu est une noblesse dont elle doit ménager la fierté, même devant la faim. Sa sœur n'avait plus cette perle fine.

Et puis le sentiment maternel brave toutes les délicatesses de ces pudeurs. Son mari, ayant pris part à un mouvement gréviste, est en prison. Avant-hier, rencontrant le roi, elle s'est jetée à ses genoux pour lui demander sa grâce, à quoi le roi lui a répondu de se rendre le lendemain, à neuf heures du matin, au Quirinal. La pauvrette, pensant que les grands ont le temps d'attendre, arriva une demi-heure en retard. Sans chercher à nous rendre compte de la vérité du récit, à quoi bon sonder le cœur des pauvres ! nous donnâmes quelque aumône à ces malheureuses ; je glissai la mienne dans la main fine et presque hésitante de la jeune fille, et nous ouvrimmes la claie de la vigna du commandeur.

Le commandeur nous avait préparé une surprise. Il avait dépouillé le costume de ville de l'avocat consistorial pour endosser le pantalon en laine grise, le paletot-sac et le feutre mou du propriétaire. Il surveillait, en aspirant les longues prises d'un homme qui foule son sol, vingt vigneron occupés à remuer sa vigne superbe, que les buzzurri confisqueraient de bon cœur s'ils l'osaient. Son premier geste, en nous voyant, fut de lever les bras en l'air, en signe d'impatience, et son premier mot fut de sauter à pleins pieds dans la politique.

« Eh bien ! quand rentrons-nous dans Rome ?

— Je crois qu'il faudra d'abord, monsieur le

commandeur, que vous en sortiez, vous, le Pape et le Roi.

— Aussi, me dit-il, je me suis muni déjà d'un passe-port pour l'étranger. »

Et plongeant vivement la main droite dans la poche de son paletot, il en retira un revolver qu'il agita de l'air d'un homme résolu :

« Lascio la corona, questo poi mai ! me dit-il ; je laisse quelquefois mon chapelet, celui-là jamais ! »

L'énergie du geste nous frappa. Nous racontâmes alors au commandeur l'anecdote de la femme du gréviste chez le Roi.

« Ah ! Porco spina ! » fit-il. Les porcs-épics et les tortues sont très-abondants dans la campagne romaine. Sans doute ils coupent le cœur des laitues et les jeunes pousses des ceps de l'avocat consistorial, car Porco spina ! est son juron favori, et il ne désigne Victor-Emmanuel que par cette appellation.

« Mais enfin, reprit-il, croyez-vous que la France n'interviendra pas à Rome ? »

— La France, monsieur le commandeur, ne peut et ne doit songer qu'à elle en ce moment. Si jamais elle reprend les armes, je ne pense pas que ce soit d'abord contre l'Italie, à moins de quelqu'un des mille événements imprévus de la politique. Le saint-siège se ferait probablement illusion, en comp-

tant sur une intervention, même éloignée. Je crois au surplus qu'il peut être utile à votre cause de démontrer, par l'expérience du temps, que la coexistence de deux souverains et de deux pouvoirs dans Rome est impraticable, sans que l'un des souverains et l'un des pouvoirs ne soient tyrannisés par l'autre. Beaucoup d'hommes de notre pays, même des plus honorables, souhaiteraient de voir la religion vivre et régner sur les peuples par la seule force spirituelle. Ces hommes ne se rendent pas, à mon avis, un compte exact de la séparation de l'Église et de l'État. Ils séparent les deux autorités, comme l'on sépare deux champs. Malheureusement, on ne plante pas des limites, aussi facilement, dans le domaine politique. Votre Cicéron a dit un jour que l'on voyait bien des villes sans portes ni murailles, mais qu'il n'existait pas de cité bien ordonnée sans religion. Cela veut dire que l'État ne peut vivre sans l'Église. Il n'en faut pas conclure que l'État doive être asservi à l'Église. Non, l'État ne doit pas être asservi à l'Église ni l'Église à l'État. Mais là se borne leur séparation. Les deux autorités ont le devoir de se renfermer le plus possible, chacune dans sa sphère, de vivre en bonne harmonie et de se prêter un mutuel secours. Car il n'est pas d'exemple d'une religion qui ait fleuri paisiblement sans la protection de l'État, parce que les

principes les plus primordiaux des sociétés et les sentiments les plus naturels de l'homme ont besoin d'une sanction matérielle pour subsister. Est-ce qu'il est un principe plus nécessaire à la vie sociale que le principe de la propriété individuelle? Cependant l'État le protège expressément en punissant le vol. Est-ce qu'il est un sentiment plus naturel et plus doux que l'amour des parents pour leurs enfants et des enfants pour leurs parents? Cependant l'État veille à ce que les parents ne traitent pas inhumainement leurs enfants et à ce que les enfants respectent les auteurs de leurs jours. A plus forte raison, l'État doit-il protéger la religion, qui, grâce à la secrète croyance en la Divinité que nous portons en nous-mêmes, enseigne aux hommes, plus efficacement que les législateurs et les philosophes, le respect de l'autorité, le respect de ses semblables, le respect de soi-même, d'où découlent les vertus qui annoblissent l'être humain. Beaucoup de nos compatriotes ne comprennent pas suffisamment cette loi de la nature, qui veut que tous les principes, toutes les institutions, tous les sentiments même nécessaires à la société, soient protégés et sanctionnés par l'État. Ils pensent notamment que la Papauté, qui est à la fois la tête et le centre de la religion catholique, peut vivre en Italie sans domaine ni pouvoir temporels où elle soit particulièrement

indépendante. Ils oublient sans doute qu'il ne suffit peut-être pas à la Papauté d'être protégée par l'État comme la religion elle-même. Qu'on le veuille ou non, étant donnée la situation sociale d'aujourd'hui, situation que personne n'a le pouvoir de changer d'un coup, la Papauté représente une force mitigée de politique et de religion. La vraie question est donc de savoir si cette force doit être livrée à un État, asservie à Victor-Emmanuel, ou si elle doit être isolée dans un cercle appartenant à la catholicité et autour duquel rayonneraient, en le protégeant, toutes les puissances catholiques. Eh bien, je crois qu'il est avantageux, pour l'avenir du siège apostolique, que cette démonstration se fasse expérimentalement, et que vous attendiez patiemment quelque une de ces occasions nombreuses de restauration qui se présenteront à vous, soit qu'elles naissent du sein même de l'Italie, soit qu'elles viennent du dehors, où gronderont certainement de prochains orages. Mon sentiment est que cette conduite, je me place à votre point de vue, aurait plus de sagesse que l'appel direct à une intervention étrangère, qui vous serait reprochée par le grand nombre d'Italiens que le Piémont a séduits avec l'unité de l'Italie.

— Mais vous paraissez croire que l'expérience démontrera les dangers que peut faire courir à tous les États, qui suivent la religion catholique,

la coexistence dans Rome du Pape et du Roi!

— Il importe peu que je le croie. Ce qui importe, c'est que les États, qui y sont intéressés, le voient. Or, je ne crois pas qu'ils le voient assez clairement. Pour ne parler que de la France, les avis sont divisés, et, fussent-ils unanimes, nous ne pourrions rien présentement. Si nous passions les Alpes, les Allemands ne passeraient-ils pas la Marne? et si nous tournions nos armes contre l'Italie, quand notre Alsace et notre Lorraine sont encore séparées de la mère-patrie, l'opinion française approuverait-elle cette entreprise? Le gouvernement qui la tenterait serait téméraire. Chez nous, le sentiment unanime est que la guerre à faire, c'est la guerre contre l'Allemagne. Je ne commets, en vous le disant, ni une fanfaronnade, ni une imprudence, ni même une indiscretion. Nous serions la dernière des nations, si nous n'y pensions pas. Je partage tout à fait cette manière de voir. Et si je songe, par exemple, à favoriser le renversement du roi Amédée en Espagne, c'est pour infliger un premier et facile échec à la politique prussienne; mais si la direction de notre politique m'appartenait, tout en contrariant avec persévérance les desseins de M. de Bismark, je ne mettrais la main à mon épée que le jour où j'aurais la certitude de l'enfoncer jusqu'à la garde dans le cœur de Berlin.

— Ah ! dit le commandeur en soupirant, toute l'Europe souffre quand la France est malade. »

Puis, pour dissiper ses noirs soucis, il nous conduisit à sa galerie des vins, car il n'existe pas de cave dans Rome ni dans la campagne romaine. Les eaux abondantes, que l'on y rencontre presque à fleur de terre, ne permettent pas de creuser des cavités saines, même à l'abri de voûtes épaisses. Les propriétaires de vignobles, qui veulent tenir leurs vins au frais, les déposent dans le ventre public du Monte Testaccio. Le commandeur, qui sait que la méfiance est la mère de la sûreté, que l'œil du maître engraisse les bœufs et préserve le vin de se clarifier, le commandeur n'éloigne pas la récolte de sa vigne. Deux rangées d'énormes tonneaux, pleins d'un vin généreux, forment l'allée d'orangers où il lit son bréviaire.

« Domenico ! » cria-t-il de sa voix aigrette.

Domenico, le valet de chambre du seigneur commandeur, arriva, un panier de verres à la main, et nous fit goûter de toutes les outres.

L'avocat consistorial ne perdait pas de vue un clapotement de langue des trois dégustateurs, et chaque fois que le palais trahissait sa satisfaction, deux et trois prises de tabac s'engouffraient bruyamment dans ses narines.

Mis en goût de nous faire savourer ses vins, le

commandeur fit sauter à la poêle un jeune chevreau, et nous obligea à nous mettre à table, à quatre heures de l'après-midi. Des princes et des cardinaux viennent souvent partager le repas modeste de ce savant aimable, qui accueille tous les visiteurs avec la même bonhomie. La joie qu'il éprouvait de l'honneur que nous avions fait à son muscat lui avait rendu tout son entrain. Il en perdit même sa tendresse pour un vieux chat, son compagnon. Comme le tranquille animal miaulait, son maître lui ayant effleuré la patte :

« Fatti le scarpe ! Fais-toi des bottes ! » lui dit-il.

Le chevreau entamé et le vin dégusté, nous descendîmes vers la ville. Chemin faisant, je demandai au commandeur, qui a instruit plusieurs procès en canonisation et en béatification, notamment ceux des bienheureuses Françoise des cinq plaies et Marie-Christine de Naples, si ces procès marchaient aussi lentement que la justice boîteuse.

« J'ai passé onze ans, me répondit-il, à instruire le procès de Marie-Christine de Savoie, fille de Victor-Emmanuel I^{er}, roi de Piémont, épouse de Ferdinand II de Bourbon, roi de Naples, mère de François II, le souverain actuel des Deux-Siciles, dépossédé par Victor-Emmanuel II.

— Vous avez dû, en effet, accomplir un labeur difficile, car la vie de la reine Christine de Naples

ne présente pas ces actions héroïques, ni ces côtés extraordinaires que l'on remarque chez la plupart des serviteurs de l'Evangile, élevés par l'Eglise à la cour des saints.

— Oui ! mais Dieu l'a sanctifiée par la foi et la douceur, *fide et lenitate sanctam fecit illam Deus*, me répondit-il. Et s'animant, il me récita des passages du discours latin, qu'il a prononcé en cour de Rome, pour obtenir la béatification de la princesse ; car l'avocat Morsilli parle le latin aussi purement que la langue du Dante, et s'explique plus volontiers en cet idiome sur les choses religieuses. Christine avait épousé un prince violent, esprit étroit, sorte de colosse borné et indomptable ; elle est parvenue à l'appriivoiser par sa constante douceur. Ferdinand haïssait sa mère. Christine savait cette haine en acceptant la couronne des Deux-Siciles. Sa première pensée fut de rapprocher le fils et la mère. Le soir des noces, au moment où les époux allaient se retirer dans leurs appartements : « Sire, dit-elle au roi, j'avais l'habitude de baiser tous les soirs la main de ma mère — coutume touchante que conservent encore les nobles familles d'Italie ; — la reine, votre mère, est désormais la mienne : voulez-vous que nous lui donnions cette marque de notre amour ? » Le roi n'osa refuser. Depuis lors, chaque soir, le roi et la reine remplirent ce pieux salut.

Christine sut diriger le tempérament excessif de Ferdinand vers des travaux utiles à son peuple. Si le prince ne dépouilla jamais son caractère tyrannique et dur, il convient de ne pas oublier que, sous l'influence de sa femme, son gouvernement sut tenir parfois une conduite utile ; qu'il forma une bonne armée de 80,000 volontaires, une flotte bien équipée, et que, sous son règne, la rente monta à cent trente francs, prospérité que les Napolitains n'ont pas revue.

— Eh bien, monsieur le commandeur, vous vous êtes fait là-haut de puissants amis.

— Se è vero che il calzolaio sia senza scarpe ! S'il est vrai que le cordonnier soit sans souliers ! » répliqua-t-il d'un air malin.

Nous étions au Transtévère, vers la pauvre maison où Raphaël aperçut pour la première fois la Fornarina, où ce charmeur délicat tomba sous le charme d'une fille robuste, dont la carnation à la Rubens contrastait avec la petite tête imberbe, encadrée par de longs cheveux bruns, le cou flexible, le teint olivâtre, les lèvres tendres et le génie pur du peintre de la madone del Cardinello. La nature aime les contrastes. Je m'approchai de ces murs, qui ont abrité l'amour du maître d'Urbino ; je collai mes yeux contre les vitres poussiéreuses. La boulangerie est toujours là, mais je n'ai pu distinguer

la nouvelle Fornarina. Au milieu de la chambre, où des sacs de farine sont empilés, deux mitrons à demi nus, semblables à des esclaves antiques, tournent lentement, en un cercle invariable, l'arbre de couche d'un moulin à pâtes.

Des voitures et la foule des Transtevérins, qui revenaient au logis à la chute du jour, nous forcèrent à reprendre notre marche, car la voie est étroite à cet endroit. Cette race, qui croît de ce côté du Tibre, est belle et vigoureuse. Des femmes étaient assises, graves comme des matrones, au milieu de leur étalage de petites oranges, plus jaunes que l'or de la Californie, de pommes d'un rouge brillant, et de légumes colorés de la basse Italie. D'autres revenaient du lavage, le paquet mouillé sur le chignon, droites comme des canéphores; tandis que les jeunes filles, les fazzoletti noués sur la tête, retombant en draperies pittoresques, la poitrine dessinée par les plis de leur chemise blanche et de leur corsage de couleur, dont les cordons sont tendus par leurs formes vivaces, traversaient le pont jeté sur le fleuve jaunissant, au retour de leur séance de pose chez le peintre et le statuaire, qui reproduisent leur torse populaire pour les temples et les palais. Dans ce fourmillement, nous rencontrâmes un chanteur de la chapelle Sixtine, avec lequel nous échangeâmes

quelques mots. Il parle comme tout le monde. Puis, arrivé au palais Farnèse, je serrai la main à mes compagnons de route, et me dirigeai vers la villa Médicis, où M. Hébert, directeur de l'Académie de France, m'avait invité à dîner.

CHAPITRE XXI

LA LOI SUR LES CORPORATIONS RELIGIEUSES

Rome, 21 décembre.

Il est peu probable que le parlement italien discute, avant la fin de janvier prochain, le projet de loi sur les corporations religieuses, rédigé par M. de Falco, ministre de grâce et justice, et distribué, le 30 novembre dernier, aux membres de la Chambre des députés. Néanmoins, il n'est pas sans intérêt d'indiquer, dès à présent, l'économie de ce projet. Il vaut même mieux appeler aujourd'hui l'attention sur le projet présenté que de l'appeler, dans deux mois, sur la loi votée.

Vous n'ignorez pas que la loi du 7 juillet 1866 a aboli les corporations religieuses dans les provinces de la couronne de Victor-Emmanuel et converti les biens immeubles des corps moraux ecclésiastiques; que la loi du 15 août 1867 a liquidé le domaine ecclésiastique; que la loi du 29 juillet 1868 a déter-

minué les pensions et allocations aux membres des corporations religieuses supprimées; que la loi du 41 août 1870 enfin a opéré la conversion des biens des fabriques. Ces lois, comme on le voit par leur date, sont antérieures à l'annexion des États de l'Église au royaume d'Italie.

Le ministère Lanza propose au Parlement de les promulguer et de les appliquer dans ces mêmes États de l'Église, en y introduisant deux exceptions qui font l'objet du projet de Falco :

1. La conservation des maisons généralices des divers Ordres supprimés ;
2. L'abandon de l'incamération des biens desdits Ordres.

Il motive cette extension des lois sur les corporations religieuses à la province de Rome par la nécessité de donner à l'Italie unifiée une législation unifiée. Les deux exceptions, en faveur des maisons généralices et de la non-incamération des biens, ne rompent pas l'unité que l'on veut créer. Car la conservation des maisons généralices n'est pas en désaccord avec la loi de 1866 ni avec le droit civil italien qui admet, dans des cas particuliers, l'existence de fondations laïques ou ecclésiastiques, du moment qu'elles n'ont pas la personnalité juridique. De même, l'abandon de l'incamération ôte à la loi tout caractère fiscal, en ce sens que les biens du clergé

continuent à servir au but de leur première destination, à la bienfaisance, à l'instruction et à d'autres institutions sociales.

Comme conclusion, la conservation des maisons généralices, nécessaire à la mission spirituelle du Pontife, et l'emploi des fonds des corporations religieuses se concilient non moins avec la loi sur les garanties, qui repose sur une promesse sacrée faite à la catholicité.

Tout ce langage est du ministre de grâce et justice.

Il convient tout d'abord, avant même de démontrer la charpente de la loi, de faire les plus amples réserves sur la pensée, sur la valeur et sur le but véritables du projet, qui ne sont peut-être pas exactement conformes aux déclarations de l'exposé des motifs ministériels.

La conservation des maisons généralices et l'abandon de l'incamération étant les deux pièces importantes du projet, quelle situation les 25 articles de ce projet font-ils aux maisons généralices, et quel emploi font-ils des biens des corporations?

Conservation des maisons généralices :

Chacun des Ordres religieux, qui possèdent un généralat ou un procureur général dans la ville de Rome, conservera une maison destinée à sa représentation près le Saint-Siège (art. 2). Les biens de

cette maison seront administrés par la communauté religieuse, laquelle, à tous les autres égards, cesse d'être reconnue comme corps civil (même article). Un décret royal indiquera les maisons conservées (même article).

Telle est la première application de la maxime : **Libera Chiesa in libero Stato !** Ce n'est plus le Pape qui fixe sciemment le nombre des serviteurs ou auxiliaires de sa Chaire, ni qui les choisit. Ce soin est passé au Quirinal. M. Lanza, docteur en médecine, juge dans sa haute sagesse ecclésiastique, que les maisons généralices suffisent à la mission spirituelle du Pontife. Il dit au Pape : « Vous prendrez tant de grammes de jésuites, une pincée de capucins, un soupçon de récollets, dans une décoction de minimes. L'Église se portera comme un charme, en suivant mon traitement. » Il y a bien une loi sur les garanties, qui ferme au pouvoir civil la porte des églises et place le Pape et le Roi sur le même rang de souveraineté ; mais cette loi est *ad pompam et ostentationem*. Elle fait du Roi le Roi et du Pape un masque de théâtre. Elle ne permet pas à celui-ci de réduire les bersaglieri royaux, mais elle octroie pleins pouvoirs à celui-là de supprimer les moines papalins. C'est là la véritable égalité. « Soyons amis ! Tu me gênes, je te supprime. » **Libera Chiesa in libero Stato !** Il est vrai que le gouvernement italien

a la magnanimité de conserver les maisons générales, et qu'un décret royal — *royal* y est — indiquera ultérieurement les bâtiments où les généraux d'Ordres et leurs aides auront la liberté de faire leur lit. Toi, Giacomo, tu coucheras dans la petite jacobine, sous les combles; et toi, Bernardino, tu t'arrangeras comme tu pourras, sur le canapé, là-bas, au fond du corridor. Le libéralisme piémontais va jusque-là. J'oubliais que les biens de chaque maison généralice seront administrés par la communauté religieuse; que le chef des cuisines, creusées dans les sous-sols du Quirinal, n'enverra pas, dans un petit panier, son dîner tout cuit au Père Général, et que le portier du couvent généralice aura le droit d'acheter son macaroni sans l'assistance du commissaire.

Abandon de l'incamération des biens des corporations religieuses :

S'approprier le bien d'autrui est un acte qui, en Italie, s'appelle du nom gracieux de : incamération des biens. Les Prussiens ont incaméré nos pendules; la Commune de Paris a incaméré les collections de M. Thiers. Faire l'abandon de l'incamération des biens d'autrui est un autre acte qui, en Italie, consiste à s'approprier le *dominium* du bien de quelqu'un et à lui en laisser la jouissance, en la réglant. Exemple : Je vous signifie un beau matin que votre

champ est à moi, *quia nominor leo* ; mais que, par pure munificence, je fais l'abandon de son incamération et que vous avez, de par ma grâce, le loisir de le cultiver, à la charge de telles œuvres pies, que je détermine. L'abandon de l'incamération est, vous le voyez, une générosité de grand seigneur. Le gouvernement italien a donc abandonné l'incamération des biens des corporations religieuses de la ville et de la province de Rome, ce qui n'est pas un mince bienfait, ces biens donnant le beau revenu annuel de sept millions cent quatre-vingt-douze mille six cent trente-quatre francs soixante-treize centimes, dont voici la provenance :

Il existe dans la ville et la province de Rome : 476 couvents, dont 311 couvents d'hommes et 165 de femmes. Les moines s'élèvent à 4 326 et les religieuses à 3 825. Les revenus dénoncés sont de 4 780 891 fr. 71 c. bruts ; et, nets, de 4 218 265 fr. 33.

Les couvents, les moines, les religieuses et les revenus se divisent ainsi : dans la ville de Rome, 126 couvents d'hommes, 92 de femmes : total, 218. Le nombre des moines est de 2 375 ; celui des religieuses de 2 183 : total, 4 558. Les revenus bruts pour les couvents d'hommes s'élèvent à 1 943 721 fr. 47 c. ; les revenus nets à 1 655 869 fr. 08 c. Pour les couvents de femmes, les revenus bruts s'élèvent à 1 436 324 fr. 16 c. ; les revenus nets à 1 322 539 fr. 01.

Le nombre total des couvents dans les diocèses suburbicaires est de 73, dont 51 couvents d'hommes et 22 couvents de femmes. Les moines s'élèvent à 517 et les religieuses à 351 : total, 868. Revenus bruts, 323 204 fr. 03 c.; nets, 257 215 fr. 67 c.

Dans les autres communes de la province, le nombre total des couvents est de 185, dont 134 couvents d'hommes et 51 couvents de femmes. Les moines s'élèvent à 1 434 et les religieuses à 1 291 : total, 2 725. Revenus bruts, 1 077 645 fr. 05 c.; nets, 982 641 fr. 57 c.

Corps moraux ecclésiastiques. — Il existe dans la ville de Rome 5 basiliques patriarcales, 9 basiliques mineures, 8 églises collégiales. Il y a en outre 181 bénéfices, chapellenies, etc., dont 43 sont de patronat laïque et 138 de patronat ecclésiastique. Les revenus dénoncés par tous ces corps moraux sont de 1 799 393 fr. 21 c. bruts, et de 1 441 654 fr. 44 c. nets, ainsi répartis :

	Revenus bruts.	Revenus nets.
Basiliques patriarcales (moins celle de Saint-Paul, dont les revenus n'ont pas été dénoncés)..	1 070 035 ^f 35	822 205 ^f 38
Basiliques mineures.....	176 721 35	154 325 51
Églises collégiales.....	196 902 31	167 437 42
Bénéfices ou chapellenies de patronat laïque.....	57 793 69	49 889 81
Bénéfices ou chapellenies de patronat ecclésiastique.....	297 940 51	247 796 32
Total.....	1 799 393 21	1 441 654 44

aux biens susdits, aux allocations et pensions des religieux et religieuses des maisons supprimées, aux dépenses du culte des églises desservies par les corporations dissoutes et aux œuvres de bienfaisance et d'instruction sus-mentionnées, art. 4.

Les pensions aux religieux et religieuses des maisons supprimées dans la ville de Rome sont fixées à 600 francs par an pour les prêtres, et à 300 francs pour les laïques et frères convers des ordres mendiants. Ceux qui, parmi ces derniers, prouveront qu'ils se trouvent affectés de quelque grave infirmité, toucheront une pension de 400 francs s'ils sont prêtres ou coristi, et une pension de 300 francs seulement s'ils sont laïques ou frères convers, art. 11.

— Les uns et les autres devront avoir professé leurs vœux, antérieurement à la présentation de la loi au Parlement, pour avoir droit à la pension, art. 12. — Ils ne jouiront de la pension qu'à la prise de possession du couvent, art. 13. — Ils résideront dans leur couvent jusqu'à l'inscription et la liquidation de leur pension, art. 5. — Ils pourront obtenir l'autorisation, pour des motifs de santé, de vivre en commun, art. 5 — après la vente aux enchères de leur couvent, art. 6 — par les soins d'une commission gouvernementale, art. 8.

Il y a bien d'autres dispositions importantes, relativement au mode de conversion des biens, à leur

administration, à leur emploi, et relativement à la pension ou à la condition des religieux et religieuses. Je ne retiens que ce trait essentiel : la substitution de l'État à l'Église dans la propriété de biens rapportant un revenu annuel de 7 192 634 fr. 73 ; dans la disposition de ce revenu au profit d'œuvres du culte, d'instruction, de bienfaisance ; dans le pensionnement du clergé pontifical.

Le gouvernement italien s'empare, de son autorité privée, des biens que les catholiques de tout l'univers ont accumulés à Rome pour la splendeur de la Papauté, pour les besoins de l'Église et le soulagement des pauvres. Il ne tient pas compte qu'ils ont été confiés au Souverain-Pontife et que les donateurs ne s'en seraient pas dessaisis au profit d'un pouvoir civil. Il se met ainsi, sans mandat, aux lieux et place du dépositaire de la catholicité. Au moyen du trésor ecclésiastique qu'il s'approprie, il entreprendra, comme il le jugera à propos, sans même en conférer avec le Vatican, le culte catholique. Il enseignera, il fera l'aumône, il soignera les malades avec l'argent de l'Église. Il se popularisera et paraîtra charitable, grâce aux ressources versées par les catholiques dans les mains du Pape et de ses auxiliaires, et dont il s'arroge la disposition, privant l'Église de l'accomplissement des œuvres qui sont le côté le plus sensible de la religion. Conçoit-on,

en effet, une Église qui n'enseigne pas, qui ne secourt pas les pauvres, qui n'ouvre pas ses hospices aux malades? Telle sera, cependant, à Rome, la condition de l'Église catholique après le vote, par le Parlement, de la loi qui la spolie. Le projet de loi de Falco va plus loin. Non-seulement il dépouille l'Église et couvre les épaules de la monarchie de Savoie du manteau de charité pontifical, mais il établit un siège, par la famine, autour des Ordres religieux. Il interdit aux moines de vivre sous le même toit sans l'autorisation du gouvernement; et pour marquer l'ère heureuse qu'il ouvre à l'Église, il alloue aux prêtres une pension de 300 fr. au minimum et de 600 fr. au maximum. Un prêtre des ordres mendiants vivait en communauté avec 4 ou 500 fr. par an; mais il est dans l'impossibilité de vivre libre avec 300 fr. ou 600 fr. ou même 1,000 fr. Je ne parle pas de la dépendance humiliante, et extrêmement dangereuse pour les puissances catholiques, dans laquelle sera placé le clergé pontifical, salarié par le roi Victor-Emmanuel.

Je sais bien que l'État ne peut pas vivre, avec l'organisation cléricale de la province de Rome. Comment l'élément civil fonctionnerait-il dans Rome, au milieu de la cour du Vatican, d'un nombreux clergé régulier et de 8,151 religieux? Je sais bien que l'Église est envahissante; qu'elle aime à

posséder ; qu'il serait exorbitant que , dans une province ordinaire, les seuls moines possédassent plus de sept millions de revenus. Je sais bien qu'une pratique assez constante des gouvernements consiste à confisquer, tous les deux siècles, les biens de l'Église, qui menacent le territoire de la main-morte ; mais je sais aussi que cette pratique habitue les populations à l'idée de la spoliation des riches, qu'elle conduit, de violation en violation, au mépris du droit de propriété, et qu'il serait plus équitable de veiller sévèrement à ce que l'Église ne captât pas les héritages que de les lui arracher en bloc, sans contrôler leur origine.

C'est précisément parce que l'organisation cléricale de la province de Rome est une organisation particulière aux États de l'Église, nécessaire à l'Église, inconciliable avec un État civil, qu'il ne fallait pas annexer Rome à l'Italie. Il ne fallait pas faire de Rome, qui était un couvent, dont l'existence importait à la catholicité et dépendait d'elle, il n'en fallait pas faire la capitale d'un royaume. Il ne fallait pas, pour unifier l'Italie et « unifier la législation, » comme le dit naïvement l'exposé des motifs, assimiler le clergé de Rome au clergé de Turin, parce qu'ils ne sont pas assimilables. Il ne fallait pas traiter le Pape comme un évêque et lui assigner un traitement, parce que le Pape n'est pas

un évêque sans fonction politique : il commande à mille quarante-deux évêques, qui dirigent eux-mêmes autant de diocèses, ce qui fait de lui une puissance que le monde a intérêt à ne pas voir devenir la vassale d'un souverain. Toutes les spoliations présentes proviennent de la fausseté de cette situation. Toutes les complications, qui surgiront, seront provoquées par la présence de ces deux éléments rivaux et de ces deux souverains ennemis dans les mêmes murs.

La loi sur les corporations religieuses aura peut-être son bon côté pour l'Église. C'est une vérité, devenue banale, que les religions ont besoin, de temps à autre, de persécutions. Trop de prospérité les endort. Le long règne de Pie IX a énervé un peu la cour pontificale. Beaucoup de prélats se meurent dans l'oisiveté et la mollesse, ou s'exercent à la vertu de médisance, dans laquelle plusieurs sont passés maîtres. J'ai été surpris de trouver dans leur langage si peu de bienveillance pour leurs confrères, et autant de superbe pour les hommes qui ne portent pas les bas violets. Je ne leur en fais pas un crime, parce que toutes les institutions ont un côté peccable, et qu'eux-mêmes sont des hommes. Mais je leur voudrais des sentiments et une conduite plus conformes à leur état. La même observation convient aux Ordres religieux. Ils se sont éloignés presque

tous de l'esprit de leur fondateur. Ils n'en suivent même plus la règle. Le Pape a été impuissant à leur imposer la moindre réforme, car le moine est peu malléable. Il s'est vu obligé, pour les rappeler à l'observance des traditions, à laisser les moines vivre sous la loi abusive qu'ils se sont faite, et à prescrire aux couvents de nourrir les novices dans l'ancienne règle. La pauvreté et la persécution feront plus pour les réformer que les bulles du Vatican.

Des hommes, en dehors de l'Église, qui reconnaissent la nécessité de la religion dans le jeu social, et même des princes de l'Église, revêtus de la pourpre cardinalice, m'ont exprimé leur espérance de voir le clergé régulier et les ordres religieux s'épurer dans cette crise. Ils en ont besoin. La loi sur les corporations aidera probablement à l'épuration. Mais des abus qui rongent l'Église, je ne conclus pas que l'Église soit une lèpre. Et, du résultat de la suppression des ordres monastiques, je ne conclus pas que Victor-Emmanuel veuille régénérer l'Église. C'est une spoliation du Vatican par le Quirinal, de laquelle le Vatican peut tirer une leçon salutaire, à moins que, se prêtant à la pensée du roi, il ne se laisse caresser et gagner par celui, qui lui aura coupé les ongles et limé les dents.

Jusqu'à présent du moins, le Vatican refuse énergiquement de prêter les mains à sa spoliation, à

laquelle le projet de Falco, notamment par les articles 9 et 12, voudrait le faire participer directement, afin de le rendre solidaire de la conversion des biens ecclésiastiques et du pensionnement civil des moines, participation qui serait une ratification implicite et une quasi-renonciation à la revendication. Pie IX a interdit formellement aux moines d'accepter ou de subir ce rôle de dupes. Lui-même s'est exprimé fortement contre le projet de loi et contre la tactique qu'il contient, dans son allocution au consistoire de ce jour, ou plutôt à la provision d'évêques, car il ne tient plus de consistoire.

Il n'y a pas de doute, néanmoins, que le ministère Lanza maintiendra son projet. Je crois même qu'il s'opposera à ce que le Parlement y apporte aucune modification, s'il est permis de prévoir son langage à la tribune par celui qu'il a tenu au comité privé. Particulièrement, sur la proposition du député Chiaves, qui demandait que la Compagnie de Jésus fût exceptée des maisons généralices conservées, il s'est prononcé clairement. Et lorsque la gauche, par l'organe du député Nicotera, a repris pour son compte la proposition que le député Chiaves avait tenté de réduire à une simple recommandation, dans la crainte d'une crise ministérielle, le cabinet a encore résisté. Il persiste toujours, malgré l'adoption de l'ordre du jour Nicotera par la

grande majorité de la Chambre, qui voudrait, à un siècle de date, faire proscrire par le roi d'Italie ces mêmes jésuites que le pape Clément XIV, Ganganelli, avait dissous en 1773. Il faut avouer, avec M. Lanza, que l'exception serait mesquine. Il faut ajouter qu'elle n'atteindrait pas le but. Rien n'est vivace et rusé comme le jésuite. La loi de 1866 a supprimé leur Compagnie en Italie. Elle n'a pas supprimé un seul jésuite. Ils vivent à droite, à gauche, et se rejoignent quand ils veulent. A Florence, ils ont loué un petit réduit, au-dessus de l'appartement d'un officier supérieur de gendarmerie. Est-ce fort? Mais le vote du comité peut bien n'être qu'une manœuvre, bien que l'on fasse grand bruit du peu de sympathie que la population éprouve pour les jésuites, qui seraient, au dire des unitaires, les seuls obstacles à la réconciliation du Vatican avec le Quirinal. Les jésuites conservent sans doute une certaine influence, surtout dans l'aristocratie romaine, où ils savent être utiles par les secours qu'ils donnent discrètement, et agréables par l'éducation correcte qu'ils reçoivent. Cependant, on exagère leur action, principalement en ce qui concerne le Vatican. Le Pape n'écoute guère que lui-même. Que les jésuites existent ou qu'ils n'existent pas, Pie IX, tout Italien qu'il est, ne se rapprochera pas de Victor-Emmanuel. Le vote du co-

mité pourrait donc bien être une manœuvre. Car si les jésuites ont interligné l'Évangile avec les maximes de Machiavel, les hommes politiques d'Italie procèdent tous de l'auteur du *Prince*. Ne serait-il pas très-habile de paraître résister au Parlement, résister à l'opinion, résister même à l'exemple donné par M. de Bismarck, par respect pour la loi sur les garanties, par souci de la liberté de l'Église et pour agir magnaniment, en nation sérieuse ?

CHAPITRE XXII

LE PIÉMONTAIS ARTISTE

Rome, 22 décembre.

Il faut rendre au Piémontais cette justice qu'il est fait pour les arts, comme l'Auvergnat est fait pour danser sur la corde. L'invasion en a amené plusieurs milliers à Rome, à la suite de Victor-Emmanuel, Savoyard croisé de Piémontais. Le contact de cette terre artistique ne leur a pas communiqué le goût des arts. Nés buzzurri, ils restent buzzurri et mourront buzzurri. On ne sort jamais de la châtaigne.

Le Piémontais, venu à Rome, y vit en garnison. Le vrai Romain, celui de la devise du municipe : S. P. Q. R., tient les buzzurri du Quirinal et les buzzurri des garnis à vingt lire à l'écart.

L'aristocratie romaine ne se mêle pas aux buzzurri de la cour royale. Elle s'enferme dans ses palais et boude le protégé de la chemise rouge, qui n'est pour

elle qu'un buzzurre de vieille race. Ni les Aldobrandini, ni les Borghèse, ni les Colonna di Stigliano, ni les Cardelli, ni les Gallese, ni les Chigi et Chigi di Campagnano, ni les Massimo, ni les Moroni, ni les Mattei, ni les Barberini, ni les Caffarelli, ni les di San Mauro, ni les Patrizi, ni les Rospigliosi, ni les Spinola, ni les Cavalletti, ni les d'Arsoli, ni les Grazioli, ni les Altieri di Viano, ni les Costaguti, ni les di San Faustino, ni les di Sarsina, ni les Giustiniani Bandini, ni les Sacchetti, ni les Lancellotti, ni les Vitelleschi, ni les di Sulmona, ni les Theodoli n'ont arboré la croix de Savoie.

Comme le peuple n'a pas ses entrées à la Cour, il marque son peu de sympathie pour les buzzurri conquérants, en ne prenant aucune part à la politique. Un Romain s'est amusé à faire cette statistique électorale : l'Italie compte 540,000 électeurs, en chiffres ronds, d'après le recensement officiel de 1869, augmenté des 22,000 électeurs de la province de Rome, et 455,533 fonctionnaires, suivant un calcul qui remonte au 31 décembre 1871. 290,000 de ces 455,533 fonctionnaires, la plupart Piémontais et électeurs, ont élu les 550 membres de la chambre des députés actuelle, qui représentent chacun 519 Piémontais électeurs ou électeurs piémontais, soit un peu plus de la moitié des inscrits de leur collège et 15 habitants par 1,000. Ce plaisant Romain pré-

tend que l'amour des Italiens pour le roi des buzzurri est réduit, par ce décompte, à sa plus simple expression. Il pourrait ajouter que son calcul démontre que l'on prend, pour un engouement unitaire, la passivité des provinces d'Italie, habituées à changer de maîtres. Mais il est républicain italianissime, et l'on comprend qu'il ne puise dans ses chiffres que ce qui convient à sa thèse.

Done, en conquérant Rome, le Piémontais n'a pas plus conquis le goût des arts que le Romain ne l'a perdu, en étant conquis. Le Romain comprend sa Rome. Il la sait. Il l'aime. Elle est, pour lui, l'histoire du monde, écrite en marbre. Il admire sa grandeur et ne suppose pas que Rome puisse exister autrement qu'elle est. Le Piémontais, lui, n' imagine pas qu'une ville renferme quatre cents églises, d'innombrables ruines, des voies de palais et de monuments. Il lui paraît ignoble que des rues soient tortueuses, et insupportable qu'elles s'échelonnent sur sept collines. Les habitations centenaires, sous leur manteau noir et lézardé, lui semblent des sépulcres qui puent la mort. Il trouve que Turin est plus régulier et plus commode, que le piéton y marche au moins de plain-pied dans des rues planes, tirées au cordeau.

Aussi, son premier rêve au Quirinal a-t-il été la transformation de Rome. Refaisons Rome à notre

image et sur le modèle de Turin. Vite, un balai à la main, il a badigeonné les maisons antiques, qui ressemblent maintenant à des vieilles, affublées de falbalas couleur de paille. Sa craie rouge de barbare a marqué, d'un bout à l'autre de la ville, les échoppes pittoresques et les quartiers en labyrinthe, qui doivent tomber sous la pioche du buzzurro, pour faire place aux boulevards longuement ennuyés et aux bâtisses modernes, cages à cinq étages. De la Piazza del Popolo au pont Sublicius, du Transtévère à la Via delle Quatre-Fontane, les maisons sont crépies et peinturlurées dans le style de ces masures qu'un propriétaire économe enduit d'une chaux rousse, jusqu'à ce que vienne le jour de les démolir. Partout, des arpenteurs tracent l'alignement des voies en projet, à la fureur des artistes, à la tristesse du Romain.

Déjà, des monuments portent l'empreinte du Vandale. Le Colysée a été dégarni de sa poétique végétation, qui faisait de ses ruines colossales un bocage où se réfugiaient les oiseaux d'alentour. Aujourd'hui ce pauvre Colysée a la mine d'une ruine à vendre, pour presse-papier, écritoire ou ornement de console. Le commandeur Rosa a fait ce chef-d'œuvre, qui lui a valu le surnom de Guiscard II. On dit que, pour réparer sa maladresse de topographe métamorphosé en archéologue, il va faire laver l'amphi-

théâtre Flavien, comme on lave la colonne de l'Immaculée Conception, qui dépare la Piazza di Spagna, afin que l'amphithéâtre paraisse tout neuf. Il fera non moins bien de relier par des bandes de fer les pierres et les murailles, qu'il a ébranlées, en extrayant de leurs fissures les racines des lauriers, des cyprès et des viornes qui ombrageaient le Colysée, chéri des peintres et des touristes.

Le Piémontais artiste a badigeonné aussi la façade du Palazzo di Venezia, où l'on voyait « Madame Lucrèce »; le Palazzo della Cancelleria, chef-d'œuvre du Bramante; le Quirinal, que le roi occupe; l'élégant Palazzo della Consulta à Monte-Cavallo; un intéressant couvent, transformé en ministère de la marine; le Palazzo di Monte Citorio, dont la cour, une des œuvres les plus originales du Bernin, a été disposée en salle des séances pour la chambre des députés; et vingt autres cloîtres ou palais, appropriés aux ministères et au service de l'État. Peu s'en est fallu que Santa Maria Maggiore ne fût déchaussée par les nivellements de terrain, entrepris autour d'elle, sur les voies tracées jadis par Sixte-Quint, qui habitait ce coin de Rome avant de porter la tiare. Les réclamations du Chapitre et les protestations des Romains ont arrêté cependant les terrassiers, à dix mètres de la basilique. Un peu en avant de la façade principale, on a presque enterré un des plus vieux

sanctuaires de Rome, élevé sur l'emplacement de la maison du sénateur Pudentius, qui offrit l'hospitalité à saint Pierre. Le cardinal Bonaparte, titulaire de la Pudenziana, vient à peine d'achever sa restauration, dans le style de sa construction première. Bientôt elle disparaîtra sous le talus, qui s'élève jusqu'à sa frise.

Au milieu des pans de murailles des Thermes de Dioclétien, les plus vastes de l'ancienne Rome, Michel-Ange a bâti un cloître d'une architecture élégante. Des chartreux y ont établi leur retraite. C'est une solitude complantée d'orangers, dont les parfums répandent comme un baume dans l'âme. Les pieux solitaires s'y exerçaient paisiblement à démonter les rouages de leur conscience, lorsque Victor-Emmanuel est entré dans Rome. Il semblait que les ruines eussent dû les mettre à l'abri du vainqueur. Il n'en fut rien. Les Piémontais y pénétrèrent et obligèrent les religieux à s'entasser dans une aile du monastère. Les vastes portiques servirent d'écuries aux chevaux des envahisseurs, et les salles du Chapitre furent transformées en greniers à foin. Le Prieur de cette Chartreuse, le P. Tadeo, si j'ai bien retenu son nom, me racontait, dans son humble cellule, toutes ces profanations. Et m'ouvrant une galerie d'où l'on aperçoit le cimetière du couvent, la cour principale et les colonnades pro-

fanées : « Regardez, me dit-il, les tombes de nos Pères n'ont même pas été respectées. On y a parqué des chevaux. » Le bon Prieur, qui a évangélisé les Indes pendant plus de quinze ans, était tellement ému, qu'il ne pouvait jeter les yeux sur sa chère solitude troublée. Cependant, l'installation d'un escadron de cavalerie dans le champ des morts lui parut une violation si odieuse de la sépulture, qu'il se rendit bravement au Quirinal et demanda à parler au prince Humbert. On le renvoya d'un officier à un intendant, de celui-ci à un majordome, du majordome à un secrétaire, de ce dernier à un aide de camp. Mais le Prieur s'était promis de ne pas sortir du palais sans avoir vu le prince. Enfin, un employé bienveillant fit passer sa requête au fils du roi, qui s'empressa de recevoir le chartreux, pensant peut-être qu'il était porteur de quelque message important.

« Mon Prince, dit l'humble moine à l'héritier de la couronne, des officiers de l'armée du roi, votre père, ont eu l'irrévérence de profaner le cimetière et les portiques de mon couvent, en y attachant leurs chevaux. Je viens demander à Votre Altesse de faire respecter la prière et les morts.

— Vous avez raison, Révérend Père. Dès demain, je donnerai des ordres. »

Le Père descendit des appartements du Prince.

Chacun alors s'empressa auprès de lui. Quand le regard des puissants s'est arrêté sur quelqu'un, la malveillance se change en sympathie. Mais le Prieur avait obtenu ce qu'il voulait. Il se déroba à la curiosité des gens de la maison du Prince et alla porter la bonne nouvelle à ses religieux. Les chevaux furent conduits le lendemain hors du monastère. Cependant l'administration militaire continue à occuper la belle Chartreuse des Thermes de Dioclétien, au mont Viminal. Elle a établi des magasins d'équipement dans ce petit chef-d'œuvre de Michel-Ange.

D'autres métamorphoses sont en projet. Les entrepreneurs et architectes piémontais ont déjà tracé des plans, plus qu'il n'en faudrait pour bâtir dix villes. La junta a voté dernièrement la destruction d'une partie du bastion du fort Saint-Ange, sous le prétexte qu'elle provoque l'ensablement d'une des ouvertures du pont; l'enlèvement à la Farnesina de la saillie, qui réduit de moitié le lit du Tibre et varie pittoresquement son cours; la démolition du pont Rotto, si coquettement suspendu au-dessus des arches du Palatinus, jadis emporté par le fleuve, et d'où l'on aperçoit, comme d'un balcon, l'embouchure de la Cloaca, l'île d'Esculape, le pont Fabricius, le Janicule et le lieu où fut le camp de Por-senna; les piles des ponts Sublicio et Trionfal, les crêtes en briques et les pilastres qui émergent du

fleuve, vers l'île Tiberina, vont disparaître. L'Italie ruinée dépensera des millions à dépoétiser le Tibre. C'est le souci du pro-syndic, comte Pianciani.

Horreur ! au printemps prochain, on démolira ces baraques lépreuses, qui plongent leurs longues jambes dans les eaux jaunes. On arrachera tous ces bosquets verdoyants qui mouillent le bout de leurs branches entre les temples ruinés, les maisons bizarres, les bancs de sable, les replis capricieux du Tibre. On y bâtira des quais ornés de colonnes Ram-buteau, et l'on enserrera ce fleuve, dont l'aspect agreste et bouleversé offre tant de charmes, on l'enserrera dans une rigole en moellons, comme l'on fait des eaux grasses d'un évier ! Buzzurri !

Les quais du Tibre s'étendront sur la rive gauche, depuis la berge d'Acqua Acetosa jusqu'à San Paolo ; et, sur la rive droite, qui est moins habitée, depuis Tor di Quinto jusqu'au delà de Ripa Grande et de la porte Portese. Hors de la ville, les quais seront formés par un talus en terre ; dans l'intérieur de la ville, par de grosses murailles plongeant jusqu'au plus bas du lit. La dépense totale de ce grand ouvrage est évaluée à quarante millions. Pour le moment, la municipalité en a voté deux ; le gouvernement en donnera deux : c'est à peine de quoi commencer. Les expropriations des parties de la rive à exproprier, sur la rive droite, dans les trois

points où les travaux seront incessamment inaugurés, absorberont tout de suite un million de lire. Ces trois points sont : le pont Saint-Ange, la Farnesina, le débouché de l'île San Bartolomeo. On tranchera une demi-lune dans la berge, le long du jardin de la Farnesina, qui appartient maintenant à un Espagnol, M. Bermudez y Castro. On construira un éperon en haut de l'île San Bartolomeo ; on prolongera l'île par un autre éperon plus mince allant jusqu'à la pile du milieu du Ponte Rotto.

Ce plan, dû au chevalier Canevari, avait été tracé déjà au temps où Napoléon I^{er} portait les lauriers de César. M. de Tournon, préfet de Rome, fit, en effet, dresser un projet de digues et de quais par M. Navier, ingénieur du gouvernement. Ce projet existe ; il a été imprimé et publié, et il a dû servir de base au projet Canevari. L'ingénieur Vescovali va commencer les travaux d'après ce plan ; toutefois, il y apporte des modifications importantes. Ces modifications seront soumises successivement à l'examen du conseil municipal et du conseil supérieur des travaux publics. Par exemple, le plan Navier-Tournon-Canevari supprime l'île San Bartolomeo, en comblant la branche du Tibre la plus rapprochée de la rive gauche ; M. Vescovali maintient l'île, telle qu'elle est, et les deux branches du Tibre, qu'il agrandit même considérablement. Il arme l'île, qui

ressemble à un navire, d'une poupe en amont, pour diviser les eaux, et d'une proue en avant pour conduire le courant jusque sous les arcades du Ponte Rotto.

Pendant ce temps, les aqueducs de Tarquin, devenus insuffisants par suite de l'exhaussement du sol, refluent dans les rues à la première averse. Le passant nage à pleines bottes dans les flaques et les ruisseaux changés en torrent; une barque voguerait dans les cavités qui bordent le Panthéon, patriarche des monuments de Rome. Mais les quelques millions que l'on consacrerait à l'écoulement de ce déluge, seraient enfouis sous terre. La main du buzzurre n'apparaîtrait pas suffisamment au soleil.

Il est vrai que les omnibus piémontais vous font courir le risque d'être écrasé vingt fois par jour dans les rues étroites et sans trottoirs. Il est vrai que les magasins piémontais du Corso étalent leurs devantures en marbre, qui appellent vainement les clients et irritent sottement l'œil de la plèbe romaine, autrefois sans haine et prenant son lot comme la Providence l'avait fait. Tout cet archaïsme de la vieille Rome, ses mœurs simples et pompeuses à la fois, ses seigneurs, ses prélats, ses carosses, ses solennités religieuses, sa pourriture du Ghetto, sa sauvagerie du Transtévère, sa bizarrerie et ses traditions s'éteignent, hélas ! sous le joug des buzzurri.

Bientôt ils auront disparu sous l'envahissement des mœurs et des vices de la démocratie industrielle, et le jour où le premier bateau-mouche se promènera sur le Tibre, le dernier Romain rendra le dernier soupir.

CHAPITRE XXIII

L'ARMÉE ITALIENNE

Rome, 23 décembre.

Les Italiens sentiront plus vivement le fardeau de l'unité, lorsque le gouvernement aura établi le service militaire obligatoire, qui s'impose aujourd'hui à l'Italie, par la double raison qu'un grand pays est obligé à entretenir une armée puissante et que l'état du continent rend cette obligation plus pressante que jamais. Le général Ricotti, ministre de la guerre, présentera, dit-on, à l'une des séances prochaines du Parlement, un projet de loi à cet effet. On connaît déjà l'exposé des motifs et le projet ministériel. Mais, avant d'en noter les dispositions principales, il est nécessaire de rappeler quelle est la situation de l'armée italienne, d'après les rapports officiels les plus récents. Je ne crois pas que le ministère ait publié un tableau général des forces militaires de la Péninsule, depuis l'entrée du roi

Victor-Emmanuel dans la ville de Rome, le 20 septembre 1870. Or, voici quelle était, à cette époque, la force des troupes :

INFANTERIE. 80 régiments : 201 124 hommes sous les drapeaux, 29 095 en congé ; total : 230 219.

BERSAGLIERI. 5 régiments : 24 689 hommes présents, 5 570 en congé ; total : 30 259.

CAVALERIE. 19 régiments : 19 674 présents, 308 en congé ; total : 19 987.

ARTILLERIE. 9 régiments : 31 065 présents, 4 669 en congé ; total : 35 734.

GÉNIE. 28 compagnies : 7 022 présents, 576 en congé ; total : 7 598.

TRAIN. 16 compagnies : 10 220 présents, 266 en congé ; total : 10 486.

CORPS ET ÉTABLISSEMENTS DIVERS. 8 072 présents, 33 en congé ; total : 8 205.

SERVICES SÉDENTAIRES. 2 213 présents.

CARABINIERI. 16 801 présents.

OFFICIERS. 13 193 présents, 1 468 en congé ; total : 14 661.

On avait ainsi un total général de 334 078 hommes présents et de 42 085 hommes en congé ; soit : 376 163 hommes.

Ces chiffres existaient seulement sur le papier, puisqu'après plus de deux ans l'effectif réel de l'armée italienne ne comprend que 169 000 hommes plus ou moins bien armés. Il est évident qu'au 30 septembre 1870 le Royaume ne pouvait pas disposer de 376 000 hommes, alors qu'aujourd'hui,

25 décembre 1872, il pourrait tout au plus en mettre effectivement 169 000 sur pied.

D'après les statistiques faites il y a deux ans, à la même époque, il fallait ajouter imaginaiement, à ces 376 163 hommes, 143 467 hommes de la réserve, non compris les hommes des deuxièmes catégories, que le ministère de la guerre avouait ingénument n'être pas encore incorporés. Cette addition donnait un total définitif de 519 630 hommes. Voilà une belle armée d'un demi-million d'hommes sur le papier !

Toujours d'après le même rapport officiel de la même date, voici quelques renseignements sur la composition des divers corps de l'armée :

En temps de paix, le régiment d'infanterie est de 4 bataillons de 4 compagnies, comprenant 87 officiers, 1 445 hommes.

Le régiment de bersaglieri, de 9 bataillons de 4 compagnies, comprenant 164 officiers, 3 069 hommes.

En temps de guerre, les régiments d'infanterie comportent 4 bataillons de 4 compagnies, plus 2 compagnies de dépôt.

En tout : 100 officiers, 2 971 hommes.

Les bersaglieri, 9 bataillons de 4 compagnies, 4 compagnies de dépôt : 180 officiers, 5 119 hommes.

Le régiment de cavalerie, en paix comme en guerre, a 6 escadrons; en temps de guerre, 1 escadron de dépôt.

En temps de guerre, le génie a deux compagnies de dépôt.

L'artillerie se compose du comité de l'état-major, d'un régiment de pontonniers, 3 régiments d'artillerie de place forte, 5 régiments d'artillerie montée comptant 90 batteries de 6 pièces; 6 compagnies d'ouvriers, 1 de vétérans.

L'effectif de la flotte, au 1^{er} janvier 1871, était de 74 navires à vapeur, jaugeant ensemble 25376 tonnes et portant 644 canons. Le personnel de la flotte était, à cette époque, de 325 officiers, 12 153 ouvriers et matelots. Les 2 régiments d'infanterie de marine comprennent 234 officiers et 5 688 hommes.

Les principaux chefs de ces troupes sont, outre le lieutenant général Ricotti-Magnani, ministre de la guerre, et le contre-amiral Riboty, ministre de la marine, les généraux d'armée Ferrero della Marmora, le comte Morozzo della Rocca et Cialdini, les commandants des corps d'armée Humbert de Piémont, prince royal d'Italie, le comte Pianelli, le comte de Genova di Pettinengo, le général Medici qui commandent à Rome, à Vérone, à Naples et en Sicile. Je le répète, ces généraux n'ont jamais eu sous leurs ordres qu'une faible portion des cadres et

de l'effectif, qui s'étalent dans les seules archives du ministère de la guerre. J'ai dit un mot précédemment des officiers qui ont le plus de réputation. Je noterai simplement que des hommes, parfaitement instruits des choses militaires, ne tiennent pas les officiers italiens pour des capitaines bien versés dans la science de la guerre. Étant peu au fait de cette même science, je rapporte sans commentaires la critique que j'ai entendue. J'ai appris également que l'armée n'était pas d'une solidité bien éprouvée, probablement parce qu'elle comprend une foule d'éléments méridionaux, peu faits pour la guerre, ou qui ne se soucient pas de se faire casser la tête, pour la plus grande gloire de leur vainqueur piémontais. Mais, en revanche, les soldats sont bien disciplinés. Ils sont respectueux, obéissants. Le sentiment du respect n'a pas encore disparu d'Italie, heureusement. Ils ont un air doux, qui leur donne une physionomie de séminariste. Si quelque plaisant, par une belle nuit, substituait des soutanes et des tricornes aux capotes et aux shakos d'un dortoir militaire, le pacifique tourlourou ne ferait nulle difficulté à endosser, à son lever, la défroque d'élève en théologie et à porter un cierge à quelque benoîte procession. Il aurait même une bonne tournure, autant qu'un clerc a bonne tournure. Les bersaglieri, qui prétendent à rivaliser avec nos chasseurs de Vincennes et qui en portent à peu près le costume,

sont les seuls, parmi les soldats italiens, dont l'allure a de la crânerie. Mais leur chapeau plat en toile cirée, orné d'une balayette de deux queues de coq, en fait un peu des soldats de théâtre.

Le gouvernement italien a compris parfaitement que l'armée, dont je viens d'indiquer la composition purement nominale, est insuffisante. Aussi, depuis l'entrée du roi Victor-Emmanuel dans la ville de Rome, son souci le plus pressant a été de travailler à une réforme militaire. Dès le 19 juillet 1871, un décret royal promulguait une loi de recrutement depuis longtemps élaborée. Le 15 janvier dernier, le ministre Ricotti présentait aux chambres un projet de réorganisation de l'armée, qui n'a pu venir en discussion jusqu'à présent. Le 15 juin de cette même année, un projet de loi sur la défense générale de l'Italie a été discuté, après un rapport remarquable du député Maldini. Enfin, le ministre de la guerre est sur le point de déposer un projet de loi sur le recrutement, dont j'ai sous les yeux l'exposé des motifs et le dispositif.

Ce projet s'appuie sur le service général obligatoire et personnel.

Il divise les jeunes gens, aptes chaque année au service militaire, en deux catégories : la première est composée du contingent fixé annuellement par la Chambre, d'après les rapports du ministre ; la

deuxième comprend tous les hommes de la classe, en dehors de ce contingent. La durée du service obligatoire comprendra, pour les hommes de la première et de la deuxième catégorie : huit ans dans l'armée permanente, dont trois sous les drapeaux ; quatre ans dans la milice mobile et le reste dans la milice sédentaire ou troisième catégorie. Mais, pour la cavalerie, les hommes de première catégorie restent neuf ans dans l'armée permanente, dont cinq sous les drapeaux, et passent ensuite à la milice sédentaire. Le ministre est autorisé, pour certains corps et pour certains grades ou employés, à changer le service de première catégorie dans l'armée permanente, en huit ans de présence sous les armes. Les hommes passeraient ensuite immédiatement à la milice sédentaire. Le ministre peut également prolonger d'un an le temps de présence sous les drapeaux, s'il le juge à propos, à raison des circonstances politiques. Enfin, il a la faculté de maintenir dix classes au lieu de huit, dans l'armée permanente, et de faire passer, par anticipation, une ou deux classes dans la milice mobile, si les effectifs et les circonstances le permettent.

En somme, les classements dans la troisième catégorie constituent un chiffre annuel de 100 000 disponibles.

L'armée permanente, formée des huit plus jeunes

classes de première et de deuxième catégorie, neuf classes de première catégorie de cavalerie seulement, et destinée essentiellement à fournir les corps combattants de première ligne, comptera, non compris les carabinieri, les moschettieri, les établissements d'instruction, etc., un effectif de 640 000 hommes de troupe, dont 500 000 de première catégorie, parfaitement instruits et promptement mobilisables, et 140 000 de deuxième catégorie, comme complément.

La milice mobile, formée de quatre classes de première et de deuxième catégorie, appelée à remplacer l'armée permanente, soit en fournissant des corps de deuxième ligne, soit en pourvoyant à la défense des places et des côtes, soit en concourant autrement à la défense active, comptera environ 260 000 hommes, dont 60 000 seulement n'ayant que six mois d'instruction.

La milice sédentaire ou landsturm, comprenant les sept-plus anciennes classes de première et deuxième catégories, et dix-neuf classes de troisième catégorie, aura sur ses contrôles à peu près un million d'hommes. Les hommes de cette catégorie restent en congé pendant toute la durée de l'obligation du service. Toutefois, ils reçoivent les premiers éléments de l'instruction militaire.

Il est bon de noter que les rengagements avec

prime, pour trois ans, sont maintenus dans certaines conditions, ainsi que les rengagements d'un an et de trois ans sans prime, les premiers pour les militaires ayant servi au moins huit ans sous les drapeaux, les autres pour ceux qui ont été présents au corps pendant le temps exigé. Les rengagements ne peuvent être acceptés après trente-six ans, sauf pour les carabinieri qui jouissent de cette faculté jusqu'à quarante ans. Quant aux engagements volontaires pour un temps égal à celui que les appelés doivent passer sous les drapeaux, ils sont admis à partir de dix-sept ans, pour les jeunes gens qui n'ont pas encore tiré au sort, et jusqu'à vingt-six ans, pour les inscrits classés dans la deuxième ou la troisième catégorie.

Tel est sommairement le fond le plus essentiel du projet Ricotti. Il suffit à montrer que la préoccupation de copier l'organisation militaire allemande a inspiré le ministre de la guerre d'Italie. Mais le désarroi des finances, le peu de dispositions belliqueuses d'une partie de la population italienne et les circonstances critiques, par lesquelles la Péninsule passera probablement, lui permettront-ils d'exécuter son projet?

CHAPITRE XXIV

UN ATELIER DE STATUAIRE

Rome, 25 décembre.

Quelques-uns de mes plus doux loisirs se sont passés dans l'atelier de M. d'Epinay, que les hasards de la vie ont conduit de l'île Maurice jusque dans la paisible via Sistina. M. d'Epinay ne se destinait pas à la statuaire. Son père, Français d'origine, était gouverneur, pour Sa Majesté Britannique, de la colonie conquise par les Anglais, en 1810. Après la mort de son père et à la suite de revers, le jeune d'Epinay se rendit à Paris. Mais à qui demander la fortune ? Ah ! le triste jour que celui où, pauvre inconnu, on met le pied dans ce désert d'hommes ! L'âme y étouffe.

M. d'Epinay avait une âme bien trempée. « Pourquoi, se dit-il à lui-même, ne deviendrais-je pas statuaire ? Collégien, je modelais des figurines et caricaturais en terre glaise mon maître d'études.

C'est donc que la nature m'a donné quelques dispositions pour la statuaire ! » Il entra dans l'atelier de Dantan jeune. Là, sous les yeux de l'artiste railleur, dont le fin ciseau a sculpté le buste de la Malibran, celui de Rose Chéri, d'Adélaïde Kemble, de Julia Grisi, d'Epinay apprit, pendant trois ans, l'art de tirer du marbre la grâce vivante. Puis, avec la pensée de ravir, en un pèlerinage auprès des grandes œuvres de la sculpture, la plénitude de l'inspiration, il vint à Rome. Il y passa neuf mois. Il y devint élève d'Amici. Les instances de ses amis le décidèrent à rentrer dans Paris. Il n'y resta que quelque temps. La nostalgie de Rome s'empara de lui. Il fit ses adieux au monde parisien et revint prendre sa place dans cette silencieuse et studieuse Rome, aujourd'hui troublée par les buzzurri !

Voilà douze ans que M. d'Epinay est à Rome. Ses débuts ont été durs. Trente-deux petits bustes sont sortis des mains vides de l'artiste. Enfin la Fortune, qui sourit aux persévérants, l'a touché de sa baguette dorée. L'impératrice d'Autriche, la blonde princesse Marguerite de Piémont, la princesse de Galles, la princesse Marie de Bade, la petite princesse fille de la reine Marie de Naples, morte aux premiers jours du printemps de sa vie, la princesse Téano, la princesse Ginetti au minois chiffonné, la baronne Jennye, lady Walter Scott, la baronne Van

Hoffman, la comtesse Strogonoff, la comtesse Bobrinsky et trente nobles dames ont vu leurs traits reproduits par ses mains. Le succès devait couronner des productions plus sérieuses. Les habitants de l'île Maurice, afin de témoigner leur reconnaissance à la mémoire de M. d'Epinay, qui avait obtenu du gouvernement anglais, pour les insulaires, la jouissance des libertés coloniales, commandèrent à son fils la statue de leur ancien gouverneur. On la voit aujourd'hui sur une place de Port-Louis. Cette commande ouvrit à l'espérance toute l'âme de l'artiste, en l'animant d'une fierté légitime. Bientôt, la statue d'Annibal enfant, se défendant contre un aigle, et la statue du berger David furent le fruit de nouveaux labours. L'Annibal est la plus originale des œuvres de M. d'Epinay. Le marbre en appartient au duc de Buckingham et le bronze est au marquis de Westminster. L'enfant d'Amilcar étreint de ses doigts, qui devaient enfoncer l'épée carthaginoise dans les flancs de l'Empire romain, le col vigoureux d'un aigle dont les serres meurtrissent ses jeunes chairs. Le sang-froid et l'énergie marquent sa physionomie enfantine. Les corps enlacés du petit Africain et du puissant oiseau trahissent les efforts et la colère de la lutte. David, en costume de berger, est remarquable surtout par la finesse orientale de la figure. M. Renan l'admirait beaucoup, l'autre jour.

A présent, d'Epinay vogue à pleine voiles dans la prospérité. Les étrangers viennent visiter son atelier; car la chambrette du débutant s'est transformée en un musée plein de belles choses. Il y a la salle d'exécution, où cinq ou six praticiens dégrossissent les blocs; la salle d'exposition, où l'on voit les œuvres auxquelles le maître a donné ou va donner le dernier coup de main; la salle de création, où l'artiste, se repliant sur lui-même, entrevoit dans ses rêves la beauté idéale.

Cette dernière salle est discrètement disposée. Une lumière douce y règne. Des tapisseries tendues contre les portes amortissent le bruit du dehors. Des lustres, des tableaux, des meubles antiques, des armes ciselées sont appendues aux murailles ou entassées avec une négligence artistique. Ici, la statuette d'Astarté, fille de l'onde amère, est à côté d'une paire de babouches turques. Là, une statue sort du marbre, côte à côte avec une fille du Transtévère, modèle habituel du statuaire. C'est la statue que l'on a baptisée déjà du nom de *Ceinture dorée*. Elle représente une femme nue, qui boucle une ceinture au-dessous de ses seins. D'Epinay a voulu faire et a créé une femme distinguée, une femme du monde, une de ces femmes qu'il est rarement donné de voir dans un costume aussi simple. Encore quelques fossettes de la gorge à fouiller d'un burin lé-

ger, et ce corps délicat ira orner les salons de Goupil, aux regrets tardifs de madame de Cassin.

L'artiste ne se morfond pas sur le même sujet. Il laisse à la conception de chaque détail le temps de s'épanouir; et, avant de continuer sa création, il ébauche quelque idée nouvelle ou bien il pétrit quelque tête fantaisiste, une imitation de Greuze, une Sapho, Calypso ou Judith. Sa vie est tour à tour une rêverie, une fièvre et un labeur. On le croirait pris de paresse, quand on le voit couché sur les coussins de son large sofa, que ferment à demi, comme un lit discret, des rideaux ramassés au sommet dans une couronne d'épines. Pas du tout ! il est dans le recueillement de l'enfantement.

« Combien de fois, me disait-il, ai-je rêvé ici avec le malheureux Henri Regnault ! Il s'asseyait presque par terre, sur ce petit tabouret. Il aimait à peindre les figures que je sculptais. Il m'exposait ses projets, sa passion pour le soleil. Son ambition était d'aller aux Indes. Il exécrait Rome, à l'exception de la Sixtine « qui l'écrasait et le foudroyait. » Son bonheur fut de l'enivrement, lorsqu'en 1869 il partit pour l'Espagne et le Maroc. J'ai conservé de lui trente-sept lettres, qu'il m'a adressées pendant son voyage. Dès son arrivée à Grenade, il m'écrivait :

« Fonda de los Siete Suelos, Granada, 16 octobre 1869.

« Mon cher d'Épinay,

« Où est Hébert ? Je ne sais où lui écrire. Est-il à Rome ? Je lui ai écrit deux fois ; il ne m'a pas répondu. Ai-je fait un crime à mon insu ? Est-ce ma faute si le *Figaro* demande la suppression de l'Académie à Rome ? je te prie de croire que non... Je vais lui jeter un mot à l'Académie. On saura là où le lui faire parvenir. Es-tu sûr que ton *David* soit raté ? je te le dirai quand je le verrai ; je serai sévère, mais juste. Nous sommes de plus en plus heureux dans notre bel Alhambra de diamant. Nous y faisons beaucoup d'études, de sorte que je ne fais rien de ce qui m'est commandé ; je prévois qu'un jour ou l'autre je crèverai de faim. Pourtant, je ne veux pas quitter Grenade sans envoyer une ou deux aquarelles des trente qui me sont commandées par un monsieur, sans compter quatre tableaux pour le même, un autre pour un monsieur de Marseille, un autre pour un avocat de Paris, et un nombre indéfini d'autres pour un marchand de tableaux qui m'offre de partager les bénéfices en outre du prix que je demanderai. Tu vois que la Fortune me tend les bras et que, si je voulais perdre le fruit artistique de mon voyage, je pourrais doubler mes habits en billets de mille francs ! Mais je ne peux pas me résoudre à cela. J'aime mieux me bourrer de renseignements, de notes, d'études pour moi, qui me permettront plus tard de pouvoir puiser, pour mes tableaux et décorations, dans une mine de matériaux intéressants. Je néglige, pour le moment, le côté commercial, assez utile tout de même, car je tiens à rapporter du Maroc bon nombre de choses utiles pour moi, comme armes, selles, étoffes, etc...

« Au Maroc, je te ferai un pendant à l'Espagnol ; c'est convenu. Pour ce qui est des 500 francs de l'Espagnol, tu plaisantes... Je t'en ai fait cadeau. Je ne reviens pas sur

mes actes et paroles. J'accepte ta commande de 500 francs pour le Marocain; mais, tu me donneras cela quand tu voudras. Si tu as quelque marbre ou praticien à payer d'ici là, je ne veux pas que tu te privas d'un sou pour moi. Comme je sais que tu n'es pas très-cossu dans ce moment, je ne veux rien accepter de toi avant que tu ne regorges d'or. »

Il est fier de voir son talent recherché et les commandes se presser; mais sa passion pour l'art lui fait préférer l'étude contemplative.

Débarqué à Tanger, au mois de février suivant, il adressait une nouvelle lettre à son camarade :

« Février 1870.

« Mon vieux d'Épinay,

« Au moins, toi, tu es gentil, tu écris, tu réponds, tu penses à tes amis, tu es un ange, un amour, c'est tout dire! mais, tu n'es pas dans une maison mauresque, toute décorée, ravissante, un rêve des *Mille et une Nuits*! tu n'as pas un adorable petit cheval, des poules, des chiens, des domestiques maures, un bijou de petite Mauresque pour modèle! tu ne fais pas ton pain dans ta maison, toi! tu as encore des souliers vernis; tu ne portes pas la babouche jaune!... tu vois des moines crasseux. Tu as froid et tu t'ennuies peut-être, et tes praticiens ont des bonnets en papier, au lieu du beau turban blanc ou du fez qui nous réjouit l'œil. Ah! je te plains! Et tu me demandes quand, sans blague, je retourne à Rome! L'année prochaine, au mois de mars, pour faire mes malles. Voilà ma réponse, nette et franche. Mais chut! c'est pour toi seul. Je suis trop bien pour songer à tout autre pays. Bien que tu appelles Tanger les Batignolles de l'Orient, on y trouve autre chose

que le Titi à accroche-cœurs ; il y a de rudes bons hommes ici, qui viennent de tous les points du Maroc, avec chameaux et mulets. . . . Si l'on pouvait m'oublier dans mon antre africain ! excepté toi, toutefois ; écris-moi toujours et le plus souvent possible. . . . Et puis, vraiment, l'Européen se relève dans ce pays-ci : on se sent demi-dieu. »

Le petit tableau qu'il trace de sa vie à Tanger ne manque pas de pittoresque enthousiaste. On y voit quelques marques des couleurs originales de la *Salomé*. Tanger n'absorbait pas cependant tous les soins du jeune peintre. Son séjour d'un an sur les côtes d'Afrique était entremêlé d'excursions sur l'autre rive du détroit. Au printemps de 1870, il vint à Séville, d'où il négocia avec le musée de Marseille la vente d'une de ses toiles. Il envoyait à ce propos, à son ami, le billet suivant :

« Séville, ce 21 avril 1870.

« Mon brave d'Epinay,

« Je commence par te faire compliment de ton buste de l'Impératrice d'Autriche. Il a une belle allure, quelque chose de grand et de distingué qui m'a plu énormément. C'est princier. Quant aux finesses du modelé, on ne peut pas bien en juger par une photographie ; mais je m'en rapporte à toi et je sais ce que peut caresser ta main fine et élégante... Oui, j'ai vendu ma *Judith* au musée de Marseille 5 500 fr. J'aurais pu la vendre plus cher, mais j'étais très-fier d'être placé à Marseille, la seconde ville de France, dans un beau musée, très-beau comme architecture, la reine de la Méditerranée, etc., etc. »

De l'Andalousie, il était revenu à Tanger, puis il avait franchi de nouveau le canal de Gibraltar et s'était installé avec sa palette sur ces rochers sauvages des colonnes d'Hercule, d'où l'on contemple les franges montueuses de deux continents. Hélas! c'était au commencement de cette guerre funeste, dont les coups se sont succédé avec tant de rapidité et d'épouvante. L'âme de l'artiste était inquiète. Il exprimait son anxiété dans ces lignes :

« Gibraltar, 3 août 1870.

« Mon cher d'Epinay,

« ... J'ai quitté Tanger avec la plus grande toile que j'envoie à l'École des Beaux-Arts, pour joindre à ma copie et prouver aux Parisiens que je ne perds pas mon temps... C'est un mauvais moment pour la peinture; on doit s'occuper naturellement de choses plus importantes : la guerre nous empoigne tout entiers. Quoi qu'il en soit, j'ai fait ce que j'ai pu. Je comptais t'envoyer ton Arabe dans la même caisse, mais le temps ou plutôt les couleurs m'ont manqué. Imagine-toi que, pressé comme je l'étais, je suis resté quatorze jours sans blanc et sans ocre jaune!... Je voyais le moment de l'Exposition arriver, et comme j'avais commencé ma toile un peu trop tard, je me voyais dans l'impossibilité de l'envoyer. Aussi, ne t'étonnes pas si elle n'est pas très-finie. Je t'envverrai ton Arabe à Rome avec le tableau de M. Morton.

« J'ai reçu tes deux lettres pour la traite de 1 500 francs. Je te remercie bien. Je t'assure que je comptais bien t'envoyer ton Arabe, cette fois-ci, et que c'est uniquement le manque de couleurs qui m'en a empêché.

« Comment va Machard ? J'avais bien envie d'accompagner ma caisse à Paris ; mais j'ai eu peur de dépenser trop d'argent et d'avoir une trop grande tentation de m'engager et de faire la campagne contre la Prusse. Aussi, je repars pour Tanger demain. »

Il repartit, en effet, pour Tanger ; mais il n'y resta que peu de jours. Le bruit de nos affreux désastres ne tarda pas à l'arracher à son doux séjour africain. Il vint en toute hâte à Paris, au moment où le siège allait enserrer la capitale dans un cercle de fer. Il s'engagea vaillamment dans un bataillon de marche, et il a trouvé une mort glorieuse sur le champ de bataille de Buzenval.

Aujourd'hui, on voit le buste du peintre dans l'atelier de M. d'Epinay, et le statuaire ne parle jamais sans émotion de celui dont il a vu fleurir le talent et qu'il a aimé.

CHAPITRE XXV

ÉCRIVAINS ET SAVANTS

Rome, 26 décembre.

Lorsqu'on parle aujourd'hui de la littérature d'un pays quelconque, le premier mot qui tombe de la plume est le mot de décadence. Il est même devenu si banal que l'on se demande s'il n'a pas été prononcé à toutes les époques littéraires, en vertu de cette habitude antédiluvienne de vanter toujours le bon vieux temps au détriment du présent. Je ne m'abandonnerai pas à ces regrets convenus. J'indiquerai simplement, en quelques mots, le caractère des écrivains vivants les plus renommés, sans me faire fort de ne pas en oublier quelques-uns.

Il y a deux écoles dans la littérature italienne contemporaine : l'école classique et l'école française.

L'école classique se pique d'écrire en beau langage, dans le respect des traditions pures. On appelle les classiques : Cinquecentisti. Malheureuse-

ment, la langue du Dante n'est guère plus comprise en Italie que la langue de Montaigne ne l'est en France. Elle est à peu près impuissante à enfanter des œuvres originales, parce que les œuvres originales ne s'écrivent pas en langue morte. Si un écrivain français composait un livre dans le style des *Essais*, son œuvre serait appréciée certainement dans un cercle de lettrés, mais elle ne vivrait pas d'une vie propre et répandue. Elle serait un pastiche de haute saveur, de vraie science, d'un travail exquis. Elle ne serait qu'un pastiche incompris. Les Cinquecentisti se sont donc condamnés, comme ces peintres de plus de savoir que de génie, qui copient les grands maîtres, à imiter le plus parfaitement, dans des écrits en quelque sorte impersonnels, et jusque dans des traductions, la manière et les expressions des chefs-d'œuvre de la littérature italienne. C'est ainsi que M. Goasti s'est ouvert l'académie de la Crusca, en traduisant en style du Dante *l'Imitation de Jésus-Christ*.

L'école française trouve plus commode de traduire en langue vulgaire les romans français, que l'on voit en éditions à bon marché aux vitrines des kiosques, ou de copier les feuilletonnistes du Paris contemporain. L'imitation n'est plus là un tour de force. Elle n'exige pas de pâlir dix ans sur la *Divine Comédie*. Aussi, ses traductions et ses productions

sont détestables. Elles n'ont même pas la vivacité ni la clarté, que l'on remarque dans les écrits les plus infimes de Paris ; car l'écrivain italien est généralement diffus. Sa diffusion n'est pas nuageuse. Elle n'est pas mêlée des vapeurs de chopes et des fumées de pipes qui, s'exhalant des in-folio allemands en odeur forte de bouquins, vous prennent au cerveau et vous endorment. Mais sa langue, d'une nonchalance fleurie, allonge et enguirlande la pensée, comme ces femmes désœuvrées, qui dissertent pendant une heure sur une patte de mouche et ont le don de vous exaspérer par la minutie des détails.

Le caractère distinctif de la littérature contemporaine en Italie est donc l'absence de caractère. Elle n'est marquée ni par un esprit ni par un style particuliers. Les deux écoles ne correspondent pas à deux courants ni à deux systèmes. Elles naissent seulement du plus ou moins d'érudition de l'écrivain. Celui qui a fait ses classes imite Dante, à la manière des artistes en marqueterie de Florence, qui enchâssent, dans des tablettes de marbre, des magnollas en pierres dures, que l'on dirait naturels, alors qu'ils ne sont qu'inanimés et marmoréens. Celui qui n'a pas fait ses classes va jusqu'à emprunter aux romanciers français des personnages héroï-comiques, qu'il habille à l'italienne. Il copie même

les gravures des journaux illustrés de Paris, sans s'approprier leur verve légère.

On remarque plus d'originalité parmi les savants italiens. Plusieurs sont de hardis chercheurs, à qui les Allemands ont fait de nombreux emprunts clandestins, à la manière teutonesque, laquelle consiste à prendre son bien partout où on le trouve, sans citer les origines, lorsque les origines sont peu ou pas connues.

C'est de ces écrivains et de ces savants que je vais parler, comme en un catalogue de librairie.

Je crois pouvoir dire que Manzoni est, de tous les écrivains italiens, le plus connu et le plus justement renommé. Ses *Promessi Sposi*, traduits en plusieurs langues, en ont fait la gloire littéraire contemporaine, dont l'Italie se vante le plus. Elle le considère comme son Walter Scott, et lui donne une place à part que je reconnais.

On comprend que l'érudition ecclésiastique, je ne parlerai pas de la théologie, soit une branche importante de la littérature en Italie. Le clergé occupe d'ailleurs dans toute la littérature italienne une situation considérable, parce qu'il compte dans son sein les hommes les plus laborieux et les plus érudits. Ce serait donc une erreur de croire qu'il ne se publie plus de ces grands travaux d'érudition ecclésiastique, ouvrages de recherches et de science,

auxquels les Bénédictins ont attaché leur nom. M. Vincenzi a publié récemment une *Défense d'Origène*, en 5 volumes et en latin, qui est un trésor d'érudition. L'auteur y démontre la pureté de la doctrine de ce Père de l'Eglise à titre consultatif, que l'Eglise, au surplus, n'a jamais condamné. Mgr Tizzani, archevêque de Nisibe, qui a joué un rôle au Concile du Vatican, a dicté, car il est aveugle depuis quelque temps, une *Histoire des Conciles œcuméniques*, en 4 volumes, que les Dominicains sont en voie de traduire en français. Le seul effort de mémoire, que nécessite une semblable dictée, donne une idée des richesses de Mgr Tizzani. Comme détail biographique, c'est un ami de la famille Bonaparte. M. Enrico Fabiani est connu surtout pour ses études sur la *Chronologie biblique*, d'après les découvertes faites à Ninive. Il lit les caractères cunéiformes aussi facilement que je lis l'A B C. Sa dissertation sur *Simon le magicien* a eu beaucoup de succès de curiosité.

Parmi les érudits de Rome, M. Gaetano Moroni a une physionomie tout à fait particulière. Il a été barbier, d'abord dans un coin de la Lombardie. Puis, la Fortune, qui élève les barbiers et abaisse les pontifes, le réveilla un beau matin, lui mit à la main sa savonnette à vilains, le poussa par les épaules vers le Vatican, et le fit presque premier moutardier

du Pape. Elle le revêtit de la serviette et de la dignité de barbier de Grégoire XVI. Le jeune barbier, né malin comme un fils de Figaro, se dit, en savonnant la figure à nez de sabot de Grégoire, que si la Fortune capricieuse avait permis que son pinceau s'éloignât du menton velu des Lombards pour caresser le visage d'une Sainteté, elle imaginerait bien encore quelque autre bon miracle. Grégoire XVI était théologien. Il aimait les savants, et préférait à l'étiquette la *Somme théologique* ou la *Chaîne d'or*. Il causait volontiers des choses ecclésiastiques avec ses familiers, qui lui tenaient probablement compagnie, pendant que Gaetano promenait son rasoir sur les charnosités maxillaires du Saint-Père. Gaetano savonnait, rasait et lavait, en prêtant l'oreille. Au bout de dix ans, sa tête était farcie *de omni re scibili et quibusdam aliis*. « Si je réunissais, pensa-t-il, en quelque livre, gros comme le Missel de la Sixtine, où le Saint-Père lit sa messe, tout ce que j'ai appris, mon nom serait imprimé, grand Dieu ! tout comme celui de Sa Sainteté. » Hélas ! Gaetano Moroni avait bien pu raser un Pape, après avoir rasé un poverone ; mais comment changer un plat à barbe ; même pontifical, en une écritoire, même de clerc ? Gaetano avait été pris en affection par Grégoire XVI, comme un serviteur intelligent et respectueux. Une bienveillance aussi haute lui avait valu des amitiés dans

l'antichambre. M. Gaetano était l'ami des camériers ; il causait avec monseigneur le protonotaire, le chanoine de Saint-Pierre s'informait de sa santé, l'archevêque assistant lui donnait sa main à baiser, et le cardinal-vicaire une tape sur la joue. M. Gaetano, un beau jour, trempa sa main dans l'eau bénite, fit un ronron de cour, et s'ouvrit aux seigneurs, ses amis, de son grand dessein de noircir, avec leur assistance, ses bulles de savon. Les prélats trouvèrent que M. Gaetano était avisé. Mais, comme ils avaient tous à se louer de sa douceur, et qu'ils avaient admiré plus d'une fois son esprit et son bon sens, ils se prêtèrent sans jalousie à la rédaction de son *Dictionnaire d'érudition ecclésiastique*, dont les cent trois volumes in-8° s'étaient aujourd'hui dans toutes les bibliothèques de Rome. M. Gaetano, devenu M. Moroni, a pris femme et s'est enrichi. Maintenant, ses filles sont bien mariées. Il se promène la canne à la main, répète que Rome s'en va, que les barbiers ne s'élèvent plus au-dessus de la savonnette, et qu'il faut acheter son dictionnaire si l'on veut être à la hauteur de la science.

Le linguiste Tomaseo a fait aussi un dictionnaire, mais un *Dictionnaire de la langue italienne*, qui est estimé. Le comte Sclopis, sénateur du royaume, qui a présidé avec talent le Tribunal Arbitral de Genève, appelé à juger le différend de l'*Alabama*, sur-

venu entre l'Angleterre et les États-Unis; M. Federico Sclopis, son frère, et Mgr Ciccolini sont des érudits distingués, qui ont publié de nombreuses études dans les revues d'Italie. Mgr Ciccolini est custode général des arcades; *ego in Arcadiâ fui*. C'est une académie littéraire de Rome. Les académiciens reçoivent à leur réception, en échange du diplôme qui coûte quarante lire, un nom de berger d'Arcadie, Aristée ou Mélibée. Le custode est un savant bon et simple. Je l'ai surpris un soir, entre les murs de livres de son cabinet, se délectant à la lecture de Cicéron.

La philosophie tient de près à l'érudition ecclésiastique, particulièrement en Italie. Les philosophes catholiques prennent partie pour ou contre l'école napolitaine, dont le chef, l'abbé Sanseverino, a enseigné avec éclat la doctrine de saint Thomas. Sous son enseignement et sous la protection du cardinal Sforza, archevêque de Naples, les thomistes ont fait de nombreux disciples. Les jésuites, qui suivaient Suarez et le cardinal Bellarmin, se sont ralliés au célèbre docteur. Le Père Liberatore, qui a longtemps dirigé la *Civiltà cattolica*, Revue subventionnée par Pie IX, ce que l'on ignore probablement, a été l'un des initiateurs du retour de la compagnie de Jésus aux études thomistes. Deux écrivains de la Revue, *La Scienza e la Fede*, MM. Prisco et Signorelli, sont

au nombre des plus fervents imitateurs de M. Sanseverino. Le Barnabite Milone est, au contraire, un adversaire de l'école thomiste. M. Seni, prêtre romain, est un philosophe un peu mystique. Le Dominicain Zigliara a écrit un *Traité du Traditionnalisme* qui a de la réputation. Il est de plus un orateur hardi. Dernièrement, il a prononcé, dans l'église de la Minerva, un discours en l'honneur de la France, au milieu du concours de la colonie française et de la police italienne. M. Mamiani et M. Conti sont des philosophes moins catholiques. M. Mamiani, ancien ministre du Pape, aujourd'hui sénateur du royaume d'Italie, a d'assez vives sympathies pour la philosophie hégélienne. C'est un esprit chercheur et amoureux de la nouveauté. On a de lui des travaux sur l'ontologie. M. Conti, professeur à l'Institut de Florence, suit la doctrine rationaliste. Il a publié divers *Traités d'idéologie*. Son ouvrage le plus renommé est *Mente e Cuore*.

Dans la foule des ouvrages historiques qui se publient en Italie, l'*Histoire universelle* de M. César Cantù occupe la première place. Elle est aussi connue en France qu'en Italie. L'*Histoire des Vêpres siciliennes* et l'*Histoire de la domination arabe en Sicile*, de Michele Amari, sont écrits dans ce style fouillé que Carlo Troja, qui prétendait imiter Tacite, a mis en vogue parmi certains historiens de l'Italie

contemporaine. M. Ranaldi et M. Guglielmoti sont estimés également. Le Père Guglielmoti a composé une histoire qui est une composition bizarre pour un moine. Il a écrit l'*Histoire de la Marine pontificale*, non pas de la marine de Pie IX, qui se compose d'un petit bateau amarré dans le bassin de la fontaine, que l'on voit au-dessous du balcon de la chambre de Méléagre au Vatican, mais l'histoire de la marine pontificale à l'époque où la papauté faisait figure dans le monde. Il a décrit aussi, avec une minutie de pinceau extraordinaire, la bataille de Lépante.

J'indiquerai parmi les autres écrivains les plus renommés, bien qu'appartenant à des genres divers, les latinistes Vallauri, Diego Vitrioli et de Vit. Ce dernier a publié une édition, revue, corrigée et considérablement augmentée, comme l'on dit en style de prospectus, du *Dictionnaire latin* de Forcellini. M. Guerrazi, ancien ministre de Toscane, est une manière d'Alexandre Dumas père, moins l'esprit étincelant du romancier. Mais il a l'imagination fertile et il sait amuser. Son *Assedio di Firenze* et son petit livre humoristique de l'*Asino* ont été lus et relus par tous les lecteurs d'Italie. L'helléniste Comparetti, professeur à Pise; l'économiste Scialoja, ministre de l'instruction publique; M. Sarredo, professeur de droit civil à l'université romaine; MM. Alibrandi et Cataldi, avocats à Rome; le critique d'art

Pietro Salvatico, de Padoue; les polémistes Bonghi et Petrucci della Gattina ont annoté des auteurs latins, brodé des romans, édité du grec, exposé l'économie politique, commenté le Digeste et la jurisprudence, jugé la peinture et la sculpture, et mapié la plume du journaliste.

En citant les noms des auteurs dramatiques, Ferrari (de Modène), Gherardi del Testa et du poète Zapela, il convient d'ouvrir une parenthèse. La grande et même la petite poésie sont mortes en Italie. Deux odes de M. Victor Hugo, je parle du vrai Hugo, payeraient généreusement tous les vers qui éclosent, en un an, sur la terre du Daple, du Tasso, de l'Arioste. Mais la naturelle fécondité de l'Italien et l'aptitude poétique de son esprit ont résisté au temps, comme ces terres fertiles où l'on a abattu les grands arbres et où, cependant, une végétation d'herbes et de bruyssailles continue à croître. Il est bien peu d'Italiens cultivés qui ne puissent tourner un sonnet, et bien peu d'illettrés spirituels qui n'improvisent un couplet. Il est même de bon ton d'avoir dans sa mémoire une collection de sonnets de sa composition, que l'on offre aux dames en guise de fleurs, ou qu'on lance comme une épingle contre la cruelle. On cite des femmes qui formeraient une librairie des sonnets qu'elles ont inspirés. La belle Italia avait coutume de dire que

son coupé ne contiendrait pas, en écriture réduite par la photographie, les vers de mirlitons qu'elle a reçus en hommage dans sa carrière échevelée, qui va aboutir à l'autel du mariage, par l'antichambre du couvent. Italia est une Vénitienne qui a fait tourner la tête à toute l'Italie, et qui a vu à ses pieds tant d'adorateurs qu'elle a pris un nom de guerre, qui signifiait que son cœur était immense et ouvert à deux battants à tous les beaux fils d'Italie. Elle a pris nom Italia. Hélas ! l'amour l'a blessée à son tour, et l'or, qui ouvrait sa porte, ne l'a pas défendue contre ce dieu rusé qui perce de ses flèches les pasteurs et les rois. Italia s'est éprise d'un jeune soupirant qui lui a offert son nom et la fortune de son père. On ne l'offre pas quand on l'a gagnée. Naturellement la famille de l'amoureux a adressé des remontrances à l'imprudent, qui a répondu qu'Italia passerait deux années dans la retraite, au couvent, qu'elle se referait une virginité, et qu'il la voulait pour femme. « Mon Dieu ! mon ami, a répliqué la famille, si cette virginité bisannuelle te suffit, c'est ton affaire. » Italia a laissé son coupé, son chignon, ses mollets, tous ses atours vrais ou faux, à la porte d'un cloître. Sa cellule est fermée aux sonnets. Dans dix mois elle épousera M. Z... Elle lui apportera en dot beaucoup d'expérience et deux ans de repos. La made des sonnets n'est pas réservée aux Italia ni aux prin-

cèsses. Il ne se passe pas de jour où l'on ne présente au Pape des jeunes gens qui lui récitent des sonnets. Le Pape lui-même, dans ses moments de bonne humeur, donne la réplique à M. Visconti et fait assaut de sonnets. Les demoiselles en improvisent ou en disent dans les salons. Elles en écrivent même de leur blanche main, que la poste porte à domicile.

Tout le monde à Rome est plus ou moins archéologue ou parle d'archéologie, comme en France l'on parle de politique, souvent sans l'avoir apprise. M. le comte de Rossi, M. Visconti et M. Rosa sont les trois archéologues en possession de la renommée publique. M. de Rossi publie un *Bulletin archéologique* de quinzaine, qui tient ses lecteurs au courant des fouilles et des découvertes que l'on fait en Italie. Mais il a produit des œuvres de longue haleine, entre autres deux volumes d'épigraphie, et il continue sa *Rome souterraine* ou histoire des catacombes, qui est un travail fort remarquable. Il m'a montré des reproductions de peintures murales, découvertes par ses soins, qu'il fait exécuter dans son logement, au bas de la montée du Capitole, et qui donnent à sa bibliothèque de savant une physionomie très-artistique. M. Visconti et M. Rosa sont plus ennemis que Guelfes et Gibelins. Les papalins tiennent pour Visconti, les royalistes pour Rosa. Celui-ci n'est

qu'un sot aux yeux des papalins, et celui-là un imbécile au dire des royalistes. Le vrai, c'est que l'un et l'autre ne sont pas sans mérite. Les critiques excessives, qu'ils soulèvent, n'ont rien d'archéologique. M. Visconti était commissaire des antiquités avant l'annexion des États de l'Église. M. Rosa lui a succédé depuis l'annexion. *Inde ira*. On sait que M. Visconti a découvert Ostie et l'Emporium, qu'il est versé dans la science des arts étrusques, et qu'il a aidé Grégoire XVI à fonder plusieurs des musées de Rome. Sa réputation n'est pas à faire, et il serait puéril de contester son savoir. Il faut dire de plus, à l'éloge de M. Visconti, qu'il possède la vertu rare de la reconnaissance, vertu qui n'est pas au-dessous des plus savants. Il est resté fidèle au Vatican, dont il a reçu des bienfaits. Il y va presque chaque jour, le Pape aimant sa conversation spirituelle. Il parle agréablement, quelquefois avec une volubilité qui étonne les hommes du nord. On assure que, chargé par le Saint-Père d'accompagner le tzar Alexandre dans les galeries du Vatican, il se trouva en telle veine de bavardage, que l'empereur pria un aide de camp de lui demander, pour refroidir les ardeurs de sa langue, à quelle race appartenait le chien qui est aux pieds de la statue de Méléagre. Le cicerone comprit la question saugrenue de l'officier. Razza perduta! répliqua-t-il si

vivement que les visiteurs moscovites demeurèrent la bouche béante.

M. Rosa ne s'est pas préparé longuement, comme M. Visconti, aux études archéologiques. La topographie de la campagne romaine a été le premier de ses travaux. Il est parvenu à la posséder à fond. J'ai entendu dire par M. Léon Renier, de l'Institut de France, dont il a été le collaborateur, que M. Rosa est un topographe consommé. Personne à Rome ne le conteste. Sa science archéologique est moins solidement établie. Cela vient en partie de l'animosité que les vrais Romains éprouvent à le voir servir les Piémontais, de sa malencontreuse idée de dépouiller le Colysée de sa parure verdoyante, et de l'entêtement qu'il a mis à remplacer quelquefois des ruines qui, d'après les documents, gisent ailleurs. Il n'en a pas moins mis à nu, au Forum, des ruines du plus haut intérêt. On prétend, il est vrai, que ces ruines n'étaient pas ignorées, qu'il suffisait d'un conducteur quelconque des fouilles, avec les sommes considérables que le gouvernement italien a sacrifiées, que M. Rosa n'a pas eu grand mérite à enfoncer une porte ouverte. Mais c'est ce que l'on dit ordinairement des hommes qui réussissent. Ce qui est justement critiquable, ce sont les travaux qu'il a fait exécuter en avant de ce qu'il a cru être le palais d'Auguste, contrairement à l'opinion des autres archéologues, qui s'efforçaient

de démontrer, par les preuves les plus incontestables, que là s'élevait la Maison d'or, Les murs de M. Rosa, qui imitent une ruine, déroutent le visiteur, et valent à l'archéologue en chef du gouvernement italien les quolibets les plus irrévérencieux, M. Fiorelli, directeur des fouilles de Pompéi, et les Pères Garucci et Bruzza figurent parmi les premiers archéologues de l'Italie. Le P. Garucci est comme M. Huat d'Ayranthes. Il aime la contradiction pour la contradiction, Il contredit volontiers le comte de Rossi et se contredit lui-même, faute de combattants. Le P. Bruzza a jeté une vive lumière sur l'économie administrative des Romains, en expliquant les marques d'expédition gravées sur les marbres de l'Emporium. Il a réussi à lire tous ces signes, à constater que tel bloc portant tel chiffre était à destination de tel pays, à se rendre compte de l'importance de l'industrie du marbre dans l'ancienne Rome, et du commerce qu'elle en faisait avec telle ou telle province.

Il faut se borner à quelques noms de savants ; à M. Boncompagni, prince et numismate ; au Père Secchi, à M. Deasa, à M. Palmieri, qui étudient les astres à Rome, à Turin, à Naples, et enrichissent l'astronomie ; au comte Castracani, dont vous traduirez le nom par l'enseigne *Va-t-en ville*., des commissionnaires de Paris. C'est un savant versé dans la science des diatomées. Sa fortune lui a per-

mis de se livrer à cette étude de patience. Mais il me disait tristement chez la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein, née Iwanowska, qui m'a procuré l'honneur de le connaître, que tout s'en allait à Rome, même les rentes. Il me citait une de ses terres qui rapporte plus à l'État qu'au propriétaire, ce qui prouve évidemment que l'unité de l'Italie a détruit bien des abus de l'absolutisme pontifical, notamment le droit du particulier de garder pour lui la plus grosse part du produit de son travail ou du revenu de sa chose. Le docteur Giuseppe Albini, professeur de physiologie à l'Université de Naples, mérite une mention spéciale pour une opération de transfusion du sang sur une femme de vingt-neuf ans, qui était atteinte d'une anémie grave à la suite d'hémorrhagies répétées. L'opération a eu lieu, il y a six semaines. M. Albini n'a pas employé la méthode de la transfusion du sang défibriné et filtré. Il a exécuté la transfusion directe du sang artériel sortant de l'artère carotide d'un agneau vivant, mise en communication avec la veine du bras de la jeune femme, au moyen d'un petit tube en gomme élastique, aux extrémités duquel on avait adapté d'autres petits tubes en verre, dont l'un s'introduisait dans l'artère de l'agneau et l'autre dans la veine de la patiente. La force d'impulsion était représentée ainsi par les pulsations du cœur de l'animal et l'élas-

ticité de ses artères maintenait la circulation du courant. Le choix de l'agneau, de préférence à tout autre animal, avait été déterminé par la petitesse des globules de son sang, destiné à pénétrer dans les vases capillaires qui, chez un sujet anémique, sont rétrécis. Cette opération a obtenu un plein succès. Je ne sais pas s'il existe d'autres exemples de transfusion directe ayant absolument réussi.

CHAPITRE XXVI

L'INCIDENT DE L'ORÉNOQUE

Rome, 27 décembre.

On s'occupe beaucoup à Rome de la démission de M. le baron de Bourgoing, ambassadeur de France près le Saint-Siège. La nouvelle s'en est répandue officiellement, dans la matinée, au Vatican, où le clergé romain et les représentants des puissances catholiques étaient réunis, en l'honneur de la fête de Pie IX, Giovanni Maria Mastai-Ferretti, dont l'Église honore le patron, saint Jean l'Évangéliste, le 27 décembre. M. le baron de Bourgoing n'était pas à la tête de l'ambassade française. On apprit alors que le bruit de sa démission, qui circulait vaguement depuis une semaine, était un fait accompli. Dans la journée, le Souverain-Pontife a reçu M. de Bourgoing en audience particulière. Il l'a remercié affectueusement de ses services et l'a loué de sa résolu-

tion. Puis, il lui a fait cadeau de son portrait, au bas duquel il a écrit de sa main quelques lignes de souvenir, et il l'a embrassé. Je passais tout à l'heure sur la Piazza di Venezia, avec un ami de l'ambassadeur, au moment où ce diplomate la traversait, pour gagner le palais Colonna. Nous nous arrêtâmes un instant, et M. de Bourgoing raconta que le Pape l'avait accueilli avec une extrême bonté, et qu'il avait tracé sur la marge de son portrait les superlatifs les plus aimables.

Voici les circonstances à la suite desquelles la démission de M. le baron de Bourgoing s'est produite.

Le Roi Victor-Emmanuel est en ce moment à Naples. Il viendra passer à Rome les fêtes du premier jour de l'an et recevoir les compliments d'usage. Les ambassadeurs et chargés d'affaires à la cour du Quirinal, accompagnés du personnel de leur ambassade ou légation, offriront leurs hommages au Roi d'Italie, de même que les ambassadeurs et chargés d'affaires à la Cour du Vatican, accompagnés du personnel de leur ambassade ou légation, expriment leurs vœux au Souverain-Pontife, à cette époque de l'année. Les deux corps diplomatiques restent bien distincts : le pontifical va au Vatican, le royal va au Quirinal. Ils ne se mêlent pas. On ne saurait exiger que les agents diplomatiques accrédités au-

près du Siège Apostolique se présentent au Quirinal, ni que les agents diplomatiques accrédités auprès du royaume d'Italie se présentent au Vatican. Cela va de soi. Personne n'élève une prétention contraire. Mais il se rencontre pour l'ambassade et la légation de France un cas particulier.

Une frégate française, l'*Orénoque*, mouille dans les eaux de Civita-Vecchia. Elle a été amenée, s'il m'en souvient bien, par M. le comte d'Harcourt, premier ambassadeur de la présidence au Vatican. Le gouvernement français l'a mise obligeamment à la disposition du Saint-Siège, pour le cas où Pie IX ne se croirait pas en sûreté dans Rome ou jugerait convenable de s'éloigner d'Italie. M. Thiers a estimé justement qu'il serait peu décent d'exposer le chef de la religion de notre pays à sortir de Rome à l'aventure, sans qu'une nation professant le catholicisme eût la générosité de lui offrir un toit hospitalier. Il a tenu une conduite honorable en disant au Saint-Père : « S'il vous convient de quitter l'Italie ou si vous y êtes obligé, la France envoie à proximité de Rome un bâtiment portant son pavillon. Elle le place sous les ordres de son ambassadeur auprès de votre personne ; et lorsqu'il vous plaira de vous en servir, vous n'aurez qu'à en exprimer le désir au représentant français. L'*Orénoque* vous transportera quand et où vous voudrez. »

Malheureusement, le gouvernement français n'a pas réfléchi que Civita-Vecchia est à quatre-vingts kilomètres de Rome seulement; que le port où l'*Orénoque* a jeté l'ancre est relié par un chemin de fer à la capitale, où résident le Pape et le Roi; que cette faible distance mettait l'équipage de la frégate dans l'obligation de convenance d'aller au Vatican, aux occasions solennelles, saluer le Pontife, au service duquel il est préposé; et que la présence, dans Rome, des officiers de la marine française allant au Vatican et n'allant pas au Quirinal, était de nature à faire naître un conflit. L'événement démontre aujourd'hui l'imprudence du cabinet de Versailles. Le conflit a éclaté et ne tourne pas à notre avantage. Car, si l'on en croit le récit des petits détails qui l'ont amené, le gouvernement français a été finement joué par le gouvernement italien, lequel excelle dans l'art des petites ruses entortillées et habiles.

Au 1^{er} janvier de cette année 1872, les officiers de l'*Orénoque* se sont présentés au Vatican. Il eût été extraordinaire qu'ils ne s'y présentassent pas. Le Pape aurait pu se dire : « Comment; je suis sans armée, sans flotte, sans défense; un peuple ami m'envoie un vaisseau, destiné à me servir de refuge, si la nécessité le veut, et les officiers qui montent ce vaisseau, à quelques kilomètres de mon palais, ne viennent pas même m'assurer de leur respect ! Je ne

m'embarquerai jamais avec eux : ils seraient capables de me jeter par-dessus le bord. » L'équipage de Civita-Vecchia ne pouvait donc pas ne pas venir au Vatican.

Il paraît que, sans s'offusquer très-ouvertement de cette visite, parce que le gouvernement français n'avait pas, à cette époque, de ministre auprès du Quirinal, et que cette circonstance suffisait à expliquer, aux yeux du monde diplomatique, leur non-présentation à la cour du Roi, il paraît que M. Visconti-Venosta, ministre des affaires étrangères, aurait adressé, par le canal du commandeur Nigra, ministre plénipotentiaire d'Italie à Paris, des observations à M. le comte de Rémusat.

« Mais enfin, aurait-il dit de son ton aimable, l'Italie et la France sont deux sœurs : — deux sœurs peuvent s'abhorrer ; — l'Italie a le plus vif désir de vivre en bonne amitié avec votre pays. Il vous a plu d'envoyer l'*Orénoque* à Civita-Vecchia : nous avons cédé, malgré les encouragements de l'opinion italienne. Vous voulez protéger le Saint-Père, nous le voulons comme vous. Soit ! que l'*Orénoque* continue à mouiller à Civita, bien que la suspicion qu'il témoigne soit blessante pour nous. Mais, au moins, vous ne nous refuserez pas cette marque inoffensive des bonnes relations que nous entretenons. Votre frégate est dans un port du royaume d'Italie. Eh

bien ! ne chagrineriez-vous pas gratuitement notre excellent Roi, qui aime la France comme le Piémont, en envoyant vos officiers au Vatican et en refusant à Sa Majesté le plaisir de serrer la main à ces braves marins ? »

M. Visconti-Venosta raisonnait en homme avisé.

M. Thiers, pris au piège, et n'ayant pas de bonnes raisons à opposer au ministre italien, a envoyé l'ordre aux officiers de l'*Orénoque* de se rendre à Rome, le 1^{er} janvier 1873, pour y présenter leurs hommages au Pape et au Roi d'Italie. Il a télégraphié en même temps à M. le baron de Bourgoing de se prêter à cette combinaison. M. le baron de Bourgoing s'est dit : « Mais non, je suis ambassadeur de France près le Saint-Siège, et n'ai rien à faire au Quirinal. L'équipage de l'*Orénoque* est sous mes ordres et non pas sous les ordres du ministre plénipotentiaire de France près le roi d'Italie. L'*Orénoque* est à Civita-Vecchia pour le Pape et non pour le Roi ; il est même contre le Roi. Il serait plus qu'étrange que les officiers de la frégate donnassent le singulier spectacle de gens qui servent à la fois Dieu et le diable. Je ne puis consentir, moi leur chef, à ce qu'ils se présentent chez celui, contre lequel ils seront peut-être appelés à protéger le Souverain-Pontife. »

M. de Bourgoing était dans le vrai, tout comme M. Visconti-Venosta et tout comme M. Thiers. Crai-

gnant cependant que ce conflit n'eût des conséquences dangereuses, M. de Bourgoing demanda télégraphiquement au gouvernement français un délai de trois jours. Il espérait qu'une éclaircie se ferait pendant ce laps de temps et que l'on trouverait un moyen de conciliation. On assure que M. le ministre des affaires étrangères de France aurait répondu immédiatement à l'ambassadeur d'avoir à se décider le jour même. Sur quoi, piqué au vif, M. de Bourgoing aurait, par télégramme, résigné ses fonctions.

Que M. de Bourgoing ait donné sa démission parce qu'il a cru inconciliable avec son devoir la combinaison qu'on lui proposait, ou parce qu'il a été froissé de l'exigence du cabinet de Versailles à vouloir une réponse instantanée, sa conduite a été digne. Par le temps de désintéressement démocratique et de fierté républicaine où nous vivons, il est si rare de voir un homme abandonner, par scrupule de conscience ou même par amour-propre, une ambassade et cent cinquante mille livres de traitement, que, en témoignage du respect que cet acte m'inspire, je suis allé aussitôt m'inscrire à l'ambassade.

Les choses en sont là. La démission de M. de Bourgoing a été acceptée, dit-on. Déjà même on parle de son successeur présumé, M. de Corcelles,

qui serait accueilli favorablement au Vatican. M. de Corcelles sera-t-il envoyé à Rome avant le 1^{er} janvier? Autorisera-t-il l'équipage de l'*Orénoque* à se présenter au Quirinal? ou l'équipage restera-t-il à bord, et ne viendra-t-il ni au Quirinal ni au Vatican? Il eût été bien plus simple, si le gouvernement français avait pris la peine de prévoir les conflits que la finesse italienne cherche sans cesse à soulever, en nous mettant dans nos torts, il eût été bien simple, dis-je, d'éviter toutes ces vétilles d'étiquette.

Il fallait que M. d'Harcourt laissât l'*Orénoque* à Livourne et qu'il ne l'amenât pas à Civita-Vecchia. Livourne est assez près de Rome pour que, en moins de trente heures, le Pape se décide à partir, télégraphie sa résolution au capitaine de la frégate, et prenne passage. Car il faut admettre que le gouvernement italien ne s'opposera pas à son départ. Dans le cas contraire, que l'*Orénoque* soit en panne à Livourne, à Civita-Vecchia ou dans le Tibre, à Porto di Ripetta, les bersaglieri envahiraient le Vatican, s'empareraient du Pape, bien avant que le Pape n'eût le temps de se réfugier sur notre bâtiment. Mais Livourne est cependant assez éloigné de Rome pour que le Pape ne se fût pas formalisé de ne pas recevoir la visite de l'équipage, et pour que toute cause de conflit entre le Quirinal et le Vatican n'é-

clatât pas sur notre figure. Nous aurions évité ainsi cette petite gifle, qui fait partie de la série des soufflets que l'Italie s'amuse à nous donner depuis deux ans, suivant l'expression dont se servait devant moi la princesse Altieri.

CHAPITRE XXVII

PEINTRES ET SCULPTEURS

Rome, 29 décembre.

On considère volontiers l'Italie comme une terre inépuisable, où les arts fleurissent sous un printemps éternel. Les étrangers y viennent acheter des toiles et des marbres, dans la persuasion que ses artistes, ceux de Rome surtout, conservent le génie de Raphaël et de Michel-Ange, dont ils ont les chefs-d'œuvre pour modèles. Demandons-en pardon aux étrangers et aux artistes. La Rome des arts n'est plus guère qu'un chantier, où deux mille ouvriers étendent de la couleur ou équarrirent des blocs. Quelques talents d'élite émergent seuls de la foule des industriels de la palette ou du ciseau. L'art a suivi la pente du siècle vers les banalités de l'industrie. Il n'a plus, pour protecteur, des Laurent-le-Magnifique ni des Léon X : il a des débouchés dans le négoce. Les marchands de Paris, de Londres, de

Vienne et de Bruxelles activent la production des ateliers romains, comme le jardinier hâte les fleurs d'une serre. Sous leur influence mercantile, le peintre et le sculpteur ne songent plus qu'à s'enrichir, en fabriquant des meubles, qui une toile, qui une statue, livrables et payables à quatre-vingt-dix jours. Les Américains contribuent davantage encore à cette corruption. Car le Yankee n'est pas connaisseur comme Goupil, ni prodigue comme lui, par calcul. Il vient à Rome, pour former une galerie destinée à sa maison de New-York, de Philadelphie, de Boston ou de Chicago. Peu lui importe de mettre la main sur une Madona di Foligno ou sur un Apollo del Belvedere.

L'important, pour lui, est de payer cher, afin de pouvoir dire, en se rengorgeant, à ses compatriotes transatlantiques : « Aoh ! cette mousée a caouté à môa une million de dollars ! Aoh ! » Tout le sentiment qu'il a des arts se traduit par ce : « Une million de dollars ! » Aussi offre-t-il aux plus inexpérimentés des artistes trois ou quatre mille dollars pour le plus insignifiant guitariste peint sur la plus vulgaire boîte à cigares, ou pour la plus miévreuse des statuettes. Le débutant ébloui ne veut plus travailler que pour les hommes aux dollars. Il connaît cinquante artistes qui se font un revenu énorme et ne possèdent pas un croquis en Europe. Il suit leur

exemple et expédie ses moindres denrées en Amérique. A partir de son premier envoi outre-mer, il est perdu.

Ce fait, qui est général à Rome, explique pourquoi la peinture décorative et historique, c'est-à-dire la grande peinture, est à peu près délaissée. L'essai malheureux que Podestà en a fait au Vatican lorsqu'il a peint les fresques, qui font suite aux chambres de Raphaël, est la triste preuve de son abandon. Il n'en pouvait être autrement. La peinture décorative et historique demande non-seulement un vrai savoir, mais un travail dont la lenteur ne s'accommode pas avec la rapidité et l'abondance productive du journalisme pictural d'aujourd'hui. En revanche, la peinture de genre est en pleine vogue. Les États-Unis en font leurs délices, et les artistes romains en achètent des terres. C'est le monde renversé. On ne dit plus : gueux comme un peintre. On dit : faire fortune d'un coup de pinceau. On ne va plus rêver ni verser des larmes devant la Transfiguration ou la Communion de Saint Jérôme pour ravir au maître de Urbino ou au Domenico une étincelle du feu sacré. On copie Meissonnier. Voilà où cent jeunes peintres, brillants de talent, en sont réduits.

Quand je parle des peintres romains, j'entends parler des peintres qui habitent Rome et non de ceux qui y sont nés ; comme l'on dit, en parlant de la fleur

de France et de l'écume d'Europe qui forment la population de Paris : les Parisiens, les artistes parisiens, les écrivains parisiens, le genre parisien. Si j'avais à parler des seuls peintres romains d'origine, je ne sais pas si je pourrais citer dix noms, connus même dans leur ville natale. C'est donc des peintres qui ont fait de Rome leur patrie adoptive qu'il s'agit. Leur nationalité servira à les classer, tout en faisant observer qu'ils cultivent tous la peinture de genre, et que M. Meissonnier est, aux yeux de la plupart, la plus haute expression de l'art moderne. Toutes les autres observations générales, qui précèdent, s'appliquent également aux Français, aux Espagnols, aux Belges, aux Allemands, aux Anglais, aux Américains de l'école actuelle de Rome.

L'Académie de France, que M. Hébert dirige habilement, est aujourd'hui le seul cercle artistique de Rome, où l'on résiste à l'engouement pour la peinture des devants de cheminées, où l'on continue à enseigner les principes de l'art classique, et où l'on étudie sérieusement les maîtres romains et florentins. Il a été question, à Paris, de la supprimer. Ce serait faire un plaisir énorme aux Italiens, qui la jaloussent et qui cherchent, par tous les détours, à s'emparer de notre Villa-Medici ou même à la morceler pour agrandir leur Pincio. Ce serait en outre un acte bien inopportun, puisque cette sup-

pression coïnciderait avec la fondation d'une Académie anglaise et d'une Académie prussienne, que le gouvernement britannique et celui de l'Allemagne du Nord se proposent d'ouvrir à Rome.

Les Allemands notamment en seraient enchantés, eux qui dominent politiquement Rome, et qui n'ont pas établi sans arrière-pensée leur Légation au-dessus du Capitole. Il faut espérer que ce projet mal inspiré ne recevra pas d'exécution. Car, c'est en grande partie à l'Académie que nous devons de posséder une école incontestablement supérieure à celle de nos voisins. C'est elle qui a formé les Ingres, les Flandrin, les Baudry et ces peintres décorateurs qui n'ont actuellement des égaux dans aucun pays, et que l'Angleterre et la Russie recherchent entre tous, pour la décoration de leurs palais. Il y a un autre motif de conserver l'Académie. Les jeunes artistes y reçoivent non-seulement d'excellentes leçons : ils y trouvent les moyens de subsister pendant les années si dures du noviciat artistique. Les sculpteurs surtout ne pourraient se former sans son concours. Le marbre et l'hospitalité qu'elle leur offre sont d'un prix inestimable. Un pauvre inconnu ne se procure pas un bloc de trois mille francs sur la garantie de son génie problématique.

Parmi les jeunes pensionnaires d'avenir qui sont actuellement à l'Académie, il convient de mettre en

première ligne MM. Blanc, Blanchard, Mercier, Lefebvre et Machard. Ce dernier, qui est l'hôte habituel du Bosco de la villa, vient d'achever sa Sultane favorite, dont le coloris est d'une fraîcheur délicieuse. Je l'ai vivement engagé à l'exposer à Paris où elle obtiendrait, je crois, un grand succès.

Les Espagnols de Rome forment le bataillon le plus brillant de la colonie artistique. La facture et l'exécution de leurs œuvres sont presque toujours surprenantes d'habileté. Comme faire et exécution de métier, pour se servir de l'argot des peintres, ils sont bien supérieurs à tous les autres. Fortuny, qui a longtemps habité Rome et qui vient d'y arriver, à son retour de Madrid, est à leur tête. Il est le peintre le plus étonnant de Rome. Une véritable école d'aquarellistes s'est formée sous sa direction.

Malheureusement, tout le mérite de Fortuny lui vient de ses qualités personnelles. Ses imitateurs, n'ayant ni son goût, ni le charme de sa composition, ni sa distinction, ont presque tous fait fausse route. Son élève le plus distingué est Villegas. L'exécution du disciple est aussi étourdissante que celle du maître. On peut lui adresser le reproche de l'imiter un peu trop. Toutefois, il est moins connu. Il ne l'est même pas du tout à Paris. Ses toiles sont toutes en Amérique. Mais tous les copistes de Fortuny n'ont pas réussi à l'égal de Villegas. Beaucoup

de jeunes Italiens ont échoué dans la voie qu'il a tracée. On peut citer parmi ceux qui y obtiennent quelque succès, MM. Simonetti, Rossi, Tusquets.

Les Belges commencent à se compter. Le premier d'entre eux est M. Boulard, qui a su exprimer avec une vérité que personne, avant lui, n'avait trouvée, le caractère grandiose de la campagne romaine. Il est un peu trop décoratif.

Quant aux Allemands, ils deviennent de plus en plus nombreux. On ne rencontre que des Allemands en Italie. Mais il parait qu'ils ne se contentent pas de voyager avec nos milliards, ils envoient encore des pensionnaires étudier à Rome l'art de la peinture. Ils ont fondé un cercle. Ils vivent ensemble et se soutiennent. Il n'est pas de peuple qui comprenne mieux que le peuple tudesque la puissance des sociétés d'admiration mutuelle. Depuis la mort d'Overbeck, leur colonie ne compte aucun talent remarquable. Ils battent, il est vrai, la grosse caisse autour du peintre Ferbach; je crois, toutefois, qu'ils auront de la peine à enthousiasmer le public pour le talent froid et pédant de leur grand homme.

Parmi les Anglais et les Américains qui essayent d'aborder la peinture, on remarque déjà quelques paysagistes distingués : M. Hazeltine et M. Poingdextre (poing droit : un de ses ancêtres a dû assommer à la boxe quelque gentleman).

Les observations que j'ai faites, à propos de la peinture, je les répète à propos de la sculpture italienne. Elle vit sur le passé. En effet, depuis le Bernin, l'Italie n'a produit qu'un seul grand sculpteur, Canova. Encore Canova a-t-il une renommée bien surfaite. On dirait que l'on a désossé ses statues. Elles n'ont ni os ni muscles, C'est tout rond. La sculpture française a produit, au contraire, dans la même période, les Puget, les Coysevox, les Coustou, les Falconet, les Houdon, les Allégrin, les Clodion, les David d'Angers, les Barye, les Guillaume, les Carpeaux et bien d'autres dont les noms survivront.

Il semblerait cependant que la sculpture eût dû repousser ses rejetons plus facilement à Rome que dans aucune ville de France.

Nulle part il n'y a autant de sculpteurs, et nulle part peut-être on ne dépense chaque année des sommes aussi considérables pour la décoration sculpturale des monuments ou des places. Ces conditions, exceptionnellement favorables d'existence, n'ont pu empêcher les sculpteurs de succomber à la tentation des Yankees. Les Italiens, les Milanais surtout, si admirablement doués pour la sculpture et qui viennent au monde un marteau à la main, veulent tous arriver à la fortune par l'Amérique. Leur talent survit encore dans les détails de leur sculpture

de genre : fleurs, feuilles, plumes d'oiseaux, étoffes. Ces minuties sont fouillées merveilleusement. Mais il ne faut pas leur demander de la sculpture sérieuse et soutenue. Ils ont oublié le dessin, l'art de mettre en leur place les os et les muscles, qui donnent de la vigueur et de l'animation au marbre. Les classiques, ceux du moins qui se décernent cette appellation, font de la sculpture ronde et râtiée, qui ressemble à du mauvais Canova. Quelques-unes de leurs statues de femmes offrent un certain charme, qui disparaît au premier examen. Leurs statues d'hommes, de héros et de dieux sont toutes copiées sur un moulage : ce qui est la plus détestable manière de faire de la sculpture. Le moulage, c'est la nature inanimée. Les autres sculpteurs font du gracieux, du maniéré et du fade. Les sujets de leurs statues en sucre semblent tous empruntés à des couvertures de romances françaises. C'est une petite femme qui a peur d'un lézard, ou toute autre invention de cette force. Tout cela se vend comme du pain au « Ah ! » plus offrant et dernier enchérisseur. Il n'est même pas d'artiste un peu bien posé à Rome qui ne puisse dire, comme un sculpteur très-connu : « Vous voyez cette statue ! c'est la vingt-neuvième copie, grande comme nature, que je fais pour l'Amérique. »

C'est à la petite exposition qui précède les envois

de Rome à Paris que nos jeunes sculpteurs français montrent au public romain qu'ils suivent plus fidèlement les règles de la sculpture saine et correcte des Anciens. L'Italie ni aucun pays peut-être n'ont produit, dans ces dix dernières années, des œuvres comparables au *Saint Jean*, au *Pêcheur*, à l'*Ugolin*, au *Combat de coqs*, au *Narcisse* et au *David*, que MM. Dubois, Falguière, Hiole, Carpeaux et Mercier ont sculptés et exposés ici.

Il est utile de faire observer à ce sujet que l'on pourrait bien adopter enfin, en France, la grande sculpture pour la décoration des villes. Nous ne manquons pas de statues. Mais nous n'avons pas, par exemple, deux fontaines qui méritent d'être vues. Je ne dis pas qu'on élève des fontaines féeriques, comme celles de Trevi ou de la place Navone, comme la première surtout. On pourrait très-bien aussi ne pas imaginer les grotesques décors d'Opéra en carton, que l'on voit sur la place Saint-Michel ou au Château-d'Eau. Je parie que si la municipalité de Paris donnait à quelque architecte le soin d'élever une fontaine à obélisque, celui-ci ne trouverait rien de mieux que de l'asseoir lourdement sur un piédestal, au lieu de le hisser, par exemple, sur la croupe d'un éléphant, comme le Bernin a fait à la Minerva.

Il me semble également que, pour préparer les

pensionnaires de l'Académie de France à ces conceptions originales, il ne faudrait pas les traiter en élèves, ne leur demander que des « morceaux, » comme l'on dit en style d'atelier. Au moins faudrait-il, dans les derniers temps de leur séjour, les habituer à la sculpture décorative, à la grande composition. Il faudrait même exiger d'eux un peu d'architecture. On n'est jamais un grand sculpteur, si l'on n'est pas quelque peu architecte.

Cette réflexion faite, il n'est pas long d'énumérer les sculpteurs qui sont en renom dans la Rome d'aujourd'hui. M. Dupré, de Florence, est le premier artiste de l'Italie. Il est hors concours. Autour de lui, rayonnent quelques noms. A Rome, M. Monteverde a montré un talent original dans sa statue de Franklin. L'Espagnol Sunol, les Allemands Muller et Kopf sont les meilleurs sujets des colonies espagnole et allemande. Les Anglais n'ont aucun des leurs qui ait percé depuis la mort de Gibson. Un Français, M. d'Épinay, se distingue par un talent très-personnel et par des productions originales. J'en ai parlé précédemment. Les Américains ont un groupe de sculpteurs, où domine Reinhardt. Une vingtaine de jeunes Américaines, la chevelure rousse au vent (on dirait toujours qu'elles sortent du lit), font aussi de la sculpture. Elles ne savent même pas dessiner un œil : ce qui ne les empêche pas d'attaquer carrément le

marbre, Elles préfèrent l'homme généralement, j'en connais une qui s'est mise en tête de sculpter, de prime-saut, un sénateur romain, ni plus ni moins. Son modèle s'est mis en tête, de son côté, de s'amouracher de l'Américaine. Il ne peut tenir en place, et l'Américaine pique en vain son ciseau dans le marbre. Vous voyez d'ici la comédie, si vous ne voyez pas le sénateur. Je ne parlerai pas des farceurs qui font péniblement des statuettes en mie de pain, et qui les font ensuite « grandir mathématiquement » en marbre, par des sculpteurs de troisième ordre.

Rome est menacée d'une stérilité plus complète encore. A mesure que la politique, c'est-à-dire l'agitation l'envahit, beaucoup de peintres et de sculpteurs vont chercher à Florence un séjour plus tranquille et plus propice à l'étude. Il serait plaisant, en vérité, de voir les usines fumer dans Rome et les arts s'exiler. Il est des gens qui crieraient : « Miracle ! Admirez le progrès ! »

CHAPITRE XXVIII

LA PRINCESSE DE SAYN-WITTGENSTEIN

Rome, 31 décembre.

Il est peu d'esprits aussi vigoureux, aussi chercheurs que celui de la princesse Carolyne de Sayn-Wittgenstein-Berlebourg, née princesse Iwanovska. C'est merveille de voir tant d'ardeur ! La princesse n'est pas une enfant, puisque le prince Constantin-Victor-Ernest-Émile-Charles-Alexandre-Frédéric de Hohenlohe-Schillingsfürst, membre de la Chambre des Seigneurs d'Autriche, conseiller intime et chambellan de l'Empereur François-Joseph, major général et premier grand maître de la cour, chevalier de l'ordre de la Toison d'or, a épousé sa fille, la princesse Marie-Pauline-Antoinette, née le 18 février 1837, suivant la page 142 de l'Almanach de Gotha, cent dixième année, 1873, ou le 7 février 1837, suivant la page 206 du même almanach de

la même année. Ces Allemands invraisemblables commettent des inexactitudes comme tout le monde. Si la date de la page 142 est la date vraie, la princesse Iwanovska comptait dix-huit ans et onze jours au moment où elle a donné une héritière au prince Nicolas de Sayn-Wittgenstein-Berlebourg. Si la naissance de la princesse Marie de Hohenlohe remonte, au contraire, à la date de la page 206, la fleur du dix-huitième printemps de la princesse Carolyne s'effeuillait le 7 février 1837. Cela ne se passait pas hier. Mais je mets hardiment une jeune fille au défi de montrer un entrain pareil au sien. Je la défierais tout d'abord de fumer les cigares de la Havane que, chaque soir, la princesse réduit en cendres, en savourant son thé, à moitié couchée dans un fauteuil, au milieu d'un salon jonché de camélias, de livres, de tableaux, de bahuts et de visiteurs.

Avant-hier, la princesse a bien voulu m'adresser, avec un mot gracieux, son volume sur l'*Église attaquée par la Médisance*. On y sent un esprit solide. Mais j'avoue que la conversation de l'auteur possède un charme qui rend sa lecture moins attrayante. Le feu de la discussion communique une chaleur extraordinaire à son esprit, dont les allures originales ne s'enferment pas aisément dans la monotonie d'un livre. Il lui faut la lutte de la parole et

la liberté de poursuivre son idée à travers les sujets les plus différents.

A l'une des soirées que j'ai passées chez elle, la princesse de Wittgenstein était d'une bonne humeur qui fouettait sa verve et la rendait étourdissante. Elle exposait sa profession de foi religieuse et politique. Cela a bien duré cinq heures. J'ai traversé quelquefois cinq minutes qui m'ont paru plus longues.

On dit de certains légitimistes qu'ils sont plus royalistes que le roi. La princesse de Sayn-Wittgenstein est certainement aussi catholique que le Pape, et sa croyance est très-éclairée. Elle a interrogé tous les oracles. Elle est remontée aux origines de toutes les religions. Elle discuterait au besoin avec Confucius, Bouddha ou Mahomet. Si elle n'est pas bouddhiste, bien que le bouddhisme ait donné toutes les fleurs qui peuvent naître sur la racine de la compassion, c'est que la science illumine son cœur de femme et que la comparaison qu'elle établit entre la religion de l'Inde et la religion de Bethléem est à l'avantage de cette dernière. Ne lui faites pas une objection ! Elle la réfute par cent arguments philosophiques, théologiques ou historiques, entremêlés de citations grecques, latines, russes, allemandes, italiennes qui vous ébouriffent.

Vous pensez bien que son amour pour la religion

catholique ne comporte pas un amour bien violent pour l'unité de l'Italie. Il y a quinze ans que la princesse habite Rome. Elle était venue dans la Rome papeline, cette grande et silencieuse Ville Éternelle, autrefois si douce à l'âme ! Elle est restée dans le parti pontifical le plus ardent. Le Vatican lui envoie des bouquets. Elle va causer politique avec le cardinal Antonelli ou examiner à la lumière la magnifique collection de pierreries du Secrétaire d'État. Il n'est membre du Sacré-Collège ni Prélat domestique de Sa Sainteté qui n'ait passé dans ses salons.

Dire que la princesse fait des vœux pour le départ des Piémontais, ce serait dire une bien grande naïveté. Si leur départ dépendait de sa volonté, il n'en resterait plus un seul, demain matin, sur les bords du Tibre. Mais la princesse place son espérance en la France, elle attend d'elle la restauration du Saint-Siège.

A ce propos, elle professe sur les choses politiques de notre pays une opinion tellement originale, que je ne puis m'empêcher de la rapporter. Elle nourrit l'espoir de voir un jour M. le comte de Chambord adopter le Prince Impérial et les familles de Bourbon et Bonaparte fusionner. Napoléon III est son troisième Dieu. Il est presque l'égal de M. Litz. Je la soupçonne, comme la duchesse Colonna, de quelque passion secrète pour l'Empereur.

Comme elle me demandait ce que je pensais de cette alliance :

« Mais je pense, Princesse, que c'est l'alliance de la carpe et du lapin. »

Je la scandalisais fort.

« Alors, répliqua-t-elle, vous préférez la fusion des Bourbons et des d'Orléans ?

« — Certainement.

« — Et comment trouvez-vous le comte de Paris ?

« — Je lui crois un esprit très-politique et tout le calme qu'il faut aux hommes d'État.

« — Et vous estimez qu'il se réconciliera avec son cousin ?

« — Pourquoi pas ?

« — Et le passé ?

« — Et l'avenir, Princesse ?

« — Le comte de Paris voit-il favorablement le Saint-Siège ?

« — Je n'ai jamais causé des affaires de Rome avec le comte de Paris. Mais je sais que le prince a des sentiments religieux.

« — Eh bien ! n'importe. J'ai toujours foi en l'étoile de Napoléon ! »

CHAPITRE XXIX

LES DISCOURS DU PAPE

Rome, 1^{er} janvier 1873.

L'inquiétude augmente au Vatican, à l'approche du jour où le Parlement italien doit discuter, en séance publique, le projet de loi sur les corporations religieuses. La cour pontificale est fort attristée. Pie IX s'efforce de lui donner l'exemple de la résignation; mais son émotion se trahit malgré lui. Depuis quelques jours surtout, l'esprit impressionnable du pontife manifeste une agitation inaccoutumée. A la nouvelle que le prince de Rocca-gorga, qui a reçu de la tiare la faveur exceptionnelle de prince assistant au trône, dignité égale au cardinalat, à la nouvelle que ce prince donnait un bal de fusion à l'aristocratie papaline et à l'aristocratie royaliste : *Eppure è principe assistente al soglio!* a-t-il répété trois fois, les larmes aux yeux. Au surplus, l'abstention de l'aristocratie guelfe a prouvé

aux Orsini qu'elle gardait ses méfiances, en même temps qu'elle a adouci l'amertume du Saint-Père, à la vue d'une famille, comblée de ses bienfaits, qui n'a pas craint d'ouvrir ses salons, au milieu du deuil de la Papauté, aux spoliateurs du Saint-Siège.

Pendant la dernière partie de décembre, les préoccupations douloureuses de Pie IX se sont répandues en lettres et en discours.

Il y a quelques jours, le bruit a couru tout à coup qu'un garde noble du Vatican s'était présenté au Quirinal, porteur d'une lettre autographe du Saint-Père au roi Victor-Emmanuel. Le lendemain, un petit journal publiait le texte de la missive pontificale. Elle est authentique. Pie IX priait Victor-Emmanuel d'ordonner la fermeture d'un mauvais lieu, dont les fenêtres s'ouvrent sur l'église de Santa Maria della Croce et sur une école d'enfants. Le Roi a répondu immédiatement au Saint-Père qu'il serait fait au plus tôt suivant son désir. Il n'en a rien été. Le mauvais lieu est toujours ouvert. On parle d'une deuxième lettre du Pape au Roi, qui, si elle a été écrite, aura sans doute une réponse favorable et le sort de la première. Elle aurait trait à la loi sur les corporations religieuses. Mais personne ne sait exactement si elle existe. Peut-être a-t-on supposé, à la suite de la première lettre, qu'une correspondance serait échangée probablement entre les deux

souverains. Toutefois, il ne serait pas impossible que Pie IX, surmontant sa répugnance, eût écrit au Roi, à ce sujet, sans prendre conseil de son entourage, ainsi qu'il fait d'habitude. Quoi qu'il en soit, la première lettre montre l'état inquiet de Pie IX.

Mais c'est surtout dans les discours que le Souverain-Pontife a prononcés au consistoire du 23 décembre et en réponse aux adresses du général Kansler et des officiers de l'ancienne armée pontificale, de la noblesse romaine et des généraux des ordres religieux, à l'occasion des fêtes de saint Jean l'Evangéliste, de Noël et du premier jour de l'an, que les préoccupations du Saint-Père se révèlent plus particulièrement.

Au Consistoire, ou plutôt à la provision épiscopale, qui a eu lieu le 23 décembre, Pie IX a entretenu les cardinaux et les évêques présents, de deux points principaux : la loi sur les corporations religieuses et la situation de l'Eglise dans les États de l'Europe. Son allocution est un exposé général de la condition qui est faite actuellement au Siège Apostolique. En Italie, le « gouvernement subalpin » tient la Papauté prisonnière et travaille à la dépouiller « graduellement », ce qui peut être une spoliation habile, mais ce qui n'est pas moins une spoliation. « La spoliation de l'Eglise romaine, a-t-il dit en parlant du projet de loi sur les corporations religieuses, s'étendra

sur des biens qui ont été, plus què par les donations des Italiens, accumulés grâce aux offrandes des catholiques de toutes les nations et constitués dans ce centre d'unité. De cette façon, ce qui avait été consacré à l'usage et au développement de l'Église universelle tournera, d'une manière impie, au profit de profanes possesseurs. »

On ne saurait apprécier plus justement et définir plus nettement le véritable caractère du projet de loi présenté au Parlement par le ministère Lanza. Il n'y a rien à y ajouter ni rien à en retrancher. Aussi conçoit-on que le Saint-Siège ait voulu protester hautement contre cette spoliation. Il eût été indigne qu'il y participât par son silence. « En conséquence, a dit plus loin le Pape, nous condamnons au nom de Jésus-Christ, dont nous faisons les fonctions sur la terre, cet inique et exécrable attentat.... Nous déclarons dès à présent nul tout ce que l'on fera contre les droits et le patrimoine de l'Église... nous déclarons non valable et nul tout achat, fait à quelque titre que ce soit, des biens volés, que le Siège Apostolique ne cessera pas de réclamer. Que les auteurs et les fauteurs se souviennent des censures et des peines spirituelles qu'infligent les constitutions apostoliques.... » L'Église n'ayant entre les mains, pour toutes armes, que des censures ecclésiastiques, devait user et a bien fait d'user de ces censures. Elle

devait à elle-même et au monde catholique cette protestation.

Là où le discours pontifical au Consistoire a été peut-être imprudent, — je ne dis pas qu'il n'ait rien que de très-honorable, — mais là où il a été un peu malhabile, c'est dans l'examen de la situation de l'Église dans les divers États de l'Europe. Il y a plus de grandeur, il est vrai, à revendiquer fièrement ses droits, quelles que soient les circonstances. Malheureusement, les choses humaines, et là ils'agit d'elles, puisqu'il s'agit des relations du pouvoir religieux avec les pouvoirs civils, les choses humaines veulent être traitées avec ménagement. Eh bien, n'était-il pas un peu dangereux d'aborder ce terrain, à un moment aussi critique pour le Saint-Siège? n'était-ce pas s'exposer à aviver, hors de l'Italie, des haines déjà trop vives? Il eût été préférable, je crois, que le Saint-Siège ne spécifiât pas nommément et directement ses griefs contre les puissances dont il a justement à se plaindre.

Un premier effet de ces paroles contre l'Empire d'Allemagne, qui persécute si mesquinement soixante jésuites et qui a l'exorbitante prétention de refouler le catholicisme hors des frontières allemandes, un premier effet des paroles pontificales a été l'ordre de départ envoyé au chargé d'affaires de l'Empire près la cour du Vatican. Le chargé d'affaires s'est

fait excuser sous le prétexte d'une migraine, qui ne lui permettait pas de présenter ses vœux au Saint-Père ; puis, le soir même, il avertissait par un mot le cardinal Antonelli qu'il avait reçu un congé et qu'il partait pour l'Allemagne. Le congé est simplement un rappel.

Un second effet de ce même discours a été d'exciter le gouvernement de Genève contre les catholiques du canton et contre Mgr Agnozzi, internonce à Zurich, dont la position devient très-difficile. Le bruit a même couru un instant que le représentant apostolique avait reçu du Conseil Fédéral l'ordre de quitter le territoire de la Confédération helvétique. Il n'en est rien, heureusement. Mais il faut de la patience pour régler le débat maladroitement engagé entre M. Mermillod, évêque d'Hébron, auxiliaire de Genève, et les autorités cantonales.

Le Saint-Père s'est prononcé aussi très-nettement contre les schismatiques arméniens de l'Empire Ottoman, mais courtoisement sur la personne du Sultan et contre la dotation illusoire du clergé espagnol.

Dans la plupart de ses plaintes, le Pontife a raison. Seulement, je me permettrai d'estimer qu'il eût été plus politique de garder le silence, en dehors des affaires d'Italie, qu'il fallait spécifier et censurer expressément. Il suffisait de protester généralement contre

la lésion des droits de l'Église en Europe. La persécution en Allemagne, le conflit genevois, le schisme arménien, les disputes du légat avec la Porte, la dotation chimérique des prêtres d'Espagne sont choses connues, que tout le monde se serait rappelées à la première allusion, mais dont la flétrissure, quoique méritée dans la plupart des cas, est une attaque directe contre des gouvernements déjà irrités et qui ne demandent, comme l'Allemagne, par exemple, qu'une occasion de rompre en visière au catholicisme. Je comprends et je respecte l'indignation du Pontife. Mais j'aurais préféré que son tempérament, porté à l'éloquence, eût contenu son indignation. L'Église catholique n'a rien de mieux à faire, pour le moment, que se recueillir. Le recueillement est l'eau fortifiante où se retrempent les oppositions.

Les paroles du Pape au général Kanzler et au marquis Cavalletti, président de la députation des nobles romains, ont été encore plus outrageusement tournées en dérision par la presse italienne. Pie IX, parlant à des soldats de l'armée pontificale et rappelant, pour montrer que la révolution périt souvent par une cause infime ou par ses propres armes, et rappelant que le jeune David avait tué le géant Goliath, et que Judith avait coupé la tête de Holoferne avec la propre épée du général des assiégeants

de Béthulie, les journaux ministériels se sont écriés aussitôt que le Pape prêchait le régicide. Le Pape ne pouvait pas parler cependant du grain de sable de Cromwell. Il était bien naturel qu'il empruntât ses exemples à l'Écriture, s'il voulait exprimer la fragilité des gouvernements fondés sur la révolution. Toutefois, on a remarqué, non sans surprise, qu'il avait exprimé au général Kanzler l'espoir de le voir, lui et ses soldats, ceindre un jour leur épée pour protéger le Saint-Siège, après le « suicide » de la révolution romaine, c'est-à-dire de la monarchie italienne.

On remarque aussi que le Saint-Père répète souvent qu'en 1874 les choses auront changé. Cette foi ardente dans le caractère impérissable du domaine temporel de l'Église ébranle bien un peu les Italiens. Mais pourquoi en 1874, plutôt qu'aujourd'hui ou demain, la chaire de Saint-Pierre se relèvera-t-elle?

Dans son allocution aux nobles Romains, Pie IX a dit que le clergé et l'aristocratie étaient les deux colonnes de la société. Prêtre parlant à des nobles, il était tout simple qu'il ne parlât que des prêtres et des nobles. La presse n'en a pas jugé ainsi. « Et le peuple? » mais le peuple est une autre colonne. L'Église, il me semble, lui fait la part plus belle que jamais république ne la lui fera. Ne se re-

crute-t-elle pas elle-même dans le peuple? connaît-elle des nobles et des roturiers? voit-elle dans le monde autre chose que des hommes ayant des passions plus ou moins indomptées?

Vous croyez que ces mêmes ennemis de mauvaise foi ont loué le Pontife de ce que, dans sa réponse aux généraux des Ordres religieux, il a exprimé l'espoir que les épreuves actuelles concourraient à réformer les Ordres monastiques! Pas du tout. « Voyez-vous, ont-ils dit, l'Église est tellement pourrie que le Pape en convient. »

D'où je conclus qu'en présence de cette hostilité injuste et favorisée par la politique italienne, le mieux serait de parler le moins possible.

CHAPITRE XXX

LA MISSION DE M. DE CORCELLES

- Rome, 2 janvier.

La joie s'est répandue dans le Vatican, à la nouvelle que M. de Corcelles était désigné par M. Thiers pour recueillir la succession de M. le comte de Bourgoing, ambassadeur de France près le Saint-Siège, qui jouissait cependant d'un crédit mérité à la cour pontificale. Mais les hommes qui traversent une situation malheureuse ont l'âme ouverte aux plus imperceptibles rayons d'espoir. Or, M. de Corcelles a fait naître un instant l'illusion de ce rayon. Son nom rappelle tant d'événements semblables à ceux qui se déroulent ! C'était en 1850, quelques mois après la délivrance de Rome par les troupes françaises. Le prince Louis-Napoléon, président de la République, confiait à M. de Corcelles l'honorable mission de ramener Pie IX dans sa capitale. Et voilà qu'à vingt-trois ans de date, M. Thiers, président de la Répu-

blique, envoie le même diplomate auprès du Pape Pie IX, dépouillé de ses États, sans pouvoir dans Rome. Serait-ce un nouveau 12 avril?

Une heure après, l'âme du Vatican se refermait. Quelques minutes de réflexion avaient suffi pour que la cour pontificale revînt au sentiment de la situation, qu'elle envisage assez clairement, d'ailleurs. M. de Corcelles n'est pas et ne peut être, le 1^{er} janvier 1873, le messager d'allégresse du 12 avril 1850. L'armée française n'a pas expulsé de Rome, en juillet 1872, Victor-Emmanuel, roi d'Italie, comme elle avait expulsé de la ville papale, en juillet 1849, le triumvirat de Mazzini, d'Armellini et de Saffi. La France est bien en République, ainsi qu'alors. Mais il n'y a guère, dans sa situation, que ce point qui soit le même. Et la monarchie, ennemie du Saint-Siège est plus puissante que le club révolutionnaire d'autrefois ! et l'Allemagne est l'alliée de l'Italie !

L'illusion a donc été bien courte. Toutefois, le Vatican, qui venait de répondre au télégramme de M. de Corcelles par l'assurance gracieuse que le Siège Apostolique accueillerait avec satisfaction l'ambassadeur désigné, qui subordonnait courtoisement son acceptation à l'agrément de la curie romaine, le Vatican apprit bientôt, non sans étonnement, que M. de Corcelles partait pour Rome, chargé d'une mission préalable à son entrée au palais Colonna. On

se demandait comment M. de Corcelles se rendait à Rome, auprès du Saint-Père, pour un autre objet que la présentation de ses lettres de créance, puisqu'il avait reçu la réponse positive, de laquelle dépendait sa résolution, qu'il serait le très-bien venu au Vatican. Estimait-il que la dépêche du cardinal Antonelli n'était pas assez affectueusement formelle? Voulait-il recevoir de la bouche même du Pontife la confirmation des paroles du Secrétaire d'État, ministre trop jaloux cependant de la confiance du souverain pour l'engager sans son aveu exprès? Et, si ce n'était pas la crainte d'un malentendu sur les intentions vraies de la cour pontificale à son sujet qui motivait ce voyage un peu extraordinaire, sinon extra-diplomatique, de quelle mission de M. Thiers était-il porteur qu'il n'aurait pu remplir comme ambassadeur de France?

On s'est perdu en conjectures jusqu'à ce que les communications semi-officielles, venues de Paris, aient appris aux Romains que M. Thiers envoyait M. de Corcelles à Rome, en descente de lieux, à peu près comme, avant de signer un bail, on envoie quelqu'un s'assurer que le logement est habitable et les plafonds en bon état. Cette précaution inaccoutumée a causé quelque surprise. Si difficile que puisse être la position d'un diplomate dans un pays, soit par suite des embarras intérieurs de ce pays,

soit par suite des relations internationales, il y a quelque imprudence à l'envoyer ainsi en exploration, parce que son acceptation ou son refus ultérieur est un préjugement de l'état politique de ce pays, qu'il est peu habile de constater diplomatiquement, après enquête, à la face de l'Europe. D'un autre côté, on reconnaissait que l'antagonisme déplorable de la Monarchie et de l'Église en Italie, que la présence du Pape et du Roi dans les mêmes murs, que la double représentation de la France à Rome, et que la position, à tous égards délicate, du gouvernement français pouvait expliquer jusqu'à un certain point une conduite aussi anormale. On convenait que M. Thiers avait quelque raison de prendre des garanties; que, dans la pensée, où il était justement, que M. le comte de Bourgoing avait saisi le prétexte de l'incident de l'*Orénoque* pour se dégager d'un avenir assurément orageux, il tenait, non à tort, à ne pas aggraver les choses, en s'exposant, par une nomination immédiate, à voir son ambassadeur lui envoyer prochainement sa démission.

Mais on objectait, non moins raisonnablement, — car tout le monde peut avoir raison à la fois au milieu de ce chaos étrange, — on objectait que la sagesse même de l'obligation, où M. Thiers mettait M. de Corcelles, de voir de ses yeux les écueils à travers lesquels il allait s'engager, avant d'y faire le

premier pas, pouvait tourner contre le gouvernement français. M. de Corcelles, en effet, connaît les affaires d'Italie. Le jugement qu'il portera sur elles a une valeur particulière. On aurait compris qu'il eût refusé, à Paris, l'offre que M. Thiers lui a faite de la succession de M. de Bourgoing. Ce refus eût été regrettable, peut-être, mais on ne lui aurait donné aucune interprétation fâcheuse. Au contraire, M. de Corcelles, qui a déjà été ambassadeur auprès du Saint-Siège, qui est réellement agréable à Pie IX, dont le nom même éveille des espérances, vaines sans doute ! M. de Corcelles vient à Rome étudier la situation. Il y vient, après que les télégrammes officiels de Versailles ont annoncé au monde entier qu'il n'acceptera le poste d'ambassadeur de France au Vatican qu'autant qu'il aura reconnu, en personne, la possibilité d'établir, même précairement, un *modus vivendi* quelconque entre le Vatican et le Quirinal. La constatation faite, si M. de Corcelles refuse l'ambassade, que résultera-t-il de son refus ? La preuve que l'un de nos diplomates, les plus versés dans la question romaine et les plus agréables au Saint-Siège, a jugé la situation inacceptable ; la preuve que la prétendue perfection de l'état de choses à Rome est simplement un monstre à deux têtes. N'est-ce pas soulever un conflit avec l'Italie ? conflit que l'on veut éviter. N'est-ce pas interdire

à tout diplomate prudent d'accepter notre représentation au Vatican, après le refus de M. de Corcelles?

On ne comprenait pas, tout compte fait, que le gouvernement de M. Thiers se fût engagé dans cette voie, ni que M. de Corcelles eût consenti à l'y suivre, au risque d'aboutir à l'impasse redoutée. La troisième phase des impressions du Vatican a été, par conséquent, un peu d'irritation contre M. Thiers et un peu de froideur pour M. de Corcelles. Cette succession d'impressions contradictoires est bien naturelle. S'il vous souvient des espérances qui s'enflaient à pleines voiles, dans Paris assiégé, à la moindre nouvelle du plus petit fait d'armes, puis de la surprise et de l'exaspération finale que l'on ressentait de la déception, vous comprendrez la mobilité d'esprit qui règne au Vatican. Vous la comprendriez bien mieux si vous aviez vu vous-même la triste situation qui lui est faite.

Un nouvel état psychologique s'est manifesté à l'arrivée de M. de Corcelles. Je ne crois pas que ce diplomate ait rencontré dans Rome une seule personne prudente qui ne l'ait encouragé à accepter le poste d'ambassadeur, malgré les difficultés inouïes de la situation et à cause même de ces difficultés, que son refus aggraverait dans les circonstances actuelles. Car, quoi qu'on pense de l'Italie et de la Pa-

pauté, on est d'accord sur la nécessité absolue de la temporisation.

Telles étaient les impressions de la cour romaine, lorsque M. de Corcelles s'est présenté au Vatican.

L'envoyé de M. Thiers a eu, ces trois derniers jours, plusieurs audiences du Saint-Père et plusieurs conférences avec le cardinal Antonelli. Le bruit ne s'est pas répandu, même dans l'entourage le plus intime du Pontife, que M. de Corcelles ait été chargé d'une mission secrète auprès de Pie IX; mais on répète qu'il a exposé au Pape l'impossibilité où la France se trouvait de tenir une conduite différente à l'égard du Saint-Siège et l'obligation où elle était d'entretenir des relations amicales avec l'Italie. Le Saint-Père connaissait la situation et n'a témoigné aucune surprise. Il a même répondu à M. de Corcelles que l'incident de l'*Orénoque* était regrettable; qu'il n'avait pas sollicité du gouvernement français qu'il mît cette frégate à la disposition du Saint-Siège; que si le cabinet de Versailles prévoyait de nouvelles complications, il pouvait envoyer l'ordre à l'*Orénoque* de quitter Civita-Vecchia; que lui savait ne devoir compter sur aucun secours humain, et que s'il était obligé un jour de quitter Rome, une escorte ne lui était pas nécessaire.

M. de Corcelles a reçu du Pape et du cardinal Secrétaire d'État l'assurance que sa personne était

sympathique au Vatican. Mais le Pontife n'a pas prié M. de Corcelles d'accepter l'offre de M. Thiers. Un souverain ne s'expose pas au désagrément d'avoir auprès de lui un ambassadeur sollicité.

M. de Corcelles ne pouvait rien apprendre de plus au Vatican. Le Saint-Siège proteste contre tout ce qui s'est passé et tout ce qui se fait dans Rome. Il vit, comme il peut, en la subissant, dans la situation qui lui est faite. Le jour où il jugera que les épreuves qu'il souffre deviendront trop humiliantes pour la dignité de la religion, il sortira de Rome, le bâton à la main.

L'honorable envoyé de M. le Président a pu mesurer par lui-même la gravité de la situation à Rome. On assure qu'il l'a jugée plus grave qu'on ne la juge à Paris et plus grave qu'il ne pensait la voir. La fermentation des esprits, l'impossibilité de deux souverains dans les mêmes murs, la dépendance de la papauté, l'absolutisme du gouvernement italien sur les affaires de l'Église, l'inimitié plus ardente que jamais qui sépare le Vatican du Quirinal, l'espece d'infériorité de l'ambassadeur de France vis-à-vis du ministre plénipotentiaire de France, la perspective des conflits qui peuvent s'élever entre eux, au scandale de l'Europe, ont dû lui montrer que la tristesse du Vatican avait bien des motifs légitimes. Il a dû en conclure que sa position, comme ambas-

sadeur, serait extrêmement délicate. L'incident de l'*Orénoque* vidé, tous les obstacles subsistent. J'ai déjà dit que cet incident n'avait été qu'un prétexte pour M. de Bourgoing. Rien n'est changé dans les embarras intérieurs de l'Italie, dans les embarras de la France au sujet de l'Italie, ni dans les embarras de notre double représentation à Rome.

Quelques personnes parlent de supprimer l'ambassade de France au Vatican, pour supprimer une cause de conflit. Le remède serait pire que le mal. Nous avons au Vatican des intérêts majeurs, qu'il serait très-impolitique de laisser à la dérive. Nous ne pourrions souffrir que ces intérêts dépendissent quelque jour du Quirinal. D'un autre côté, notre ambassade est l'un des derniers remparts du Saint-Siège contre la suprématie de l'État italien sur l'Église catholique. N'aurions-nous pas à nous reprocher d'avoir favorisé la concentration, entre les mains du roi Victor-Emmanuel, des influences religieuses, comme nous avons à nous reprocher d'avoir favorisé, à son profit et à notre préjudice, l'unité de l'Italie ?

D'autres parlent d'appliquer cette suppression à la légation de France au Quirinal. Le conseil n'est pas plus sage. Quand il ne s'agirait que de nos intérêts matériels en Italie, la présence d'un ministre plénipotentiaire au Quirinal serait justifiée. Mais le retrait

de notre légation soulèverait un danger incalculable. Ce serait le bon moyen de rompre aussitôt avec l'Italie, et de fournir à M. le prince de Bismarck l'occasion, qu'il cherche, d'une intervention.

D'autres encore proposent un moyen terme : le changement de M. Fournier, ministre plénipotentiaire de France auprès du roi d'Italie. Ce ministre n'est pas en odeur de sainteté dans le camp papalin, qui désire ardemment son départ. « C'est un très-mauvais ministre ! » me disait un des personnages influents de la cour pontificale. — « Mais, lui répondis-je, vous n'avez pas intérêt à voir un ministre excellent au Quirinal. Supposez qu'il parvint à maintenir l'équilibre, de façon à faire croire, grâce à ses qualités personnelles, que l'accord est possible entre Pie IX et Victor-Emmanuel, que diriez-vous ? » Le fait est que M. Fournier a prêté quelquefois prise à la critique. On lui reproche d'avoir, comme on dit, la langue trop longue et de se laisser *vider*, selon une autre expression familière, par M. Visconti-Venosta, ministre des affaires d'Italie, qui est une fine mouche. On lui reproche également, en l'exagérant sans doute, son langage un peu trop libre à l'endroit des choses de la religion, langage qui exaspère le parti pontifical, au point qu'il demande que le gouvernement français le remplace par un ministre plénipotentiaire appartenant à la religion

protestante. « Il serait, dit-il, plus conforme aux convenances que le ministre auprès de Victor-Emanuel appartint à une communion autre que la catholique : on ne donnerait pas ainsi au Saint-Père le spectacle douloureux d'un catholique fourvoyé au Quirinal. » Mais cela est un peu de la politique de confessionnal.

M. de Corcelles n'ignore rien sans doute de cette situation. Toutefois, il n'a pas pris encore ouvertement un parti. Les journaux annoncent prématurément son refus et son départ. Il n'a ni refusé ni accepté, jusqu'à présent. Il n'est pas reparti non plus. Nous logeons porte à porte, et je suis mieux placé que personne pour le savoir.

Acceptera-t-il l'ambassade ? La seule question sur laquelle il ait à se prononcer, pour se décider, est celle-ci : « L'ambassadeur de France près le Saint-Siège peut-il, étant donné la situation actuelle, sauvegarder sa dignité, à force de sagesse ? » Si la chose est possible, personne mieux que M. de Corcelles, à raison de sa situation personnelle à Rome, personne mieux que lui ne peut y réussir.

CHAPITRE XXXI

LA SAINTE CÉCILE DE RAPHAEL

Rome, 3 janvier.

Pendant mon séjour à Bologne, je n'ai pas oublié d'aller voir la *Sainte Cécile* de Raphaël, qui est conservée dans une salle de l'Accademia delle belle arti. Mais, à part la composition extraordinaire et le coloris merveilleux du tableau, j'avoue humblement qu'il ne m'est pas venu à l'esprit que tout un chapitre de philosophie religieuse était renfermé dans son cadre. Je dois à l'obligeance d'un prélat fort aimable, Mgr Bastide, chanoine à Santa Maria Maggiore, de le connaître aujourd'hui.

On sait, d'après Passavant, qui a répandu la version la plus commune, que la *Sainte Cécile* fut commandée en 1513, au maître d'Urbino, par le cardinal Lorenzo Pucci, du titre des S. S. Quattro, pour la chapelle que la Bienheureuse Elena dall'Olio Duglioli, de la famille Bentivoglio, avait fondée

en l'honneur de Santa Cecilia, dans l'église San Giovanni in Monte, à Bologne. Le génie du maître était alors dans toute sa force. Il avait atteint, suivant l'expression consacrée, sa deuxième manière; c'est-à-dire qu'il possédait encore toute la pureté de son inspiration et qu'il avait déjà une science admirable. Il a fait de cette toile un des plus beaux chefs-d'œuvre de la peinture: *tavola divina e non dipinta*!

Elle se compose de cinq personnages : Sainte Cécile ayant à la main l'orgue primitif, composé de tuyaux en roseau, et à ses pieds un violoncelle, un tambour de basque, des cymbales et un triangle; saint Paul et Magdeleine, à droite et à gauche de la Sainte, sur le premier plan; derrière elle, saint Augustin et saint Jean. Au-dessus du groupe, la Cour des Anges.

Les critiques ont cherché à expliquer cette conception picturale. Les uns l'ont expliquée par la légende. Raphaël aurait réuni, autour de sainte Cécile, les patrons de sa famille. Les autres ont supposé, non à tort, que le maître avait eu une pensée moins vulgaire. Un homme distingué, qui a écrit l'histoire de la littérature italienne, le chevalier Maffei, a donné de la *Sainte Cécile* une interprétation poétique qui se rapproche de la vérité. Toutefois, elle contient des inexactitudes évidentes, no-

tamment lorsqu'il dit que la Sainte chante et que les anges, inamorati de ses chants, descendent sur la terre et se croient encore dans le ciel. Ce commentaire, qui se lit au bas d'une gravure dédiée à l'archiduc Maximilien, est manifestement erroné. Non-seulement la Sainte ne chante pas. Raphaël la représente au moment où l'amour l'a rendue muette et l'a mise en extase. Les anges ne viennent point sur la terre. Ils chantent dans le ciel et la Sainte les écoute. Viardot lui-même, habituellement si subtil, s'est mépris sur le rôle de Magdeleine.

Mgr Bastide interprète différemment la perle du musée de Bologne.

Selon lui, Raphaël a représenté sainte Cécile comme le prototype de l'inspiration. C'est ainsi, du reste, que l'Église la représente dans sa liturgie.

Il a distingué trois sortes de musique ou trois degrés dans l'art :

La **MUSIQUE PROFANE**, représentée par les instruments bruyants : les cymbales, le tambour de basque, le triangle, le violoncelle. Les cymbales cassées, le tambour crevé, le violoncelle renversé, les cordes et l'archet brisés gisent aux pieds de la Sainte, pour signifier qu'ils ont été employés seulement à une musique terrestre n'éveillant dans l'âme que des sensations plus ou moins grossières.

C'est là le point de départ de Raphaël. Il s'appuie

sur l'axiome des anciens, adopté par les scolastiques : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu*. Il faut d'abord éveiller les sens par la musique profane, par l'art profane, pour que l'intelligence s'éveille ensuite à la musique religieuse, à l'art religieux.

Mais lorsque cette musique profane a fait naître des sensations en son âme, sainte Cécile jette les cymbales et le violoncelle à ses pieds. Elle les réprouve, elle les dédaigne. Les sons qu'ils rendent, ne correspondent plus à la pureté de sa pensée. Sa raison a triomphé des sens. Elle s'est élevée à un art plus noble, à la musique religieuse.

La MUSIQUE RELIGIEUSE est représentée par le petit orgue, que la Sainte tient dans ses mains. Mais la musique religieuse elle-même, comme la peinture, comme l'éloquence, comme la liturgie sacrée, n'est qu'un moyen d'introduire dans l'âme la vérité et l'amour, par lesquels l'homme perce les hauteurs de l'infini.

Sainte Cécile ne tire plus de l'orgue des harmonies religieuses. L'instrument pend devant elle, à peine soutenu par ses doigts. Elle regarde le ciel. Elle s'est comme arrachée de la terre par la méditation où l'orgue a élevé son âme. Elle est en extase. Elle s'enivre au concert des anges.

C'est la MUSIQUE CÉLESTE. Platon, dans son *Ban-*

quet, se servait déjà des beautés terrestres pour élever l'âme, de degré en degré, jusqu'à la beauté homogène, absolue, qui est Dieu. Et saint Augustin, appliquant aux sons ce que le disciple de Socrate avait dit des lignes, exprimait en une page magnifique le ravissement de l'âme, par la musique, vers l'éternelle beauté. En effet, quand on est arrivé à ce point d'exaltation spirituelle où l'on comprend que les harmonies et les beautés terrestres ne sont ni dans un lieu, ni dans une personne, ni dans un temps, mais que toutes ces beautés particulières sont un reflet de la beauté absolue, que font à l'âme toutes ces harmonies et toutes ces beautés ! Elle boit à longs traits, dit le philosophe d'Égine, dans la coupe même d'où découle toute beauté humaine.

C'est dans cet état extatif que Raphaël a conçu Sainte Cécile.

La Sainte n'est plus sur la terre. Elle ne chante plus. Elle est comme transfigurée, parce qu'elle est en communion avec la voix céleste, le Verbe, qui résume toutes les voix, *in ipso constant*. L'instrument s'échappe à moitié de ses mains, les tuyaux de l'orgue sortent du clavier, prêts à tomber, et le bracelet de la Sainte glisse sur son poignet :

Monde, pour moi tu n'as plus rien :
Je porte en mon cœur tout chrétien
Une flamme toute divine.

Voilà donc tous les mouvements d'ascension de l'âme parfaitement indiqués dans l'œuvre de Raphaël :

MUSIQUE PROFANE, qui éveille les sens ;

MUSIQUE RELIGIEUSE, qui illumine et transporte l'âme ;

MUSIQUE CÉLESTE, dernier terme de l'amour, qui prend possession de la beauté divine.

Il est à remarquer que les trois musiques, les trois degrés de l'art correspondent aux trois états par lesquels l'âme doit passer pour pénétrer dans la vie intérieure :

1^{er} Degré. — ÉTAT PURGATIF ou triomphe de la raison sur les sens. MUSIQUE PROFANE.

2^e Degré. — ÉTAT ILLUMINATIF ou triomphe de la vérité sur l'intelligence. . . MUSIQUE RELIGIEUSE.

3^e Degré. — ÉTAT EXTATIF ou récompense des deux premiers triomphes. . . . MUSIQUE CÉLESTE.

Si Raphaël se fût contenté de nous montrer cette échelle d'ascensions sublimes, il eût été un peintre-philosophe dogmatique, bien plus qu'un peintre-philosophe moraliste. Mais il a su marier merveilleusement le dogme à la morale, car il enseigne comment l'âme peut passer à cet état purifié, qui permet de contempler la Beauté.

L'âme trouve la force de dédaigner la musique profane et de triompher des sens, en s'élevant sur

les ailes que Dieu, dit l'*Imitation*, lui a données : la Vérité et l'Amour. Ce sont ces deux ailes ou forces que Raphaël a personnifiées, en plaçant à la droite de sainte Cécile, Paul et Jean. Les deux apôtres ont une attitude contemplative. Paul est au premier plan. Il tient sa tête puissante dans la main droite. La main gauche serre les Éptres et s'appuie sur le pommeau d'une épée, symbole de la solidité et de l'acuité de la doctrine du Christ. Car Paul peut, de son glaive, sonder les jointures du corps et de l'âme. Paul est la Vérité. Jean, plus rapproché de la Sainte, a la main sur son cœur, pour prouver que c'est là, dans l'intime de ce cœur qu'il reçoit la lumière et les inspirations. Il est l'apôtre de l'Amour, le définisseur du Dieu ineffable, non du Dieu terrible de Moïse : « Celui qui aime vit et connaît ; et celui qui n'aime pas ne connaît pas. » Aussi un aigle est à ses pieds, symbole de la sublimité du vol de l'Amour.

Mais, si l'on s'est éloigné de la Vérité et de l'Amour, si l'on est tombé dans l'erreur, n'a-t-on aucun moyen de remonter à l'échelle des ascensions sublimes et de s'élever de nouveau à l'audition des concerts célestes ?

Raphaël prend le pécheur par la main. Courage ! lui dit-il, et il offre à ses yeux Augustin et Magdeleine qui, par la pénitence, ont mérité d'être admis dans le sanctuaire même de l'art. Augustin tient le

bâton pastoral. C'était une nécessité artistique. Il fallait briser la ligne des cinq têtes du groupe, ligne qui eût été monotone et qui eût alourdi le plan. Mais Raphaël suit et parfait sa pensée, à travers les nécessités artistiques. Le bâton pastoral est en même temps le sceptre le plus élevé qu'il soit donné à l'homme de porter en ce monde. Il figure la Royauté retrouvée dans la Pénitence. Et le maître ne craint pas de placer Augustin, évêque d'Hippone, mondain converti, en regard de Jean, la pureté même. Il y a, entre ces deux figures, une compénétration de regard qui rappelle celle que l'on remarque dans la Dispute, aux Loges du Vatican, entre Jean et David. Magdeleine, au premier plan, en pendant à Paul, est revêtue des habits de pénitente. Un peu de coquetterie la rattache encore au monde qu'elle a quitté. Elle a le pied levé, afin de marquer qu'il lui reste à parcourir un bout du chemin de l'expiation, pour arriver au pardon du Ciel. Toutefois, en laissant voir l'urne, *vas alabastrum*, qu'elle porte à son bras, elle semble dire : « Vous avez péché. Pleurez vos fautes. Parfumez les pieds du Sauveur, le médiateur, et par lui vous mériterez de vous élever jusqu'au ciel, pour y entendre les concerts célestes. »

Sainte Cécile est, en résumé, le type de l'art, dans lequel on distingue trois degrés : l'art ou la mu-

sique profane, l'art ou la musique religieuse, l'art ou la musique céleste, à laquelle on arrive, à la condition d'être dans la Vérité et dans l'Amour, comme Paul et Jean, ou dans la Pénitence, si l'on s'est égaré, comme Augustin et Magdeleine.

Jamais le pinceau de Raphaël n'a déployé plus de magnificence que pour exprimer cette allégorie. Jamais coloris n'a brillé d'un éclat plus splendide par l'harmonie combinée des trois couleurs principales. *Tavola divina e non dipinta !*

CHAPITRE XXXII

NAPLES

Naples, 5 janvier.

« Voir Naples et mourir » est certainement un dicton qui ne s'applique pas à la ville de Naples, mais au site merveilleux où la sirène Parthénope fixa autrefois ses pénates. La ville n'est point belle. Ses maisons à six étages sont vulgaires. Il n'y a ni églises, ni palais, ni arcs de triomphe, ni statues, ni fontaines qui méritent l'admiration. San Francesco di Paola tente vainement de rivaliser avec la coupole du Panthéon de Rome, cyclope ouvrant son œil audacieux sur l'immensité céleste. Elle n'en est que la copie disgracieuse. Ses portiques circulaires ne sont non plus qu'une singerie de la colonnade du Bernin. Le Palazzo Reale serait mieux un logis de gendarmerie que la demeure d'un roi. San Carlo est un théâtre spacieux sans architecture.

Celui qui est curieux de monuments n'a donc

rien à voir à Naples. Heureusement ! car la tour de Pise y ressemblerait à un tuyau de cheminée, la coupole de Michel-Ange à un couvercle de soupière, et la chape marmoréenne de Santa Maria del Fiore à un amas de tessons. La main de l'homme embellit seulement les lieux où la nature s'est montrée avare. Elle ne réussit qu'à faire éclater sa débilité lorsqu'elle se met en contraste avec les œuvres, dans la création desquelles l'esprit de Dieu s'est complu. Or, à Naples, la nature est incomparable.

Si vous montez au sommet de la chaîne de collines qui protège Naples contre les vents du nord, à la Chartreuse de San Martino, où l'on arrive, en contournant le Castello Sant' Elmo, par la Strada del' Infrascata, vous avez, à vos pieds, l'un des plus beaux spectacles qu'il soit possible à l'œil humain de contempler. Tout à fait au-dessous de vous, la ville s'étend jusqu'à la mer et allonge ses bras autour du golfe. Un bourdonnement immense s'en échappe, comme d'une ruche. Le golfe, au contraire, a le calme majestueux des puissants. Ses eaux sont d'un bleu vif et comme pénétrées par les torrents de lumière qui descendent d'un ciel dont l'éclat a des splendeurs qui aveuglent. On ne sait s'il faut, pour échapper au vertige de cette orgie de soleil, noyer son regard dans la plaine liquide ou le perdre dans le vague d'en haut. Du ciel et de la mer

partent des scintillements et des éclairs qui éblouissent. On se croirait dans quelque placer californien où un cordon de piles électriques tirerait, des lingots d'or, de féeriques étincelles. Au bout d'un instant, la vue se trouble, le cerveau s'enflamme, le cœur bondit dans la poitrine, les pieds semblent s'arracher du sol, le front s'élève, la bouche est hale-tante, on se demande si l'on va voir la vision du Thabor. A peine conserve-t-on assez la conscience de l'être pour passer la main sur ses yeux, éponger ses tempes ruisselant sous l'émotion, et chercher, en trébuchant sur ses jambes, dans le milieu de cet horizon éclatant, une ligne terrestre qui rappelle les sens à eux-mêmes et arrête, sur le seuil du délire, l'imagination égarée par ces magnificences.

Et, lorsque le rayon visuel rencontre à gauche, presque à portée du bras, le vaste corps du Vésuve, un frisson court dans les veines, tout à l'heure bouillonnantes. Ses flancs sont sombres et fauves. Ils ont beau se baigner dans la lumière, des assises larges du monstre à son cratère étroit, ils suintent l'épouvante mortelle qu'ils portent dans leur sein. L'astre du jour est impuissant à égayer le volcan, inépuisable de cendres, de lave et de feu. Aujourd'hui, le Vésuve ne rugit, ni ne gronde, ni ne respire. Il a un air sépulcral. Le Napolitain prétend que jamais le jour ne se lève sans le voir fumant sa pipe. Il l'a

laissé s'éteindre, et ne fume non plus qu'une colline paresseuse. Mais, crache donc, animal? fume! fais quelque chose! Rien. L'œil découragé s'en éloigné et se repose, en descendant, sur les crêtes découpées des monts de Sant' Angelo, de Cereto et de Cepparica, qui s'arrondissent en arc noueux dans l'arrière-plan de Castellamare, vers la chaude et poétique baie où dort Sorrento, patrie de Tasso. Puis, d'un clignement, le regard franchit le détroit, se promène sur le dos raboteux de Capri, qui émerge des flots, semblable à une baleine échouée sur un bas-fonds, et, traversant d'un trait la draperie lumineuse suspendue à l'entrée du golfe, il frôle les cônes de la pyramide d'Epomeo, qui domine Ischia, les échancrures de Procida, le cap Miseno, et cette langue de terre qui s'avance à droite dans la mer, portant sur son écaille, dorée par les feux de midi, Pozzuoli au bord de la falaise, le noir Averno, le Lucrino marécageux, l'ancre de la Sibylle, la triste Baja, l'antique Cumes, et Posilippo aux cent villas.

Le saisissement que l'on éprouve à ce spectacle est tel qu'on se croit incapable d'une sensation quelconque en s'éloignant de San Martino. L'imagination est comme anéantie. On descend machinalement, n'importe où. Le hasard ou le bruit me conduisit à Toledo, vaste voie, boulevard des Italiens de Naples. A peine y avais-je fait cinquante

pas, qu'un guaglione de dix ou douze ans vînt se fourrer littéralement sous mon nez :

« Eccellenzia ! le Napolitain appelle Excellence tout individu qui a des souliers, trois cent mille Napolitains n'ayant jamais vu qu'aux pieds d'autrui ce vêtement des civilisations avancées, Eccellenzia ! una contessina...

— Veux-tu aller te promener, petit drôle ! Je n'aime pas qu'on me rapporte le gibier. »

Le guaglione ricana d'un rire narquois et s'écarta un peu, de peur de recevoir mon pied quelque part. A quelque distance, vers Santa Lucia, où j'allais voir M. Rattazzi, un autre guaglione de même taille m'offrit una ballerina. « Eccellenzia ! una ragazza. — M'sieur, un joli mademoiselle ! me dit plus loin, en s'excusant de parler mal le français, un gamin qui avait reconnu ma nationalité.

— Va, mon garçon, tu n'as pas besoin de parler correctement pour le métier que tu fais ! »

Ces offres innocentes des fils de la grande Grèce se répètent tout le long du jour et de la nuit aux oreilles des passants. Je ne sais plus qui est-ce qui déplorait devant moi la corruption des mœurs napolitaines. Corruption est joli ! Les mœurs ne sont ni corrompues ni à corrompre. C'est là une de ces choses absolument inconnues à Naples. Il y en a moins encore que de souliers. La promiscuité y

règne tout à son aise. On la voit grouiller le plus naturellement et le plus généralement du monde, d'un bout à l'autre de la ville.

Le populaire étant parqué dans le rez-de-chaussée des maisons, car le manque d'eau ne lui permet pas d'habiter les étages élevés, on assiste à son lever, à son coucher, à toutes les fonctions propres ou mal-propres de la vie napolitaine. Dix personnes sont entassées dans la même chambre basse. Père, mère, enfants dorment en rond, comme une famille de caniches, sur le même paillason, qu'éclaire d'un point blafard, dans ce réduit incomparablement sale et peuplé d'une fourmilière de petites bêtes familières, une veilleuse graisseuse, qui brûle devant une Madone ou un Saint Janvier.

Toute la nichée se couche dans son bouge à une heure ou deux après minuit. Elle se réveille huit ou dix heures après, au grand soleil. Alors commence la journée. Les guaglioni vont à Toledo offrir leur contessina au promeneur étranger. Les filles s'accroupissent sur la lave du vicolo et ramassent, en gerbe relevée, leurs cheveux noirs et abondants, en attendant le retour du guaglione. En général, ces filles sont assez laides. Leurs dents sont avariées. Leur teint a la couleur du macaroni, dont elles se nourrissent. Le corps est chétif et les chairs ont la mollesse de la pâte. Elles n'ont guère que les yeux

et les cheveux qui méritent un regard. Mais elles sont si malpropres, elles ont une nonchalance telle, qu'elles inspirent le dégoût. J'en ai vu qui entr'ouvraient les guenilles de leur corsage, cueillaient le long de leur torse quelque insecte trop avide et, le prenant entre le pouce et l'index, le déposaient tout simplement sur les dalles sans l'écraser. Les hommes vont au port, gagner une lire pour la famille, en aidant au déchargement d'un bateau. Une fois la lire gagnée et le macaroni assuré pour le jour, le Napolitain s'abandonne à la vie contemplative. Il se débarrasse promptement de son repas, car il est sobre. C'est à la strada di Porto que le vrai Napolitain accomplit cette fonction. La strada est encombrée d'échoppes puantes où d'affreux marmitons et des Saga, déguisées en cuisinières nauséabondes, procèdent en plein air à des fritures inimaginables et à des sauces inouïes. On y dîne pour un sou, sans pourboire, et le gargotier vous sert quatre plats ! quels plats, grand Dieu ! en échange de votre grano et d'un demi-tornese. Les quatre plats se composent de frutti di mare, d'une once de chevreau ou de bouc empesté, de bâtons de macaroni et de feuilles de salade.

Après le repas, le spectacle se transporte à Santa Lucia. On ne rencontre plus à Toledo que les brillants équipages des grandes dames, qui vont à la

villa Reale, et l'on ne voit à la strada di Porto que les restes souillés du festin des lazzaroni ou des corrompus qui ont succédé aux lazzaroni, dont le type s'est modifié. C'est à Santa Lucia que le Napolitain passe l'après-midi. Là, il est tout simplement étendu par terre, en face du golfe. Il se chauffe au soleil, les moins paresseux fument leur cigarette. D'autres pérorent, jouent aux cartes ou savourent les airs que moud l'organiste ambulant sur son piano à quatre roues. Du bout de Posilipo à Pompéi, chaque dalle sert de canapé à un Napolitain. Toute cette foule est là sans rien faire. Ne lui demandez pas de travailler. Elle a mangé pour le jour, le reste lui importe peu. Vous allumeriez le feu sous la plante de ses pieds, elle ne bougerait non plus qu'un terme. Elle contemple. Le Napolitain est un Grec dégénéré, fainéant, voleur, menteur et spirituel comme un Grec, contemplatif comme un Arabe. On pourrait dire de lui ce que feu Viguiet disait des Athéniens, dans ses conférences à l'École normale : « Ah ! messieurs, quelles canailles que ces Grecs, mais qu'ils avaient d'esprit ! »

Lorsque M. Ponza di San Martino fut nommé gouverneur du Napolitain, à l'annexion des États de François II, il était persuadé que quelques semaines de son administration changeraient les mœurs du pays. Midi sonnait, le premier jour où il se rendit à

la préfecture. Un garçon de bureau y arrivait au même moment. C'était le seul être vivant qui se trouvât au palais. « Où sont donc les employés ? » demanda M. Ponza. « Mais, Excellence ! ils arrivent à trois heures et partent une heure après. » Et le garçon lui remit un paquet de lettres adressées par les fonctionnaires de la préfecture à leur chef. Elles contenaient toutes invariablement cette excuse : « Non mi fido ! » Je ne me fie pas à ma santé. Quand le Napolitain vous a dit : « Non mi fido ! » il est inutile de lui demander le moindre travail. Hélas ! il ne se fie plus du tout à sa santé, depuis que les buzzuri sont à Naples. Il meurt de faim et se voit obligé d'écraser son maïs à la manière des sauvages, faute d'argent pour le faire moudre. Le baron Pendola, ministériel d'une province méridionale au Parlement de Rome, m'assurait que la moyenne des impôts, plus élevée qu'en aucun pays d'Europe, atteignait le chiffre énorme de 350 lire par 1000 lire de revenus. Aussi, on signale une émigration nombreuse. 20,000 Napolitains auraient émigré en 1872, pour le Nouveau Monde, de même que la population vénitienne est allée demander du travail en Hongrie. L'année précédente, l'émigration était moindre de moitié et l'on prévoit qu'elle augmentera cette année. Dans l'après-midi de son installation, le préfet Ponza qui tenait pour une fable ce

qu'il avait ouï à Turin de la probité napolitaine, le préfet alla se promener à Toledo. En revenant, il chercha vainement dans les poches de sa redingote sa tabatière et son foulard. Quelque guaglione les avait incamérés.

Si l'on surprend le voleur, il trouve quelque bon mot qui vous désarme. Car le Napolitain est un des peuples les plus spirituels de la terre. On m'en a montré tout à l'heure un exemple original. En entrant dans Portici, un peu avant d'arriver à la villa Boschetti, où la célèbre danseuse élève une demi-douzaine de gros chiens noirs moins hospitaliers que leur maîtresse, ils ont failli me dévorer, on voit une villa, la villa Volpicelli, dont la cour est fermée par un mur qui porte sur sa crête une file de têtes en terre cuite ouvrant une bouche ricaneuse. Le propriétaire de la villa était, il y a quelque temps, en procès avec son voisin. Le procès durait depuis longtemps. Vous pensez si les procès doivent traîner dans un pays où, hier même, le procureur général à la Cour de cassation de Naples (il y a plusieurs Cours de cassation en Italie), le procureur général Vacca a soutenu, en audience solennelle, dans une mercuriale extrêmement plate, la maxime de M. de Bismarck : « La force prime le droit. » Donc, le propriétaire de la villa Volpicelli plaidait contre son voisin. Après plaidoiries, dupliques, répliques et tripliques, l'arrêt finit

par arriver. Le voisin n'eut pas gain de cause. Son adversaire heureux a le triomphe cruel. Il ne se contenta pas d'avoir humilié judiciairement le Porticien, il voulut le rendre ridicule aux yeux des passants. Dans la nuit qui suivit le prononcé du jugement, il fit établir ses poteries grimaçantes sur le mur de sa cour faisant face à la maison du voisin, qui, à son lever, ouvrit ses volets et se trouva nez à nez avec les masques moqueurs. Depuis, chaque promeneur qui passe devant la villa Volpicelli demande aux gens de la rue l'origine du mur masqué, à la joie du propriétaire et à la rage du perdant.

Victor-Emmanuel se platt beaucoup à Naples. Cette population déguenillée, spirituelle, orientale, le divertit fort. Comme il abhorre Rome, il y va seulement pour présider le conseil des ministres. Sitôt que les affaires sont expédiées, un train-poste le ramène ici. Dernièrement, le comte de Mirafiori est venu à Naples présenter sa femme, Blanche de Larderel, au roi son père. Le roi a reçu très-affectueusement les jeunes époux et, prenant à part la blonde comtesse Blanche : « Mon enfant, lui dit-il, vous ne devez pas vous faire trop d'illusions. Vous savez que tous les princes de la maison de Savoie sont galantuomi. Mais rappelez-vous que toutes nos princesses sont vertueuses. »

CHAPITRE XXXIII

UN SOUPER AU CAPO DI POSILIPO

Posilipo, 6 janvier.

Une aimable Napolitaine avait eu la gracieuseté d'inviter, en mon honneur, à sa villa du Capo di Posilipo, quelques écrivains de Naples. Le rendez-vous était un peu avant la tombée de la nuit, à la riviera di Chiaja, non loin du tombeau de Virgile, vers la grille de la villa Reale, où les deux équipages de la signora devaient nous attendre. Nous arrivâmes au Capo assez à temps pour descendre, aux dernières lueurs du jour, le sentier qui conduit, de la via di Posilipo à la villa, en serpentant sous un berceau de citronniers chargés de fruits. La villa est au bas de cette côte parfumée, dont les bords sont taillés à pic. On y accède seulement par la langue de terre qui la rattache au rocher, car le corps de la casa et ses deux ailes mouillent leurs extrémités dans la mer. Un balcon part du seuil et court en

saillie sur l'onde, autour du premier étage. Des camélias blancs, veinés de rose, penchent leurs corolles, aussi fratches que les joues des filles de Sorrento, à travers ses arabesques dorées. Cette ceinture élégante se boucle en camée plus large, devant la façade de la villa, dont la chemise est bleu de ciel et dont les trois toits en terrasse sont couronnés d'un bandeau de marbre, découpé en trèfles.

La salle du souper a vue sur le golfe. Des glaces sans tain, de toute hauteur, la ferment du côté qui fait face au Vésuve, et nous permettent de contempler, assis sur nos sièges, le sombre Monte Somma, éclairé en un coin par un rayon de soleil mourant, le limpide Crater frissonnant à la brise du soir et les spiaggias di Chiaja et della Marinella scintillant sous les illuminations de la rive. Notre mensa resplendit sous le feu d'un lustre en verroteries de Venise. Ses murs sont décorés dans le style des fresques, que Giovanni di Udino a peintes au Vatican, à la prima loggia. Ce sont des bosquets, peuplés d'oiseaux, qui enlacent leurs branches, des parois à la voûte, et forment un nid de verdure artificielle. Des fusées d'héliotropes odorants ornent les embrasures et les angles. Des corbeilles de fleurs à la romaine sont disposées, avec une négligence d'apprêt, comme par une fée, pressée de fleurir ce doux séjour, sur les consoles antiques.

Au milieu de cette serre, trois Capriotes servent les mets à la napolitaine et versent le falerne. Elles portent le costume national, que les filles de leur île, comme celles d'Ischia, de Procida ou du pays de Naples ne revêtent plus, hélas ! que pour la fantaisie des étrangers et la cérémonie des justes nocces. La jupe courte, sur bas blancs et souliers plats, est d'étoffe rouge, bordée de bleu, la bande rehaussée par une grecque. Le corsage jaune à bretelles de marin, en velours noir, laisse les épaules nues et la gorge libre. L'œil compterait les battements des seins, si une chemise de toile fine, festonnée et ramassée en jabot, ne tamisait le regard indiscret. Un petit tablier, coupé par un quadrillage en passementerie noire sur fond bleu et rouge, descend de la taille jusqu'à la bande de la jupe. Un collier en corail, auquel pend une croix d'or, s'enroule autour du col, pressant ses grains pourpre sur la nuque ensoleillée, comme les alvéoles de carmin sur l'écorce d'une grenade teinte par la canicule. Les cheveux noirs sont unis sur les tempes, à la mode des madones, et tressés en nattes sur le chignon. Des fazzoletti de lin blanc sont retenus, sur le sommet de la tête, par une flèche argentée. Leurs draperies retombent sur l'épaule droite, dont les contours sont effleurés par le liséré brodé en œillets.

Le souper terminé, nous passons sous la tente

bleue, qui est dressée sur l'évasement du balcon. L'air frais de la mer avive la senteur des camélias. Le flot vient mourir sous nos pieds et blanchit d'une frange d'écume le soubassement à bossages de la villa. Lors de sa furie, qui, l'autre jour, ouvrit la brèche dans les jetées du port, il montait jusqu'au marbre où reposent nos chaises. Ce soir, le golfe est aussi calme qu'un bocal à poissons rouges ; le ciel a la pureté d'un miroir. Nous restons un instant dans la contemplation de cette nature splendide, sur laquelle plane le silence solennel de la nuit.

« Comment ce spectacle ne vous donne-t-il pas l'amour de l'Italie ? » me demanda la signora.

« — Je ne vous ai pas dit, signora, que je n'aimasse pas l'Italie. J'y fixerais même ma tente, sans me faire trop prier, à Posilipo surtout.

« — Oui ! mais je soupçonne que vous préférez l'artichaut italien, accommodé aux sauces de l'autre temps : au royaume de Piémont-Sardaigne, à la République lombardo-vénitienne, au grand-duché de Toscane, au duché de Parme, au duché de Modène, aux États de l'Église, au royaume de Naples, etc., etc.

« — Ah ! pardon. Vous voulez que je goûte votre artichaut tout d'une bouchée. C'est difficile. Pour savourer l'artichaut italien, celui-ci, par exemple, il faut en détacher chaque feuille et en exprimer sépa-

rément la saveur. On trouve alors que le Piémont a l'esprit d'entreprise et de conquête; que la Lombardie et la Vénétie allient, dans une juste mesure, l'activité de l'industrie au culte des arts; que la Toscane joint à la beauté du sol l'élégance de l'esprit; que Rome se distingue par l'intelligence des grandes choses et la droiture du sens; que Naples mène la vie contemplative, dans la pensée que Dieu lui a fait don de sa spirituelle faconde, pour admirer son œuvre et la louer. Mais si vous mêlez tout cela, la *citta dei buzzurri* à la *citta dei fiori*; si vous unissez le rustre à l'artiste, l'homme de l'éternelle fin d'automne à l'homme de l'éternel été, vous composez un mélange d'une dégustation très-difficile. Les Romains, qui étaient un peuple de grande taille, n'ont jamais pu souder, en un tout compacte, les feuilles de l'artichaut : c'est probablement parce que la nature refuse à Naples de se fondre dans l'esprit turinois, comme elle refuserait sans doute au port de Venise de s'habituer au joug de l'Allemagne du Nord. Peut-être serez-vous plus heureux !

« Chi lo sa !

« Signora, signori ! s'écria tout à coup l'un des Napolitains, qui abhorre le Piémont, jurons que le premier, parmi nous, qui, ce soir, parlera politique, sera condamné à monter sur-le-champ dans le breack de la signora et conduit par le nègre Giuseppe au

lac d'Averno. Là, plus hardi que les canards d'antan, qui n'osaient affronter ses vapeurs sulfureuses, l'infortuné recommandera son âme à la fée Morgana, petite-fille d'Hécate et de Proserpine, et se précipitera, par un plongeon désespéré, dans ce noir cratère, par lequel Énée descendit, à quelques milles d'ici, aux sombres bords.

« — Nous le jurons !

« — Eh bien, dit un journaliste, je vais vous conter l'histoire de Gemito. Nos convives l'ont entendue plusieurs fois ; mais je ne perds jamais une occasion de la répéter.

« — Et qu'est-ce que Gemito ?

« — Gemito est un statuaire de vingt ans, qui sera bientôt, je l'espère, un artiste de génie. Je suis son père... intellectuel. C'est une bonne vieille femme, qui l'a nourri ; c'est moi, qui lui ai révélé sa vocation. Nous l'aimons tous deux : elle, comme si elle lui avait donné le jour ; moi, comme si j'avais mis la main à la pâte. Gemito a le cœur reconnaissant. Il ne se demande pas si la vieille et moi sommes la cause première ou la cause seconde de son existence. Il se souvient d'avoir mangé le macaroni de l'un et reçu les conseils de l'autre. Cela lui suffit. Il nous aime. Il y a quelque dix-huit ans, la vieille, qui avait déjà la tête blanche et l'échine courbée, rencontra, dans la strada, un bambino de trente

mois, presque nu, qui frottait, de ses deux petits poings sales, ses yeux tout en larmes, et criait la bouche ouverte toute grande, comme un pauvre petit perdu qu'il était. Le voyant égaré dans la foule, la compatissante femme le prit par la main, de crainte qu'un accident lui arrivât, lui demanda de quel vicolo il était et quel était son nom, afin de le reconduire à ses parents. Le bambino, qui parlait à peine, bégaya qu'il était tout seul. A Naples, on peut connaître sa mère, on connaît rarement son père; quelquefois, on ne connaît ni l'un ni l'autre. La vieille emmena le malheureux laideron dans son réduit. On peut toujours faire la charité à plus pauvre que soi. Si on le réclame, pensa-t-elle, il est là; si on ne le réclame pas, je le garderai; car il est encore trop petit pour vivre dans la via. Puis, comme il fallait lui donner un nom, pour l'appeler, et qu'il n'en avait pas, elle le nomma Gemito, gémissement, en souvenir des pleurs où elle l'avait trouvé. Il paraît que Gemito était né sous une feuille de chou; personne ne le réclama. Il devint l'enfant de la vieille. Jusqu'à dix ans, il partagea, avec elle, les épluchures de salade, qu'ils ramassaient ensemble à la strada di Porto, et le macaroni, lorsqu'il y en avait.

« Mais, à dix ans, il avait bon appétit et les forces de la vieille s'affaiblissaient. Les charges des parents

augmentent à mesure que leur courage décroît. Il fallait bien aviser à apprendre quelque chose et à soulager la mère. Il n'eût pas été d'un bon enfant de courir toujours, avec les guaglioni, à Santa Lucia ou à Toledo et de s'amuser sur les marches de San Gennaro. Gemito dit adieu au lapillo bruyant et au chaud soleil. Il entra en apprentissage chez le save-tier du vicoletto voisin. L'odeur du cuir le rendit malade. Deux fossettes profondes se creusèrent dans ses petites joues. Ses yeux sortirent à fleur de tête. Il a besoin d'air ! se dit la mère. Elle le plaça chez un maçon. Le robuste ouvrier lui fit porter le mortier et remuer les pierres. Gemito cracha le sang. Santa Maria della Sanita ! monsignor San Gennaro ! Santa Restituta ! sauvez mon petit bambino ! pria la charitable poverone.

« Une nuit, la santissima donna apparut en rêve, au chevet de la vieille. Elle portait une robe, bleue comme le ciel de Naples. Sa figure était doucement illuminée par un rayon de soleil. Elle bénit Gemito, qui dormait sur un paillason, dans un lambeau de couverture, au pied du grabat, plus misérable encore, de la sexagénaire. Elle sourit à celle-ci. « Bonne femme, lui dit-elle, Dieu te récompensera des soins que tu donnes à l'orphelin. Il fera de Gemito le soutien et l'honneur de ta vieillesse. Sa santé est trop délicate pour qu'il reste chez le maçon.

Confie-le au colleur de papiers peints, qui tient boutique dans les gradoni, près du Piliero. » La vision évanouie, la vieille se réveilla en sursaut. Elle se dressa sur son séant et se pencha vers Gemito. Elle reconnut, à la lueur de la veilleuse, qui brûlait devant la madone, que l'enfant dormait. Une larme glissa de ses yeux sur le front du pauvre, et ses paupières ridées ne purent ramener le sommeil, jusqu'au moment où le jour, se frayant un passage à travers l'étendage des linges de la calata, vint marquer sur les vitres crasseuses du bouge le signal du lever. Elle courut en hâte chez le colleur, le suppliant de prendre le petit Gemito à son service. Le boutiquier y consentit.

« Désormais, Gemito suivit le colleur, comme son ombre, portant le pot à colle et le rouleau de papiers, plus long que lui, pendant que le maître portait le marchepied. On décorait des appartements dans les belles maisons et le rôle du commis n'était pas bien fatigant. Gemito n'était pas asphyxié par la mauvaise odeur, ni écrasé par les fardeaux : mais il ne gagnait à ce métier que quelques légers tornese. La faim lui causait des crampes d'estomac et souvent il regardait avec envie le pot à colle. Enfin, la prédiction de la donna s'accomplit. Un beau jour, le padrone posait un papier dans un palazzo. Un praticien était occupé, dans la même salle, à mouler des cariatides. Gemito

profita de l'absence des deux ouvriers, qui étaient allés dîner à la trattoria prochaine, pour emprunter au mouleur un peu de terre glaise. Il en pétrit un petit bonhomme, qui n'avait pas un air gauche et qui étonna, à son retour, le mouleur de cariatides. « Voulez-vous me donner votre guaglione? » demanda ce dernier à son confrère. « Volontiers, si cela vous fait plaisir, car il ne me sert pas à grand'chose et je commence à croire qu'il mange ma colle.

« Gemito avait treize ans. Il passa au mouleur. C'était sa quatrième incarnation. Le mouleur, pour lui développer l'esprit, l'investit des fonctions de balayeur de son atelier. Pendant deux ans, Gemito mania le balai, fit des commissions et rapporta, le soir, à la vieille, un grano ou deux. C'est chez le mouleur que je l'ai connu. Je l'engageai à assister aux leçons de dessin de l'Accademia delle belle arti, qui sont gratuites et ouvertes à tout le monde; car le mouleur m'avait parlé de ses dispositions naissantes pour la statuaire. Il suivit mon conseil. En quelques semaines, il apprit à dessiner merveilleusement la bosse. Un an après, il entra dans sa seizième année, il apporta un matin à l'Accademia une statue qu'il avait façonnée sur le pas du réduit de sa mère adoptive et qu'il avait fait cuire lui-même à renfort de chevilles. C'était un guaglione ou gamin jouant à la mora, sorte de jeu en usage dans le peuple et

que l'on dit être d'origine étrusque, si l'on en croit les peintures de certains vases provenant des fouilles récentes. La physionomie du joueur avait une expression si saisissante de réalité, que sa vue provoqua à l'école, parmi les professeurs et les élèves, une explosion d'enthousiasme. On félicita Gemito, on l'embrassa. Tout Naples est venu admirer le joueur de mora. Je l'ai décrit de ma meilleure plume dans mon journal, et j'ai fait tant de bruit autour de l'œuvre de mon protégé, que le prince Humbert a fait l'acquisition de la terre cuite pour le musée de Capo di Monte et l'a payée à mon Gemito trois mille six cents belles lire.

« Le jeune artiste était fou de joie. « Que faire de toute cette fortune ? D'abord il faut aller embrasser la vieille. Mon succès va la rajeunir de dix ans. Puis je lui remettrai sa part, trois mille lire. Santa Maria, ma bonne mère, pourra vivre en signora ! Les six cents lire, qui me resteront, sont plus que je ne mérite. » Il vola au vicolo. En entendant son récit et en voyant son bonheur, la vieille se signa. Elle ne s'était pas trompée. C'était bien la donna Maria del Gesù qui lui était apparue en personne, la veille de l'entrée de Gemito chez le colleur, et qui lui avait annoncé que son bambino serait célèbre. « O Dio mio ! tu me rendrais mes vingt ans que je serais moins heureuse ! » L'âme de Gemito

n'avait plus une ombre. Tout un avenir de macaroni mousseux se déroula resplendissant devant son imagination. Un appétit féroce perfora des cavernes insondables dans son estomac. Il passa plusieurs jours à tirer vengeance du pot à colle. Les poules de Portici ne pondaient pas assez d'œufs pour la salade, le polpette était d'une cuisson trop lente et les osteria de Posilipo ne suffisaient pas à enfromager le macaroni. Mais Gemitto fait bien les choses. Il ne se rassasia pas en goinfre solitaire. Ses camarades furent de tous ses dîners. Il les traita en Mécène et mangea avec eux son dernier tari. Cependant le bout de ses souliers était toujours béant comme un tuyau d'orgue. Son paletot, couleur de lierre, avait les mêmes teintes de vétusté et de moisissure qu'avant son triomphe. L'artiste n'avait pas trouvé un ducato pour renouveler sa garde-robe. Il fallut bien se remettre à dîner à l'enseigne : « Co tre calle vive, magne e te lave a faccia ; » car la réserve de la vieille était sacrée. Gemitto rentra dans la vie artistique. Il travailla avec ardeur. Ses progrès étaient étonnants.

« Vint le concours pour le grand prix de Rome. Le sujet était : « Brutus, après le meurtre de César. » Vous pensez si Gemitto voulut concourir. Il se mit à lire tout ce que l'on a écrit sur le temps de César, pour se pénétrer de cette histoire et se composer, sur ce fond vrai, un Brutus ressemblant. Lorsque sa con-

ception eût été fécondée ainsi par l'étude et se fût dégagée de son esprit en lignes intelligentes, il ramassa tout le feu de son âme et le concentra sur cette figure. Il dormait le jour, afin d'éviter les distractions. Il passait les nuits au Campo Santo. Là, ce jeune homme de dix-huit ans erre seul devant l'immensité de la mer, à travers les tombeaux, entre les cyprès funèbres. Le frisson de la terreur court dans ses veines. Son imagination épouvantée évoque des tombes, contre lesquelles se heurtent ses pas, l'ombre de Brutus. Horreur! Brutus soulève la pierre de ce sépulcre. Une sueur froide inonde le front de Gemito, ses dents claquent sur ses lèvres glacées, ses pieds s'arrêtent immobiles et sa voix ne peut sortir de son gosier desséché. *Vox faucibus hæsit*. Brutus entre au sénat. Son visage est pâle, anxieux et farouche. Il est drapé dans sa toge de patricien. Ses bras sont croisés. La main disparaît dans un pli. Sa poitrine est haletante. Son corps est penché. Il hésite. Accomplira-t-il son dessein odieux? Son regard rencontre le profil dominateur et calme de César, puis le visage menaçant de ses complices. Les draperies de sa toge s'écartent, sa main se lève, un éclair brille, le poignard s'enfonce dans le sein du maître du monde qui s'affaisse sur le marbre. Enivré par la vue du sang et terrifié par son forfait exécrable, le fils de Cé-

sar brandit, de ses doigts crispés, la lame rougie dans les flancs paternels. Telle est l'attitude sombre que le cerveau de Gemito a enfantée, dans ses poignantes rêveries au Campo Santo. Vingt fois il a brisé son épreuve, avant de figer, dans la pâte, le terrible parricide, qu'il avait vu se lever en chair et en os de la poussière des morts.

« Enfin, le chef-d'œuvre sort de ses mains épuisées. Tout son être est comme anéanti. Il ne retrouve son ressort que le jour où le jury du concours décerne à l'unanimité, à l'enfant trouvé de la Campania, le grand prix et une pension mensuelle de trois cents lire, pour aller à Rome étudier les mattres. Cette nouvelle le ressuscite de sa torpeur. Son bonheur éclate. Il distribue des coups de poing à tout le monde, ce qui est une manière originale d'exprimer la joie. Mais la générosité de son cœur n'a pas été gâtée, en passant de la misère à la fortune. C'est la preuve d'un tempérament. Il n'a changé ni ses souliers ni son paletot. Il est resté Gemito. Il est allé vite embrasser la vieille, qui balbutiait en sanglotant : « O Dio mio ! Santissima Maria ! Mille grazie ! Dans quelques années vous verrez mon Gemito. » Le soir, Gemito a fêté ses lauriers, en dépensant dix-sept lire, en macaroni, dans une taverna, près de la Piazza Mercatello, où vont les rapins. Aujourd'hui, il a vingt ans sonnés. Il étudie à Rome. Moi aussi, je

répète avec la vieille : — Dans quelques années, vous verrez mon Gemito. »

Nous souhaitons à Gemito toute la prospérité qui a été promise pour lui, à la vieille, par la donna au manteau bleu. Puis, un instant de silence se fait. Le golfe moutonne sous la marée, devenue un peu plus forte. Sa surface ridée renvoie, en reflets d'argent, les rayons de la lune, qui semble suspendue perpendiculairement au-dessus d'elle et qui étend une auréole pâle, autour de son disque, sur le lapis-lazuli du firmament. Les lumières de Naples sont presque toutes éteintes. Ses hautes maisons blanches et les mâts sveltes des vaisseaux du port se dessinent dans la pénombre. Un point s'agite, comme un feu follet, presque au sommet des monts de Capri. Le Vésuve est toujours morne. Cependant un mince filet de fumée s'échappe vaguement de son cratère. A ce moment, le bruit d'une rame, s'abaissant sur l'onde, vient à nos oreilles. Une barque glisse, en approchant. Au bec de la proue, flambe une torche résineuse, dont la flamme fumeuse et rouge projette une lueur sinistre sur la coque gondronnée de la nacelle. Des étincelles s'en échappent et s'éteignent sur la nappe humide. Un homme est penché à côté de ce flambeau infernal. Sa tête est enfoncée dans un bonnet rouge, rabattu sur la nuque. Sa veste bleue est boutonnée sous son

menton et les manches en battent les pans. Ses bras sont nus, la chemise est enroulée au-dessous des aisselles. La main gauche est appuyée sur l'aviron. La droite serre une lance. Quelle victime ce Masaniello cherche-t-il ? Tout à coup, la barque décrit une légère oscillation. Les yeux du rôdeur nocturne s'animent sous ses sourcils épais et dardent une proie, qu'éclaire la torche, à travers l'eau transparente. La lance disparaît, aussi rapide qu'une flèche, et remonte bientôt des profondeurs du golfe. Au bout de sa pointe, une pieuvre remue les bras et les pattes.

« Bravo ! » crie mon voisin, en s'accoudant sur la rampe du balcon.

Et d'une voix superbe :

Conduis ta barque avec prudence,
Pêcheur...

Le pêcheur se retourne vers la villa, se découvre avec aisance et élevant son bonnet rouge en s'inclinant :

« Grazie, Eccellenzia ! »

Trois fois il frappe de sa rame le golfe paisible. La torche, avivée par l'air, trace un sillon plus lumineux et la barque s'enfonce derrière une saillie du rocher. Deux autres canots, semblables au premier, se succèdent devant nous. Un troisième s'a-

vance avec plus de vitesse et s'arrête soudain. Le vieux Napolitain, qui le conduit, a cru entendre un bruit souterrain. Il tend l'oreille dans la direction du Vésuve. Une minute s'écoule. Le cœur bat dans notre poitrine. Un grondement sourd s'échappe des entrailles de la terre. Nos yeux éprouvent comme un éblouissement. Une sorte de nuage, mêlé d'un feu rougeâtre, est sorti en tournoyant des excavations du volcan. Tout rentre dans le sommeil. Le monstre a respiré. Il redort.

« Oh ! le Vésuve est charmant, ce soir ! exclama la signora. Il fallait le voir et l'entendre, au mois d'avril dernier !

« — Signora, dit, en l'interrompant, l'un des veilleurs, qui avait peu parlé jusqu'alors, probablement parce qu'il se reposait des fatigues de la double lutte, qu'il soutient de la plume et de la langue, *unquibus et rostro*, il est journaliste et avocat au barreau de Naples, signora ! Voulez-vous que je reste votre ami ?

« Certainement. Je perdrais trop à vous avoir pour ennemi.

« — Eh bien ! signora, une condition absolue de la paix entre nous, c'est que vous ne parliez pas du Vésuve. Le Vésuve est mon cauchemar. Je ne puis ni le voir ni voir sa photographie, ni l'entendre ni entendre parler de lui. Et puis, il est vieux comme

le monde. On ne peut même plus parler de lui dans les gazettes.

« — Ah! je vous vois venir. Vous allez nous entretenir de vos procès. Il était bien plus simple de ne pas prendre ce détour et de ne pas faire supposer que vous êtes insensible aux horreurs de la nature.

« — Soit! j'ai tort. Savez-vous, signora, que probablement je plaiderai pour don Pepino?

« — Don Pepino, le chanoine — archiprêtre — commandeur de l'Ordre royal de la Couronne d'Italie — syndic de la commune d'Alta Villa, province d'Avellino, poursuivi pour fabrication de faux billets de banque?

« — Lui-même. D'après l'acte d'accusation, don Pepino pratiquerait le proverbe italien du tricorné. Ce proverbe est de l'invention de Pulcinella. Lorsque ce malin garçon, au large pantalon blanc plissé et serré à la ceinture par une cordelière, alerte et bruyant sous sa camisole blanche, quitte son bonnet gris pyramidal, pour le tricorné ecclésiastique, afin de divertir quelques intimes, aux heures indues, dans sa baraque de San Carlino, à la Piazza del Castello, il tire la langue à la compagnie et portant son index à la première corne : « Avec celle-là, j'ai ta femme, dit-il. Le doigt va à droite. Avec celle-ci, j'ai ta confiance! Avec la troisième, ajoute-t-il, en touchant celle de gauche, j'ai ton argent! » Don

Pepino avait au moins la seconde corne, car je respecte les Donne des Fourches-Caudines, au milieu desquelles Alta Villa est située, et je suppose qu'elles sont toutes aussi sages que Lucrèce; je ne parle pas de la Borgia.

« Don Pepino jouissait donc de beaucoup de confiance. Il avait la confiance de son évêque, qui l'avait fait archiprêtre et chanoine. Il avait la confiance de son député et du gouvernement de Sa Majesté le roi, qui l'avait nommé commandeur de son Ordre de la Couronne d'Italie. Il avait la confiance de ses paroissiennes, puisque ses concitoyens l'avaient distingué, au point que la charge de syndic de la ville lui fut confiée. Don Pepino était ainsi un personnage considérable. Il réunissait dans ses mains le pouvoir religieux et le pouvoir civil. La force publique lui obéissait. On ne jurait, dans toute la province d'Avelino, que par le signor canonico, le signor arciprete, le signor commendatore, le signor sindaco d'Alta Villa.

« L'envie de devenir riche, afin que rien ne manquât à sa prospérité, devait ruiner toute cette grandeur, à laquelle don Pepino s'était élevé. « Comment pourrais-je m'enrichir? se demanda-t-il un jour. Je dîne de l'autel. Il me serait possible, à la rigueur, de souper du municipo. Si je fabriquais des billets de banque? L'archiprêtre n'ira pas me dénoncer au

syndic, ni le syndic à l'archiprêtre, puisque l'archiprêtre, c'est moi, et que le syndic, c'est encore moi.» Le chanoine-commandeur don Pepino se mit alors à battre fausse monnaie. Tout alla bien pendant quelque temps. Les faux billets circulaient et le papier du Banco di Napoli venait gonfler le portefeuille canonico-syndical.

« Mais si le signor archiprêtre fermait les yeux sur la coquinerie du signor syndic, et si le signor syndic, pour maintenir la bonne harmonie entre l'État et l'Église, rendait ce procédé courtois au signor archiprêtre, les murs ont des yeux pour voir, des oreilles pour entendre et une bouche pour parler. Ce fut, en effet, un mur qui parla et même un mur d'église. Notre peuple napolitain est resté païen dans son catholicisme. Les fêtes de septembre à l'église de Piedigrotta et de la Toussaint au Campo Santo Nuovo sont de véritables cérémonies du paganisme. Les gens d'Avellino ont les mêmes mœurs. Leur procession de la Pentecôte à Monte Vergine et la fête de San Nicola sont le prétexte de solennités excentriques, de libations, de collations et de galanteries fort peu religieuses. San Nicola est particulièrement honoré à Alta Villa, où régnait don Pepino.

« C'était dernièrement l'anniversaire accoutumé. Comme il est d'usage qu'un habitant remplisse le rôle du saint et monte dans sa niche, pour y recevoir

les prières des pèlerins, cette fonction fut dévolue à un paysan qui servait quelquefois la messe du chanoine et qui, sous son enveloppe rustique, avait éventé, grâce à ses petites entrées dans la sacristie, les émissions monétaires du Pape-Roi d'Alta Villa. Le pèlerinage durant plusieurs jours, ce saint mercenaire reçoit un salaire de six carlins par journée. On ne vit pas d'encens ni de patenôtres. Cinquante sous et deux centimes ne se trouvent pas, à chaque coucher du soleil, dans le pas d'une mule, surtout quand, pour les gagner, on n'a rien autre à faire qu'à se tenir debout, dans un trou de mur, avec de beaux habits du paradis, à respirer les parfums de la myrrhe, tout comme un archevêque, et à donner sa main à baiser aux gars, qui soupirent après une compagne, et aux filles qui voudraient bien ne pas coiffer Santa Caterina. Aussi est-ce une grosse question de savoir qui est-ce qui sera San Nicola, à cause des carlins et également parce que cela pose un homme dans le pays. Un San Nicola destitué est capable des plus grands crimes. Mon rustre tenait donc à sa sainteté, tout comme un autre. Mais voilà que, le deuxième jour de son pontificat, son compare ou parent spirituel, car la coutume se perpétue d'avoir un compare, comme l'on avait un frère d'armes au moyen âge, son compare ayant fêté le vin de San Giorgio, se sentit pris d'un tendre remords. C'était

un savetier. Les savetiers ont parfois le vin tendre. Eh quoi ! moi, Giacomo, je m'abreuverais de nectar, pendant que l'encens enfume mon pauvre San Nicola ! Aussitôt, en titubant, il se rend vers la niche, serrant sous son bras une amphore pleine. Allons ! monsignor San Nicola, désaltère ta soif ! Monsignor San Nicola refuse, résiste, invoque son patron de lui venir en aide pour résister à la tentation. San Nicola, le vrai, lui répond : « Aide-toi, mon garçon, le Ciel t'aidera. » C'était trop de raison pour ce rustre, persuadé que le Ciel doit tout faire. Il finit par accepter le vase. Il boit un coup, puis deux, et vide le breuvage perfide. Un quart d'heure après, San Nicola n'était plus dans sa niche. Il avait roulé au bas de l'autel. Les pieux dévots en San Nicola avertirent l'archiprêtre, qui vint en grande pompe, pour réparer le scandale, et destitua le manant.

« Les foudres canonicales dégrisèrent le ci-devant monsignor. Quel affront ! Et les six carlins ! Surtout, il était inconsolable des six carlins. — « Ah ! tu m'enlèves mes six carlins, chanoine du diable ! grommela-t-il. Eh bien ! moi, foi de San Nicola, je t'enlèverai les faux billets de banque, que je t'ai vu fabriquer et dont j'ai gardé religieusement le secret. » San Nicola déposa son accusation au parquet du procureur royal, qui a ouvert une enquête et, sur premières constatations, a fait conduire en prison

Don Pepino. L'archiprêtre, syndic d'Alta Villa, attend des juges. »

« — Puisque nous sommes en train d'anecdotes religieuses, dit un poète, je vais vous conter la vie d'une Magdeleine Napolitaine, qui est devenue une sainte femme et qui fait l'édification du couvent et de la ville. Mais le froid commence à pénétrer dans la tente. Si nous rentrions dans le salon ?

« — Ne vous semble-t-il pas, demandai-je alors à la signora, que l'horizon a des teintes extraordinaires, pour n'être éclairé que par la lune ?

« — Oh ! caro mio ! fit-elle, en me mettant sous les yeux sa montre, mignonne comme un de ses ongles roses et toute semée d'émeraudes. Il est six heures passées ! Je vous chasse. Regina ! La Capriote apparut, en frottant ses paupières gonflées par l'insomnie. Dites à Giuseppe et à Lorenzo d'atteler deux landaus couverts ! »

Un quart d'heure après, au petit jour, nous montions dans les équipages. Le protecteur de Gemito prit la parole :

« — Signori ! aujourd'hui vous êtes mes hôtes. Nous allons, de ce pas, ouvrir la journée, dès l'aurore, par un déjeuner au café du Palazzo Reale ; car il faut que nous ayons le temps de nous mettre plusieurs fois à table.

« — Mais, signor l'

« — Giuseppe! en route pour l'Averno et précipitez dans son gouffre les contradicteurs! »

Notre amphitryon fut d'une gaieté ébouriffante. Mieux que le malvoisie, il éloigna de nous le sommeil. A la fin du déjeuner, sa voix revêtit un ton lugubre.

« — Signori! Depuis longtemps je nourris un noir dessein. Je possède à Palermo un oncle célibataire, vieux, riche, avare. Je suis son héritier unique. Cet oncle dénaturé voit, sans pitié, mes cheveux blanchir. Il se cramponne à la vie, comme le lierre s'attache au chêne. Chaque jour le voit rajeunir. Évidemment, mon oncle de Palermo viole les lois de la nature.

« — Tous : « Oui! oui! il manque à tous ses devoirs. »

« — Il manque à tous ses devoirs. Eh bien! je suis décidé à sortir de la légalité pour le faire rentrer dans le droit. Ce n'est pas sans des combats douloureux que ma volonté s'est raffermie. Mais il est dans la vie des neveux, ainsi que dans la vie des peuples, de grands maux, auxquels il faut apporter de grands remèdes. Ce doit être l'opinion de Fra Paolo Sarpi. Ici, le grand mal, c'est mon oncle de Palermo! ce célibataire inutile menace de rouvrir l'ère des Patriarches et d'enrayer la reproduction de l'espèce humaine, dont les physiologistes constatent

déjà l'inquiétante décroissance. La souffrance, c'est moi, le neveu ! Voilà dix ans que chaque fois que le jour se lève, à midi, je tourne vainement mes regards attristés vers le détroit de Messina. Ni la belle fiancée, ni l'opulent héritage, que j'attends, ne font voile vers Parthénope. Que mon oncle aille rejoindre ses ancêtres ! tout rentre dans l'ordre. Je peuple toute une villa de ses petits-neveux, je jouis d'une fortune qu'il thésaurise. La vie et l'or rentrent en circulation. L'avenir, qui est pour moi couleur de négresse, m'apparaîtra couleur de rose. Je ne fatiguerai pas votre attention, vous saisissez la différence. Eh bien ! c'est à rétablir cet heureux équilibre que je songe. Il faut que mon oncle meure !

« — Oh ! oh !

« — Signori ! ne croyez pas que je veuille tremper ma main dans le sang avunculaire ! j'ai horreur du sang. Non. Je ne massacrerai pas mon oncle de Palermo. Je veux simplement rendre son âme à la félicité de la vie spirituelle. Je lui ménage une douce fin. Nous partirons demain pour Palermo. Votre présence dans les murs de l'antique Panormos me sera un prétexte pour l'inviter à dîner. Je regrette que la médiocrité de mon bien ne me permette pas de renouveler le festin de Néron à la Maison-d'Or et de faire descendre sur lui, au dessert, une pluie de roses, qui l'endormirait du sommeil éternel, en ber-

çant son esprit du rêve de la paternité. Mais cela me coûterait trop cher. J'ai choisi, pour l'accompagner dans un monde meilleur, les truffes et le marsala. Nous le gorgerons de truffes, nous l'imbi-berons de marsala. Puis, lorsque sa figure manifestera les symptômes de satisfaction d'un homme qui s'apprête à digérer un repas copieux, l'un de vous se lèvera gravement, l'abordera avec componction, toussera trois fois et lui annoncera, d'une voix caverneuse, que le cameriere vient d'apprendre la faillite de son banquier. Si mon oncle de Palermo ne succombe pas à une attaque d'apoplexie foudroyante, je suis volé, il est sans le sou.

« — Allons, mes amis, nous avons dit assez de bêtises, entre un coucher et un lever du soleil. Allons nous reposer, comme tous les habitants de cette ville nonchalante. On dînera ici, ce soir, à cinq heures ! »

CHAPITRE XXXIV

UNE VISITE A POMPÉI

Pompéi, 7 janvier.

J'ai assisté aujourd'hui à une scène des plus bouffonnes, à Pompéi, où j'étais venu chercher des émotions d'un autre genre.

Parti de Naples, au lever du jour, dans un de ces cabriolets pointillés de clous en cuivre et attelé d'un petit cheval tout fringant sous sa robe noire, que l'on voit dans le Napolitain, je suis arrivé par la longue Strada encore endormie de Portici à la villa de la Favorita, à Resina, au moment où le soleil se hasardait hors du capuchon de brumes qui planent à l'aube sur le golfe. L'air était vif et me pinçait les lèvres. J'étais bien quelque peu engourdi, lorsque mon cocher arrêta sa bête sous une remise de la bourgade, et j'éprouvais une sorte d'hésitation à entreprendre l'ascension du Vésuve. Mais je réfléchis qu'il serait assez stupide d'être venu jusqu'au

piéd du volcan, sans monter sur sa croupe, ne fût-ce qu'au tiers du chemin. Comme les muletiers sort toujours au guet à Resina, je n'eus pas de peine à trouver une monture. J'enfourchais ma mule, qui, ne voyant rien de poétique à parcourir quatre ou cinq fois par jour, le dos chargé, ce trajet pénible, ne daigna seulement pas sortir la tête d'entre ses jambes. Un coup de fouet vigoureux lui imprima quelque ardeur. Nous partîmes d'abord au trot, puis de ce pas académique, que prennent les mulets, en gravissant une côte.

Un beau chemin, grimpant à travers les coulées de lave et les fondrières de cendres et les vignobles des Campaniens, nous conduisit à l'ermitage de San Salvatore où je me réchauffais en vidant, en compagnie de mon guide, une amphore de Lacryma Christi, qui nous mit en bonne humeur. Nous peussâmes après jusqu'à la Somma. Mais, arrivé là, je ne me sentis pas l'envie de gravir le cône. La célébrité d'Empédocle ne me tentait nullement. Je préférais garder aux pieds ma chaussure et ne voulus point courir le risque de quelque pas maladroit.

Nous descendîmes, en inclinant notre marche, dans la direction de Pompéi, où mon cabriolet m'avait devancé. Je me sentais l'estomac horriblement creux. Or, à l'entrée de Pompéi, se trouve

une trattoria qui a pour enseigne : *Restaurant de Diomède*, du nom de la villa de Diomède, la plus belle de Pompéi, et qui appartenait au magistrat du bourg. Cette trattoria a une spécialité originale. Deux couples de musiciens logent dans les combles et guettent par les lucarnes l'arrivée des touristes. Sitôt qu'un infortuné à peu près propre apparaît à l'horizon sur la poussière de la route, les quatre pifferari descendent précipitamment l'escalier en colimaçon, se forment en cercle sous les fenêtres du salon de la trattoria, embouchent l'anche de leur cornemuse, prennent une figure lamentable; puis, quand l'étranger est à portée des ondes vocales du quatuor, ils soufflent de tous leurs poumons dans l'outre canaille et l'accueillent par une musique d'enfer, qui dure jusqu'à ce qu'il jette dans leur feutre crasseux un petit billet huileux du Banco di Napoli. Comme j'étais monté sur ma mule et que mon guide échangeait un bonjour avec mon cocher, que nous avions rejoint, je fus salué par une sérénade formidable, à laquelle mirent fin le don d'usage et une scène cocasse.

À une table voisine de la mienne, un Français, dont l'aspect trahissait un bourgeois retiré des denrées coloniales, achevait de déjeuner au milieu de sa progéniture. Après avoir ausculté l'addition, il engagea avec le padrone de la trattoria une discus-

sion, avivée par la pointe du *Lacryma Christi*. Mon bourgeois appelait le padrone : monsieur Diomède. Le padrone, qui comprend imparfaitement notre langue, ne la comprenait plus du tout. Ce duo me parut si burlesque, que je ne pus retenir un éclat de rire, qui exaspéra l'épicier. Je le vis se lever pompeusement et m'interroger sur mon hilarité peu convenable.

« Pardon, monsieur, répondis-je à ce frère de Joseph Prudhomme ; le padrone ne s'appelle pas Diomède. Il a fait peindre ce nom sur sa trattoria, parce qu'il veut la léguer à un sien neveu qui porte, en effet, le nom de Diomède, et parce qu'il songe, en oncle prévoyant, à habituer la clientèle au nom de son successeur. Si vous donnez à l'oncle le nom du neveu, vous supprimez l'oncle, vous le rayez à sa barbe de la liste des vivants, vous enflammez sa colère, et vous ne parviendrez pas à faire entrer vos raisons dans sa cervelle. »

M. Prudhomme me remercia de ma complaisance.

Je montai alors l'escalier de la trattoria, qui conduit à l'entrée de Pompéi. Enseveli sous la lave et remis au jour, Pompéi est bien la curiosité la plus merveilleuse que l'on puisse imaginer. On se promène dans les rues, dont le pavé porte encore la trace des chars. On pénètre dans les maisons toutes

décorées de peintures murales et de mosaïques. On attend que les habitants reprennent leur vie subitement interrompue, il y a dix-huit siècles. C'est comme un rêve. Je me rappelle avoir lu autrefois un livre de sir Édouard Bulwer Lytton, sur les derniers jours de Pompéi et j'ai encore présentes à la pensée les émotions de ce récit. Quel affreux spectacle a dû être l'ensevelissement de cette ville ! On conserve, dans le petit musée pompéien, des squelettes d'habitants, que la mort a frappés dans l'attitude d'hommes en fuite et qui portent une sorte de carapace faite de cendres et de lave. Aujourd'hui, Pompéi est presque gai. Un clair soleil rayonne sur ces ruines, sur ces tombeaux, sur ces fresques. Et cependant les nombreux visiteurs ont cet air attristé, dont on ne peut se défendre à la vue des lieux qui ont été témoins de grandes infortunes.

Je passai là cinq ou six heures à errer, en compagnie du soldat-cicerone, dont l'administration des fouilles fait accompagner chaque touriste. Ce cicerone était loquace et complaisant. Mais il eut beau me montrer toutes les curiosités publiques ou privées de Pompéi, j'étais absorbé, malgré moi, dans les méditations et l'étonnement qui naissent de cet immense sépulcre. Comme nous visitâmes la maison de Salluste d'où l'on a détaché la fameuse mosaïque du seuil, *cave canem* ! nous pénétrâmes dans

une petite chambre toute peinte où l'on voit des nymphes en costume léger et en pose libre. Une de ces nymphes porte à la pointe de l'un de ses seins admirablement dessinés le nom d'un M. Benedetti.

Enfin, le jour s'avancant, je repris le chemin de Naples, par Herculaneum, que soixante pieds de lave séparent à présent d'Ercolano, bâti au-dessus, par Torre del'Annunziata et Torre del Greco. La route était semée d'une population grouillante et de corricoli où quinze hommes, femmes, enfants, filles, moines s'entassaient jusques à éreinter le malheureux cheval. Je tenais à visiter, avant le coucher du soleil, le musée où l'on conserve la fleur de Pompéi : les fiers coursiers des Balbi ; la Vénus Callipyge, presque vivante ; la langoureuse Psyché ; Agrippine à la haute mine ; Aristide au regard sévère, et cent autres statues qui ornaient les villas pompéiennes.

La nuit, j'eus des cauchemars atroces, et je me réveillais au bruit imaginaire d'une éruption du Vésuve.

CHAPITRE XXXV

LE CARDINAL RIARIO SFORZA

Naples, 7 janvier.

Un Napolitain, M. Bonghi, député au Parlement de Rome, examinait, dans les derniers numéros de la Revue italienne, l'*Antologia*, les conditions du Conclave qui s'ouvrira, à la mort de Pie IX, pour l'élection de son successeur. Cet écrivain distingué n'a pas été le premier à se préoccuper de la vacance du Saint-Siège. L'âge avancé du Pontife actuel intéresse tous les esprits, soit à la Cour Pontificale, soit à la Cour du Quirinal, soit en Italie ou dans le monde catholique, bien que la constitution vigoureuse de Pie IX puisse le maintenir longtemps encore sur la chaire de Saint-Pierre. Mais enfin, on ne saurait trouver extraordinaire que l'opinion s'inquiète de la succession d'un vieillard de près de quatre-vingt-un ans, avant qu'elle soit ouverte,

alors surtout que l'avenir de l'Italie peut dépendre du choix de l'héritier de la tiare. Je ne fais pas allusion aux études de M. Bonghi, pour rapporter son sentiment sur les bulles, que l'on suppose avoir été formulées secrètement par Pie IX, dans le but de dispenser le Sacré-Collège des formalités accoutumées et le mettre ainsi à l'abri de toute séduction ou de la pression, que le gouvernement italien pourrait exercer sur les cardinaux, si l'élection avait lieu à Rome, avec la solennité et la lenteur en usage. J'ai cité ce publiciste politique, pour enregistrer le nom du prélat qu'il souhaite, dans la conclusion de son plus récent article, voir élever au trône pontifical.

Il est digne d'observation que le nom, qui est tombé de la plume de M. Bonghi, est le même précisément qui paraît réunir en ce moment à Rome, à la Cour du Vatican, le plus de sympathies. On ne saurait inférer sans doute de la situation considérable du cardinal Sisto Riario Sforza parmi ses collègues ni de la désignation que M. Bonghi a faite de sa personne, en exprimant probablement la pensée d'un groupe politique important, on ne saurait inférer que l'élection du cardinal Sforza soit assurée, après la mort de Pie IX. Il est arrivé, notamment au Conclave qui s'est tenu en 1846, afin de pourvoir à la succession du Pape Grégoire XVI, que le

cardinal, désigné par la voix publique, n'est pas sorti du scrutin. Néanmoins, il est intéressant de constater que le cardinal Sforza jouit actuellement du rôle de Pape présomptif. Quelques renseignements sur sa personne peuvent également ne pas être inutiles.

Sisto Riario Sforza est né à Naples, le 5 décembre 1810. Il a donc aujourd'hui soixante-deux ans. Il avait un peu plus de trente-quatre ans, lorsque le Pape Grégoire XVI, le promut à l'évêché d'Aversa, dans le royaume des Deux-Siciles. C'était le 24 avril 1845. Sept mois plus tard, le 24 novembre de la même année, le Souverain-Pontife lui envoya le pallium d'archevêque de Naples. Enfin, le 19 janvier 1846, le jeune archevêque, il avait trente-cinq ans et quarante-cinq jours, fut créé cardinal de la Sainte Église romaine, au titre de S. Sabina. On voit qu'il a parcouru à peu près toute sa carrière épiscopale à Naples, sa ville natale. Il y exerce toujours ces hautes fonctions. En sa qualité de prince revêtu de la pourpre cardinalice, il fait partie de la Congrégation des Évêques et Réguliers, ainsi que des Congrégations du Concile, de l'Immunité et de l'Index. En sa qualité pastorale, il continue à administrer le siège archiépiscopal de Naples. Seulement, le Saint-Siège a bien voulu lui alléger le lourd fardeau du diocèse napolitain, en lui adjoignant un

coadjuteur, Monseigneur Monteforte, évêque de Sidonie *in partibus infidelium*.

Le cardinal-archevêque Sforza descend de ce Giacomuzzo Attendolo, simple laboureur de Cotignola, bourg de la Romagne situé entre Imola et Faenza, où il vit le jour en 1369, et qui, après s'être enrôlé dans une bande de miliciens, devint capitaine, combattit longtemps pour Jeanne II, reine de Naples, fut fait connétable de ce royaume, gonfalonnier de la Sainte Église, comte de Cotignola par la grâce du Pape Jean XXIII, changea son nom de Giacomuzzo Attendolo contre celui de Giacomuzzo Sforza, força Alphonse, roi d'Aragon, à lever le siège de Naples, guerroya brillamment dans les Abruzzes et la terre de Labour, se noya au passage de la Pescara, et reçut de la postérité le surnom de Grand. Six des descendants de cet humble et vaillant Romagnole ont été ducs de Milan, aux xv^e et xvi^e siècles. Ils ont rempli l'Italie et l'Europe de leur renommée. La plupart des souverains d'alors briguerent l'appui de leurs armes et l'alliance de leur sang.

C'est à cette maison qu'appartient le cardinal. Sa vie n'a été marquée par aucune action d'éclat, ni par l'épanouissement d'un puissant esprit. C'est un homme d'une intelligence ordinaire et d'un savoir moyen. Mais on vante l'intégrité et la fermeté de

son caractère. On donne en exemple à l'épiscopat italien ses vertus apostoliques.

Les événements qui ont amené l'annexion de la couronne des Bourbons de Naples à la couronne de Savoie-Carignan le forcèrent, en quelque sorte, à descendre dans l'arène politique. Il professait un dévouement sincère pour le roi François II, vaincu à Gaëte. Il repoussait l'idée de l'unité italienne, parce qu'il chérissait son pays de Naples, et qu'il ne voulait point le voir tomber aux mains du Piémont. Il était prince de l'Église et répudiait le banditisme révolutionnaire de Garibaldi. L'entrée des chemises rouges et du roi Victor-Emmanuel dans Naples était une attaque contre sa religion, contre son pays, contre sa foi politique. Le cardinal protesta. Sa fermeté émut le prince de Carignan, lieutenant de Victor-Emmanuel pour les provinces napolitaines, qui essaya de lui imposer silence. Le Prélat ne se laissa pas intimider. Malgré les menaces de poursuites judiciaires, il interdit à son clergé de dire des prières pour le roi d'Italie, et frappa de la censure ecclésiastique dix-sept de ses prêtres, qui avaient enfreint les défenses épiscopales, en participant à la fête du 2 juin. C'était en 1861. Sa résistance fit grand bruit. On en parla dans toute l'Europe. Le gouvernement italien chercha à l'éloigner de son siège. Il l'impliqua dans une conspiration bourbonnienne, qu'il

prétendit avoir découverte à Naples, et l'exila. Le cardinal se réfugia à Civita-Vecchia. Il ne tarda pas toutefois à rentrer dans son diocèse, où le gouvernement venu des Alpes ne l'inquiéta plus, de peur de réveiller l'attention du monde catholique et de raviver, dans le Napolitain, la haine contre l'envahisseur.

Cette lutte a été la seule période aiguë de la vie politique du cardinal. Il ne s'est point rallié depuis au nouvel état de choses, mais il s'est consacré avec plus d'ardeur à sa mission religieuse. J'ai entendu dire à Naples, par quelques personnes sympathiques à l'Unité, que le cardinal, tout en conservant ses affections, avait renoncé à ses espérances, et se résignerait désormais à la domination du sceptre de Savoie. Cette assertion est au moins en contradiction avec les actes politiques les plus récents du prélat. Dernièrement, l'été passé, aux élections qui ont eu lieu pour le municipe de Naples, il a publié une proclamation très-nette, appelant au vote les bons catholiques et les vrais Napolitains. Son appel a été entendu. L'influence gouvernementale n'a pu lutter contre l'influence épiscopale, et la junte, sortie des urnes, est papaline. Il est probable que, malgré toute l'agitation que se donne le duc de San Donato, pour supplanter l'archevêque dans le cœur de la population napolitaine, il n'y parviendra pas prochainement.

L'archevêque de Naples jouit, en effet, dans le Napolitain, d'une popularité légitime. Il y a accompli des réformes, et il y fait du bien. Son clergé ne brillait pas par ses vertus sacerdotales. Le prêtre de Naples préférerait, en général, aux choses de l'Église et aux devoirs de la charité, les promenades en *corricoli* où l'on n'est pas avec un confrère, les théâtres et le cabaret. Les choses ont bien changé sous l'administration du cardinal. Je n'ai vu que trois moines en *corricoli*, et un abbé chez un marchand de vin. Ils n'y étaient certainement pas par licence de leur archevêque. Le clergé n'en est pas moins, en majeure partie, moral et dévoué. On le cite même, comme un des meilleurs d'Italie.

Il faut en rendre tout l'honneur au cardinal Sforza, qui sait que la meilleure méthode à employer, pour réformer les autres, consiste à prêcher d'exemple. Or, sa vie est une vie apostolique. Il ne craint pas de visiter les hôpitaux, de porter des secours aux pauvres et aux malades. Lorsque le choléra sévit à Naples, et cette grande ville est visitée souvent par ce fléau, il n'est pas un habitant plus ardent que le Cardinal à soigner les cholériques. Il y déploie une intrépidité et un dévouement, qui lui assurent la reconnaissance de ses concitoyens.

Tel est, en quelques mots, ce prélat dont tant de lèvres en Italie prononcent le nom, en le désignant

comme successeur de Pie IX. Je ne sais pas si M. le député Bonghi a écouté la voix publique, en faisant des vœux pour qu'il arrive au trône pontifical ; ou, s'il a cédé au sentiment de fierté, sympathique peut-être, que lui inspire la pensée de voir un Napolitain, comme lui, ceindre la tiare ; ou si l'avènement de ce prélat à la papauté cache une combinaison politique qui m'échappe. Je ne sais pas davantage si les qualités d'administrateur qui distinguent le cardinal Sforza, beaucoup plus que ses aptitudes d'homme d'État, et si le nom illustre qu'il porte et qui peut être utile à l'Église en un moment difficile, détermineront le sacré-Collège à remettre en ses mains les clés de saint Pierre. Ce qui me semble plus certain, c'est que son nom sera l'un des premiers qui viendront en discussion au prochain Conclave.

CHAPITRE XXXVI

VENISE

Venise, 11 janvier.

Il est intéressant de passer une semaine à Venise, parce que c'est bien la ville la plus originale d'Europe, mais c'est bien aussi la ville la plus incommode et la plus triste. Figurez-vous une ville bâtie sur pilotis dans la mer Adriatique. Ouvrez-vous vos fenêtres? vous voyez un canal qui dort au pied de la maison. Voulez-vous acheter un cigare? il faut monter en gondole ou enfilez un méandre de ruelles larges de deux mètres et de petits ponts de fantaisie. Pas le moindre bruit. Les chevaux y sont rares comme les éléphants à Paris. Aujourd'hui que les Tedesci sont partis, c'est la mort complète. La Piazza San Marco offre seule quelque animation. Le matin, les descendants des pigeons de la République y prennent leurs ébats, comme au temps des doges. Dans l'après-midi, les Vénitiens, amoureux du far-niente,

y viennent entendre la musique de la garnison et y reviennent, le soir, jusqu'à une heure avancée de la nuit, la boutonnière ornée de ces petites touffes de fleurs que de gentilles bouquetières offrent gratuitement aux passants, en les gratifiant d'un sourire qui se paye.

Cette Piazza San Marco est un véritable bijou. Elle est formée par les Procuraties, la tour de l'Horloge, le Campanile, un palais assez disgracieux, bâti sur l'emplacement de San Geminiano, et par la façade de San Marco, qui montre ses cinq coupoles, ses porches étincelants de mosaïques à fond d'or, sa verrière ornée des quatre chevaux de Lysippe, son lion ailé, ses clochetons à jour, ses piliers de marbres antiques et de porphyre, sa galerie de colonnettes, ses statues, ses pignons en ogive fleurdoyés de feuillage, dont le mélange fait de l'édifice quelque chose de mystérieux, d'étrange. La mosaïque de la basilique se détériore; l'artiste Salviati devrait bien présider à sa restauration.

Le temps gris, que j'ai trouvé ici à mon arrivée de Naples, a jeté un vilain voile sur cette Venise si pittoresque. Ses mille palais sont enveloppés de brumes, les promeneurs paraissent frileux, un air piquant court sur la mer, les marquises du Canal-Grande ne sortent qu'en grelottant sous leurs fourrures, pour se jeter dans leur gondole et aller se dis-

traire dans les salons. La gondole glisse silencieuse sur l'eau, balançant sa coque noire sous les coups d'aviron du rameur debout, qui se penche en cadence. C'est un spectacle singulier de voir ces nacelles sillonner les rues de Venise et de croiser ses regards avec ceux d'une jolie femme pelotonnée au fond de la capote de sa gondole. L'habitude des Vénitiennes de jeter les yeux par la portière sur les rives ou sur les embarcations qu'elles rencontrent, malgré les oscillations de la nef, donne à leur prunelle une sorte de balancement doux, où l'on se berce délicieusement. Mais il ne faut pas regarder leurs pieds, grand Dieu ! Ce sont de petits bateaux.

CHAPITRE XXXVII

MILAN

Milan, 13 janvier.

De toutes les villes d'Italie, Milan est celle où la vie ressemble le plus à la vie parisienne, où la cuisine est la meilleure, où l'on rencontre le plus de jolies femmes aux offices de la cathédrale toute blanche de marbre, toute dorée sous les voûtes par le feu des vitraux jaunes, toute coquette et toute prétentieuse sous ses flèches gothiques. C'est bien aussi dans les spectacles milanais que l'on voit le plus d'épaules décolletées. A la Scala, où j'ai entendu une assez pauvre exécution de *Roberto il Diavolo*, — les Italiens sont peu sensibles à la musique de Meyerbeer, — il y a un corps de ballet de soixante-deux danseuses, fort belles filles et fort habiles, qui ne ressemblent pas à ces longues araignées que l'on voit s'élever au plafond de l'Opéra et en descendre, avec une ombre de corps.

Si l'Italie était propre, par sa configuration et par

ses mœurs, à vivre de la vie unitaire, Milan serait incontestablement la ville la mieux située pour le siège de la capitale du royaume. L'empereur Maximien l'avait compris : il y transporta sa cour. L'Italie compte, en effet, à sa porte deux rivales puissantes : la France et l'Autriche. C'est donc à proximité de ces deux rivales que la capitale devrait se trouver, afin que la concentration des forces du pays fût plus facile, tant contre une agression française que contre une agression autrichienne. Rome est, géographiquement, la capitale la plus mal située, et, politiquement, la capitale la plus détestable. Si l'Italie s'était unifiée naturellement, les hommes d'État italiens auraient planté sans doute le drapeau péninsulaire à Milan ; mais l'Italie a été conquise par le Piémont, et le Piémont s'est vu contraint à négliger toutes autres considérations pour camper au cœur même des rangs ennemis, en pleine Rome.

Un autre motif justifierait la présence de la capitale à Milan. Cette ville est au centre de la population la plus riche et la plus dense de l'Italie. Le ministre de l'intérieur vient d'adresser au roi un rapport sur le recensement des 69 provinces, des 284 arrondissements et des 8,383 communes du royaume. Selon ce document, la province la plus peuplée est celle de Milan. Elle compte 1,009,794 habitants.

Viennent ensuite les provinces de :

Turin.....	972986	Basilicate.....	510543
Naples.....	907752	Catane.....	495415
Rome.....	836704	Terre d'Otrante	
Florence.....	766824	(Brindisi).....	498594
Gênes.....	716759	Udine.....	481586
Terre de Labour (Ca-		Côme.....	477642
serte).....	697403	Brescia.....	456024
Alexandrie.....	683361	Pavie.....	448435
Novâre.....	624985	Cosenza.....	440468
Cuneo.....	618232	Bologne.....	439232
Palerme.....	617679	Messine.....	420649
Terre de Bari.....	604510	Catanzaro.....	412226
Ombrie.....	549601	Cagliari.....	393208
Salerne.....	541738		

Les provinces les plus petites sont celles de :

Grosseto.....	107457	Livourne.....	118851
Sondrio.....	111241		

Le rapport souligne également les villes qui ont plus de 40,000 habitants :

Naples.....	448335	Ferrare.....	72447
Rome.....	244481	Lucques.....	68204
Palerme.....	219398	Vérone.....	67080
Turin.....	212614	Padoue.....	66107
Milan.....	199009	Alexandrie.....	57079
Milan (corps saints).	62976	Modène.....	56690
Florence.....	167096	Reggio (Émilie)...	50657
Gênes.....	130269	Pise.....	50341
Venise.....	128901	Bari.....	50524
Bologne.....	115957	Ancône.....	45741
Messine.....	111854	Parme.....	45511
Livourne.....	97096	Capannori.....	43313
Catane.....	84397		

CHAPITRE XXXVIII

GÈNES

Gènes, 16 janvier.

Voilà une réputation extraordinairement surfaite ! Je ne sais plus si c'est M^{me} de Staël qui appelait Gènes : la ville de marbre. Il faut que la fille de Necker l'ait traversée seulement en carrosse. Elle a donné à Gènes une qualification qui convient aux palais de la Via Balbi, éblouis par les causeries spirituelles de l'auteur de *Corinne*. Mais c'est une pure plaisanterie que de dire du port ligurien : Gènes la superbe ! la ville de marbre !

Je ne nie pas que cette cité commerçante n'ait une situation admirable. Elle est assise sur le rocher comme pour surveiller l'arrivée de ces goëlands, qui tachent l'horizon et qui, en s'approchant des côtes, deviennent des navires chargés de cargaisons opulentes. Quant à la ville elle-même, elle est mal bâtie, incommode, malpropre. Ses maisons, pein-

turlurées comme les cabarets des bourgades, offrent à l'œil des chevaliers grotesques, des vierges herculéennes qui feraient bonne figure dans un harem ou au bureau des nourrices, des colonnades de toiles de saltimbanques et des pampres en rideau ridicules. Les rues sont étroites et borgnes, la plupart en cul-de-sac. Des quartiers entiers sont sordides. Rien n'est aimable dans l'intérieur de cette Gènes.

La population n'y est point belle. Les travaux excessifs du port semblent l'avoir appesantie et rendue vulgaire. Des groupes, que l'on rencontre stationnant sur les places, se dégagent ces émanations nauséabondes qui proviennent d'un séjour actif et prolongé dans le même linge.

Il n'y a de pittoresque que le voile blanc des femmes du peuple et la démarche des mulets. Les Génoises parent leur tête d'un mezzaro en tulle, comme les paysannes de certaines provinces françaises ont coutume d'en porter quand elles vont à la communion. Aussi, la première pensée qui vous vient à l'esprit en voyant le matin, dans les rues, toutes ces Liguriennes voilées de blanc, c'est de les prendre pour autant de communiantes. Malheureusement, à la tombée de la nuit, on aperçoit les mêmes voiles errer dans les impasses sombres. Il devient difficile de les croire à la recherche d'un

confessionnal. Quelques-unes de ces femmes ont les cheveux rouges, et, comme elles se poudrent, on dirait qu'elles ont versé sur leur tête un plat de queues d'écrevisses à la Nantua.

Quant aux mulets, je n'ai jamais vu des bêtes aussi solennelles. Je ne sais pas si l'habitude de gravir les côtes escarpées de la ville leur a donné ce port doctoral, ou s'ils tirent vanité de compter parmi les illustrations génoises un avocat de Cahors, dont on a tenté de faire un grand homme, M. Léon Gambetta. Mais c'est merveille de contempler leur gravité. Ils s'avancent lentement, la tête droite, levant le pâturon à la hauteur du genou, aussi pénétrés de l'importance de leurs fonctions que ces démocrates à longue barbe, qui apparaissent tout à coup dans Paris à la veille des révolutions.

Gênes est beaucoup plus intéressante au point de vue du négoce : il y règne une activité commerciale considérable. C'est le Marseille de l'Italie. Sa situation géographique lui assure la suprématie sur tous les ports septentrionaux de la Péninsule. On sait que le port de Venise n'existe plus, pour ainsi dire, depuis que la Vénétie n'est plus à l'Autriche. Tout le transit des régions environnantes s'est porté à Trieste, qui compte une colonie d'Italiens formant le cinquième de sa population. On fondait de belles espérances sur Brindisi. On es-

pérait que cette rade, seul mouillage de la côte occidentale où les bâtiments de grande dimension peuvent trouver un abri, recouvrerait l'ancienne splendeur qu'elle avait au temps de la domination romaine. On calculait que le passage de la malle de l'Inde et l'ouverture du canal de Suez lui rendraient promptement toute sa prospérité. L'opinion, en France, s'était même émue de ces probabilités et avait formulé des craintes pour l'avenir de notre cité phocéenne. Mais on n'avait pas réfléchi à l'éloignement de Brindisi, à l'exiguité de la ville, aux travaux dispendieux que nécessitent les atterrissements du port, aux ravages de la *mal'aria*. Il paraît démontré aujourd'hui que Brindisi n'est pas appelé aux destinées brillantes rêvées pour lui. Du moins, les Italiens ne manifestent plus le même enthousiasme à son sujet. Il paraît aussi que le port de Naples ne s'enrichira pas sous l'administration piémontaise. A l'époque de l'annexion, les conquérants formaient, il est vrai, toutes sortes de projets. La chaleur du climat et la paresse des habitants ont opposé un obstacle insurmontable à leur réalisation. On n'a pas défriché, faute de bras, les terres du Napolitain, de la Basilicate et des Calabres, pas plus que l'on n'a établi des usines. Or, si l'on n'a pu ouvrir les terrains fertiles, qui seraient la richesse la plus naturelle et la plus facile de l'Italie méridio-

nale, il est moins probable encore que l'on puisse seulement utiliser les chutes d'eau au profit de l'industrie. D'ailleurs, les conditions climatiques y rendent la vie industrielle à peu près impossible. La température y fût-elle moyenne, les choses ne seraient pas sensiblement changées. Un pays qui ne possède ni mines de charbons, ni houillères, n'est pas fait pour l'industrie. Le directeur de la Societa di Monticchio m'a bien dit à Pozzuoli qu'il croyait avoir découvert du charbon dans les dépendances de la vaste exploitation que M. Fornerod, du Crédit foncier suisse, vient d'entreprendre dans la presqu'île qui va de Naples au cap Miseno; mais il n'en est pas parfaitement sûr. La production agricole n'augmentant pas, et la production industrielle ne se créant pas, on comprend que le port de Naples n'a aucune raison sérieuse d'étendre son trafic, parce qu'il est vraiment trop loin du centre de l'Italie pour desservir les provinces d'en haut.

CHAPITRE XXXIX

LA MORT DE NAPOLEÓN III ET L'ITALIE

Monaco, 17 janvier.

La mort de Napoléon III à Chislehurst, le 9 janvier, a produit une impression profonde en Italie, s'il m'est permis d'en juger par ce que j'ai ouï dire à Venise, où j'ai appris cette nouvelle, à Padoue, à Vérone, au lac de Garde, à Milan, à Alexandrie et à Gênes, que j'ai traversés depuis ce jour, et si j'en crois les démonstrations qui se font dans la Péninsule, en l'honneur de ce souverain, et les appréciations de la presse.

Je déjeunais à Venise, au café Florian, lorsque la *Gazzetta di Venezia* a reçu de Londres un télégramme annonçant la fin de Napoléon. La *Gazzetta* a tiré aussitôt, à plusieurs milliers d'exemplaires, le supplément que voici :

SUPPLEMENTO STRAORDINARIO

ALLA GAZZETTA DI VENEZIA, N° 8.

Venezia, 10 gennaio.

Nostro dispaccio particolare.

Londra, 9, ore 3, min. 40.

L'Imperatore Napoleone moriva questa mattina alle ore 12 e min. 35 à Chislehurst improvvisamente, mentre ieri sera migliorava. Il compianto è universale.

AVV. PARIDE ZAJOTTI,

Tipographia della Gazzetta.

Redattore e gerente responsabile.

Ces milliers d'exemplaires se sont vendus en quelques instants. La tristesse s'est répandue sur tous les visages, à mesure que le bruit se propageait, et les Vénitiens se sont pris à discuter sur la portée de cette mort. L'Empereur est mort, vive l'Empereur! disait l'un de mes voisins. Son commensal lui répondait qu'il voudrait bien répéter ce vivat, mais qu'il croyait le parti bonapartiste décapité, provisoirement du moins.

Quelques jours après, je traversais à pied les montagnes de la Ligurie, de Busalla à San Pier d'Arena, et j'avais constaté sur ma route, notamment à Milan, une consternation véritable. Un négociant de cette ville se rendait à Gênes par le chemin que je suivais. « Comment voulez-vous, me disait-il, que

les Italiens ne soient pas attristés ! L'Italie est fille de Napoléon III. »

Ce Milanais résumait, par ce mot, l'origine de l'Unité italienne. Napoléon a fait l'Italie, cela est incontestable. Je veux bien croire que les Italiens expriment un sentiment vrai, en déplorant la mort de celui qui a unifié leur pays. Mais je crois que l'espoir, qu'ils nourrissaient, de le voir remonter sur le trône et défendre son œuvre contre les entreprises inspirées par le Saint-Siège, est bien pour quelque chose dans leurs regrets. Je crois aussi qu'ils ont trouvé, dans cette occasion, un moyen commode de payer à la France, en la personne de son souverain déchu, le tribut de reconnaissance qu'ils doivent à nos armes.

Quoi qu'il en soit, je pense qu'il n'est pas sans intérêt de consigner ici les témoignages de sympathie que les princes de la maison de Savoie, les grands corps de l'État, les municipalités importantes et les organes de la presse d'Italie ont donné à la mémoire de l'empereur Napoléon III.

En apprenant la mort de Napoléon, Victor-Emmanuel a télégraphié à l'Impératrice Eugénie :

Aucune vicissitude humaine n'a pu et ne pourra me faire oublier la reconnaissance que je dois, comme Roi et comme Italien, à Napoléon III. Il était mon frère d'armes. Je l'aime.

Victor-Emmanuel a ordonné en même temps un deuil de cour de douze jours. Et on a lu dans la *Gazzetta Ufficiale* du lendemain :

Le ministre de la guerre a envoyé à Chislehurst le lieutenant général comte Piola Caselli, avec trois autres officiers, pour assister aux obsèques de l'Empereur Napoléon et y représenter l'armée italienne, qui, conjointement à l'armée française, l'eut pour chef suprême dans la glorieuse campagne de 1859.

Le prince héritier, Humbert de Savoie, et la princesse Marguerite, sa femme, ont exprimé les mêmes sentiments à l'Impératrice Eugénie et au Prince Impérial. Le prince Humbert a adressé, en outre, la dépêche suivante au prince Napoléon, à Prangins :

Le malheur qui vous frappe m'a vivement ému.

Agréez mes condoléances.

Marguerite prend avec moi la plus grande part à votre douleur.

HUMBERT.

Madame la comtesse de Moncalieri, princesse Clotilde Napoléon, a reçu du prince Eugène de Savoie les lignes que voici :

Je viens vous offrir les expressions les plus sincères de condoléance, en m'associant à votre vive et juste douleur pour la perte si inattendue de l'empereur.

Je vous prie, dans cette amère circonstance, de vouloir

être l'interprète, auprès de l'impératrice, de ma vive douleur pour le malheur qui l'a frappée dans ses plus douces affections.

EUGÈNE DE SAVOIE.

A l'exemple du roi et des princes, le Sénat et la Chambre des députés de Rome ont manifesté leur sympathie pour Napoléon.

Sur la proposition du sénateur, comte Borromeo, le Sénat a adopté l'ordre du jour suivant :

Le Sénat, s'associant au sentiment de la nation entière, déplore hautement la mort de l'empereur Napoléon qui, toujours ami de l'Italie, conduisit les armées alliées de la France pour revendiquer son indépendance.

M. le député Massari a présenté également à la Chambre des députés un ordre du jour exprimant :

...le plus profond regret de la mort d'un homme qui fit tant pour l'Italie, et auquel l'histoire attribuera parmi ses plus grands titres de gloire celui d'avoir puissamment contribué à fonder l'indépendance italienne et à donner une patrie aux Italiens.

M. Lanza, président du Conseil des ministres, a répondu à la proposition Massari :

Que tout le pays s'associera pour déplorer cette mort de l'ex-empereur des Français, lequel a contribué si grandement, par le conseil et par les armes, au triomphe de l'indépendance italienne.

Les municipalités de plusieurs villes, entre autres de Milan, de Naples, de Vérone, de Florence, de Brescia, de Pavie, de Plaisance ont envoyé à l'Impératrice leurs condoléances respectueuses. Je trouve, dans le *Corriere di Milano*, le texte du télégramme de la junte milanaise :

La reconnaissance ne s'éteint pas dans le cœur des peuples libres.

Le conseil communal de Milan, interprète des sentiments de ses concitoyens, présente ses plus profondes condoléances à l'auguste veuve de l'homme qui, il y a aujourd'hui treize ans, amenait les phalanges victorieuses des fils de la France notre sœur, et qui prophétisait à l'Italie l'unité nationale.

Le même journal publie un article que je traduis :

UN MONUMENT A NAPOLEON III

La nouvelle de la mort de Napoléon III, qui s'est répandue hier dans la ville, a causé une émotion générale.

Plus d'un a pleuré : tous se sont rappelé la grande journée du 9 juin où Milan entier courut au-devant de Victor-Emmanuel et de Napoléon, ses libérateurs. Quelle ivresse, quelle idolâtrie en ce jour, qui inaugurait l'indépendance italienne, en chassant définitivement l'étranger !

Tous les faits postérieurs ne suffisent pas pour effacer cette date, qui fut le point de départ, la clef de voûte de tout l'édifice.

Pendant ces dernières 24 heures, nous avons reçu un grand nombre de lettres contenant la proposition d'ériger un monument pour rappeler cette date et cet homme qui a

rendu possible l'indépendance de l'Italie. Nous applaudissons de tout cœur à ce projet et nous lui ouvrons les colonnes du *Corriere*.

Il ne s'agit ni d'une œuvre de parti, ni d'une manifestation politique : la reconnaissance est un sentiment supérieur à tous les partis. Fouillez dans votre cœur, fouillez dans le fond de votre conscience, et chacun de vous devra dire : Combien ne devons-nous pas à Napoléon III

On ne demande pas un monument fastueux, auquel il faille affecter une de nos places publiques ; il s'agit simplement de placer un souvenir impérissable dans notre cimetière ou près de la porte du Simplon, pour montrer au monde entier combien est calomnieuse l'accusation d'ingratitude adressée aux Italiens.

Personne ne peut, aujourd'hui, nous accuser d'adulation. Napoléon est mort, sa dynastie est tombée. Jamais la reconnaissance n'aura été plus dégagée de toute arrière-pensée.

Ce sera un fait nouveau dans l'histoire qu'un monument élevé, non à l'homme puissant, mais à l'homme tombé, à l'homme qui a tout perdu, hors la reconnaissance d'un peuple.

Milan est digne de donner ce noble exemple, et nous espérons que notre appel sera accueilli par nos concitoyens, ainsi que par nos confrères de la presse.

Un autre organe lombard, la *Perseveranza*, écrit :

NAPOLEON III

Hier matin mourait à Chislehurst l'empereur Napoléon III.

Si la nouvelle de sa mort doit causer un sentiment de profonde émotion dans le cœur d'un peuple, ce peuple est le

nôtre ; s'il y a une ville d'Italie qui doit ériger un monument à Napoléon III, cette ville est Milan.

Aucun homme, porté par la fortune sur un trône, ne s'est souvenu aussi bien que lui de ce qu'il avait pensé, désiré, rêvé quand il était simple citoyen.

L'histoire pourra peut-être le blâmer de s'être trop souvenu, d'avoir trop caressé certaines idées. Mais ce ne sera pas nous qui lui infligerons ce blâme, nous qui, il y a trente ans, rêvions déjà cette Italie qu'il a relevée à Magenta et à Solferino, qu'il voulait peut-être refaire autre qu'elle n'est, mais qu'il a toujours aimée et pour laquelle, dans ses conversations de Chislehurst, il n'a jamais eu que des paroles bienveillantes.

La souscription ouverte par la *Perseveranza*, pour l'érection de ce monument, avait atteint, au 13 janvier, la somme de 44,850 francs. D'autres feuilles, le *Pungolo* de Naples, la *Gazzetta dell'Emilia* de Bologne, la *Lombardia* de Milan, la *Gazzetta de Mantova*, la *Sentinella Bresciana*, la *Nazione* de Florence, etc., ont adhéré à ce projet. La *Lombardia* voudrait en outre que l'on gravât sur des tables de bronze « la célèbre proclamation de Napoléon III aux Italiens, du mois de juin 1859. » La *Nazione* prend aussi l'initiative d'élever dans Florence un monument commémoratif :

SOUSCRIPTION PUBLIQUE

POUR HONORER LA MÉMOIRE DE NAPOLEON III.

Quelques citoyens, dans la pensée de faire célébrer solennellement un service funèbre pour l'empereur Napoléon

III, dans le temple de Santa Croce, le 8 février, trentième jour de sa mort, et de placer dans le même temple un monument commémoratif, ont décidé d'ouvrir une souscription publique, afin que tous les Italiens qui se trouvent à Florence et qui sentent, comme eux, le besoin de rendre le dernier hommage à l'homme qui a tant fait pour l'Italie, puissent s'associer à cette pieuse manifestation.

Les offrandes seront versées dans les mains du chev. Lodovico Marsili, économiste de la municipalité, qui est autorisé par la junte à signer les listes de souscription.

L'excédant des sommes recueillies sera employé pour honorer la mémoire de Napoléon III, conformément aux décisions que prendra le conseil communal.

Les plus illustres noms florentins figurent parmi les membres du comité de cette souscription. Il n'est peut-être pas oiseux de les citer :

Le commandeur Ubaldino Peruzzi — Le prince don Ferdinando Strozzi — Le marquis G. Mannelli — Riccardi don Cino des princes Corsini — Andrea des princes Corsini — le marquis de Giovagallo — le commandeur Ermolao Rubieri — le chev. Giorgio Pellizzari — le chev. Emilio De Fabris — le chev. Giovanni Balzani-Romanelli — le comte sénateur Pasolini — le commandeur Vegni — le commandeur Villari — M. Gioja Edoardo, ingénieur — le docteur Crema Federigo — le chev. E. Lawley, député au Parlement — le marquis Lodovico Incontri — le chev. Augusto Casamorata — le chev. Targioni Tozzetti — le chev. Augusto Franchetti — le commandeur C. Peri — le baron Bacco Sonnino — le marquis Luigi Ridolfi — le commandeur G. Pelli-Fabbroni — le chev. Olinto Barsanti — le commandeur Galeotti, député au Parlement — le commandeur Tommaso Corsi — le commandeur sénateur Cipriani — le

chev. Bocciarelli — le comte Finocchietti — le sénateur Ferdinando Zannetti — le commandeur A. Morandini — le commandeur Antonio Salvagnoli Marchetti, député au Parlement — le marquis Lotteringo della Stufa — M. Lorenzo Ciatti, avocat — le chev. Giuseppe Poggi — le commandeur Celestino Bianchi, député au Parlement — le comte Pietro Bastogi, député au Parlement — le commandeur Vigliani, sénateur et président de la cour de Cassation — le chev. G. Barbèra — le comte De Gori Pannilini, sénateur — le commandeur Barbavara, sénateur — le chev. Niccolò Antinori — le comte de Salmour — le comte Fossombroni, député au Parlement — le comte Alfredo Serristori — le commandeur Giacomo De Martino, député au Parlement — le chev. Barellaj, sénateur et président de la Cour d'appel — le commandeur Celso Marzucchi — le chev. Enea Arighi — le comte Ugolino della Gherardesca, sénateur — le chev. Niccolò Nobili, député au Parlement — le commandeur Carlo Bombrini, sénateur.

Je tiens à consigner une remarque que j'ai faite. Je n'oserais pas dire qu'elle exprime l'opinion générale des Italiens. Mais j'ai été frappé, dans les conversations que j'ai entendues un peu au hasard sur ce sujet, de la sympathie particulière qu'ils manifestaient pour le prince Napoléon. Le prince étant notoirement peu favorable au Saint-Siège, les partisans de l'Unité le verraient avec satisfaction élevé à la régence. Ils le préféreraient à l'Impératrice, espagnole et catholique et qui, dans le cas d'une restauration impériale, ne suivrait peut-être pas, dans les affaires d'Italie, la politique du second Empire.

CHAPITRE XL

LA RIVA DEL PONIENTE

Nice, 18 janvier.

Quelle douce rive que le golfe de Gênes ! Le croissant qu'elle décrit jusqu'à Nice, à travers mille échancrures formées par les montagnes qui meurent au bord de la mer, en laissant une mince grève bien chaudement exposée au soleil, est un séjour enchanté. La vue s'étend à l'infini sur la plaine bleue de la Méditerranée ; et, le long de cette lisière étroite qui rappelle les bords du Bétis, le plus phthisique des poitrinaires sentirait son âme se rouvrir à la vie. Ce ne sont que des bois d'oliviers, des bosquets d'orangers, des espaliers de citronniers, des oasis de palmiers ou des touffes de cactus aux feuilles plates. Ici, Savone à demi ruinée, les rocs de Final-Marina, le fort d'Oneglia. Là, Bordighera, la ville des palmes ; Menton, au pied des rochers rouges ; Rocca-Bruna, qui semble prête à sortir de son nid de lau-

riers-roses, pour se baigner dans sa jolie baie; Monaco, sur son écaille rocheuse. Cette route de la Corniche est un paradis du royaume de Valence ou de l'Andalousie, éclairé par la vue de la mer, et offrant quelque chose de plus âpre. Mais quelle température délicieuse ! quelle terre promise ! quel spectacle ! Il me prend des envies de me bâtir sur quelque crête, abritée sous un bouquet d'orangers et de dattiers, une cabane en roseaux, d'y vivre en sauvage, et d'y passer ma vie dans la contemplation.

CHAPITRE XLI

LES MAISONS GÉNÉRALICES

Paris, 30 janvier.

L'émotion produite à Rome par le projet du ministère Lanza sur les corporations religieuses prend de la gravité. On connaît l'économie de ce projet. Il s'agit d'étendre à la province romaine la suppression des ordres monastiques et de conserver seulement, dans la ville pontificale, les maisons généralices. On sait également que ces dispositions primitives ont été amendées par le comité privé de la Chambre italienne. « Oui ! a dit le comité au ministre des cultes, nous acceptons les deux points principaux de votre projet. Nous consentons à l'abandon de l'incamération des biens des corporations religieuses de la province de Rome. Nous admettons la conservation des maisons généralices, sauf une : la maison généralice des jésuites. »

Cela se passait en décembre. Aujourd'hui ce n'est plus la suppression de la maison généralice des jésuites que le comité demanderait : c'est la suppression de toutes les maisons généralices. Et ce n'est plus le comité seulement qui demanderait cette suppression totale, c'est le Parlement tout entier. L'hostilité s'aiguise à mesure que le jour de la discussion approche. Nous n'en sommes pas surpris. Nous ne nous faisons pas illusion sur la valeur des garanties imposées au Saint-Siège, ni sur le but poursuivi secrètement par le gouvernement italien.

Nous ne sommes pas davantage la dupe des regrets apparents que le ministère Lanza affecte, ni des efforts qu'il feint pour décider le Parlement à l'acceptation pure et simple du projet élaboré par M. de Falco. L'intervention de M. Visconti-Venosta, ministre des affaires étrangères, dans ce débat étranger à son portefeuille, est une mise en scène habile, qui paraîtrait sincère si le cabinet italien, en violant la promesse qu'il jurait solennellement à la tribune de Florence, au mois d'août 1870, ne nous avait habitué à ne pas accorder une foi absolue à sa parole.

Au fond, le cabinet Lanza doit être d'accord avec le parlement pour supprimer les maisons généralices. En y réfléchissant un peu, on sent que l'amendement Chiaves, qui a soulevé l'exception concer-

nant la Compagnie de Jésus, a été préparé avec le Quirinal. M. Chiavès, député ministériel, est dans la main du président du conseil. Il n'a pas déposé une proposition aussi grave sans en avoir référé préalablement en haut lieu. Nous ne serions même pas étonné qu'il eût reçu du ministère l'amendement tout rédigé, et qu'il eût servi simplement de facteur. M. Lanza s'est dit : « Le gouvernement du roi d'Italie est obligé, pour gouverner, à la suppression radicale des corporations religieuses ; mais il est obligé également à la conservation des maisons généralices, afin de ne pas éveiller trop vivement les susceptibilités des puissances catholiques. Le roi et le cabinet doivent avoir l'air de céder à la pression irrésistible de l'opinion, et de maintenir le point essentiel à l'administration de l'Église, les maisons généralices. Cette modération suffira à satisfaire les puissances. Si un membre du parlement dépose un amendement à mon projet, je n'y puis rien. Si cet amendement concerne la suppression de la maison généralice des jésuites, il sera certainement adopté, parce que les jésuites ne sont pas en odeur de popularité. Son adoption m'aura fait subir un échec anodin. Les jésuites et moi serons les victimes de ce vote. La suppression de la maison généralice des jésuites votée, le Parlement ne manquera pas d'invoquer le principe même de la loi sur les corporations.

Il nous dira : « Vous avez présenté cette loi afin que les ordres monastiques soient régis également dans tout le royaume. Or, la maison généralice des jésuites est supprimée légalement. Donc, il faut supprimer toutes les maisons généralices. »

C'est topique, et le tour est joué !

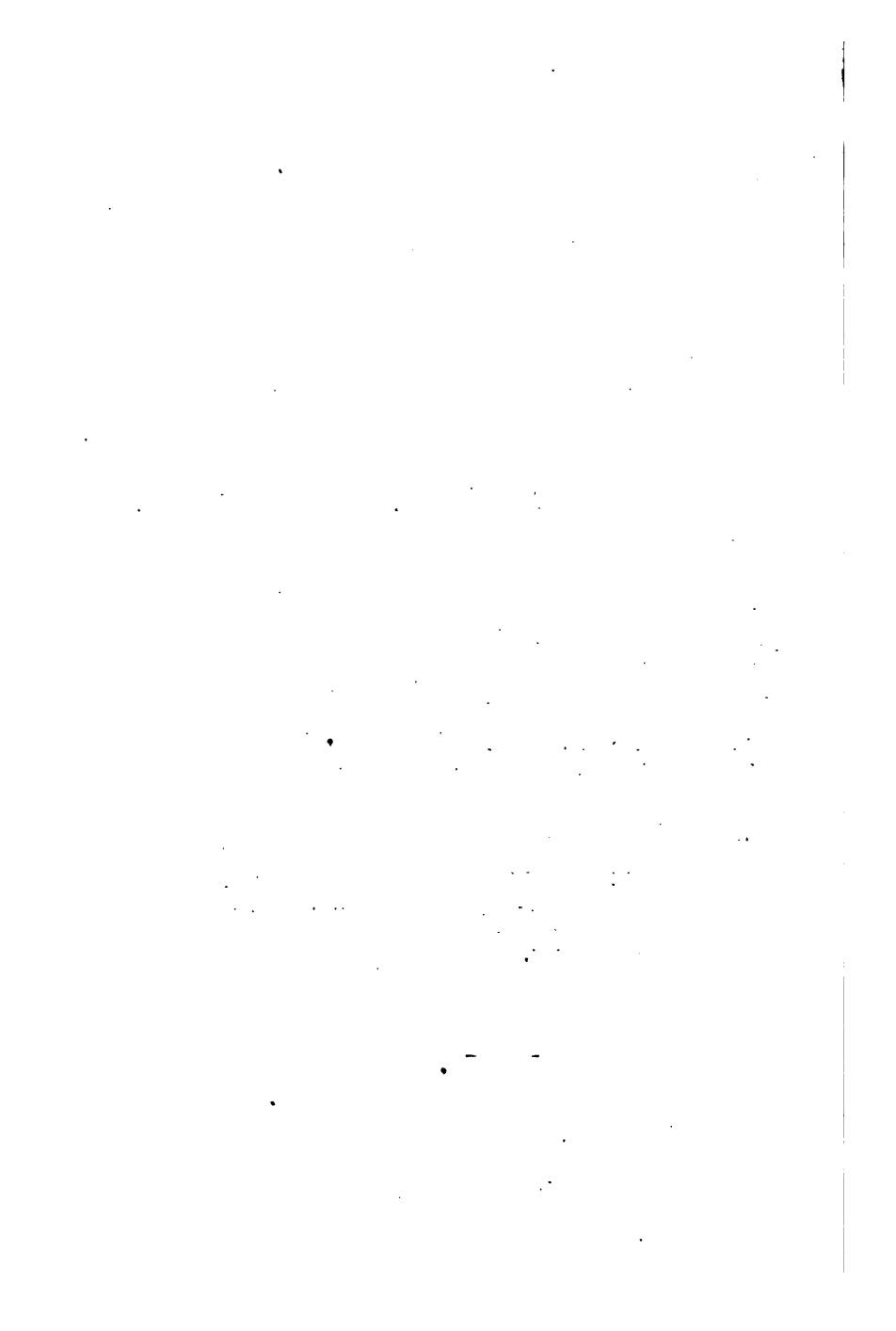
Cette manœuvre entortillée est parfaitement dans le goût de la politique italienne. Nous croyons, toutefois, que si le gouvernement de Victor-Emmanuel avait la liberté de suivre son plan personnel, il jouit d'assez de crédit au Parlement pour faire accepter intégralement le projet de Falco. Sans doute, le Quirinal veut arriver à la suppression des maisons généralices, mais plus tard. Il se propose de dépouiller graduellement et aussi doucement que possible le Saint-Siège, dont il aspire à s'emparer.

Malheureusement, l'Italie n'est pas assez forte pour jouer un rôle indépendant. Elle sera forcément, pendant longtemps encore, le satellite d'une autre puissance plus forte qu'elle : la France, l'Autriche ou l'Allemagne. Présentement, elle subit la suprématie de Berlin, qui a éclipsé Paris et Vienne. Tant pis pour ceux qui veulent ignorer que M. de Bismarck règne dans Rome plus que le roi d'Italie. Mais il y règne. Il tient l'Italie par l'espérance d'une intervention dans le cas où une épée toucherait à la Péninsule. Il la tient et la fait tourner à droite ou à

gauche, suivant son besoin et malgré la finesse italienne asservie par la nécessité.

Or, M. de Bismark pense à rentrer dans nos affaires par l'Italie. C'est le chemin de l'école; mais le chemin de l'école est souvent bon en politique. La tactique du chancelier est de nous tenir constamment en haleine sur les Alpes, et de nous faire mettre en colère au moment qui lui conviendra. Nous serions bien surpris qu'il fût resté étranger à l'incident du Fréjus, à celui du P. Secchi, à la petite perfidie de l'*Orénoque*, aux dithyrambes chantés par l'Italie en l'honneur de Napoléon III. Sa main apparaît trop ouvertement dans la loi sur les corporations religieuses pour que nous ayons la naïveté de poser la question.

L'Assemblée nationale et le gouvernement de M. Thiers auront la sagesse, nous l'espérons, de ne pas se prendre au nouveau piège que les hommes d'État de Rome nous tendent à l'instigation de l'Allemagne. Que le Parlement italien supprime, s'il lui plaît, les maisons généralices. Son œuvre ne sera pas plus définitive que bien d'autres œuvres entreprises sous nos yeux, et le propre de la religion est de renaître de ses cendres.



DOCUMENTS

TEXTE DE LA LOI SUR LES GARANTIES

TITRE PREMIER

PRÉROGATIVES DU SOUVERAIN PONTIFE ET DU SAINT-SIÈGE

ARTICLE 1^{er}. — La personne du Souverain-Pontife est sacrée et inviolable.

ART. 2. — L'attentat contre le Souverain-Pontife et la provocation à le commettre sont punis par les mêmes peines que l'attentat et la provocation contre la personne du Roi.

Les offenses et les injures publiques commises directement contre la personne du Souverain-Pontife, soit en paroles, soit en actions, soit de la manière prévue par l'article premier de la loi sur la presse, sont punies par les peines indiquées par l'article 19 de la même loi. Les délits ci-dessus sont d'action publique et de la compétence de la Cour d'assises. La discussion sur les matières religieuses est entièrement libre.

ART. 3. — Le gouvernement italien rend au Souverain-Pontife, dans toute l'étendue du royaume, les honneurs souverains et lui conserve les prééminences honorifiques que les souverains catholiques lui reconnaissent. Le Souverain-Pontife a la faculté de conserver le nombre des gardes attachés à sa personne et à la surveillance de ses palais, sans aucun préjudice des devoirs et des obligations que les lois en vigueur dans le royaume imposent à ces gardes.

ART. 4. — On maintient en faveur du Saint-Siège la donation de 3,225,000 lire de rente annuelle. Par cette somme égale à celle

que lui allouait le gouvernement pontifical sous le titre : *Congrégations ecclésiastiques, secrétairerie d'État, et ordres diplomatiques à l'Étranger*, on entend pourvoir au traitement du Souverain-Pontife et aux différents besoins ecclésiastiques du Saint-Siège, à la manutention ordinaire et extraordinaire, et à la garde des palais apostoliques et de leurs dépendances, aux appointements, aux retraites et aux pensions des gardes du palais dont il est question dans l'article précédent et des personnes attachées à la Cour pontificale, aux dépenses éventuelles ainsi qu'à la manutention ordinaire, et à la garde des musées et bibliothèques annexés aux susdits palais; enfin aux appointements et aux pensions des personnes chargées de la surveillance des musées et bibliothèques.

La dotation ci-dessus indiquée sera inscrite sur le grand livre de la dette publique, en forme de rente perpétuelle et inaliénable au nom du Saint-Siège et durant la vacance du Saint-Siège on continuera à la payer pour fournir aux besoins de l'Église romaine. Dans cet intervalle, elle sera exempte de toute espèce d'impôts ou charges administrative, provinciale et communale; et ne pourra pas être diminuée, lors même que le gouvernement italien se déciderait un jour à prendre à sa charge les frais d'entretien du musée et de la bibliothèque.

ART. 5. — Indépendamment de la dotation fixée par l'article précédent, le Souverain-Pontife continue à jouir des palais apostoliques du Vatican et de Latran avec tous les édifices, jardins et terrains qui y sont annexés ou qui en dépendent, ainsi que du château de Castel-Gandolfo avec toutes ses dépendances.

Lesdits palais, châteaux et dépendances, ainsi que les musées, et la bibliothèque et les collections d'objets d'art et d'archéologie, qui s'y trouvent, sont inaliénables et exemptés de toute espèce d'impôts et de charges et ne peuvent pas être expropriés, même pour cause d'utilité publique.

ART. 6. — Durant la vacance du Siège pontifical, aucune autorité judiciaire ou politique ne pourra, par quelque raison que ce soit, gêner ou limiter la liberté personnelle des cardinaux. Le gouvernement veille à ce que les réunions du Conclave et des Conciles œcuméniques ne soient troublées par aucune violence extérieure.

ART. 7. — Aucun officier de l'autorité publique, ni aucun agent de la force ne peut, pour l'exercice des actes de sa fonction, pénétrer dans les palais ou dans les lieux qui servent d'habitation habituelle ou temporaire au Souverain-Pontife ou dans lesquels se trouve réuni un conclave ou un concile œcuménique, si ce n'est

avec l'autorisation du Souverain-Pontife, du conclave ou du concile.

ART. 8. — Il est défendu de procéder à des visites, perquisitions ou séquestration de papiers, documents, livres ou registres dans les bureaux appartenant aux congrégations pontificales, revêtues d'attributions purement spirituelles.

ART. 9. — Le Souverain-Pontife est entièrement libre de remplir toutes les fonctions de son ministère spirituel, et de faire afficher aux portes des basiliques et des églises de Rome tous les actes inhérents à l'exercice de ce ministère.

ART. 10. — Les ecclésiastiques qui, pour raison d'offices, prennent part à l'exercice du ministère spirituel du Saint-Siège à Rome ne sont pour cela sujets à aucune contrariété, ni à aucun contrôle de la part de l'autorité publique. Toute personne étrangère revêtue de fonctions ecclésiastiques à Rome jouit des garanties personnelles que les lois accordent à tout sujet italien.

ART. 11. — Les envoyés des gouvernements étrangers près le Saint-Siège jouissent dans le royaume de toutes les prérogatives et immunités que le droit international a déterminées pour les agents diplomatiques. Aux offenses dont ils pourraient être l'objet on a étendu les sanctions pénales en vigueur contre les offenses faites aux envoyés des puissances étrangères près le gouvernement italien.

Les envoyés du Saint-Siège près les gouvernements étrangers jouiront sur le territoire du royaume des prérogatives et immunités déterminées par le même droit international, en se rendant aux lieux de leur destination et en en revenant.

ART. 12. — Le Souverain-Pontife correspond librement avec l'épiscopat et tout le monde catholique, sans le moindre contrôle du gouvernement italien.

A cette fin, on lui donne la faculté d'établir dans le Vatican ou dans quelque autre de ses résidences des bureaux de poste et des services télégraphiques et d'y mettre des employés de son choix.

Le bureau de poste pontifical pourra, à son choix, correspondre directement en paquet clos avec les bureaux des administrations étrangères, ou remettre ses correspondances aux bureaux italiens. Dans l'un et l'autre cas, le transport des dépêches ou des correspondances munies du timbre du bureau pontifical sera exempt de toute taxe et dépense, pour le territoire italien.

Les courriers expédiés au nom du Souverain-Pontife jouiront dans le royaume d'Italie des mêmes privilèges que les courriers de

cabinet des gouvernements étrangers. Le bureau télégraphique servant au Souverain-Pontife sera réuni au réseau télégraphique du royaume aux frais de l'État.

Les télégrammes provenant de ce bureau et portant la qualification authentique de télégrammes *pontificaux* seront reçus et expédiés avec les prérogatives propres aux télégrammes de l'État. Ils ne seront soumis à aucune taxe pour toute l'étendue du royaume.

Les mêmes avantages sont accordés aux télégrammes du Souverain-Pontife ou signés par son ordre qui seront présentés munis du cachet du Saint-Siège à quelque bureau télégraphique italien que ce soit.

Les télégrammes adressés au Souverain-Pontife seront exempts des frais mis en circonstances ordinaires à la charge des destinataires.

ART. 13. — Dans la ville de Rome et dans les diocèses suburbicaires, les séminaires, les académies, les collèges et les autres Instituts catholiques, fondés pour l'éducation des ecclésiastiques, continueront à dépendre exclusivement du Saint-Siège, et ne seront nullement soumis au contrôle des autorités scolastiques du royaume.

TITRE II

RELATIONS DE L'ÉGLISE AVEC L'ÉTAT.

ART. 14. — Toute restriction spéciale à l'exercice du droit de réunion pour les membres du clergé catholique est aboli.

ART. 15. — Le gouvernement renonce à son droit de légation en Sicile, et de nomination ou de proposition aux bénéfices majeurs. Les évêques seront désormais dispensés de prêter serment au roi.

Les bénéfices majeurs et mineurs ne peuvent être confiés qu'à des sujets du royaume, excepté dans la ville de Rome et dans les diocèses suburbicaires.

Rien n'est innové pour la collation des bénéfices placés sous le patronage royal.

ART. 16. — On déclare aboli l'*exéquatur* et le *placet* royal ou tout autre genre de contrôle ministériel, relativement à la publication et à la mise en exécution des actes des diverses autorités ecclésiastiques. Cependant jusqu'à ce qu'il en soit décidé autrement par la loi spéciale mentionnée dans l'article 18, l'*exéquatur* et le

placet royal restent en vigueur pour les actes d'autorité ecclésiastique qui regardent la destination des biens de l'Eglise et la nomination aux bénéfices majeurs et mineurs, excepté pour la ville de Rome et les diocèses suburbicaires.

Rien n'est changé aux dispositions des lois civiles touchant la création et le mode d'existence des institutions ecclésiastiques et l'aliénation de leurs biens.

ART. 17. — En matière spirituelle et disciplinaire, on n'admet ni réclamation, ni appel contre les actes des autorités ecclésiastiques, mais on ne leur reconnaît et on ne leur accorde aucune exécution coactive.

La connaissance des effets juridiques accompagnant les actes des autorités ecclésiastiques appartient à la juridiction civile.

D'ailleurs ils sont de nul effet s'ils sont contraires aux lois de l'État ou de nature à troubler l'ordre public ; et s'ils lèsent les droits des particuliers, ils sont sujets aux lois pénales, s'ils constituent un délit.

ART. 18. — Une loi ultérieure pourvoira à la réorganisation, à la conservation et à l'administration des propriétés ecclésiastiques dans le royaume.

ART. 19. — Dans toutes les matières formant l'objet de la présente loi, même toute disposition actuellement en vigueur cesse d'avoir effet en tant qu'elle est contraire à la loi.

TEXTE

DU PROJET DE LOI SUR LES CORPORATIONS RELIGIEUSES DE LA
PROVINCE DE ROME, PRÉSENTÉ AU PARLEMENT ITALIEN PAR
M. DE FALCO, MINISTRE DE GRACE, DE JUSTICE ET DES CULTES,
LE 30 NOVEMBRE 1872.

ARTICLE 1^{er}. — Sont promulguées et appliquées dans la province de Rome, sous les exceptions établies par la présente loi :

1^o La loi du 7 juillet 1866, n^o 3036, sur les corporations religieuses et sur la conversion des biens immeubles des corps moraux ecclésiastiques ;

2^o La loi du 15 août 1867, n^o 3848, sur la liquidation du domaine ecclésiastique ;

3^o La loi du 29 juillet 1868, n^o 4498, sur les pensions et les allocations aux membres des corporations religieuses supprimées ;

4^o La loi du 11 août, n^o 5784, annexe P, sur la conversion des biens des fabriques.

ART. 2 — A chacun des ordres religieux qui ont un généralat ou un procureur général dans la ville de Rome, il est conservé une maison destinée à sa représentation près le Saint-Siège.

Les biens de ces maisons, considérés comme une fondation spéciale destinée à satisfaire aux charges qui s'y trouvent inhérentes et à l'entretien des religieux qui y ont leur résidence, seront administrés respectivement par la communauté religieuse, laquelle, à tous les autres égards, cesse d'être reconnue comme corps civil.

Un décret royal publié dans les trois mois, sur l'avis du conseil des ministres, indiquera les maisons conservées, choisissant de préférence celles où habitent habituellement les généraux ou les procureurs généraux susdits.

ART. 3. — Les biens appartenant aux maisons supprimées dans la

ville de Rome, et les rentes de l'État qui en représenteront la valeur, sont, avec les charges qui s'y trouvent inhérentes et celles établies par la présente loi, dévolus et assignés de la manière suivante :

1^o Les biens appartenant aux maisons supprimées qui prêtent leurs soins aux infirmes soit dans leurs propres hôpitaux, soit dans d'autres, ou qui s'occupent d'œuvres de bienfaisance moyennant des institutions spéciales, sont constitués en un fonds de bienfaisance dont les rentes sont dévolues aux hôpitaux et aux œuvres de charité et de bienfaisance auxquelles ces maisons tendent plus particulièrement.

2^o Les biens appartenant aux maisons supprimées qui s'occupent de l'enseignement ou de l'éducation, sont constitués en un fonds scolastique, dont les rentes seront destinées à l'entretien d'écoles ou d'institutions du même genre que celles qui étaient tenues par les maisons supprimées.

3^o Les biens des maisons supprimées qui sont chargées d'églises paroissiales sont constitués en un fonds paroissial, dont les rentes seront proportionnellement divisées entre les églises annexées à ces maisons et les autres églises paroissiales de Rome, d'après le revenu et la population de chaque paroisse;

4^o Les biens des autres maisons supprimées, à la destination desquels la présente loi ne pourvoit pas, seront dévolus à l'église de Rome pour être employés à des usages religieux ou de bienfaisance, ou distribués à des corporations religieuses existant dans la ville de Rome.

Dans le cas où une maison supprimée s'occuperait de plus d'une des œuvres pies ou fonctions mentionnées dans les numéros 1, 2 et 3, les biens seront dévolus à leur destination d'origine, et, à défaut, en raison de la part de rente assignée en moyenne à chacune de ces fonctions et œuvres pies. Ces répartitions seront proposées par la commission (dont il est parlé à l'article 8) et sanctionnées par décret royal, le Conseil d'État entendu.

ART. 4. — Au moyen des biens indiqués dans l'article précédent et des rentes des titres de la dette publique dérivant de leur concession, il sera pourvu aux charges inhérentes aux biens susdits, aux allocations et pensions des religieux et des religieuses des maisons supprimées, aux dépenses du culte des églises desservies par les corporations dissoutes et aux œuvres de bienfaisance et d'instruction mentionnées dans ledit article.

La commission dont il est parlé à l'article 8 déterminera la somme qui doit être annuellement employée pour chacune des œuvres indiquées dans les numéros 1, 2 et 3 de l'article 3 jus-

qu'à ce que, par l'amortissement des allocations et pensions, ces œuvres puissent atteindre le chiffre entier de la rente des biens à elles dévolue.

ART. 5. — Sauf les dispositions de l'article 6 de la loi du 7 juillet 1866 et celles de la loi du 3 février 1871, les édifices qui servent actuellement de couvent aux religieux et religieuses des maisons supprimées dans la ville de Rome continueront à servir de demeure aux religieux et religieuses qui s'y trouvent et y ont fait profession avant la présentation de cette loi au Parlement, jusqu'à ce que les pensions qui reviennent à chacun d'eux soient inscrites et liquidées. Ces liquidations seront faites dans l'année de la publication de la présente loi.

Une fois les liquidations terminées, le gouvernement pourra permettre de vivre en communauté et réunis dans deux ou trois couvents aux religieux qui en feraient la demande individuelle et expresse et qui, pour des raisons d'âge, de santé ou de famille, ne pourraient pas sans de graves difficultés, abandonner le couvent.

ART. 6. — Les biens des maisons religieuses supprimées dans la ville de Rome seront convertis en rente publique de l'Etat, sauf les exceptions établies par les lois mentionnées à l'article 1^{er} et celles de la loi présente. Cette conversion sera faite au moyen de la vente aux enchères de ces biens et de l'achat de rentes au cours du jour, comme il sera dit plus loin.

La rente sera inscrite au nom de la corporation à laquelle le bien vendu est dévolu, avec jouissance temporaire en faveur de la caisse des pensions, comme cela est indiqué à l'article 13, jusqu'à ce que les charges indiquées à l'article 14 soient remplies. Ces rentes, sauf les droits des tiers, sont inaliénables.

ART. 7. — Outre les biens indiqués dans l'article 18 de la loi du 7 juillet 1866, sont exceptées de la conversion, dans la ville de Rome, les édifices avec jardins et les dépendances comprises dans leur enceinte, qui servent actuellement de couvent aux religieux des maisons non supprimées conformément à l'article 2, et ceux destinés aux hôpitaux ou à des institutions de bienfaisance ou d'instruction pour la partie qui sert à cet usage.

Les édifices mentionnés à l'article 5 ne sont pas soumis à la conversion tant qu'ils restent attachés à leur destination. A mesure qu'ils seront abandonnés, la commune et la province de Rome pourront, dans les six mois, demander, conformément à la disposition de l'article 20 de la loi du 7 juillet 1866, la concession de ceux qui leur seront nécessaires pour les cercles ou les institutions

de bienfaisance indiquées dans ledit article. Les autres seront convertis en faveur de la caisse des pensions (art. 13), et celles-ci une fois éteintes, en faveur du fonds de bienfaisance (numéro 1 de l'article 3).

ART. 8. — Une commission composée de trois membres nommés par décret royal sur la proposition du ministre de grâce et justice, entendu le conseil des ministres, surveillera la liquidation et les conversions des biens, s'occupera de leur administration temporaire, pourvoira à l'allocation des rentes et fera tout ce qui reste prescrit par la présente loi ou pourrait servir à son exécution.

Elle exercera ses fonctions sous la surveillance d'une commission dont le mode de formation et les facultés se trouvent indiqués dans l'article 27 de la loi du 7 juillet 1866.

ART. 9. — Les supérieurs et administrateurs des maisons religieuses supprimées dans la ville de Rome devront, dans le délai de trois mois, présenter à la commission un tableau accompagné des documents respectifs des biens, crédits et dettes de leur corporation et une liste nominative des religieux, laïques et frères convers résidant dans chaque maison, conformément à la disposition de l'article 13 de la loi du 7 juillet 1866.

La commission pourvoira, selon les dispositions établies par la dite loi, à la prise de possession des biens de la corporation, et tant que la conversion et la destination ne seront pas effectuées, surveillera l'administration des immeubles et meubles, et veillera tout particulièrement à la conservation des bibliothèques, des collections scientifiques et des objets d'art et d'antiquité.

ART. 10. — La conversion des immeubles des corporations supprimées dans la ville de Rome sera faite par la commission d'après les dispositions de la loi du 15 août 1867 en remplissant les formalités obligées envers l'administration du domaine, la commission provinciale et le préfet; les fonctions déléguées à la commission centrale du syndicat seront exercées par la commission de surveillance (art. 8).

Les acquéreurs verseront dans les caisses de l'Etat, en monnaie légale, le prix de l'acquisition, lequel sera employé en rente publique de l'Etat, conformément aux dispositions établies par l'article 6 de la présente loi.

Seront également employés en rente publique de l'Etat les capitaux provenant de vente de meubles, de recouvrement de crédits ou rachat de cens, canons ou autres rentes particulières; les dépenses nécessitées par la conversion seront prélevées de la somme à placer en rente.

ART. 11. — Les pensions aux religieux et aux religieuses des maisons supprimées dans la ville de Rome sont fixées à 600 francs par an pour les prêtres et à 300 francs pour les laïques et les frères convers des ordres possédants, et à 300 francs pour les prêtres et 150 francs pour les laïques et frères convers des ordres mendiants. Ceux qui, parmi ces derniers, prouveront qu'ils se trouvent affectés de quelque grave infirmité capable de les empêcher de trouver une occupation, toucheront une pension de 400 francs s'ils sont prêtres ou *coristi*, et une pension de 300 francs seulement s'ils sont laïques ou frères convers.

La disposition de l'article 5 de la loi du 7 juillet 1866 reste intacte pour les religieuses.

ART. 12. — Aurent droit auxdites pensions les religieux et les religieuses des maisons supprimées qui, avant la présentation de cette loi au Parlement, auront professé leurs vœux conformément aux règles de leur institution et qui, dénoncés comme appartenant au couvent, dans les bulletins dressés en suite de la loi du 20 juin 1871, n° 297, se trouveront, à la mise en application de la présente loi, présents dans ledit couvent ou absents en vertu d'une permission régulière de leurs supérieurs.

Le droit à la pension partira du jour de la prise de possession du couvent. Jusqu'au dit jour, les supérieurs ou administrateurs de la maison percevront les revenus soit des biens appartenant à ladite maison, soit des titres de la dette publique provenant de la conversion des biens, et continueront à pourvoir aux charges de la maison et à l'entretien des religieux.

ART. 13. — Il est créé une caisse pour le payement des allocations et des pensions des religieux et religieuses des maisons supprimées dans la ville de Rome, et des sommes allouées à chacune des œuvres pies désignées en l'article 3.

Cette caisse sera administrée, sous la dépendance du ministre de grâce, justice et cultes, par un directeur assisté par un conseil d'administration qui sera représenté par la commission, tant que dureront les fonctions de celle-ci et qui sera ensuite composé de personnes nommées par décret royal. La commission dont il est parlé à l'article 8 exercera sa surveillance sur l'administration de la caisse pour les pensions, conformément aux dispositions de l'article 26 de la loi du 7 juillet 1866.

ART. 14. — Seront versés dans la caisse pour les pensions les revenus des biens des maisons supprimées et le montant des taxes dues pour revendication de bénéfices ou désaffectation de chapel-

lenies ou autres fondations de patronat laïcal, mentionnés à l'article 16, et ladite caisse sera chargée de payer :

- 1° Les charges afférentes aux biens dévolus ;
- 2° Les allocations et pensions des religieux et des religieuses des maisons supprimées ;
- 3° Les dépenses du culte des églises desservies par les corporations religieuses dissoutes ;
- 4° Les sommes allouées par la commission à chacune des œuvres pies mentionnées aux articles 3 et 4 de la présente loi.

Les fonds provenant de l'extinction des allocations ou pensions originellement fixées seront employées par la caisse à satisfaire aux dettes et obligations qu'elle aurait pu contracter pour faire face aux charges qui lui sont imposées. Une fois ces charges acquittées, l'amortissement des allocations et pensions sera, à la fin de chaque année, réparti proportionnellement entre les fonds mentionnés aux numéros 1, 2 et 3 de l'article 3, jusqu'à ce qu'ils aient atteint le revenu entier des biens à eux dévolus. Le surplus du revenu sera mis à la disposition de l'Eglise de Rome, pour en être fait l'emploi indiqué au numéro 4 dudit article.

Les dépenses d'administration seront à la charge de la caisse.

ART. 15. — Le gouvernement est autorisé à avancer à la caisse des pensions, pour lui permettre de faire face aux charges qui lui sont imposées, jusqu'à concurrence d'un million de francs, à l'intérêt de 5 pour cent. Ladite caisse pourra, sur l'avis du conseil d'administration mentionné à l'article 13 et avec l'autorisation du ministre de grâce, justice et cultes, contracter un emprunt et faire telles autres opérations de crédit qui pourront être nécessaires pour les besoins de son administration.

ART. 16. — Dans la ville de Rome et dans les sièges suburbicaires, le disposé de l'article 1^{er} de la loi du 15 août 1867 aura effet seulement pour les canonicaux, bénéfices, chapellenies, abbayes et autres institutions ecclésiastiques de patronat laïcal, pour lesquelles restent en vigueur les dispositions de l'article 5 de ladite loi.

La taxe de revendication et de désaffectation est dévolue à la caisse pour les pensions.

ART. 17. — La conversion à laquelle, en vertu des lois énoncées à l'article 1^{er}, sont sujets les immeubles des corps moraux ecclésiastiques conservés dans la ville de Rome et dans les sièges suburbicaires, ainsi que celle des immeubles des maisons religieuses non supprimées, aux termes de l'article 2, pourront être faites par les représentants titulaires ou administrateurs desdites

corporations et desdites maisons, pourvu que, dans un délai de trois mois, ils déclarent à la commission, ainsi qu'il est dit à l'article 8, vouloir eux-mêmes exécuter la conversion, et qu'ils présentent un tableau des biens sujets à la conversion.

Les ventes seront, dans ce cas, faites à l'enchère publique par-devant notaire, et elles devront être approuvées et rendues exécutoires par la commission. Le prix qui en sera retiré pourra, au choix des intéressés, être employé soit en rente sur l'État, soit en d'autres capitaux produisant revenus et inscrit au nom de la corporation à laquelle les biens appartiennent.

ART. 18. — La conversion, lorsqu'elle est assumée par les représentants, administrateurs ou titulaires des corporations ou des maisons mentionnées dans l'article précédent, devra commencer dans six mois et être achevée dans le délai de deux ans, s'il s'agit des biens urbains, et de trois ans s'il s'agit des biens ruraux.

Si la déclaration, dont parle l'article précédent, n'était pas faite dans le délai de trois mois, ou si la conversion n'était pas commencée et achevée au terme fixé, la commission procéderait alors à l'exécution selon les règles établies par les articles 6 et 10.

Le prix provenant des ventes servira à l'achat de rente sur l'État, rente qui sera inscrite au nom de la corporation à laquelle appartient le bien vendu.

ART. 19. — Que la conversion soit exécutée par les représentants, administrateurs ou titulaires des corporations mentionnées à l'article 17, ou qu'elle le soit, au contraire, par la commission, les biens ruraux qui leur appartiennent, pourront, en tenant compte des intérêts économiques, des conditions agraires et des circonstances locales, être concédés en emphytéose, par le moyen d'enchères publiques et selon les règles prescrites par les articles 10 et 17.

Dans les cas où ces biens seraient dévolus au bénéfice de la corporation, celle-ci devra, dans le délai d'un an, les concéder de nouveau, ou les convertir en rente.

ART. 20. — La rente inscrite en faveur des maisons religieuses non supprimées, ainsi qu'il est dit à l'article 2, et des autres corporations auxquelles sont dévolus les biens des maisons supprimées, ainsi que les rentes et les biens non convertis par les corps moraux ecclésiastiques conservés, sont, dans la ville de Rome et dans les sièges suburbicaires, exempts de la cote de concours dont il est parlé à l'article 31 de la loi du 7 juillet 1866 et de la taxe extraordinaire imposée par l'article 18 de la loi du 15 août 1867.

ART. 21. — Dans tout le royaume, à dater du 1^{er} janvier 1873,

la taxe extraordinaire de trente pour cent imposée par l'article 18 de la loi du 15 août 1867, ne pourra pas avoir pour effet de réduire à une somme inférieure à 600 francs la rente annuelle des canonicats, des bénéfices et des chapellenies, des églises cathédrales non supprimées; et, à partir dudit jour, on restituera aux bénéfices susmentionnés, ou la taxe perçue, ou cette partie de la taxe qui avait réduit leur rente à moins de 600 francs. La rente de chaque canonicat, bénéfice ou chapellenie sera constituée, en outre du revenu de la prébende, par les participations et les distributions de masses ou de toute autre somme donnée au bénéficiaire, sur le patrimoine du Chapitre et de l'Église, pour l'accomplissement d'œuvres pies ou à tout autre titre; la rente devra être constatée par des documents confirmés par une délibération du Chapitre, faite dans les termes qui seront prescrits par un règlement spécial.

ART. 22. — Les corporations exceptées, par la présente loi, de la suppression ordonnée par les lois, dont il est question à l'art. 1^{er}, ne pourront pas accroître leur patrimoine actuel par de nouveaux achats, ni se subdiviser ou se multiplier par des institutions secondaires ou dépendantes.

ART. 23. — Les corporations ecclésiastiques fondées au bénéfice des étrangers dans la ville de Rome, et qui sont comprises dans les lois de suppression, pourront, dans un délai de deux ans, ériger au profit des Églises qui leur appartiennent, des fondations ayant un but conforme à leur institution, et auxquelles elles assigneront leurs biens en en organisant l'administration.

Les deux années écoulées, la loi cesse de reconnaître leur personnalité civile, et le gouvernement du roi aura la faculté de traiter avec le gouvernement du pays auquel appartiennent les étrangers, au bénéfice desquels sont fondés les instituts, afin de savoir quelle destination devront avoir ces biens. Les immeubles seront convertis.

ART. 24. — Les livres, les manuscrits, les documents scientifiques, les archives, les monuments et les objets d'art de toute sorte qui se trouvent dans les édifices appartenant aux maisons religieuses non supprimées, seront conservés, sous la vigilance de l'État, dans les maisons mêmes; ceux qui se trouvent dans les maisons supprimées seront donnés aux bibliothèques publiques et aux musées après l'autorisation préalable du ministre de l'Instruction publique.

Les tableaux, les statues, les ornements et les meubles servant au culte restent à la disposition des églises où ils se trouvent.

On pourvoira, par les soins du gouvernement, à la conservation

Ne connaissant pas les raisons adoptées par la Junte pour justifier son opinion, nous ne pouvons y répondre. Mais nous pouvons établir notre raisonnement de manière à réfuter les conclusions de la Junte : à savoir que le Collège Romain est destiné à la ville de Rome et n'est pas un établissement international.

Et d'abord, il se présente à nous une réflexion très-simple. Si le Collège Romain avait été destiné à la ville de Rome, comme il est surtout une institution ecclésiastique, les clercs romains auraient dû en fréquenter les cours. Or, l'entrée du collège leur avait été interdite par le Pape, qui avait enjoint aux clercs de Rome de fréquenter exclusivement les cours du Séminaire romain.

Allons maintenant au fond de la question.

I. — La destination d'une institution peut être déterminée soit indirectement, par les circonstances qui ont accompagné sa fondation, soit directement, par la volonté du fondateur.

1° En consultant l'histoire authentique de l'époque où la fondation a eu lieu et sur laquelle personne n'a aucun doute, nous trouvons que les Pères du Concile de Trente, représentants de l'Eglise universelle, étant venus à connaître les heureux commencements du Collège Romain, qui, à la fin de l'année 1560, comptait 900 étudiants appartenant à seize nations différentes au moins, chargèrent le premier légat du Pape à ce Concile, le cardinal Morone (auquel s'unit le cardinal de Lorraine), de prier le Pape, en leur nom, de faire du Collège Romain une institution stable et perpétuelle; les cardinaux s'acquittèrent de leur mission. Un institut qui devait desservir les intérêts étrangers devait être secouru par des fonds étrangers. A quelque temps de là, Pie IV écrivit aux souverains de l'Europe, et nominativement à l'empereur Ferdinand d'Autriche, aux Electeurs catholiques, aux Doges des républiques, au roi très-chrétien Charles IX et à Philippe II, roi d'Espagne, et leur demanda d'aider par des subsides convenables l'Université naissante, *afin de lui permettre*, observait le Pape, *d'être utile à tous les membres de l'Eglise*. Aussitôt, en réponse à la lettre pontificale, affluèrent à Rome des sommes d'argent venues de l'Espagne, du Portugal, de l'Autriche, etc. Dans une lettre adressée à Pie IV, l'empereur Ferdinand 1^{er}, parlant du Collège Romain, s'exprimait ainsi : *Depuis beaucoup d'années, nous accordons à ce Collège un subside annuel*.

Cette page d'histoire aboutit à une conclusion bien différente de celle imaginée par la Junte.

2° La destination du Collège peut être également inférée, avons-nous dit, de la volonté du fondateur. Le fondateur est Gré-

goire XIII, qui, ratifiant ce qui avait été fait par ses prédécesseurs, fit élever le majestueux édifice actuel. Le 11 janvier 1582, il posa la première pierre, sur laquelle on peut lire l'épigraphie suivante :

Religionis Causa. — Gregorius XIII Pont. Max. Bonon. — Collegii Romani Societatis Jesu — Amplissimo Reddito Aucti — Aedes Ad Omnes Nationes — Optimis Disciplinis Imbuendas — Aere Dato Extruens — Primum In Fundamenta Lapidem Coniecit — MDLXXXII.

Ce document est péremptoire et nous dispense d'ajouter d'autres preuves. Il suffit pour détruire les deux arguments invoqués par la décision de la Junte, à savoir que le Collège Romain est destiné à la ville de Rome, et n'est pas un établissement international.

II. — Considérons maintenant le concours matériel fourni au Collège et les titres qui en dérivent.

1° La ville et le municipe de Rome n'ont jamais contribué pour aucune part à l'entretien du Collège Romain.

2° Les Papes lui ont accordé des subsides, mais subsides non puisés au Trésor public; ces subventions étaient prises au contraire sur leurs fonds particuliers et sur les fonds ecclésiastiques dont ils disposent comme Papes.

3° Les subventions venues de l'étranger ont été données en vue de la destination internationale du collège, et elles ont complété la fondation et la dotation.

Aujourd'hui les nations étrangères ne peuvent renoncer aux droits que leur confère le concours pécuniaire qu'ils ont fourni à la fondation et à la dotation du Collège Romain, afin de venir en aide à leurs nationaux, comme elles ne peuvent renoncer aux subsides accordés par les Papes au Collège Romain pour secourir les sujets de ces nations étrangères.

III. — Mais la question s'élargit encore. Le Collège Romain est, d'après la volonté du fondateur, revêtu d'un caractère international, et nos droits internationaux, comme collèges étrangers, se réunissent dans ce collège par l'instruction qu'on y donne. De là découle un double droit international, dont l'un consiste à donner et l'autre à recevoir l'enseignement du Collège. Si le premier est frappé, le second est atteint du même coup.

Nos collèges sont uniquement des domiciles de jeunes étrangers; ils ne renferment aucune école et ne possèdent aucun moyen d'en avoir. Incomplets par eux-mêmes, ils sont complétés par l'Univer-

sité du Collège Romain, où ils vont chercher la science qui leur est nécessaire: Si l'on fait disparaître le Collège Romain, c'est une véritable mutilation qu'on nous fait subir, et la raison historique de nos instituts ne se justifie plus. Les nations étrangères ne permettront pas qu'un pareil préjudice soit porté à des établissements qui ont atteint le but pour lequel ils ont été fondés et dont la création et la dotation ont tant coûté à nos nationaux.

On voit maintenant combien d'intérêts moraux et matériels d'un caractère international se rattachent à l'existence du Collège Romain.

Nous ne doutons pas que nos Ministres n'appuient nos réclamations en faveur de la conservation de ce Collège, réclamations appuyées sur la volonté des fondateurs, sur l'origine des largesses qui lui ont été faites, et sur la prescription fournie par la possession trois fois séculaire de l'enseignement dont jouissent nos Collèges.

Nous envoyons copie de cette lettre à nos ministres résidant à Rome, avec prière d'appuyer notre demande, et nous en expédions également une copie aux Evêques de nos nations respectives.

Nous avons l'honneur d'être,

De Votre Excellence,

Les très-humbles serviteurs.

Rome, le 15 janvier 1873.

Signé : A. STEINHUBER, directeur du collège allemand-hongrois.

— H. O' CALLAGHAN, directeur du collège anglais. — A. GRANT, directeur du collège écossais. — I. KIRBY, directeur du collège irlandais. — BENEDETTO MANNONI, directeur du collège grec-ruthène. — VICTOR VAN DEN BRAUDEN, président du collège belge. — MELCHIOR FREYD, directeur du Séminaire français. — AG. SANTINELLI, directeur du collège Pie latin-américain. — F. SILAS CHATARD, directeur du collège américain des États-Unis. — PIERRE SEMENENKO, directeur du collège polonais.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
CHAP. I. Le Mont-Cenis	1
— II. Turin.	8
— III. De Turin à Parme	15
— IV. De Parme à Bologne	21
— V. Bologne.	28
— VI. De Bologne à Florence.	36
— VII. Florence.	41
— VIII. L'Esprit florentin.	49
— IX. Les Apennins Toscans	57
— X. Au Collisée	65
— XI. La politique en Italie	72
— XII. Les journaux romains.	121
— XIII. Un sermon au Gesu	137
— XIV. Le cardinal Antonelli.	145
— XV. M. Urbain Rattazzi.	157
— XVI. Pie IX	160
— XVII. Le Sacré-Collège.	170
— XVIII. Un ânier et la villa de Cicéron	188
— XIX. La loi sur les garanties.	203
— XX. Un avocat consistorial.	218
— XXI. La loi sur les corporations religieuses	235
— XXII. Le Piémontais artiste	253
— XXIII. L'armée italienne	265
— XXIV. Un atelier de statuaire	274
— XXV. Écrivains et savants.	284

	Pages
CHAP. XXVI. L'incident de l' <i>Orénoque</i>	302
— XXVII. Peintres et sculpteurs	311
— XXVIII. La princesse de Sayn-Wittgenstein.	323
— XXIX. Discours du Pape	328
— XXX. La mission de M. de Corcelles.	337
— XXXI. La Sainte Cécile de Raphaël	348
— XXXII. Naples.	356
— XXXIII. Un souper au Capo di Posillipo.	368
— XXXIV. Une visite à Pompéi.	395
— XXXV. Le cardinal Riario Sforza.	400
— XXXVI. Venise	408
— XXXVII. Milan	411
— XXXVIII. Gènes	414
— XXXIX. La mort de Napoléon III et l'Italie	419
— XL. La riva del Poniente	429
— XLI. Les maisons généralices.	431
Documents.	437

FIN DE LA TABLE.

Paris. — Imprimerie Vjéville, et Capiomont, rue des Poitevins, 6.

1

U.C. BERKELEY LIBRARIES



C004897037



U.C. BERKELEY LIBRARIES



C004897037

